6

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO III
N.° CATENA 4

DEPOSITO
nella Lucchesi Palli

ŒUVRES
CHOISIES
DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-SEPTIEME.

NOUVELLES

LETTRES

ANGLOISES,

OU

HISTOIRE

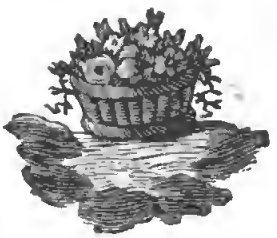
DU CHEVALIER

GRANDISSON,

AUGMENTÉE de huit Lettres qui n'ont point paru dans les Editions précédentes.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



BIBLIOTECA CENTRALE

A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

66068

HISTOIRE
DU CHEVALIER GRANDISSON.

LETTRE LIX.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY.

Même jour.

LE chevalier Grandiſſon eſt arivé d'hier au ſoir. Avec ſa politeſſe ordinaire il envoya démander, en arrivant, des nouvelles de ma ſanté, & prier M. Revès de lui donner ce matin à déjeûner. Eſt-ce pour lui-même, eſt-ce pour moi qu'il prend cet air de cérémonie? Pour tous deux peut-être. Ainſi je ſuis dans l'attente de voir bientôt le noble objet des affections de Clémentine, ſon futur..... Ah! Lucie!

Mais vous voyez que le principal compliment eſt adreſſé à M. Reves; garderai-je ma chambre? attendrai-je qu'il demande à me voir? Il me doit quelque choſe pour l'émotion qu'il m'a cauſée dans la bibliothèque de milord L.... Je ne l'ai preſque pas vu depuis. L'honneur me défend, m'a-t-il dit alors.... cependant l'honneur m'ordonne.... mais je ne puis manquer à la juſtice, à la généroſité : ne conſulter que mon intérêt propre.... Ces paroles, chère Lucie, me retentiſſent encore dans les oreilles. Quel pouvoit en être le ſens? *L'honneur me défend....* quoi! de s'expliquer? Il m'avoit fait un récit touchant; il l'avoit fini : que pouvoit lui défendre l'honneur? *Cependant l'honneur m'ordonne.* Qui l'empêchoit de ſuivre les loix de l'honneur? *Mais je ne puis manquer à la juſtice :* pour Clémentine apparemment. Qui l'oblige d'y manquer? *A la juſtice!* Je ne le crains pas de vous, ſir Charles Grandiſſon. Votre gloire ſouffre même d'admettre cette eſpèce d'embarras dans vos idées, comme ſi votre caractère étoit expoſé à la tentation d'être injuſte, & que vous euſſiez beſoin de vous tenir en garde contre vous-même.

Je ne puis manquer à la généroſité.... pour qui donc? Sans doute pour l'illuſtre italienne. Il lui doit de la compaſſion. Mais l'aurois-je mis, par mon empreſſement, dans l'obligation de me le

déclarer ; comme ſi je ſouhaitois qu'en ma faveur il fût moins généreux qu'il ne veut l'être ? Je ne puis ſoutenir cette penſée. N'eſt-ce pas comme s'il avoit dit : trop tendre Henriette, je vois ce que vous attendez de moi ; mais je dois de la compaſſion, je dois de la généroſité à Clémentine. Cependant, quel terme que celui de compaſſion ! vertueuſe Clémentine, je m'afflige pour vous, que vous ne trouviez en lui qu'un homme généreux. Oh ! puiſſe mon meilleur génie me préſerver du beſoin de la compaſſion d'un homme, ſans excepter celle du chevalier Grandiſſon !

Mais qu'a-t-il voulu dire par le terme d'intérêt propre. Je ne le comprends point. Clémentine a reçu en partage une très-groſſe fortune. Celle d'Henriette eſt médiocre. Il ne peut manquer à la juſtice, à la généroſité, ne conſulter que l'intérêt propre.... Ces derniers mots me confondent dans la bouche d'un homme qui ne dit rien au haſard.

Fort bien ; mais tandis que je raiſonne avec moi-même, le tems du déjeûner s'approche. Je veux deſcendre pour éviter toute affectation. Je vais m'efforcer de voir avec indifférence celui que nous avons tous admiré, que nous avons étudié depuis quinze jours, ſous tant de différentes faces ; le chrétien, le héros, l'ami..... ah !

Lucie ! l'amant de Clémentine, mon modeſte & généreux bienfaicteur, le modèle de la bonté & de toutes les vertus. Mais il arrive ! pendant que je babille avec ma plume, il eſt arrivé. Pourquoi m'avez-vous retenue, chère Lucie ? Il faut à préſent que la folle deſcende avec une eſpèce de précipitation. Cependant elle veut attendre qu'on la faſſe appeler. C'eſt ce qu'on vient faire à ce moment.

O Lucie ! quelle converſation j'ai à vous raconter ! mais il faut que je vous y conduiſe par degrés.

Sir Charles eſt venu à moi lorſqu'il m'a vue paroître. C'étoit lui tout entier ; ſa modeſtie, ſa politeſſe, avec l'air aiſé néanmoins, & la bonne grace que je ne puis décrire. Son premier mouvement m'a fait croire d'abord qu'il alloit prendre une de mes mains, & je vous aſſure qu'elles ne ſe ſont retirées ni l'une ni l'autre. Par quel art ſait-il joindre à des manières ſi ouvertes, un reſpect qui ſatisferoit une princeſſe ?

Après le déjeûner, M. & madame Reves ayant été appelés par le chevalier Alleſtris & ſa nièce, qui donnent ordinairement le matin à leurs viſites, je ſuis demeurée ſeule avec ſir Charles. Alors, d'un air également civil & familier, il m'a tenu ce diſcours.

Dans le dernier entretien que j'ai eu avec miſs

Byron, je lui ai fait un récit fort tendre. J'étois sûr qu'il exciteroit dans un cœur tel que le ſien, une généreuſe compaſſion pour une des premières perſonnes de ſon ſexe, & je me ſuis flatté que n'ayant rien à me reprocher de téméraire ou d'indiſcret, j'obtiendrois auſſi quelque part à ſa pitié. Il m'a paru, mademoiſelle, que cette malheureuſe hiſtoire vous avoit ſenſiblement touchée; & par ménagement pour vous (permettez que j'ajoute auſſi pour moi-même), j'ai prié le docteur Barlet de vous expliquer mille choſes ſur leſquelles je ne pouvois m'étendre comme lui. Il m'a rendu compre de tout ce qu'il vous a communiqué. Je me ſouviens de la peine que mon récit vous a cauſée, & je ne doute point que dans le même ſentiment de bonté & de compaſſion, celui du docteur ne vous ait fait ſouffrir encore plus. Cependant me permettez-vous, mademoiſelle, d'ajouter au même ſujet quelques circonſtances dont il n'a pu vous inſtruire? A préſent que vous êtes informée d'une ſi grande partie de mon hiſtoire, je ſouhaiterois que, plus que toute autre femme du monde, vous n'ignoraſſiez rien de tout ce que j'en ſais moi-même.

Il s'eſt arrêté. Je tremblois. Monſieur.... Monſieur.... j'avoue que l'hiſtoire eſt extrêmement touchante. Que cette malheureuſe perſonne

eſt à plaindre! vous me ferez honneur, ſi vous m'apprenez quelque choſe de ſa ſituation.

Le docteur vous a dit, mademoiſelle, que l'évêque de Nocera, ſecond frère de Clémentine, m'a écrit depuis peu, & qu'il me preſſe de faire encore une fois le voyage de Boulogne. J'ai ſa lettre. Vous entendez l'italien, mademoiſelle. Permettez-vous que je... ou ſouhaitez-vous de prendre cette peine vous-même? Il m'a préſenté la lettre. Voici, ma chère, ce qu'elle contient.

« L'évêque l'informe du triſte état de ſa famille. » La ſanté du père & de la mère décline ſenſi- » blement. Celle du ſeigneur Jeronimo eſt pire » qu'elle n'étoit au départ de ſir Charles. Sa ſœur » ne ſe porte pas mieux, & ſouhaite toujours » ardemment de voir ſon précepteur. Elle eſt » actuellement à Nocera, mais on ſe propoſe » de la mener bientôt à Naples. L'évêque preſſe » en effet ſir Charles de leur faire encore une » viſite, en avouant néanmoins que toute la » famille ne le ſouhaite pas également : mais » lui, le docteur & la marquiſe s'accordent à » vouloir qu'on ait cette indulgence pour les » vœux continuels de la ſœur. Il offre d'aller » au-devant de ſir Charles, dans le lieu dont » il lui laiſſe le choix, & de le conduire lui- » même à Boulogne, où il l'aſſure que le plaiſir

» de le voir ne manquera point de réunir tout » le monde en faveur de l'entrevue. Si ce » remède, auquel il regrette de s'être opposé si » long-tems, n'a pas le succès qu'il en espère, » il conseillera, dit-il, de renfermer sa sœur » dans un couvent, ou de la confier aux soins » de quelques honnêtes gens qui la traiteront avec » douceur, mais comme on traite ceux qui ont le » malheur de tomber dans le même état ».

Sir Charles m'a fait lire ensuite une lettre du seigneur Jeronimo, qui lui fait la peinture de sa propre situation. « La vie n'est plus pour lui » qu'un fardeau. Il en souhaite la fin. Ses chi- » rurgiens lui paroissent manquer d'habileté. Il » se plaint particulièrement de sa blessure à la » hanche, qui a trompé jusqu'ici toutes leurs » lumières. Ce qu'il demanderoit au ciel, dit-il, » ce seroit d'être proche du chevalier Grandis- » son, parce que le plus grand bonheur qu'il ait à » désirer, est de rendre le dernier soupir entre les » bras de son cher ami ». Mais, dans cette triste lettre, il ne dit pas un mot de sa sœur. Sir Charles suppose, pour expliquer ce silence, que Clémentine n'étant point à Boulogne, on cache son déplorable état au seigneur Jeronimo, dans la crainte d'irriter ses douleurs.

Il m'a lu aussi quelque partie d'une lettre de madame Bemont, adressée en anglois, dont plu-

ſieurs articles ne ſont pas moins affligeans. Elle s'excuſe de ne lui avoir pas donné plus tôt des nouvelles de Clémentine, ſur une longue indiſpoſition qui ne lui a pas permis de ſe procurer les éclairciſſemens qu'elle déſiroit. Elle plaint cette chère perſonne de n'avoir tiré aucun avantage de ſes courſes; & la faute paroît tomber ſur ſes compagnons de voyage, qui l'entretenoient chaque jour de l'eſpérance de rencontrer le chevalier Grandiſſon. Ils l'avoient miſe pour la ſeconde fois dans un couvent, à ſa propre ſollicitation; & le calme qui avoit ſuccédé pendant quelques jours, commençoit à faire tout attendre de l'avenir : mais ce changement n'ayant pas duré plus long-tems que la nouveauté, une des religieuſes avoit rendu le mal pire que jamais, en lui propoſant, pour l'éprouver, de deſcendre avec elle au parloir, où elle lui avoit promis de lui procurer quelques momens d'entretien avec un certain gentilhomme anglois. Son impatience étoit devenue d'autant plus vive, en ſe voyant trompée, qu'elle avoit employé deux heures entières à ſe préparer pour cette entrevue. Pendant plus de huit jours, elle ne s'étoit occupée que du deſſein de paſſer en Angleterre. Après des efforts inutiles de la part de celles qui vivoient dans le même lieu, ſa mère ſeule avoit eu le pouvoir de lui ôter cette idée, en la priant d'y renoncer

pour l'amour d'elle. Une ſi prompte ſoumiſſion avoit encouragé la marquiſe à la reprendre ſous ſa conduite. Mais les accès redevenant fort vifs, & la ſanté d'une mère indulgente en étant viſiblement altérée, un des plus graves médecins avoit prononcé qu'il ne falloit rien eſpérer que de la rigueur. Madame de Sforce & le général s'étoient déclarés pour le même avis. On avoit pris la réſolution de la conduire à Milan. Cependant elle avoit réclamé avec tant d'inſtances, en demandant la liberté d'aller paſſer quelque tems à Florence, auprès de madame Bemont, que ſa mère avoit encore obtenu grâce pour elle. Le marquis s'étoit chargé lui-même de la conduire à Florence, & n'avoit pas eu de peine à faire entrer madame Bemont dans ſes vues.

Pendant près d'un mois, Clémentine avoit paru aſſez tranquille, ſur-tout lorſqu'elle s'entretenoit de l'Angleterre, du chevalier Grandiſſon & de ſes ſœurs, avec leſquelles elle ſouhaitoit beaucoup de faire quelque liaiſon. Enſuite le général l'étant venu voir, avec madame de Sforce, ils parurent tous deux fort offenſés de la voir retomber inceſſamment ſur les mêmes ſujets. Ils ſe plaignirent de l'indulgence avec laquelle on l'avoit ſouffert; & ne diſſimulant point qu'ils y ſoupçonnoient quelqu'autre vue, ils pouſsèrent

leur reſſentiment ſi loin, que le jour même ils l'obligèrent de partir avec eux, au regret extrême de madame Bemont & des dames de Florence, qui la nommoient leur innocente viſionnaire, & qui avoient conçu beaucoup de tendreſſe pour elle. Madame Bemont aſſure que la douceur avec laquelle on la traitoit, dans une ſociété de femmes ſages & aimables, auroit pu ſervir par degrés à la rétablir.

Elle fait enſuite le récit des rigoureux traitemens auxquels ſa malheureuſe amie fut livrée. Sir Charles auroit ſouhaité ici d'interrompre ſa lecture. Il m'a dit qu'il ne pouvoit continuer ſans une altération de voix qui augmenteroit ma douleur, & qui me feroit connoître la ſienne. En effet, il m'étoit échappé quelques larmes en liſant les deux premières lettres, & pendant qu'il m'avoit lu cette partie de la troiſième. Je ne doutois pas que ce qui reſtoit à lire ne les fît couler ouvertement. Cependant je l'ai prié de me laiſſer lire moi-même. L'infortune, lui ai-je dit, n'eſt pas un ſpectacle étranger pour moi. Je ſais prendre intérêt aux peines d'autrui, ſans quoi je ne mériterois point qu'on en prît aux miennes. Il m'a montré l'endroit, & ſans ajouter un mot, il s'eſt retiré vers une fenêtre.

Madame Bemont raconte que la triſte mère ſe

vit forcée d'abandonner entièrement ſa fille à la conduite de madame de Sforce, qui ſe hâta de l'emmener avec elle dans ſon palais de Milan. On la pria néanmoins de n'employer que des rigueurs néceſſaires. Elle le promit; mais elle commença par éloigner Camille, qu'elle accuſoit d'une exceſſive indulgence. Elle mit à ſa place, auprès de Clémentine, une autre femme, nommée Laura, plus propre à ſeconder ſes deſſeins. Vous ſaurez bientôt avec quelle barbarie elles l'ont traitée. La ſignora Daurana, fille de madame de Sforce, eut l'imprudence de s'en vanter, dans quelques lettres, en faiſant un mérite à ſa mère d'avoir été plus heureuſe dans le choix des méthodes; & madame Bemont, qui étoit alors aſſez bien pour ne pas perdre de vue ſon amie, reçut les informations ſuivantes du directeur même, que la marquiſe avoit prié de les prendre dans un voyage qu'il fit à Milan.

Il ne fut pas peu ſurpris de la difficulté qu'on fit d'abord de lui laiſſer voir Clémentine; mais inſiſtant au nom de ſa mère, il la trouva dans un abattement extrême, & dans une véritable terreur, craignant de parler, n'oſant lever les yeux devant ſa couſine, & ſemblant déſirer néanmoins de ſe plaindre. Il en marqua ſon étonnement à Daurana. Elle lui répondit que c'étoit la meilleure voie; que les médecins

étoient de cet avis; qu'à ſon arrivée Clémentine ne parloit que du chevalier, & de l'entrevue qu'elle déſiroit avec lui, mais qu'on l'avoit déjà miſe au point de ne plus prononcer ſon nom. Que ne doit-elle pas avoir ſouffert, reprit le directeur, pour devenir capable de cette ſoumiſſion? Soyez ſans inquiétude là-deſſus, lui repliqua-t-on avec la même dureté; tout ce qu'on fait eſt pour ſon avantage.

La tremblante Clémentine le reconnut ſans peine, & le ſupplia, les mains jointes, de la faire mettre dans un couvent pour y prendre le voile, pour s'y conſacrer éternellement à dieu. Il paroît que c'étoit une réſolution qu'on s'efforçoit de lui inſpirer; madame de Sforce ne diſſimuloit point qu'elle regardoit ce parti comme le ſeul dont on pût attendre le rétabliſſement de ſa nièce : elle ajouta que ſans vouloir impoſer de loi à perſonne, elle étoit perſuadée que ſa famille offenſoit le ciel en s'oppoſant aux déſirs d'une jeune perſonne qui vouloit ſe donner à dieu, & que ſa maladie en étoit peut-être une punition.

Dans ſa lettre à madame Bemont, le directeur attribue cette conduite de madame de Sforce à des motifs intéreſſés, & celle de la ſignora Daurana aux mouvemens d'une ancienne jalouſie pour les qualités ſupérieures de ſa couſine. Il

apporte un exemple fort révoltant de leur cruauté; & tout pour ſon avantage, chère Lucie! Que mon cœur ſe ſoulève contre ces deux femmes? Laura, ſa nouvelle femme-de-chambre, ſous prétexte de ſe confeſſer au directeur, lui fit cet aveu les larmes aux yeux. La choſe étoit arrivée le jour précédent.

« Lorſqu'on vouloit exercer quelque rigueur » ſur l'infortunée Clémentine, cette fille recevoit ordre de ſortir de l'appartement. Il étoit » échappé à ſa maîtreſſe quelques mots dont on » vouloit la punir. Madame de Sforce, qui ne » pouſſoit pas la barbarie ſi loin que ſa fille, » n'étoit pas au logis. Laura eut la curioſité de » prêter l'oreille. Elle entendit de la bouche de » Daurana des menaces fort vives, avec d'autres » marques d'emportement, & de celle de Clé- » mentine, qui ne put réſiſter ſans doutes aux in- » jures de ſa couſine : que vous ai-je fait, Daura- » na, pour me traiter ſi mal ? vous n'avez plus » d'amitié pour moi. Vous voyez ma ſituation, » pourquoi m'inſulter ſi cruellement ? ſi la » main du ciel s'eſt appeſantie ſur moi, ne me » devez-vous pas un peu de pitié? Cette cruelle » couſine lui répondit que tout ce qu'on faiſoit » étoit pour ſon avantage, & que ſes plaintes » mêmes, qui n'avoient pas toujours été ſi ſen- » ſées, en étoient une bonne preuve. Hélas!

» reprit-elle, je vous ai cru de la tendreſſe » pour moi. Je n'ai plus de mère, & vous en » avez une. La mienne étoit la meilleure de » toutes les mères; mais elle m'abandonne! » ou plutôt, n'eſt-ce pas moi qui ai le malheur » de m'être ſéparée d'elle? Je ne ſais lequel des » deux!

» Daurana, irritée apparemment de ces ten- » dres plaintes, la menaça du corſet de force, » punition qui cauſoit toujours beaucoup d'épou- » vante à la malheureuſe Clémentine. Laura lui » entendit faire des inſtances fort humbles; » mais Daurana ſortant d'un air emporté, cette » fille fut obligée de ſe retirer. Dans l'inter- » valle, Clémentine appréhendant le retour de » ſon ennemie, avec le corſet dont elle étoit me- » nacée, ſe hâta de deſcendre, & ſe cacha ſous » l'eſcalier, où elle fut bientôt découverte par ſes » habits, qu'elle n'avoit pas eu ſoin de tirer après » elle ».

O chère Lucie! qu'il m'auroit été difficile de retenir ici mes larmes! Sir Charles les voyant couler en abondance, a jugé facilement à quel endroit de la lettre j'étois arrivée. Concevez, mademoiſelle, m'a-t-il dit d'une voix altérée, quelles auroient été mes réflexions, ſi ma con- ſcience m'avoit reproché d'être volontairement la cauſe de tant de maux.

Après m'être un peu remiſe, j'ai continué ma lecture. « La cruelle Daurana eut la barbarie de » tirer ſa triſte & malheureuſe couſine par les » bords de ſa robe, en joignant à cette violence » toutes ſortes de nouvelles menaces. Clémen- » tine ne réſiſta point. A genoux, comme elle » étoit dans ſa ſituation, les mains croiſées ſur » ſa poitrine, elle demanda grâce, non par ſes » diſcours, mais par ſes yeux, quoi qu'il n'en » ſortit point une larme. Elle ne put l'obtenir. » On la fit reconduire à ſa chambre, où elle » ſubit la punition dont on l'avoit menacée.

» Le directeur fut extrêmement touché du » récit de Laura. Il ne l'avoit pas été moins » de ſes propres obſervations. Cependant, lorſ- » qu'il fut retourné à Boulogne, il crut devoir » ménager la marquiſe, en lui cachant le trai- » tement qu'on faiſoit à ſa fille. Après lui avoir » dit ſeulement qu'il ne pouvoit l'approuver, il » lui conſeilla de ne pas s'oppoſer au retour de » Clémentine, ſi l'on pouvoit y faire conſentir » l'évêque & le général. Mais il s'ouvrit avec » moins de réſerve au prélat, qui écrivit auſſi-tôt » à ſon frère, pour le preſſer de ſe joindre hau- » tement à lui, & de finir l'eſclavage de leur » ſœur. Ils convinrent de ſe rencontrer à Milan » dans cette vue. Clémentine fut délivrée; » mais le mécontentement de madame de Sforce

» & de ſa fille, cauſe un nouveau trouble dans » la famille. Elles prétendent que leur conduite » avoit commencé à produire d'excellens effets, » c'eſt-à-dire qu'elles veulent faire paſſer une » ſoumiſſion forcée, & les fruits de la terreur, » pour un commencement de guériſon ».

La marquiſe étant fort éloignée de jouir d'une bonne ſanté, on a conduit ſa fille à Naples, avec Camille, qu'on lui a rendue pour la ſervir. Madame Bemont ſuppoſe qu'elles y ſont actuellement. Malheureuſe Clémentine! quel ſort, d'être ainſi traînée de ville en ville! mais qui pourroit penſer à ſa couſine Daurana, ſans une extrême indignation?

L'évêque, ajoute madame Bemont, ſouhaiteroit beaucoup de pouvoir engager le général ſon frère a ſe joindre à lui, pour inviter ſir Charles à repaſſer en Italie, comme un dernier expédient qu'il juge à propos de tenter, avant que de renfermer leur ſœur dans un couvent, ou de l'abandonner à des mains étrangères. Mais le général refuſe d'entrer dans ſes vues. Il demande de quelle utilité ſera cette viſite, lorſque tout l'effet qu'elle peut produire, en rétabliſſant l'eſprit de Clémentine, ſera de lui donner plus d'ardeur que jamais pour le dénouement qu'on veut éviter? Jamais il ne conſentira, dit-il, que ſa ſœur devienne la femme d'un anglois proteſtant

L'évêque

L'évêque a déclaré qu'il n'étoit pas moins éloigné d'y consentir ; mais il souhaite que la considération de ce point soit remise à d'autres tems, dans la confiance que leur sœur, après sa guérison, trouvera dans ses principes la force de répondre à tous leurs désirs. On pourroit faire l'essai de cet expédient, dit le général : mais le chevalier qui paroît un homme artificieux, qui doit avoir employé, pour séduire Clémentine, des moyens dont personne ne s'est apperçu, & plus efficaces néanmoins qu'une déclaration ouverte, n'a-t-il pas eu l'art de faire tomber dans ses piéges Olivia & toutes les femmes qui l'ont connu ? Enfin, le général avoue qu'il n'aime point M. Grandisson ; que s'il l'a traité civilement, c'est par des égards passagers de politesse qu'il a cru devoir à son intrépidité ; qu'il juge des causes par les effets ; que ce qu'il y a de certain pour lui, c'est la perte d'une sœur que son mérite rendoit digne d'une couronne ; & que s'il rencontre encore une fois le chevalier dans quelque lieu que ce soit, il ne répond pas des suites.

Cependant le directeur & la marquise étant entrés, comme l'écrit l'évêque, dans la résolution de tenter ce dernier expédient, & se croyant sûrs que le marquis, ni le seigneur Jeronimo, ne le condamneroient point, l'invi-

tation eſt partie dans les termes que j'ai rapportés.

Tel eſt, ma chère, l'état de cette malheureuſe aventure, autant du moins que je puis m'en rappeler les ciconſtances. Mais vous ſavez combien le cœur aide à la mémoire, il ne lui échappe rien. Ce qui me reſtoit à ſavoir, c'étoit la réponſe de ſir Charles. Ma ſituation, Lucie, n'étoit-elle pas aſſez délicate? S'il m'eût conſultée avant que d'avoir pris ſes réſolutions, le conſeil que je lui aurois donné de tout mon cœur, auroit été de voler au ſecours de l'infortunée Clémentine; mais il me ſemble que cette incertitude n'auroit pas été digne d'elle, & le compliment qu'il m'auroit fait, n'auroit pas été plus convenable au caractère d'un homme ſi généreux. Cependant ma conſidération pour ſon propre intérêt, ſe faiſoit ſentir dans toute ſa force: ma conſidération, Lucie! ce terme ne vous paroît-il pas affecté? Ce que la généroſité, ou plutôt la juſtice, demandoit de lui pour Clémentine, & cette conſidération, ſi ſouvent avouée, mettoit une eſpèce de diviſion dans mon cœur. J'avois beſoin de quelques momens pour y réfléchir. Je ſentois l'importance de pouvoir méditer ſur ma conduite, pour me garantir de toute apparence d'empreſſement & d'affectation. Heureuſement madame Reves étant rentrée pour prendre quel-

que choſe qu'elle avoit oublié, j'ai ſaiſi l'occaſion, & pendant que ſir Charles lui adreſſoit quelques politeſſes, je ſuis ſortie, en leur diſant à tous deux que je ne les quittois que pour un inſtant.

Je ſuis montée à mon appartement. J'ai traverſé trois ou quatre fois l'antichambre. Henriette Byron, me ſuis-je dit à moi-même, point de baſſeſſe. N'as-tu pas devant toi l'exemple d'une Clémentine? Le combat de ſa religion & de ſon amour a renverſé ſa raiſon. Tu ne peux être menacée de cette épreuve: mais ne ſaurois-tu montrer que ſi tu l'étois, tu ſerois capable d'autant de nobleſſe? Le chevalier Grandiſſon eſt juſte. Il doit la préférence à l'excellente Clémentine. Droits précédens, compaſſion pour ſes ſouffrances, mérite ſi ſupérieur! n'eſt-ce pas le mérite que tu aimes dans lui? pourquoi ne l'aimerois-tu pas auſſi dans une perſonne de ton ſexe, lorſque tu l'y vois preſqu'au même degré? il t'en coûtera ſans doute: mais deſcends, & fais un effort pour t'élever au-deſſus de toi-même.

Je ſuis deſcendue, aſſez contente de m'être trouvée capable de cette réſolution. Ma couſine eſt ſortie lorſqu'elle m'a vue rentrer. Sir Charles eſt venu au-devant de moi juſqu'à la porte: je me flatte qu'il a vu dans ma contenance de la dignité ſans orgueil.

J'ai parlé la première, tandis que je me ſentois l'ame élevée, & pour me ſoutenir dans cette diſpoſition. Mon cœur ſaigne, lui ai-je dit, des malheurs de votre Clémentine. (Oui, Lucie, j'ai dit de votre Clémentine). Je ne vous ai quitté, pendant quelques momens, que pour me livrer à l'admiration qu'elle m'inſpire. Que je plains ſa ſituation! mais il n'y a rien de difficile & de grand, dont ſir Grandiſſon ne ſoit capable. Vous m'avez honorée, monſieur, du titre de ſœur : dans toute la tendreſſe de ce nom, je ne puis vous déguiſer mes craintes du côté du général, & je ſens preſqu'autant que vous, les nouvelles peines que le ſpectacle préſent des maux d'autrui doit vous cauſer. Cependant je ſuis ſûre que vous n'avez pas héſité un moment à prendre la réſolution de quitter tous vos amis d'Angleterre, pour repaſſer en Italie, & pour aller tenter du moins ce qu'on peut encore eſpérer.

S'il m'avoit louée beaucoup de ce langage, il auroit paru dans les circonſtances où nous étions tous deux, qu'il regardoit mon déſintéreſſement comme un effet extraordinaire de grandeur d'ame, & par conſéquent qu'il me ſuppoſoit ſur lui des vues auxquelles il admiroit que je fuſſe capable de renoncer. De toutes les ames humaines la ſienne eſt la plus délicate. Il m'a prié de m'af-

ſeoir, & ſe plaçant près de moi, ſans quitter ma main qu'il avoit priſe pour me conduire à mon fauteuil : depuis que je connois miſs Byron, m'a-t-il dit, je l'ai conſidérée comme l'honneur de ſon ſexe. Mon cœur demande une alliance avec le ſien, & ſe flatte de l'obtenir, quoique dans une ſituation ſi délicate, j'oſe à peine me fier à moi-même. Dès le premier moment, j'ai donné le nom de ſœur à miſs Byron; mais elle eſt plus pour moi que la plus chère ſœur. J'ai l'idée d'une amitié plus tendre, à laquelle j'aſpire avec elle, malgré tous les accidens qui peuvent s'oppoſer de part & d'autre à des déſirs plus étendus : & c'eſt un bien que j'oſe eſpérer qu'elle ne me refuſera point, auſſi long-tems qu'il pourra s'accorder avec ſes autres attachemens.

Il s'eſt arrêté. J'ai fait un effort pour lui répondre, mais l'expreſſion m'a manqué. Je me ſuis ſenti le viſage auſſi ardent que le feu devant lequel nous étions aſſis.

Il a repris : j'ai toujours le cœur ſur les lèvres. Il ſouffre, lorſque je ne puis exprimer tout ce qu'il me dicte. Les complimens ſont un langage pour lequel j'ai peu de goût. Mais ne me voyant point indigne de votre amitié, je veux ſuppoſer qu'elle m'eſt accordée; & je reviens à mes affaires, avec toute l'ouverture que ce tendre ſentiment demande.

Monſieur, vous me faites honneur. C'eſt tout ce que j'ai pu lui dire.

J'ai reçu, a-t-il continué, une lettre de la fidelle Camille : non que j'entretienne la moindre correſpondance avec elle, mais le traitement qu'elle voit faire à ſa jeune maîtreſſe, & quelques mots échappés à l'évêque, qui exprimoient apparemment l'extrême envie qu'il a de me revoir à Boulogne, ont porté cette fille à m'écrire, pour me conjurer d'entreprendre le voyage. Cependant, ſans quelque lettre d'une perſonne de la famille, & ſans quelque marque du conſentement des autres, ſur quel fondement pourrois-je eſpérer d'être bien reçu, après avoir eſſuyé autant de refus que j'ai demandé de fois à me préſenter, ſur-tout lorſque madame Bemont, loin de me donner aucun encouragement, me rend un aſſez mauvais témoignage des diſpoſitions de la famille.

Elle penſe toujours, comme vous avez pu le remarquer à la fin de ſa lettre, que je dois ſuſpendre mon départ juſqu'à ce que le général & le marquis joignent leur demande à celle de la marquiſe, de l'évêque & du directeur. Mais je n'ai pas plutôt lu la lettre du prélat, que je me ſuis engagé, par une réponſe fort empreſſée à ſatisfaire tous leurs déſirs. Je n'y ai mis qu'une reſtriction, c'eſt qu'on ne m'engagera

point à paſſer au-delà de Boulogne, où j'aurai la ſatisfaction de voir mon cher Jeronimo & ſa ſœur.

Mon cœur n'étoit pas ſans émotion, chère Lucie; mais j'en ſuis fâchée pour mon cœur, & ma raiſon n'en a pas moins été pour ſir Charles.

Vous vous étonnez, mademoiſelle, a-t-il repris, de ne voir aucuns préparatifs pour mon départ. Tout eſt prêt. Je n'attends que la compagnie d'un honnête homme qui arrange ſes affaires, pour ſe diſpoſer à partir avec moi. C'eſt un habile chirurgien, dont la réputation eſt bien établie par un long exercice de ſon art dans les dernières guerres. Mon ami ne ſe loue pas des ſiens. Si M. Lowhter peut ſervir à ſa guériſon, quelle ſatisfaction pour moi! & ſi mon voyage eſt de quelqu'utilité pour l'aimable Clémentine..... Mais comment puis-je me flatter d'une ſi douce eſpérance? Cependant je ſuis perſuadé que dans ſa ſituation, avec un caractère tel que le ſien, & ſi peu accoutumée aux violences qu'elle a ſouffertes, le ſeul moyen de la rétablir, eſt d'aller au-devant de tout ce qu'elle peut déſirer. Quelle néceſſité de contredire une jeune perſonne, qui, dans les plus grands accès de ſon mal, n'a jamais fait éclater un déſir, une penſée contraire à ſon devoir, ni à l'honneur de ſon

nom, ni, ſi vous me permettez de le dire, mademoiſelle, à la fierté de ſon ſexe?

Je me trouve obligé, a-t-il ajouté, de m'arrêter à Paris, pour les affaires de feu M. Danby. Deux jours d'application, me mettront en état de les terminer à mon retour. Pendant le ſéjour que je dois faire en Italie, peut-être aménerai-je l'occaſion de finir deux ou trois comptes qui regardent ma pupille, & qui ſont demeurés ſuſpendus. Aujourd'hui, j'aurai à dîner madame Oldham & ſes fils. Dans l'après-midi, j'aurai madame Ohara, avec ſon mari, & le capitaine Salmonet. Demain, mademoiſelle, je compte ſur l'honneur de vous avoir à dîner, avec M. & madame Reves, & je vous prie de les engager chez moi pour le reſte du jour. Il ne faut pas me refuſer cette grâce, parce que j'ai beſoin de toute votre influence ſur ma ſœur Charlotte, pour lui faire marquer l'heureux jour à milord G..... Un de mes plus vifs déſirs, eſt de les voir unis avant mon départ : & mon retour étant incertain, (ah, Lucie! que mon émotion a redoublé!) j'ai nommé jeudi prochain pour le triple mariage des jeunes Danby. Si je vois le bonheur de milord G.... & celui de Charlotte bien établi avant notre ſéparation, c'eſt la plus ſenſible conſolation que je puiſſe emporter. Je ſouhaite beaucoup auſſi de voir arriver mon cher

Belcher, & de le laiſſer en poſſeſſion de la tendreſſe de ſon père. Le docteur Barlet & lui trouveront leur bonheur l'un dans l'autre. J'entretiendrai un commerce de lettres avec le docteur. Il vous admire, mademoiſelle. Il vous communiquera tout ce qu'il jugera digne de votre connoiſſance, dans la conduite d'un homme qui ſe croira toujours honoré des moindres marques de votre attention.

Ah, Lucie! il eſt échappé ici un ſoupir à ſir Charles. J'ai cru remarquer plus de chagrin dans ſes yeux que dans ſon langage. Que vous dirai-je, ma chère? je ne vous promets rien de mon cœur, s'il m'accorde plus de tendreſſe qu'on n'en met dans l'amitié.... s'il me laiſſe penſer qu'il déſire ... Mais que peut-il déſirer? il doit être à Clémentine; il lui appartient: & s'il m'accorde le ſecond rang dans ſon affection, je m'efforcerai d'en faire mon bonheur. Quoi, Lucie! s'il me fait cette réponſe, ſerai-je capable de m'offenſer contre un homme qui ne peut être tout ce que je ſouhaiterois qu'il fût pour moi? Non. Il n'en ſera pas moins glorieux à mes yeux. J'admirerai la bonté de ſon cœur & la grandeur de ſon ame. Je lui croirai des droits à ma plus vive reconnoiſſance, pour la protection que j'ai reçue de lui contre la violence d'un raviſſeur, & pour les ſervices qu'il n'a pas ceſſé de me rendre.

N'eſt-ce pas ſur l'amitié que mon amour eſt fondé? & ſir Charles ne m'offre-t-il pas la plus tendre & la plus parfaite amitié?

Cependant j'ai ſurpris une larme prête à s'échapper. Je me ſuis ſenti le cœur en déſordre, Lucie, & je n'ai pu me défendre d'une petite ruſe de femme. Lorſque je me ſuis apperçue que je preſſois inutilement mes paupières, pour diſperſer la goutte qui vouloit ſortir, & que je l'ai ſentie couler ſur ma joue, je me ſuis hâtée de l'eſſuyer : pauvre Emilie! ai-je dit fort tendrement. Qu'elle va ſouffrir de votre abſence! Emilie aime beaucoup ſon tuteur.

J'aime auſſi ma pupille. J'avois penſé, mademoiſelle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais, comme j'ai deux ſœurs, je compte qu'elle ſera heureuſe ſous leurs ailes, & ſous la garde de milord L..... d'autant plus que je me promets de vaincre ſa malheureuſe mère, en lui faiſant un frein de ſon propre intérêt & de celui de ſon mari, pour l'empêcher du moins de nuire à ſa fille.

J'étois bien aiſe, ma chère, d'éloigner mes penſées de moi-même, & de faire tourner auſſi ſon attention ſur tout autre ſujet que moi. Nous ſommes tous perſuadés, lui ai-je dit, que M. Belcher eſt le mari que vous deſtinez....

Un mari pour Emilie! a-t-il interrompu.

Comptez, mademoiſelle, que ce ne ſera point à ma ſollicitation. La moitié de mon bien eſt au ſervice de mon ami; mais je ne chercherai jamais à guider le choix de ma pupille. Emilie ſe donnera, dans quelque tems, le mari qu'elle croira propre à la rendre heureuſe, & Belcher prendra une femme qu'il puiſſe aimer : mais Emilie, ſi je puis l'empêcher, ne ſera jamais la victime d'un arrangement de convenance. Je connois Belcher pour un homme fort délicat; je ne le ſerai pas moins pour ma pupille : & je m'y crois d'autant plus obligé qu'elle ne manque pas elle-même de délicateſſe. La perſuaſion eſt cruelle, ſoit qu'elle vienne d'un père ou d'un tuteur, lorſqu'elle propoſe un mari que le cœur rejette.

Quel homme! ai-je penſé. Ne lui trouverai-je donc aucun foible?

Attendez-vous bientôt votre ami, monſieur?

De jour en jour, mademoiſelle.

Et devant partir ſi tôt, monſieur, comment eſpérez-vous de finir tant d'affaires avant votre départ?

Je n'appréhende, mademoiſelle, que les caprices de Charlotte. Lui auriez-vous remarqué quelqu'éloignement pour l'alliance de milord G....

Non, monſieur.

Tout dépendra donc de vos inſtances, & de celles de milord & milady L....

Il m'a fait des excuſes d'avoir occupé ſi long-tems mon attention ; & M. Reves étant rentré avec ſa femme, il a pris congé de nous d'un air compoſé. Mes eſprits s'étoient ſoutenus de toute leur force. J'ai demandé à ma couſine, la permiſſion de me retirer quelques momens. Il me ſembloit que ſon départ avoit été ſi grave! je ſuis montée dans mon cabinet. Là, vous l'avouerai-je, Lucie? après quelques ſoupirs involontaires, un déluge de larmes m'a ſoulagée. J'ai demandé, à genoux, la paix pour l'ame troublée de l'excellente Clémentine, de la réſignation pour la mienne, & d'heureux jours pour ſir Charles. Enſuite m'ayant eſſuyé les yeux devant mon miroir, je ſuis retournée vers M. & madame Reves, qui n'ont pu voir la rougeur de mes yeux, ſans m'en demander la cauſe, avec les marques d'une profonde inquiétude. Je leur ai dit : l'orage eſt paſſé, mes chers parens. Je ne ſaurois le blâmer. Il eſt noble, il eſt juſte. Ne m'en demandez pas davantage à préſent. Vous lirez ma lettre, qui contiendra tous les détails.

Je ſuis remontée pour écrire, & je n'ai quitté la plume que pendant le tems du dîner. Enfin, laſſe, agitée, mécontente de moi-même, ſans

ſavoir pourquoi, j'ai porté ma lettre à M. & madame Reves. Tenez, leur ai-je dit; liſez, ſi vous le pouvez, & faites-la partir promptement pour ma chère Lucie. Cependant, ſur une ſeconde réflexion, je veux la montrer auſſi, ai-je ajouté, aux deux chères ſœurs & à milord L.... Ils ſeroient fâchés de ne pas ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé dans une converſation, dont toutes les circonſtances demandoient une délicateſſe que je crains de n'avoir pas ſi bien obſervée que lui.

J'aurai leur pitié, j'en ſuis sûre; mais je n'en demande point, pour moi, à ceux qui n'en auront pas pour la noble & charmante Clémentine.

N. B. Dans une lettre, du même jour au ſoir, miſs Byron fait le récit d'une viſite qu'elle a reçue de miſs Charlotte, & de tout ce qu'elle vient d'apprendre du dîner, & de la conférence de ſir Charles avec madame Oldham & ſes fils. Il n'a pas manqué d'encourager la mère & les enfans, avec autant de bonté que de nobleſſe. Il a pourvu à leur éducation. Il leur a promis que ſes ſoins, pour leur fortune, répondroient à leur conduite; & pour leur donner un motif préſent d'émulation, il a recommandé au docteur Barlet de veiller ſur leurs progrès. Là

lettre ſuivante, qui eſt du lendemain, offre une autre ſcène.

LETTRE LX.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY.

Londres, mercredi, 5 avril.

CE matin, dès ſix heures, j'ai reçu la viſite de miſs Jervins, fort impatiente, m'a-t-elle dit, de me communiquer de charmantes nouvelles. Elle m'a trouvée, la plume à la main, dans mon cabinet. De toute la nuit je n'avois pu fermer les yeux.

J'ai vu ma mère, a commencé cette chère fille, & je me crois dans ſes bonnes grâces. Pourquoi ne croirois-je pas, mademoiſelle, que j'y ai toujours été?

Chère miſs, lui ai-je répondu, en la ſerrant contre mon ſein, vous êtes une excellente fille! apprenez-moi ce qui s'eſt paſſé.

Il faut, Lucie, que je vous repréſente auſſi naturellement qu'il me ſera poſſible, tous les mouvemens & les termes de l'aimable créature, dans cette intéreſſante occaſion.

Aſſeyez-vous, mon amour, lui ai-je dit.

Quoi? mademoiſelle; lorſque j'ai à parler,

d'une mère réconciliée? & devant ma chère miſs Byron? Non, en vérité.

Pendant ſon récit, elle tenoit ſouvent une main ouverte, tandis que du premier doigt de l'autre, elle peſoit deſſus, avec une affection fort vive, & quelquefois elle les étendoit toutes deux, comme tranſportée de plaiſir & d'admiration. Voici ſon exorde.

Il faut ſavoir, ma chère miſs Byron, qu'il étoit hier environ ſix heures du ſoir, lorſque ma mère, ſon mari, & le capitaine Salmonet arrivèrent chez mon tuteur. Je n'avois reçu avis de leur viſite que deux heures auparavant; & lorſqu'ayant entendu le carroſſe, j'eus ouvert la fenêtre pour les voir deſcendre, je me crus prête à m'évanouir. J'aurois donné la moitié de ce que je poſsède, pour être à cent mille de Londres. Le docteur Barlet ſe préſenta pour les recevoir. Mon tuteur ſe trouvoit engagé dans une réponſe à milord W.... qui étoit attendue par un courrier. Il ne fut pas un quart-d'heure à paroître; & lorſqu'il s'approcha d'eux, il leur fit des excuſes avec ſa politeſſe ordinaire. Le docteur aſſure que jamais on n'a rien vu de plus reſpectueux que M. Ohara & le capitaine. Ils vouloient entrer en apologie ſur la conduite qu'ils avoient tenue dans leur dernière viſite; mais mon tuteur ne l'a pas permis; & depuis le pre-

mier inſtant, dit le docteur, ma mère s'eſt obſervée avec une parfaite décence.

Auſſi-tôt qu'elle eut demandé à me voir, mon tuteur eut la condeſcendance de monter lui-même à ma chambre. Il me prit par la main : quelle bonté, mademoiſelle ! en me conduiſant ſur l'eſcalier, il me dit d'un ton charmant : ma chère, pourquoi trembler ? ne ſuis-je point avec vous ? Votre mère paroît fort tranquille. Vous lui demanderez ſa bénédiction. Je vous épargnerai toutes ſortes de peines. J'aurai ſoin de vous faire entendre quelle conduite vous aurez à tenir dans les occaſions.

A peine avoit-il ceſſé de parler, qu'arrivant à la porte, je me trouvai tout d'un coup dans la chambre avec lui. Je me jetai à genoux devant ma mère, comme je fais à préſent devant vous, mais je n'eus pas la force de parler. Je fis comme à préſent (& l'aimable fille s'eſt miſe à baiſer mes mains, en tenant la tête penchée deſſus) : ma mère me releva (il faut que vous me releviez auſſi, mademoiſelle ; oui, préciſément de cette menière) : elle me donna deux baiſers : elle pleura ſur mon cou. Elle prononça pluſieurs noms tendres. Enfin, pour m'encourager ſans doute, elle m'aſſura qu'elle m'aimoit, & que ſa vie ne lui étoit pas plus chère. En effet, je pris un peu de courage.

Alors

Helas, je commence à trouver de la tendresse dans ma mére.

Alors mon tuteur, avec la nobleſſe d'un prince, me prit la main & la préſenta d'abord à M. Ohara, enſuite au capitaine. Ils la baisèrent tous deux, & je ne puis vous répéter tout ce qu'ils eurent la bonté de dire à mon avantage. Monſieur, dit mon tuteur au major, en me préſentant à lui, vous excuſerez l'embarras d'une jeune perſonne. Elle fait des vœux pour le bonheur de votre mariage; & je vous réponds qu'elle déſire beaucoup de vous rendre ſervice, en faveur de madame ſa mère. Le major jura, ſur ſon ame, que j'étois un ange. Le capitaine Salmonet dit que ſur ſa damnation, il n'avoit rien vu de plus charmant que moi.

Ma mère pleura beaucoup. O monſieur! s'écria-t-elle vers mon tuteur: & ſe laiſſant tomber ſur un fauteuil, elle ne put ajouter un ſeul mot. Je courus à elle. Je paſſai mes deux bras autour d'elle. Ses pleurs ne firent qu'augmenter. Je les eſſuyai de ſon mouchoir. Je lui dis qu'elle me perçoit le cœur, & je la conjurai de m'épargner le tourment de la voir pleurer. Elle ne me répondit qu'en paſſant ſes bras ſous les miens, en me baiſant au front & aux deux joues. Hélas! penſai-je en moi-même, je commence à trouver de la tendreſſe dans ma mère.

Mon tuteur vint à nous; & lui prenant fort

civilement la main, il la conduiſit près du feu. Il me fit placer entre elle & la table à thé, tandis qu'il pria le major & le capitaine de s'aſſeoir près de lui. Il me dit alors : Emilie, ma chère, vous aurez la bonté de nous faire du thé. Ma ſœur, en ſe retournant vers ma mère, n'eſt point au logis, madame, & miſs Jervins va tenir ſa place. Oui, monſieur, de tout mon cœur, lui répondis-je : & j'étois auſſi légère qu'un oiſeau.

Mais, avant que les domeſtiques paruſſent, permettez, madame, dit-il à ma mère, que je vous explique ce que miſs Jervins m'a propoſé. Ils prêtèrent tous trois un profond ſilence. Elle ſouhaite, monſieur, en s'adreſſant au major, que vous acceptiez d'elle, pour votre uſage mutuel, une augmentation annuelle de cent livres ſterlings, qui vous ſeront payées par quartier pendant la vie de madame Ohara, dans la confiance que vous contribuerez de tout votre pouvoir à ſon bonheur.

Ma mère fit une profonde inclination. Son viſage ſe colora de reconnoiſſance. Je remarquai qu'elle paroiſſoit ſatisfaite.

Et vous, madame, continua-t-il en ſe tournant vers elle, miſs Jervins vous prie de recevoir, comme de M. Ohara, une même ſomme pour vos menus plaiſirs, qui vous ſera payée

auſſi par quartier, à vous ou à lui, mais dont vous aurez ſeule la diſpoſition, madame, & ſans aucune dépendance de vous, M. Ohara.

Juſte ciel! monſieur, s'écria le major, que je ſuis confus de ce qui s'eſt paſſé ici la dernière fois! il eſt impoſſible de réſiſter à tant de bonté. Il ſe leva pour s'avancer vers la fenêtre. Le capitaine répéta : juſte ciel! avec d'autres exclamations que je ne puis me rappeler, car j'étois à pleurer comme un enfant. Quoi, monſieur! dit ma mère, cent livres ſterlings par an! n'eſt-ce pas ce que vous entendez? Oui, madame. Et cent livres payées avec cette nobleſſe, comme ſi ce n'étoit pas à ma fille, mais à mon mari, que j'en euſſe l'obligation! Bonté du ciel! que vous m'embarraſſez, monſieur! quelle honte, quels remords vous faites naître dans mon cœur! Et les larmes de ma mère couloient auſſi abondamment que les miennes.

O mademoiſelle! m'a dit ici cette chère fille, en s'interrompant elle-même pour m'embraſſer, que votre tendre cœur paroît ému! qu'auroit-ce été, ſi vous aviez été préſente?

Le docteur Barlet, a-t-elle repris, vint nous joindre à l'heure du thé. Mon tuteur ne voulut point que les domeſtiques, qui ſe préſentèrent d'eux-mêmes, s'approchaſſent pour ſervir. On n'entendit, pendant le thé, que des applau-

diſſemens & des bénédictions. On ne vit que des regards & des mouvemens d'admiration & de reconnoiſſance. Quelle joie dans tous les cœurs! vous vous l'imaginez bien, mademoiſelle. N'eſt-il pas charmant de faire le bonheur d'autrui? ah! ſans doute. Que mon tuteur fit de cœurs heureux! il faut que vous lui diſiez, mademoiſelle, d'avoir moins de bonté pour moi. Je ne ſais ce que je ferois de moi-même. Je craindrois de l'adorer à la fin. Mais s'il ceſſoit auſſi de me traiter avec cette tendreſſe, que deviendrois-je? J'aurois recours à mes larmes: ma colère ſe tourneroit contre moi-même, & je penſerois qu'il ne peut rien faire de blâmable.

O mon amour, mon Emilie! ai-je interrompu; modérez votre reconnoiſſance: elle entraîne votre véritable amie.

Eh! quel mal y trouvez-vous, mademoiſelle? un bon cœur peut-il être ingrat? M. Barlet dit qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cette vie: ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cauſe que d'une mauvaiſe? vous-même, chère miſs Byron, vous m'avez quelquefois rendue malheureuſe: comment? par votre bonté, & parce que je ne me ſentois capable, ni de la mériter, ni de la reconnoître.

La charmante créature a continué ſon petit babil. Après le thé, mon tuteur me prit à part : mon Emilie (j'aime qu'il m'appelle ſon Emilie; mais je crois qu'il traite tout le monde avec cette bonté), il faut voir, me dit-il, en me mettant deux billets de vingt-cinq guinées dans les mains, ce que nous ferons de ces deux billets. On peut avoir quelque beſoin preſſant. Nous ſuppoſerons que votre mère eſt mariée depuis trois mois. Les deux penſions peuvent commencer au mois de décembre paſſé. Je verrai à leur départ, mon Emilie, avec quelle grace vous leur ferez ce petit préſent; & la conduite de M. Ohara nous fera obſerver s'il eſt l'homme avec lequel votre mère puiſſe vivre heureuſe, à préſent que leur intérêt commun eſt d'avoir un peu de complaiſance l'un pour l'autre. Mais que l'offre vienne entièrement de vous.

Quelle bonté, mademoiſelle! j'aurois baiſé volontiers les billets, parce qu'ils ſortoient de ſes mains. J'entends, monſieur, lui répondis-je. Et lorſque ma mère ſe fut levée pour partir, en renouvelant les témoignages de ſa reconnoiſſance, je m'adreſſai à M. Ohara : monſieur, lui dis-je, il me ſemble que le premier quartier doit commencer à Noël dernier. Recevez-en le payement de ma propre main. Je lui remis alors un des deux billets. Enſuite jetant un coup-d'œil

reſpectueux ſur ma mère, de peur qu'il ne ſe méprît, & qu'il ne ſe fît tort aux yeux du plus habile obſervateur du monde, je lui donnai auſſi le ſecond billet. Il regarda d'abord le premier, & puis l'autre, avec différentes marques de ſurpriſe, après quoi m'ayant fait une profonde révérence, qui fut ſuivie d'une autre à mon tuteur, il les préſenta tous deux à ma mère. C'eſt vous, madame, lui dit-il, qui devez être mon interprête. Je ne trouve point d'expreſſion qui réponde à mes ſentimens. Que le ciel m'accorde la force de ſoutenir tout ce que j'éprouve! il ſortit bruſquement du cabinet où nous étions, & lorſqu'il fut dans l'antichambre, il s'eſſuya les yeux, en laiſſant échapper des ſanglots qui furent entendus des domeſtiques. Ma mère jeta ſucceſſivement les yeux, comme ſon mari, ſur les deux billets; & les levant ſur moi, elle m'embraſſa dans un nouveau tranſport de tendreſſe. Elle voulut adreſſer quelque choſe à mon tuteur; mais il la prévint, en lui diſant : Emilie ne manquera jamais à ce qu'elle vous doit, madame, & reſpectera auſſi M. Ohara. Puiſſiez-vous être heureuſe! enſuite il la conduiſit, quelle condeſcendance! il la conduiſit par la main à M. Ohara, qui, s'étant un peu remis, ſe diſpoſoit à faire quelques libéralités aux domeſtiques. Monſieur le major, lui dit mon tuteur, comptez que mes

gens ne reçoivent leur payement que de moi, ils ont là-deſſus des principes dont je leur tiens compte.

Il conduiſit ma mère juſqu'au carroſſe. Pour moi, je ne pus aller bien loin. Je rentrai dans le cabinet, en pleurant de joie. Je n'étois pas maîtreſſe de moi-même. Comment aurois-je pu réſiſter? vous le ſentez bien, mademoiſelle. Pendant ce tems-là M. Salmonet s'eſſuyoit les yeux, & & les levoit alternativement au ciel, & laiſſoit échapper différentes exclamations. Mais tous ces applaudiſſemens & ces éloges ne paroiſſoient pas cauſer la moindre vanité à mon tuteur.

Cependant il revint à moi. Je me levai. Je voulus me jeter à ſes genoux, en trouvant à peine la force de lui dire que je le remerciois de ſa bonté pour ma mère. Il me retint dans ſes bras. Il me fit aſſeoir, & s'aſſeyant près de moi, il prit ma main. Je fus ſi touchée de cette careſſe, que je ſentis mon cœur palpiter de joie. Il me dit : voyez, ma chère fille, ce que les richeſſes donnent le pouvoir de faire pour le bonheur d'autrui. Vous jouiſſez d'une grande fortune. A préſent que votre mère eſt mariée, j'eſpère beaucoup d'elle & du major. Ils ſentiront ce qu'ils ſe doivent l'un à l'autre, ce qu'ils doivent au public. Ce n'eſt pas le bon

ſens qui leur manque. Vous avez fait tout à la fois un acte de juſtice & de généroſité. L'homme qui regrettera deux cents livres ſterlings retranchées à votre fortune, pour faire un heureux ſort à votre mère, n'aura point mon Emilie. Qu'en dites-vous?

Votre Emilie, monſieur, votre heureuſe Emilie, ne méritera jamais d'attention qu'autant qu'elle ſe laiſſera conduire par un guide tel que vous. C'eſt la réponſe que je lui fis, mademoiſelle, & je n'en pouvois faire de plus vraie.

Et ſur cette réponſe, ai-je interrompu, ne ſerra-t-il pas ſon Emilie contre ſon généreux ſein?

Non, mademoiſelle. Il ne m'a point accoutumée à tant de faveur. Mais il loua la bonté de mon naturel. Il m'aſſura qu'il ne me demanderoit jamais une déférence aveugle; qu'il conſulteroit toujours ma raiſon, & qu'il vouloit que ce fût elle qui me donnât de la confiance pour ſes avis. Je ne me rappelle pas tous ſes termes, mais c'eſt à peu-près ce qu'il me dit, & bien mieux que je ne puis le répéter. Le nom, mademoiſelle, qu'il me donne le plus ſouvent, lorſque je ſuis ſeule avec lui, c'eſt celui de ſa fille; & quoiqu'il me traite toujours avec une extrême bonté, je crois m'appercevoir qu'il n'eſt

pas ſi libre alors avec moi qu'en compagnie. Pourriez-vous m'en dire la raiſon, mademoiſelle? car je ſuis sûre que je n'ai pas moins de reſpect pour lui dans un tems que dans un autre. Croyez-vous, mademoiſelle, que cela ne ſignifie rien? Il faut bien que cette différence ſoit fondée ſur quelque choſe. J'aime à l'étudier, & je cherche, autant qu'il m'eſt poſſible, le ſens même de ſes regards comme celui de ſes actions. Sir Charles eſt un livre que le ciel m'a donné pour mon inſtruction. Pourquoi ne l'étudierois-je point?

Oui, mon amour, ai-je répondu à cette charmante créature; étudiez votre tuteur pendant que vous en avez l'occaſion. Mais il ſe diſpoſe à nous quitter. Il part dans peu de jours.

C'eſt ce que je crains, a-t-elle repris d'un air plus penſif. J'aime, & je plains la pauvre Clémentine, dont le cœur a tout à ſouffrir; je ne m'occupe que de ſa ſituation, depuis que vous m'avez permis de lire les extraits du docteur. Mais j'eſpère que mon tuteur ne ſera qu'à vous. Nuit & jour je demande au ciel de vous voir miladi Grandiſſon. Mes prières ne ceſſeront point juſqu'à cet heureux jour; mais pardonnez, ſi je les finis toujours en demandant auſſi que vous conſentiez tous deux à laiſſer vivre avec vous la pauvre Emilie.

Aimable fille! la pauvre Emilie, dit-elle! je l'ai embraſſée, & le cœur plein toutes deux, nous avons mêlé nos larmes l'une pour l'autre... ou peut-être chacune pour ſoi-même.

Elle m'a quittée avec précipitation. J'ai repris ma plume; je vous ai tout tracé ſur le champ, & preſqu'auſſi vîte que la penſée. M. & Mde. Reves me preſſent. Ils me mènent dîner à St. James-Square.

LETTRE LXI.

Miſs BYRON à miſs SELBY.

Mercredi au ſoir, 5 avril.

JE crois vous avoir dit que miſs Grandiſſon avoit emporté ma lettre d'hier. A notre arrivée, les deux ſœurs m'ont félicitée de la préférence que leur frère m'a donnée ſur elles, en me communiquant, d'une manière ſi tendre, ſes affaires & ſes réſolutions. Milord L.... eſt venu auſſi-tôt. On lui avoit montré la lettre. Il m'a fait les mêmes complimens. Sur quoi donc, Lucie? Apparemment ſur ce qu'il n'eſt pas impoſſible que le ciel ne retire à lui la malheureuſe Clémentine, ou qu'elle ne ſoit renfermée dans un cloître, ou qu'on ne diſpoſe d'elle autrement; & que dans cette ſuppoſition votre

Henriette peut eſpérer la main de ſir Charles; c'eſt-à-dire un mari civil, & la moitié d'un cœur. N'eſt-ce pas la ſomme totale de ces humiliantes félicitations ?

Le chevalier étoit dans ſon cabinet, avec M. Lowther, ce chirurgien qui doit l'accompagner en Italie. Il n'a paru d'abord qu'un moment pour nous faire les civilités d'uſage, & pour nous demander permiſſion de retourner à ſa compagnie. Avec M. Lowther, il y avoit deux médecins renommés pour les maladies qui regardent la tête, auxquels il avoit déjà communiqué la ſituation de l'infortunée Clémentine, & qui lui apportoient leur opinion ſur le traitement qu'elle demande, ſuivant la différence des ſymptômes. Lorſqu'il eſt revenu à nous, il nous a demandé ſi nous ne jugions pas, comme lui, que les maladies des nerfs étant plus communes en Angleterre que dans tout autre pays, les médecins anglois devoient s'entendre mieux à les traiter que ceux des autres nations ? En approuvant ſes idées, miſs Grandiſſon lui a déclaré naturellement que ſon voyage alarmoit beaucoup tous ſes amis, & que nous ne penſions point ſans défiance à l'humeur fiere & emportée du général. Miſs Byron, a-t-elle ajouté, nous dit que madame Bemont ne vous conſeille point de reparoître en Italie.

Il a répondu que le jeune marquis della Porreta étoit à la vérité d'un naturel fort ardent ; mais qu'il n'en étoit pas moins galant homme ; qu'il aimoit paſſionnément ſa ſœur, & que dans un cas de cette nature, le chagrin méritoit quelque indulgence ; qu'avec de juſtes ſujets d'affliction, il étoit naturel d'en regretter amèrement la ſource. Je n'appréhende rien de lui, a continué ſir Charles, en nous regardant d'un air ſerein, & je ne vois d'ailleurs aucun ſujet de défiance. On m'appelle : le ſuccès ſera tel qu'il plaira au ciel. Si mon voyage eſt utile à quelqu'un, je m'en crois récompenſé. S'il l'eſt à pluſieurs, je ſuis heureux ; & quel que ſoit l'évènement, je ſerai plus ſatisfait que je ne le pourrois être, ſi je fermois l'oreille à la prière de l'évêque, ne vînt-elle que de lui.

Miladi a voulu ſavoir quel jour ſir Charles avoit choiſi pour nous quitter. Il n'eſt réglé que depuis un inſtant, a-t-il répondu. M. Lowther m'a promis d'être prêt pour le commencement de la ſemaine prochaine, & je compte être à Douvres de ſamedi en huit.

Nous nous ſommes regardés les uns les autres : miſs Grandiſſon m'a dit enſuite que j'avois changé pluſieurs fois de couleur, & qu'elle avoit eu de l'inquiétude pour moi. Il eſt vrai que j'ai ſenti quelque émotion. Peut-être ferai-je bien de ne

pas recevoir ſes adieux au moment de ſon départ. Ah, Lucie! c'eſt dans neuf jours. Cependant, moins de neuf jours après, je ſetai dans les bras des plus tendres parens qu'il y ait dans la nature.

Sir Charles, tirant ſa ſœur à l'écart, lui a demandé un moment d'entretien. Ils ont paſſé une demi-heure enſemble; & nous rejoignant, ma joie eſt extrême, nous a-t-il dit, que Charlotte conſente à recevoir la main de milord G.... Elle a de l'honneur; ſon cœur ſuivra la ſienne. Mais j'ai une demande à lui faire devant nos amis communs: le comte de G... & toute ſa famille ſe joignent à moi, c'eſt qu'elle m'accorde le plaiſir de la voir miladi G... avant que je quitte l'Angleterre.

Miſs Charlotte n'a pu garder le ſilence. Je vous ai dit, mon frère, qu'il m'eſt impoſſible de vous obéir, ſi vous partez dans neuf jours.

Sir Charles m'a demandé particulèrement mon entremiſe. Je ne pouvois douter, lui ai-je dit, que miſs Grandiſſon n'obligeât ſon frère. Elle n'a pas laiſſé de proteſter contre un terme ſi préſent. Il a recommencé ſes inſtances d'un air tendre, mais extrêmement ſérieux. Il a repréſenté que toutes ſortes de raiſons l'obligeoient de mettre ordre à ſes affaires avant que de s'éloigner, & qu'il partiroit avec plus de ſatis-

faction, s'il voyoit ſa ſœur engagée dans un mariage ſi digne d'elle. Milord, a-t il ajouté avec plus de chaleur, fait profeſſion de vous adorer. Votre deſſein eſt d'être à lui. Obligez un frère qui ſouhaite de vous voir heureuſe, quoiqu'il ne ſe promette guère de l'être jamais lui-même.

O ſir Charles! s'eſt écriée Charlotte, vous me perdez par votre air grave, & par l'excès de votre bonté.

Il n'eſt pas queſtion d'un entrepriſe badine. Je ne connois rien de plus ſérieux, Charlotte. J'ai des affaires ſans nombre. Mon cœur eſt dans cette chère aſſemblée; mes divers engagemens vont m'en éloigner juſqu'à mercredi prochain. Si vous rejetez aujourd'hui ma prière, je n'ajoute rien. Expliquez-vous librement. Avez-vous d'autres objections que la peine d'un aveu? Je ceſſe de vous preſſer.

Ainſi, monſieur, c'eſt votre dernier mot. Elle n'a pas manqué d'accompagner cette réponſe d'un certain air de fierté.

Entendons-nous, chère ſœur: ce n'eſt pas celui de milord, mais c'eſt le mien. Je voudrois vous voir un peu plus ſérieuſe ſur une affaire de cette importance. Si vous pouvez me nommer un jour avant mardi, vous m'obligerez ſenſiblement. Je m'en remets à vos réflexions.

Il eſt ſorti. Chacun s'eſt efforcé d'engager miſs Charlotte à ſatisfaire ſon frère. Miladi L.... lui a repréſenté qu'il avoit quelques droits ſur la complaiſance de ſes ſœurs, & qu'il s'étoit expliqué plus fortement encore avec elle & ſon mari; qu'une vue d'ailleurs auſſi ſérieuſe que celle d'arranger ſes affaires avant ſon départ, ne ſouffroit pas d'objections badines. Vous ſavez, Charlotte, a-t-elle continué, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre intérêt, & vous m'avez dit que votre deſſein eſt d'épouſer milord G.... que vous eſtimez ſon père, ſon oncle & toute ſa famille. Ils ont tous auſſi la plus haute eſtime pour vous. Les articles ſont dreſſés. Mon frère vous le dit hier au ſoir. Il ne manque que votre choix pour le jour....

Charlotte a répondu impatiemment : je lui voudrois voir la moitié de cet empreſſement pour ſe marier lui-même.

Il l'auroit, n'en doutez pas, a répliqué miladi, s'il étoit auſſi libre que vous.

Belle propoſition! a repris la capricieuſe perſonne. Me marier dans huit jours avec un homme que je n'ai pas ceſſé de quereller depuis quinze! L'orgueil & la pétulance doivent finir par degrés, ma ſœur. Un mois n'eſt pas trop pour rendre un peu de douceur à mes traits, & pour l'accoutumer à ſourire devant moi.

Votre frère, chère Charlotte, ai-je pris la liberté de lui dire, vous a fait entendre qu'il aime votre vivacité, mais qu'il vous aimeroit encore plus ſi vous conſultiez le tems & l'occaſion. Songez, ma ſœur, a dit auſſi-tôt milord L.... qu'il eſt ſorti dans la réſolution de ne vous pas preſſer davantage, ſi vous le refuſez aujourd'hui.

Je hais cet air déciſif, a-t-elle répondu.

Mais Charlotte, ai-je repris, ne vous a-t-il pas avoué, du ton le plus ſérieux, qu'il y a une eſpèce de néceſſité ?

Devinez, chère Lucie, la réponſe de miſs Grandiſſon. Tenez, Henriette, je n'aime point cette Clémentine. C'eſt d'elle que vient tout le mal.

A l'inſtant même, le bruit d'un carroſſe s'eſt fait entendre à la porte, & notre Emilie eſt entrée en courant, pour nous apprendre que c'étoit milord G.... le comte ſon père, & miladi G.... ſa tante. Miſs Grandiſſon a changé de couleur. Elle a prétendu que c'étoit un tour de ſon frère. Juſte ciel ! a-t-elle dit ; je ſerai donc affligée de toutes parts ? Mais je ſais le parti que j'ai à prendre. Je ferai la ſotte pour ne rien faire de pis. C'eſt ce que j'appréhende peu, lui a répondu ſa ſœur. Cependant ſouvenez-vous des inſtances de mon frère, & ménagez

ménagez un peu milord G.... devant ſon père & ſa tante, ſi vous ne voulez pas nous chagriner tous. Comment faire? a-t-elle répliqué. Notre dernière querelle dure encore. Mais conſeillez-lui donc de ne pas faire l'impertinent, ni l'homme trop sûr de ſes avantages.

Sir Charles eſt entré auſſi-tôt, donnant la main à miladi G.... Après les premiers complimens : de grâce, mon frère, lui a dit miſs Grandiſſon, en le tirant vers moi, ne ſaviez-vous rien de cette viſite ? Il eſt convenu qu'il les avoit invités à dîner, mais ſans aucun deſſein de la ſurprendre. Votre conſentement, a-t-i ajouté, me cauſera la plus vive ſatisfaction, mais vous ne m'en ſerez pas moins chère ſi vous le refuſez. Elle l'a prié en deux mots, avec toute la force qu'elle y pouvoit mettre en parlant fort bas, d'être moins généreux ou moins preſſant. Miladi G..., ſans paroître ſurpriſe de ce petit dialogue, qui n'avoit duré qu'un inſtant, s'eſt levée, l'a priſe par la main, & l'a priée de paſſer avec elle dans le cabinet voiſin. Elles n'en ſont ſorties qu'à l'heure du dîner. Jamais miſs Grandiſſon ne m'avoir paru plus aimable qu'à ſon retour. Une rougeur charmante étoit répandue ſur ſes deux joues. L'air de ſatisfaction qu'elle avoit dans les yeux, faiſoit briller dans toute ſa figure des graces que je n'y avois pas

encore remarquées, & ſembloit adoucir la majeſté naturelle de ſes traits. Milord G... a paru charmé, comme ſi ſon cœur en avoit tiré les plus doux préſages. Le vieux comte n'a pas marqué moins de contentement.

Pendant le dîner, miſs Grandiſſon a peu parlé, & je lui ai trouvé l'air penſif. Ce changement m'a cauſé beaucoup de joie : il me fait juger qu'à meſure que l'amant touche de plus près à la qualité de mari, les vivacités exceſſives d'une maîtreſſe ſe perdent dans les complaiſances d'une femme obligeante. Cependant, par intervalles, lorſque la joie de milord vouloit déborder ſur ſes lèvres, j'ai fort bien obſervé qu'elle reprenoit ce regard qui inſpire tout à la fois l'amour & la crainte. Après le dîner, miladi G... & le comte ont demandé une conférence avec ſir Charles & miladi L.... Elle n'avoit pas duré long-tems, lorſque ſir Charles eſt venu prendre miſs Grandiſſon, qu'il a conduite à l'aſſemblée. J'ai remarqué ſouvent de l'altération ſur le viſage de milord G....

Sir Charles a quitté le conſeil, & nous a rejoints. Nous étions debout. Il s'eſt adreſſé à moi : j'eſpère, m'a-t-il dit, que Charlotte ſe laiſſera vaincre, mais je ne la preſſerai plus. Il ſembloit prêt à nous donner d'autres explications, lorſque miladi L... l'eſt venue prier d'aller avec moi

au-devant de ſa ſœur, qui avoit quitté miladi G... & le comte, & qui faiſoit quelque difficulté de rentrer. Nous nous ſommes avancés vers elle juſqu'à l'antichambre, où nous l'avons rencontrée. Ah! chère Henriette, s'eſt-elle écriée: plaignez-moi, ma chère. L'humiliation eſt la fille de l'orgueil. Enſuite ſe tournant vers ſir Charles: eh bien, monſieur, lui a-t-elle dit, je me reconnois vaincue par vos inſtances, puiſque vous êtes prêt à nous quitter, & par les importunités de miladi G... du comte & de ma ſœur. Sans ordre dans mes idées, ſans préparation dans les habits, je ſuis réſolue d'obliger le meilleur de tous les frères. Faites, monſieur. Diſpoſez de moi comme vous l'entendrez.

Ma ſœur, nous a dit miladi L... conſent que le jour ſoit mercredi prochain. Sir Charles a répété que s'il lui reſtoit quelque objection, & pour peu qu'elle balançât... Je ne balance point, monſieur, a-t-elle répondu; mais j'avois jugé qu'un mois ou deux, n'étoit pas trop pour me donner le tems de regarder autour de moi, & qu'après avoir traité milord G... avec un peu d'extravagance, je devois lui faire eſpérer, par degrés, plus de bonheur qu'il ne doit s'en promettre avec moi. Sir Charles l'a ſerrée entre ſes bras, en lui diſant qu'il reconnoiſſoit ſa char-

mante ſœur. Il lui a demandé la permiſſion de la préſenter ſolennellement au comte & à miladi G... Je l'ai accompagnée. Cette cérémonie s'eſt faite avec beaucoup de nobleſſe. Auſſi-tôt, le comte eſt ſorti pour amener ſon fils, qu'il a préſenté d'abord à ſir Charles. Miſs Grandiſſon m'a dit à l'oreille, en le voyant approcher : je ſuis perdue, chère Henriette ; nous touchons à la plus fâcheuſe ſcène de la comédie. Milord G... a mis un genou à terre, pour lui baiſer la main : mais le tranſport de ſa joie lui ôtoit le pouvoir de parler, car il venoit d'apprendre que l'heureux jour eſt mercredi.

Il eſt donc impoſſible, chère Lucie, que ſir Charles n'emporte point tout ce qu'il prend à cœur ! lorſqu'étant retourné en Italie, il paroîtra dans la maiſon della Porretta, qui ſera capable de lui réſiſter ? la conſidération qu'il s'y eſt attirée par ſon mérite, ne ſera-t-elle pas augmentée du double ? L'homme dont ils ont ſouhaité l'abſence, eſt invité aujourd'hui à reparoître chez eux. Toutes les reſſources ſont épuiſées pour la guériſon de Clémentine. Il jouit à préſent d'une groſſe fortune. La renommée de ſes vertus a paſſé dans les pays éloignés. O ma chère ! quels obſtacles pourront tenir devant lui ? & ſi c'eſt la volonté du ciel que Clémentine ſe rétabliſſe, tous ſes amis ne doivent-ils pas concourir à la lui

donner aux conditions qu'il a propoſées? lui-même, après les avoir offertes, ſera-t-il libre de les rejeter?

Il eſt évident que ſon cœur eſt à Boulogne. Je conviens qu'il y doit être; & cependant je n'ai pu me défendre d'être vivement touchée du langage que je lui ai entendu tenir, à l'occaſion de quelque choſe que milord L.... lui diſoit : « Je ſuis impatient de repaſſer la mer. » Si je n'attendois pas le chirurgien, j'aurois » porté ma réponſe en perſonne aux dernières » lettres que j'ai reçues d'Italie ». Mais puiſqu'il eſt appelé par l'honneur, par la compaſſion, par l'amour, par l'amitié, que je trouve plus noble encore que l'amour, qu'il ſuive des loix ſi fortes. Il m'accorde ſon eſtime; je veux être digne auſſi de ſon amitié. Il m'en coûtera quelques tourmens; mais peut-on mettre quelqu'un au-deſſus du monde entier, & n'en pas reſſentir quelquefois à ſon occaſion?

Sir Charles nous a parlé de l'engagement qu'il a pris pour demain, de finir le triple mariage des Damby. Le jour d'après, il doit ſe rendre à Windſor, pour accompagner milord W.... ſon oncle, dans ſa première viſite au château de Mansfils. Vous, ma ſœur, a-t-il dit à miladi L.... vous vous chargerez, s'il vous plaît, de faire remonter les diamans de feu ma tante,

dont milord W.... veut faire préſent à ſa nouvelle épouſe. Ils ſont ſi riches, qu'ils ne demandent point d'autre changement. Vous ſerez tous charmés, a-t-il ajouté, en s'adreſſant à milord L..., & à ſes deux ſœurs, de votre ſeconde tante & de toute ſa famille. J'enviſage avec joie le bonheur qui attend le frère de ma mère dans ſa vieilleſſe; & je ne me réjouis pas moins d'un évènement qui va délivrer de l'oppreſſion une ancienne & vertueuſe famille.

Vous auriez vu, chère Lucie, le même air de ſatisfaction briller dans les yeux de toute l'aſſemblée. Nous nous regardions avec complaiſance, pour nous communiquer notre ſenſibilité mutuelle. Je croyois voir au milieu de nous un prince bienfaiſant, qui faiſoit ſon bonheur du plaiſir qu'il nous cauſoit. Mais où ſera-t-il dans huit jours? & ſi cette réflexion m'eſt permiſe, à qui ſera-t-il dans un an?

Il s'eſt fort étendu ſur ſon ami Belcher, qu'il eſpère encore de voir en Angleterre, avant ſon départ. Il s'eſt plaint de M. Everard Grandiſſon, qu'on n'a pas vu depuis pluſieurs ſemaines, & qu'il croit livré pour quelques mois, ſuivant ſon uſage, à quelque nouvelle galanterie. Dans l'étendue de ſa bonté, il le croit ſincère, chaque fois qu'il lui voit rompre une mauvaiſe habitude. Il eſpère, dit-il, que tôt ou tard il recon-

noîtra parfaitement toutes ſes erreurs. Ah, ma chère! quel perſonnage eſt celui d'un libertin, lorſqu'on le compare au glorieux rôle qu'un homme du caractère de ſir Charles fait dans la ſociété! Miladi G... & le vieux comte ne ſe raſſaſient point de le regarder & de l'entendre. Ils ſembloient fiers de l'alliance qu'ils vont former avec un homme auquel ils ne connoiſſent rien d'égal.

Dans votre dernière lettre, Lucie, vous me marquez que M. Greville a la hardieſſe de laiſſer échapper des menaces contre ce modèle des hommes. Plaiſante eſpèce! que mon cœur ſe foulève contre Greville! mais ne parlons plus de ces ames de boue.

(Nota.) *On n'a donné la lettre précédente, que pour ſoutenir le caractère de miſs Grandiſſon, & pour lier le changement de ſon état & de ſon nom avec quantité d'incidens qui doivent le ſuivre: mais on paſſe ſur toutes les lettres qui concernent le mariage des Danby, de milord W... de miſs Grandiſſon même, & l'arrivée de M. Belcher. Sir Charles eſt toujours bon, toujours généreux, juſte, intrépide. Son caractère ne varie point dans les moindres circonſtances. L'admiration croît ſans ceſſe dans tous ceux qui ont quelque choſe à démêler avec lui; & celle de miſs Byron*

devient ſi vive & ſi tendre, qu'on ne peut plus ſe tromper à ſes véritables ſentimens; c'eſt un amour vertueux, mais le plus paſſionné. Ses agitations reçoivent un ſurcroît fort extraordinaire par l'arrivée imprévue de la ſignora Olivia, cette même dame de Florence, qui a conçu depuis long-tems une violente paſſion pour ſir Charles, & que l'abſence a ſi peu guérie, qu'elle vient le chercher en Angleterre pour lui offrir, avec ſon cœur & une immenſe fortune, le ſacrifice de ſa religion. A la vérité, cette offre eſt amenée par degrés. Olivia n'a quitté ſa patrie, que ſous le prétexte d'un ancien goût pour les voyages. Elle voit d'abord les ſœurs de ſir Charles, ſous de ſimples apparences de politeſſes. Elle ne le voit lui-même qu'à titre d'amie, qui ne peut l'avoir oublié depuis qu'elle a quitté Florence, & qui eſt charmée de n'être pas étrangère pour tous les anglois. Mais l'amour triomphe bientôt de ces ménagemens. Il la porte à s'ouvrir aux dames Grandiſſon, à preſſer leur frère, à déclarer qu'elle ne veut pas être outragée par des refus; & lorſqu'elle apprend qu'il ſe diſpoſe à retourner en Italie, elle tombe dans une furieuſe irréſolution. Cependant madame de Maſſet, vieille tante dont elle eſt accompagnée, la ramène fort ſagement à des conſidérations d'honneur qui lui font prendre le parti d'attendre en Angleterre le retour

de ſir Charles. Outre les eſpérances dont cette dame la flatte pour l'avenir, elle lui perſuade que retourner en Italie, ſur les traces, & comme à la ſuite d'un homme pour lequel on lui connoît une tendreſſe fort vive, c'eſt ſe déshonorer tout-à-fait, aulieu qu'en demeurant tranquille en Angleterre, elle donnera lieu de penſer que c'eſt uniquement ſon goût pour les voyages, qui lui a fait quitter ſa patrie, ſans compter que pendant l'abſence de ſir Charles, elle aura le tems de ſe lier avec les dames Grandiſſon, & de ſe faire aimer dans une famille qu'elle a tant d'intérêt à ménager. C'eſt miſs Byron qui fait ce récit dans pluſieurs grandes lettres à miſs Selby. Elle eſt peu alarmée des prétentions d'Olivia; mais ſes craintes ſont plus ſérieuſes que jamais du côté de Clémentine, & chaque inſtant qui approche le départ de ſir Charles, augmente ſon inquiétude. Elle obſerve tout, elle rend compte à ſon amie de tout ce qu'elle voit & ce qu'elle entend. La vérité eſt, qu'elle ne laiſſe pas d'entrevoir combien il a de peine à la quitter. Il lui fait ſes adieux d'un air tremblant. Il lui recommande Emilie. Il ſe recommande lui-même. Enfin, le jour même de ſon départ, il ſe dérobe à tous ceux qui eſpéroient de l'embraſſer, comme s'il craignoit de s'attendrir trop, & de laiſſer paroître ce qui ſe paſſe dans ſon cœur. On apprend qu'il eſt parti,

& miſs Byron en donne la première nouvelle à ſa couſine.

LETTRE LXII.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY.

Samedi, 15 avril.

O Lucie! ſir Charles nous a quittés. Il eſt parti. Il eſt monté en chaiſe dès trois heures du matin, dans la vue apparemment d'épargner à ſes ſœurs, à ſes deux beaux-frères, à milord W... & ſans doute à lui-même, le chagrin de leur ſéparation. Nous ne l'avons appris qu'à notre réveil. Si j'étois dans la diſpoſition d'écrire, qui ne m'a jamais manqué qu'aujourd'hui, je pourrois m'arrêter ſur mille circonſtances, dont je ne ſuis capable de vous entretenir qu'en deux mots.

Le tems du dîner ſe paſſa hier aſſez agréablement. Chacun s'efforça du moins de paroître gai. Hélas! de combien de peines eſt accompagné le plaiſir d'aimer & d'être aimé! je ne le crois pas moins à plaindre que nous.

La dame italienne fut la plus penſive. Cependant Emilie..... ah! pauvre Emilie! elle ſortit quatre ou cinq fois pour pleurer; mais je fus

la ſeule qui s'en apperçut. Après le dîner, je ne remarquai de bonne humeur que dans ſir Charles. Cependant elle me parut forcée. Il me demanda un air de claveſſin. Miladi L.... lui ſuccéda. Nous nous efforçâmes de jouer, dirois-je avec plus de vérité. Il prit lui-même un violon. Enſuite il s'aſſit devant le claveſſin. Nous ſavions qu'il y excelloit : mais c'eſt le fruit d'un ſi long ſéjour en Italie. La ſignora lui connoiſſoit cette perfection. Elle joua elle-même, & nous ne fûmes pas ſurpriſes qu'elle nous ſurpaſsât. L'Italie eſt la terre d'harmonie.

Vers ſept heures du ſoir, il me demanda un moment d'attention ; & ſon diſcours ne me cauſa pas peu d'étonnement. Il me dit qu'il avoit reçu la viſite de miladi D.... Je me ſentois aſſez abattue : mes eſprits furent prêts à me manquer. Elle m'a fait diverſes queſtions, continua-t-il.

Monſieur, monſieur ! c'eſt toute la réponſe que je fus capable de faire.

Lui-même, il trembloit, en ouvrant la bouche. Hélas ! ma chère, je ſuis perſuadée qu'il m'aime. Cependant qu'il me parut grave ! que le ciel, me dit-il, veille à votre bonheur ! ma chère miſs Byron ! le mien ne m'eſt pas plus cher que le vôtre. C'eſt pour exécuter ma promeſſe, que je vous parle de cette viſite ; ſans

quoi j'aurois pu vous en épargner la peine ; & me l'épargner à moi-même. Il s'arrêta. Enſuite il reprit, car j'étois muette, & je n'avois pas la force de parler. Vos amis, mademoiſelle, ſeront ſollicités en faveur d'un jeune homme qui vous aime. C'eſt un jeune ſeigneur, dont je connois le mérite..... Je vous cauſe de l'émotion, mademoiſelle. Pardonnez, j'ai ſatisfait à ma parole. Là-deſſus il me quitta avec une apparence de joie. Comment peut-il être ſi tranquille ?

On ſe mit à jouer. Je fis ma partie, ſans y donner la moindre attention. Emilie ſoupiroit en regardant ſes cartes, & je voyois couler des larmes ſur ſes joues. Qu'elle aime ſon tuteur ! Emilie, vous diſois-je... En vérité, je ne ſais ce que j'écris.

Pendant le ſouper, la triſteſſe fut extrême. M. Belcher vouloit partir avec ſon ami. Sir Charles détourna l'entretien, & refuſa indirectement cette propoſition, en recommandant à ſes ſoins les plus empreſſés, les deux dames Italiennes.

Il paſſa quelques momens ſeul avec la ſignora Olivia, qui revint de ce tête-à-tête les yeux tout rouges de pleurs.

La pauvre Emilie chercha l'occaſion de l'entretenir en particulier. Avec quel empreſſement

ne la chercha-t-elle pas ! il la prit à l'écart un moment, près d'une fenêtre. Minuit approchoit. Il lui prit les deux mains. Il l'appela ſon Emilie. Il la pria de n'être pas long-tems ſans lui écrire. Elle confeſſe qu'elle ne put répondre, qu'elle ne fit que ſoupirer, & qu'elle avoit néanmoins mille choſes à lui dire.

Il n'oppoſa rien à l'eſpérance que ſes ſœurs lui marquèrent de déjeûner le lendemain avec lui. Elles me prièrent d'en être. Elles firent la même invitation aux deux dames italiennes. Tout le monde ſe retira dans cette attente. Mais ce matin miladi G... m'a fait dire qu'il étoit parti. Il auroit été cruel, de me laiſſer retourner chez lui dans une autre eſpérance. Comment a-t-il pu nous quitter ſi furtivement ? Je vois que ſa viſite d'hier au matin, étoit une viſite d'adieu pour ma couſine & pour moi. Je m'en étois défiée. Combien ne nous dit-il pas de choſes tendres ? Que de regrets ! que de réflexions ſur ſon ſort ! que d'offres de ſervice ! il ſembloit embarraſſé à nous exprimer tous ſes ſentimens. Sûrement, ma chère, il ne me hait point. Quels combats n'ai-je pas lus dans ſon cœur ! un homme ne peut ſe plaindre. Un homme ne peut demander de la compaſſion comme une femme. Mais, je ne m'y trompe point, c'eſt la plus douce de toutes les ames mâles.

Lorſque nous pensâmes à nous retirer, il donna la main juſqu'au carroſſe, à ma couſine Reves. Il me fit la même civilité. M. Reves lui dit : nous comptons, ſir Charles, ſur le plaiſir de vous voir demain. Il ne répondit que par une révérence. En m'aidant à monter, il ſoupira. Il me preſſa la main. Il me ſemble du moins qu'il me la preſſa. C'eſt tout. Il n'embraſſa perſonne. Je doute qu'il revoie Clémentine comme il nous a quittés. Mais je ſuis portée à croire que le docteur eſt dans le ſecret.

Il y eſt, ma chère. Il ne fait que nous quitter. Il m'a trouvé les yeux en déſordre. Je ne les avois pas fermés de toute la nuit. Cependant, je n'ai ſu le départ qu'à ſept heures.

N'eſt-ce pas une extrême bonté, dans le docteur, d'avoir penſé à me venir voir? Sa viſite m'a remiſe. Mais il n'a pas pris garde à la rougeur de mes yeux. Il m'a dit que ſes ſœurs, ſes beaux-frères, ſon oncle, étoient auſſi affligés que s'il les avoit quittés pour jamais. Et qui ſait.... mais je ne veux pas me tourmenter par de cruelles ſuppoſitions. Je me ſouviendrai de ce qu'il diſoit hier lui-même, & ſans doute pour nous inſtruire; qu'il ſe promettoit de la joie.... Dois-je croire néanmoins qu'il ait jugé

cette inſtruction néceſſaire pour moi? auroit-il penſé à me la donner? mais ſilence, vanité! loin, loin l'eſpérance. N'écoutons que ce qu'il y a de plus oppoſé. Clémentine eſt deſtinée pour lui. Il l'eſt pour elle.

Cependant, Lucie, que dire de ſon émotion, lorſqu'il m'a parlé de miladi D....? Ah! je ne ſouhaite de la devoir qu'aux mouvemens toujours humains de ſon cœur. Il a voulu la mienne. Il m'a témoigné la plus tendre amitié. N'en dois-je pas être ſatisfaite? Je le ſuis. Je veux l'être. Ne m'aime-t-il pas d'un amour ſupérieur aux ſens? La malheureuſe Olivia n'a pas cette ſatisfaction. Qu'elle eſt à plaindre! ſi je la vois triſte & languiſſante, je ne pourrai lui refuſer ma pitié. Toutes ſes eſpérances trompées; les vues qui l'ont engagée à combattre mille difficultés, à faire un long voyage, à s'expoſer aux flots, à venir juſqu'en Angleterre, renverſées au moment qu'elle les croit remplies! elle arrive; il part: il retourne ſur les ailes de l'amour & de la compaſſion, vers un objet plus cher & plus digne de ſa tendreſſe dans le pays qu'elle a quitté pour le venir chercher dans le ſien. Sa ſituation n'eſt-elle pas beaucoup plus triſte que la mienne? Elle l'eſt à mes propres yeux. D'où peuvent donc venir mes plaintes?

Je m'écarte, chère Lucie. Pardon, ſi vous vous

en appercevez. La perte de mes eſpérances m'a mortifiée, & me rend d'aſſez bon naturel pour être ſenſible aux peines d'autrui. Mais ſi l'adverſité produit cet effet, elle m'en ſera plus facile à ſupporter.

Le docteur m'apprend, qu'Emilie, le cœur ſaignant de ſes propres maux, doit être ici dans un moment. Si je puis ſervir à ſa conſolation.... mais n'en ai-je pas beſoin moi-même? Nous mêlerons nos larmes en pleurant l'une ſur l'autre.

Milord W.... retourne à Windſor. M. Belcher part dans peu de jours pour Hamsphire, d'où il compte revenir inceſſamment pour offrir ſes ſervices aux dames italiennes. Olivia fait travailler à ſes équipages. Elle ſe propoſe de faire ici une brillante figure; mais elle n'aura point ſir Charles avec elle. Que ſert la grandeur pour calmer un cœur troublé? Le comte de G... & miladi ſa ſœur reprennent le chemin d'Hertfordshire. Milord & miladi L.... parlent de ſe retirer pour quelques ſemaines à Colnebroke. Le docteur ſe diſpoſe à partir pour le château de Grandiſſon, & votre pauvre Henriette pour Northamptonshire. Ciel! ma chère, quelle diſperſion! mais le mariage de milord W.... raſſemblera une partie de ce monde à Windſor.

Emilie arrive. On me dit que cette chère fille

fille eſt toute en pleurs. Elle eſt chez madame Reves, où elle attend la permiſſion de monter chez moi. Figurez-vous nous voir pleurer enſemble, & prier pour la conſervation de notre tuteur commun. Votre imagination ne peut ſe former une ſcène trop tendre. Adieu, chère Lucie.

LETTRE LXIII.

Miſs BYRON *à la même.*

Dimanche, 16 avril.

O quelle ſcène, ma chère! mais il eſt inutile de vous la repréſenter. Pauvre Emilie! vous peindre ſon affliction, ce ſeroit vous retracer la mienne.

Milord W.... partit hier pour Windſor. Que direz-vous d'une conduite fort bizarre d'Olivia! M. Belcher l'étant allé voir, pour lui offrir de l'accompagner dans ſes promenades, ſuivant le déſir de ſir Charles, qui l'a chargé de procurer ici toutes ſortes d'agrémens aux deux dames, elle lui a répondu devant ſa tante, qu'elle lui rendoit grâces de ſa civilité; mais qu'elle ne lui cauſeroit aucun embarras pendant ſon ſéjour, & qu'elle avoit à ſa ſuite quelques

gens qui connoiſſoient l'Angleterre. Il l'a quittée. aſſez mécontent. Dans une viſite qne miladi L... lui a rendue cette après-midi, elle a raconté elle-même l'offre de M. Belcher & ſa réponſe. Elle a loué ſa figure & ſa politeſſe; mais ce qui lui a fait rejeter un peu bruſquement ſes offres, a-t-elle dit à miladi, c'eſt qu'elle ne peut douter que le chevalier Grandiſſon n'ait eu quelques vues dans la commiſſion dont il a chargé ſon ami. Je les mépriſe, a-t-elle ajouté; & ſi j'en étois sûre, je trouverois peut-être quelque moyen de lui en faire ſentir l'indignité. Miladi a répondu que ſon frère & M. Belcher n'avoient pas eu d'autre vue que de lui faire trouver quelque agrément dans leur patrie. N'importe, a repliqué la fière italienne, je n'attends aucun ſervice de M. Belcher : mais ſi vous permettez, madame, vous, votre ſœur, & vos deux milords, que j'aie l'honneur de cultiver votre amitié, j'y apporterai tous mes ſoins. La compagnie du docteur Barlet me ſera fort agréable auſſi. Je m'attribue quelque droit à celle de miſs Jervins, que je me ſuis efforcée de retenir en Italie; mais votre frère, à qui les raiſons ne manquent jamais pour s'oppoſer.... n'en parlons plus; néanmoins, je ne verrai pas moins volontiers cette beauté angloiſe, que vous nommez miſs Byron. Je l'admire d'autant plus que, ſi

je ne me trompe, elle mérite ma pitié. Enfin, je me croirai fort heureuſe de faire une liaiſon plus étroite avec elle.

Miladi lui a fait une réponſe fort civile, pour elle-même & pour ſon mari; mais elle lui a dit que j'érois prête à retourner dans ma province, & que le docteur étoit appelé par quelques affaires preſſantes dans les terres de ſir Charles. Pendant cet entretien, s'étant apperçue que la dame avoit le bras lié d'un ruban noir, elle lui a demandé s'il lui étoit arrivé quelque accident. Une bagatelle, a répondu l'italienne. Vous ne vous en imagineriez jamais la cauſe; mais je vous prie de ne me la point demander. Ce langage n'a fait qu'exciter la curioſité de miladi. Elle a prié Emilie, qu'Olivia ſouhaite d'avoir aujourd'hui chez elle à déjeûner, d'employer toute ſon adreſſe pour découvrir le ſecret: car, en refuſant de s'expliquer, la dame a rougi, & n'a pas paru contente d'elle même.

Miladi G... me propoſe, avec beaucoup d'inſtances, de donner un mois avec elle à tous les amuſemens de la ville. Mais je n'ai rien de ſi preſſant dans le cœur que de me voir aux pieds de ma grand'maman & de ma tante, & de pouvoir embraſſer à mon aiſe ma Lucie, ma Nancy, & toutes mes affections de Northamptonshire. Je ne crains que mon oncle. Que de

railleries il prépare à ſon Henriette ! ce ne ſera, j'en ſuis sûre, que pour la divertir, & pour faire régner la joie autour d'elle. Mais il me ſemble que mes jours plaiſans ſont paſſés. Ma ſituation ne s'en accommode plus. Cependant, qu'il ſe donne carrière, ſi ce badinage lui plaît.

Les inſtances ſe renouvellent ſi ſouvent pour m'arrêter ici plus long-tems que je ne le dois, & que je ne le veux, qu'il n'y a point d'autre parti que de fixer une fois le jour. Approuvez-vous, mes chers & tendres amis, que je me mette en chemin pour le château de Selby vendredi prochain ?

Dimanche au ſoir.

O chère Lucie ! quelle étrange hiſtoire j'ai à vous raconter. Emilie ſort de ma chambre. Elle m'avoit demandé de pouvoir m'entretenir en particulier. Lorſqu'elle s'eſt vue ſeule avec moi, elle m'a jeté ſes deux bras autour du cou. Ah, mademoiſelle ! s'eſt-elle écriée, je viens vous dire qu'il y a une perſonne au monde que je hais, & que je dois haïr toute ma vie. C'eſt la dame italienne. Emmenez-moi, prenez-moi auprès de vous en Northamptonshire, & que jamais je n'aie le chagrin de la revoir.

Ce diſcours m'a fort étonnée.

O mademoiſelle ! j'ai découvert que jeudi dernier elle a voulu tuer mon tuteur.

Ils ſe retirèrent enſemble ; vous vous en ſouvenez, mademoiſelle. Mon tuteur avoit le viſage enflammé à ſon retour ; il envoya ſa ſœur vers elle, & nous étions ſurpriſes qu'il n'y fût pas retourné lui-même. Elle avoit exigé qu'il différât ſon voyage : elle devint furieuſe de ne pouvoir l'obtenir. Les explications furent très-vives. Et dans ſa rage, elle tira de ſon corſet un poignard, avec ſerment de le lui enfoncer dans le cœur, s'il ne lui promettoit de ne jamais revoir Clémentine. Il ne laiſſa point de s'approcher d'elle, dans l'eſpérance de lui ôter cette arme. Le courage lui manqua pour s'en ſervir, & vous le croyez bien, mademoiſelle ; il ſaiſit ſa main, & lui ôta le poignard ; mais en ſe débattant, elle ſe bleſſa au poignet. De-là vient ſon large ruban noir. Méchante femme, d'avoir été capable d'un ſi cruel deſſein ! il ſe contenta de lui dire, après l'avoir déſarmée : quelle violence ! & qu'en eſpérez-vous ? Je ne vous rends point ce malheureux inſtrument ; vous n'aurez point occaſion d'en faire uſage en Angleterre. En effet, il l'a gardé.

Ce récit m'avoit fait trembler. O ma chère ! ai-je dit à Emilie, nous ſavons ce que de vertueuſes femmes lui ont fait ſouffrir ; mais cette Olivia n'eſt pas du nombre. L'aventure peut-elle être vraie ? De qui la tenez-vous ?

De madame Maffei même, qui croyoit que ſir Charles ne nous l'auroit pas cachée; & lorſqu'elle a ſu que nous l'ignorions, elle a paru fâchée de me l'avoir appriſe : elle m'a priée même d'en garder le ſecret; mais je ne lui ai rien promis. Elle dit qu'Olivia regrette beaucoup ſon emportement, ſur-tout lorſqu'elle penſe qu'il lui a pardonné ſur le champ, & qu'enſuite il l'a recommandée affectueuſement à toute ſa famille. Mais je ne l'en hais pas moins.

Qu'elle eſt à plaindre! n'ai-je pu m'empêcher de répondre, avec un ſoupir. Mais voyez, chère Emilie, de quoi les paſſions déréglées nous rendent capables, nous qui ſommes naturellement ſi foibles & ſi tendres! cependant, lorſqu'elle marque du repentir, non-ſeulement il ne faut lui porter aucune haine, mais nous devons cacher cette aventure aux ſœurs de ſir Charles & à leurs maris; ils ne pourroient déguiſer l'horreur qu'elle ne manqueroit pas de leur cauſer, & ce ſeroit un nouveau ſujet de déſeſpoir pour la malheureuſe étrangère.

Madame Maffei n'a pas laiſſé d'ajouter que ſi la fureur de ſa nièce ne s'étoit point ralentie, ſir Charles auroit couru beaucoup de danger en s'approchant d'elle avec trop de hardieſſe. Lorſqu'il lui eut arraché le poignard, elle parut craindre pour elle-même, & ſon premier mou-

vement fut de ſe jeter à genoux devant lui. Je vous pardonne, & le déſordre de vos ſentimens excite ma pitié, lui dit-il, d'un air où elle confeſſe elle-même que la majeſté lui parut mêlée avec la compaſſion. Mais elle le conjura inutilement de s'arrêter. Il lui envoya ſa ſœur; & s'étant retiré dans ſon cabinet, il ne fit pas même la confidence de ſon chagrin au docteur Barlet, quoique je me ſouvienne fort bien que le docteur l'y ſuivit preſqu'auſſi-tôt.

C'eſt apparemment le reproche qu'Olivia ſe fait de ſa violence, qui lui a fait prendre un air ſi modéré juſqu'au moment du départ.

Juſte ciel! que faire? Je reçois une carte de miladi D... pour nous demander, à madame Reves & à moi, ſi nous ſerons au logis demain au matin. Elle vient me dire ſans doute, que ſir Charles ne penſant point à miſs Henriette Byron, milord D... peut reprendre ſes eſpérances, & peut-être employera-t-elle la recommandation de ſir Charles en faveur de ſon fils. S'il arrive qu'elle me tienne ce propos, ciel! donne-moi toute la patience dont j'ai beſoin pour l'entendre. Je crains de manquer de civilité pour cette excellente femme.

LETTRE LXIV.

Miſs BYRON *à la même.*

Lundi, 17 avril.

MILADI D... ne fait que de ſortir. M. Reves étoit engagé aujourd'hui chez miladi Williams, & la comteſſe nous a trouvées ſeules, madame Reves & moi.

Je me ſuis ſenti le cœur ſerré, au moment qu'elle a paru; & le mal n'a fait qu'augmenter pendant le thé, que nous avons pris enſemble. Ses regards étoient pleins d'une bonté dont je croyois entendre le ſens. Il me ſembloit lire dans ſes yeux, vous n'avez plus d'eſpérances, miſs Byron; & je compte que vous m'appartiendrez bientôt.

Mais elle ne m'a pas fait languir après le déjeûner. Je remarque votre embarras, chère miſs, m'a-t-elle dit d'un air fort tendre, & j'ai ſouffert pour vous, en le voyant augmenter; mais il me fait connoître que ſir Charles m'a tenu parole. Je n'en doutois point. Il n'eſt pas ſurprenant, ma chère, que vous ayez pris de l'inclination pour lui. Dans les manières, comme dans la figure, c'eſt le plus aimable homme que j'aie jamais vu. Une femme de vertu & d'honneur

peut l'aimer ſans reproche. Mais il n'eſt pas beſoin que je vous faſſe ſon éloge, ni à vous, madame Reves.

Il faut vous apprendre, a-t-elle continué, qu'on me propoſe pour mon fils une alliance dont j'ai fort bonne opinion; mais je l'aurois meilleure encore, ma chère, ſi je ne vous avois jamais vue. J'en ai parlé à milord. Vous ſavez que je ſouhaite extrêmement de le voir marié. Il m'a répondu qu'auſſi long-tems qu'il auroit quelqu'eſpoir de plaire à miſs Byron, il ne pouvoit entendre aucune propoſition de cette nature. Approuveriez-vous, lui ai-je dit, que je priſſe le parti de m'adreſſer directement au chevalier Grandiſſon, pour ſavoir ſes intentions de lui-même? On le repréſente comme le plus ouvert des hommes. Il ſait que notre caractère n'eſt pas moins irréprochable que le ſien, & que notre alliance ne feroit point déshonneur à la première maiſon du royaume. J'avoue que cette queſtion peut paroître aſſez libre, entre des perſonnes qui ne ſe connoiſſent que de nom. Cependant ſir Charles eſt un homme auquel je prendrois plaiſir à parler avec ouverture.

Milord a ſouri de ma propoſition; mais voyant qu'il ne s'y oppoſoit point, je ſuis allée voir ſir Charles, & je n'ai pas fait difficulté de m'expliquer avec lui.

La comteſſe s'eſt arrêtée. Elle eſt pénétrante. Elle nous a regardées, madame Reves & moi. Hé bien, madame, lui a dit ma couſine, d'un air de curioſité, de grâce, achevez. Pour moi, chère Lucie, l'impatience ne m'a pas permis de dire un ſeul mot.

C'étoit avant-hier, a-t-elle repris. Jamais on n'a fait un ſi beau portrait d'une mortelle, que ſir Charles me fit de vous. Il me parla des engagemens qui l'obligeoient de partir. Il loua la perſonne qui étoit l'objet de ſon voyage; il fit le même éloge d'un frère qu'il aime fort tendrement; il s'étendit avec beaucoup d'affection ſur toute cette famille. Dieu ſeul, me dit-il, connoît le ſort qui m'attend. Je me laiſſerai conduire par la généroſité, par la juſtice, ou plutôt par la providence. Après cette noble ouverture de cœur, je lui demandai ſi, dans la ſuppoſition d'un heureux rétabliſſement, il eſpéroit que la dame étrangère pût être à lui. Je ne me promets rien, me dit-il. Je pars ſans aucune ſorte d'eſpérance. Si les ſecours que je porte rétabliſſent une ſanté qui m'eſt chère, & ſi celle d'un frère que je n'aime pas moins en reçoit quelque ſoulagement, ma joie ſera au-deſſus de mes expreſſions. J'abandonne le reſte à la providence. L'événement ne peut dépendre de moi.

J'en dois conclure, monſieur, lui dis-je auſſi-

tôt, que vous n'avez aucun engagement avec miſs Byron.

Ici, je ne puis vous dire, chère Lucie, ſi la comteſſe s'eſt arrêtée d'elle-même pour nous obſerver; car je n'ai pu vaincre un mouvement qui m'a fait lever de ma chaiſe. Elle s'eſt apperçue de mon trouble. Elle m'a demandé où j'allois, en m'offrant de ne pas continuer, ſi j'étois gênée de ſon récit. J'ai approché ma chaiſe de la ſienne, & ſi proche que, penchant la tête derrière ſa propre chaiſe, le viſage à demi-caché, on ne voyoit paroître que mes yeux. Elle s'eſt levée. Non, madame, lui ai-je dit; demeurez aſſiſe, & continuez; de grâce, continuez. Vous avez rendu ma curioſité fort vive. Souffrez ſeulement que je demeure comme je ſuis, & ne faites pas d'attention à moi. Oui, madame, a dit madame Reves, qui ne brûloit pas moins de curioſité que moi, comme elle me l'a confeſſé depuis, continuez, & permettez à ma couſine de garder ſa ſituation: quelle fut la réponſe de ſir Charles?

Ma chère miſs, a repris la comteſſe, en s'aſſeyant & s'adreſſant à moi, j'ai d'abord une queſtion à vous faire; car je ne veux chagriner perſonne.

O madame! vous n'en êtes pas capable, lui ai-je répondu. Mais quelle eſt cette queſtion?

Le chevalier Grandiſſon, ma chère, vous a-t-il jamais fait quelqu'ouverture formelle ?

Non, madame.

Je ſuis fort trompée, néanmoins, s'il ne vous aime. Voici ſa réponſe : dans les circonſtances où je ſuis, quelqu'impreſſion qu'ait pu faire ſur moi le mérite de miſs Byron, je me croirois indigne du jour, ſi j'avois tâché d'engager ſon affection.

Ah, Lucie! que ſa conduite avec moi ſe trouve noblement juſtifiée !

Ainſi, monſieur, répliqua la comteſſe, vous ne vous offenſerez point que mon fils entreprenne de perſuader à miſs Byron qu'il n'eſt pas ſans mérite, & que ſon cœur lui eſt dévoué.

M'en offenſer ? non, madame. La juſtice & l'honneur ne me le permettent point. Puiſſe le ciel faire trouver à miſs Byron, dans un heureux mariage, tous les biens qu'elle mérite ! j'ai entendu parler fort avantageuſement de milord D.... Sa fortune répond à ſa naiſſance. Il peut faire gloire de ſa mère..... Pour moi, dont tous les ſentimens ſont diviſés, qui ne ſais ce que je puis, ni ſouvent ce que je dois, je me garderai bien d'engager dans mes incertitudes une jeune perſonne que j'admire, & dont l'amitié m'eſt ſi précieuſe, ſur-tout, lorſqu'avec tant de charmes, il n'y a rien qu'elle doive croire au-deſſus d'elle.

Quelle généroſité, Lucie! qu'elle m'a touchée! j'en ai ſenti mon viſage inondé de larmes, pendant que je le cachois derrière le fauteuil de la comteſſe. Mais elle a continué, dans les termes de ſir Charles.

Permettez, madame, que je vous épargne d'autres queſtions. Il peut revenir quelque choſe à miſs Byron d'une converſation ſi délicate. Comme j'ignore quel ſera le ſuccès de mon voyage, je répète que mon propre honneur, & ce que je dois à deux jeunes perſonnes également reſpectables, m'impoſe des loix qu'il me ſeroit honteux d'oublier. Et, pour vous ouvrir entièrement mon cœur, de quel front oſerois-je paroître devant une femme d'honneur, devant vous, madame, ſi dans le tems que la juſtice & l'honnêteté me ſoumettent à des devoirs dont on eſt en droit de me demander l'exécution, j'étois capable d'avouer d'autres déſirs, & de tenir en ſuſpens la faveur d'une autre femme, juſqu'à l'éclairciſſement de mon ſort? Non, madame, je perdrois plutôt la vie que de me ſouiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t-il; mais miſs Byron eſt libre. La dame italienne, dont l'infortune m'appelle à Boulogne, eſt libre auſſi. Mon voyage eſt indiſpenſable; mais je ne fais point de conditions avec moi-même; & n'enviſageant que mon

devoir, je trouverai ma récompenſe dans la ſatisfaction de l'avoir rempli.

La comteſſe a changé de voix en répétant ce noble diſcours. Elle y a joint quelques marques d'admiration pour le caractère du héros. Enſuite, reprenant ſon récit : je lui demandai alors, nous a-t-elle dit, ſi toutes les apparences devant le porter à croire qu'il ne reviendra d'Italie qu'après s'y être marié, & penſant avec tant de bonté en faveur de mon fils, il ne m'accorderoit pas ſa recommandation auprès de cette chère miſs Byron qu'il nommoit quelquefois ſa ſœur, & ſur laquelle ce titre pouvoit lui donner un peu d'aſcendant. Il me répondit : cette propoſition, madame, marque la haute idée que vous avez de miſs Byron, & dont vous reconnoîtrez qu'elle eſt digne : mais pourrois je m'attribuer, ſans une extrême préſomption, l'aſcendant que vous me ſuppoſez ſur ſon eſprit, lorſqu'elle a des parens auſſi dignes d'elle, qu'elle l'eſt d'eux ?

Vous jugez, chère miſs, m'a dit la comteſſe, que mon deſſein dans cette demande, étoit de mettre ſon cœur à l'épreuve. Cependant je lui en fis des excuſes, & j'ajoutai que je ne me perſuaderois pas qu'il m'eût pardonné ſincèrement, s'il ne me promettoit, du moins, d'apprendre à miſs Byron le ſujet de ma viſite.

Il me ſemble, Lucie, que je n'aurois point

été fâchée qu'il eût eu moins de facilité à pardonner.

A préſent, chère miſs, a repris obligeamment la comteſſe, vous me regarderez ſans peine, & vous me laiſſerez revoir votre charmant viſage. Elle s'eſt tournée alors vers moi; elle m'a paſſé un bras autour du cou; elle m'a fait la petite malice de m'eſſuyer les yeux; elle m'a baiſé la joue, & lorſqu'elle m'a vue un peu remiſe, elle m'a tenu ce diſcours:

Ma chère, ma charmante miſs Byron.... que ne puis-je dire ma chère fille, dans le ſens que je le déſire! car de cette manière ou d'autre, il faudra que vous me permettiez de ne pas vous donner d'autre nom: dites-moi maintenant, comme ſi vous parliez réellement à votre mère, avez-vous quelque eſpérance que ſir Charles Grandiſſon puiſſe être à vous?

Madame, lui ai-je répondu, avec beaucoup d'embarras, n'eſt-ce pas me faire une queſtion auſſi dure que celle que vous lui avez faite à lui-même?

Oui, chère miſs, auſſi dure; & je ſuis auſſi prête à vous en demander pardon qu'à lui, ſi vous m'aſſurez ſérieuſement qu'elle vous chagrine.

J'ai déclaré, madame, & c'étoit du fond du cœur, que je le croyois dans l'obligation de ſe

donner à ſon étrangère ; & quoique je le préfère, en effet, à tout ce que j'ai vu d'hommes, je ſuis réſolue, s'il eſt poſſible, de ſurmonter le penchant que j'ai pour lui. Il m'a fait l'offre de ſon amitié, auſſi long-tems qu'elle peut être acceptée ſans bleſſer d'autres attachemens ; j'y borne toutes mes vues.

Il n'y a point d'autre attachement, a répliqué la comteſſe, avec lequel une amitié ſi pure ne puiſſe s'accorder. Mon fils contribuera de tout ſon cœur à la fortifier. Il admire le chevalier Grandiſſon. Il regarderoit comme un double honneur, de ſe lier avec lui par vous. Chère miſs, accordez auſſi votre amitié, mais ſous un nom plus tendre, à un jeune homme que vous en trouverez digne. Je vous demanderai la quatrième place. O ma chère ! de quelle heureuſe liaiſon vous ſeriez le nœud !

Vous me faites trop d'honneur, madame. C'eſt tout ce que j'ai pu lui répondre.

Mais, chère miſs, il me faut une explication. Je ne me paie point d'un compliment.

Hé bien, madame, je conſens à m'expliquer. J'ai de l'honneur : il ne me reſte point de cœur à donner.

Vous n'êtes donc pas ſans eſpérance, ma chère ?.. N'importe, je veux tenir à vous, ſi je le puis. Je ne me ſerois jamais crue capable de la propoſition

propoſition que je vais vous faire : mais à mes yeux, comme à ceux de mon fils, vous êtes une fille incompatable. Ecoutez-moi : nous ne penſerons point à l'alliance qui nous eſt propoſée, juſqu'au dénouement du voyage de ſir Charles. Vous m'avez dit une fois, que vous pourriez donner la préférence à mon fils ſur tous ceux qui ont des prétentions à votre cœur. Je ne parle point de ſir Charles, à qui vos affections étoient engagées avant que vous nous ayez connus. Mais vous engagez-vous en faveur de mon fils, ſi le chevalier ne revient pas libre?

Je lui ai dit fort ſérieuſement, qu'elle me ſurprenoit. Quoi, madame! je ne tirerois aucun fruit de l'exemple que vous me propoſiez il n'y a qu'un inſtant? *De quel front*, faiſiez-vous dire à quelqu'un, (& c'eſt un homme à qui vous le faiſiez dire) « de quel front paroîtrois-je devant » une femme d'honneur; devant vous, ma» dame, ſi j'étois capable de tenir quelqu'un en » ſuſpens?.... Non, madame, je perdrois la » vie, comme ſir Charles, plutôt que de me » ſouiller par cette indignité ». Mais je vois, madame, que vous ne me faites cette propoſition, comme à lui, que pour mettre mon cœur à l'épreuve.

En vérité, ma chère, a-t-elle interrompu avec quelque embarras, vous me faites plaiſir de

me fournir cette excuſe. Cependant je parlois de bonne foi, & j'en dois reſſentir un peu de confuſion.

Quelle charmante ingénuité, chère Lucie! elle m'a priſe dans ſes bras, elle a baiſé encore une fois mes deux joues. Je n'ai, m'a-t-elle dit, qu'une apologie à faire pour moi-même: l'erreur où je ſuis tombée doit vous marquer avec quelle paſſion je ſouhaiterois de vous voir comteſſe D.... Mais quel titre eſt capable de vous donner de la dignité? Elle m'a demandé quand je penſois à retourner en Northamptonshire. Je lui ai dit mon intention. Vous ne partirez point, a-t-elle repris, ſans m'être venue voir chez moi. Je vous promets que pendant votre viſite, milord ne paroîtra point. Je ne veux plus qu'il s'expoſe à votre préſence; & s'adreſſant à madame Reves: s'il venoit ici ſans ma participation, je vous prie, madame, ne lui permettez point de voir miſs Byron.

Je lui ai marqué vivement la reconnoiſſance que je devois à tant de bonté. Elle m'a demandé un commerce de lettres dans mon abſence. C'étoit un ordre qui me faiſoit trop d'honneur, pour le refuſer. Son fils, m'a-t-elle dit en ſouriant, ne verra pas plus mes lettres que moi. En ſortant elle m'a priſe un inſtant à l'écart, pour me dire: il faut l'avouer; jamais il ne

m'étoit arrivé, dans les affaires que j'ai le plus à cœur, de me voir fermer la bouche par mes propres expreſſions. Que faire? j'étois venue dans la confiance du ſuccès. Lorſque l'eſpérance eſt preſqu'égale au déſir, on n'eſt rempli que des idées qui la flattent. Nos paſſions, ma chère, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette règle, vous & ſir Grandiſſon.

Elle nous a quittées. Je vous épargne; chère Lucie, toutes les réflexions auxquelles je me ſuis livrée ſur cette importune & flatteuſe viſite. Hélas! ce n'eſt pas pour ces petits chagrins que la conſtance m'eſt néceſſaire, & que les efforts me coûtent.

N. B. *Quoiqu'on ne faſſe pas difficulté de ſupprimer continuellement un grand nombre de lettres qui affoibliſſent l'intérêt principal, entre celles même de cette nature, il y en a de ſi ſingulièrement agréables, qu'elles méritent une exception. Telles ſont les deux ſuivantes, où le caractère de miſs Grandiſſon, à préſent miladi G... éclate dans tout ſon jour.*

LETTRE LXV.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY.

Mardi matin, 28 avril.

QUE direz-vous de cette étrange miladi G...? pour moi, je la trouve extrêmement blâmable. Milord L.... perd patience avec elle. Miladi eſt au même point. Emilie déclare qu'elle l'aime beaucoup, mais qu'elle n'aime point ſes caprices. Milord G... parle de m'apporter ſes plaintes. Le ſujet de la querelle ne paroît pas fort grave, comme je l'apprends d'Emilie : mais les bagatelles ont quelquefois des ſuites ſérieuſes, lorſqu'on a l'extravagance d'y inſiſter. Quoi qu'il en ſoit, l'affaire eſt entre eux, & ni l'un ni l'autre ne ſe preſſent d'en parler. Cependant milord & miladi L.... déſaprouvent hautement l'air de raillerie qu'elle affecte.

Leur méſintelligence commença hier au ſoir. Nous avions ſoupé chez eux, madame Reves & moi, avec milord & miladi L.... & les deux dames italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, & la ſignora Olivia partit en même tems avec ſa tante. On ſe mit à jouer. Milord & miladi L.... Emilie & le docteur Barlet tom-

bèrent enſemble. Au milieu de leur partie, miladi G... qui étoit montée à ſon appartement, deſcendit l'eſcalier avec précipitation, en fredonnant quelques notes. Milord G... qui étoit monté après elle, la ſuivit d'un air fort troublé. Madame, commença-t-il, il faut vous dire..... Il faut, interrompit-elle, non, milord, il ne faut rien. Elle s'aſſit derrière Emilie. Ne prenez pas garde à moi, lui dit-elle. Qui gagne? qui perd? Son mari ſe promena dans la chambre à grands pas. Milord & miladi L.... auroient voulu feindre de ne rien remarquer, dans l'eſpérance que l'orage s'appaiſeroit de lui-même; car il étoit échappé à leur ſœur quelques petites vivacités pendant le dîner, quoiqu'à ſouper tout eût été fort tranquille. Le docteur Barlet lui offrit ſes cartes. Elle les refuſa. Non, docteur, lui dit-elle; j'ai mes propres cartes, avec leſquelles je veux jouer, & mon jeu n'eſt pas aiſé. Mais, Lucie, vous confondriez les rôles, ſi je ne marquois le nom de chaque acteur.

Milord G... De la manière dont vous vous y prenez, je le crois bien, madame.

Miladi G... Ne vous expoſez pas, milord: nous ſommes en compagnie. Ma ſœur, je crois que vous avez Spadille à gages.

Milord G... Permettez, madame, que je vous diſe un mot ou deux.

Miladi G... Toujours prête à l'obéiſſance, milord.

Elle ſe leva. Il voulut prendre ſa main : elle la mit derrière elle.

Milord G... Vous me refuſez votre main, madame ?

Miladi G... Elle m'eſt néceſſaire.

Il s'éloigna d'elle, &, ſans ajouter un mot, il ſortit de la chambre.

Miladi G... (Se tournant vers la compagnie d'un air gai & tranquille). Quelles étranges créatures que ces hommes !

Miladi L.... Charlotte, vous m'étonnez.

Miladi G... J'en ſuis charmée, ma ſœur.

Miladi L... Mais, ma ſœur, je n'y comprends rien.

Miladi G... Nous autres femmes, nous aimons l'étonnant, l'incompréhenſible.

Milord L... En vérité, madame, je ne crois pas la raiſon pour vous.

Miladi G... J'en ſuis charmée, milord.

Milord L... Charmée ! de quoi ?

Miladi G... De ce que la raiſon eſt toujours pour ma ſœur.

Milord L... Réellement, madame, ſi j'étois à la place de milord G... la patience m'échapperoit.

Milord G... Bonne leçon pour vous, miladi

L... faites-en votre profit, & continuez d'être ſi raiſonnable.

Miladi L... Lorſque j'en uſerai comme vous, Charlotte...

Miladi G... J'entends, chère ſœur, il n'eſt pas beſoin d'achever. Chacun a ſa méthode.

Miladi L... Cela n'arriveroit point, ſi mon frère....

Miladi G... Peut-être non.

Miladi L... En vérité, chère Charlotte, je crois que vous avez tort.

Miladi G... Je le crois auſſi.

Miladi L... Pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas...

Miladi G... De réparer mes fautes? Chaque choſe a ſon tems.

Emilie avoue qu'elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorſque la femme-de-chambre de miladi G... vint lui dire que milord ſouhaitoit de la voir. Ces hommes ſont inexplicables, reprit-elle; ils ne ſont contens ni avec nous, ni ſans nous. Mais je ſuis l'obéiſſance même. Tous mes ſermens ſeront obſervés. Elle ſortit.

Comme aucun des deux ne revint ſur-le-champ, milord & miladi L... qui entendirent arriver leur carroſſe, en prirent occaſion de ſe retirer; & pour marquer leur mécontentement

à leur ſœur, ils partirent ſans avoir pris congé d'elle. M. Barlet prit auſſi le parti de monter à ſon appartement; de ſorte que miladi G... qui ne tarda point à deſcendre, fut extrêmement ſurpriſe, & même un peu piquée, de ne trouver qu'Emilie. Milord arriva preſqu'auſſi-tôt par une autre porte. Aſſurément, lui dit-elle, voilà une conduite bien étrange. Avec vos airs de mari, vous mettez toute une compagnie en fuite.

Milord G... Bon dieu! vous me jetez dans un étonnement, madame.

Miladi. A quoi reviennent ces exclamations, lorſque vous avez effrayé tout le monde?

Milord. Moi, madame?

Miladi. Vous, monſieur. Oui, vous. N'avez-vous pas pris le ton de maître dans mon cabinet? L'amour de la paix ne m'a-t-il pas fait deſcendre? Ne m'avez-vous pas ſuivie... avec des regards... fort jolis, je vous aſſure, pour un homme marié depuis deux jours? Enſuite n'avez-vous pas voulu m'emmener? N'auroit-on pas cru que c'étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite? a-t-il manqué quelque choſe à ma ſoumiſſion? ne m'a-t-elle pas attiré des *airs d'hommes?* n'êtes-vous pas ſorti bruſquement de la chambre? Tous les aſſiſtans peuvent rendre témoignage du calme avec lequel je ſuis retournée

vers eux, dans la crainte qu'ils ne s'affligeaſſent trop pour moi, & qu'ils ne cruſſent notre querelle fort grave. Enfin, lorſque votre chaleur s'eſt appaiſée, comme je le ſuppoſe, vous m'avez fait appeler. Sans doute, ai-je penſé, qu'il eſt tout à fait revenu à lui-même. Je me ſuis encore hâtée d'obéir...

Milord. Et ne vous ai-je pas ſuppliée, madame...

Miladi. Suppliée, monſieur? oui; mais avec des regards.... L'homme que j'ai épouſé, permettez que je le diſe, monſieur, avoit un viſage tout différent. Voyez, voyez, Emilie; le voilà parti encore une fois.

En effet, milord eſt ſorti dans un tranſport d'impatience. Oh! ces hommes, ma chère! s'écria-t-elle en regardant Emilie.

Je ſais bien, m'a dit cette chère fille, ce que j'aurois pu lui répondre; mais on aſſure qu'il ne faut jamais entrer dans les querelles conjugales.

La méſintelligence ne fit qu'augmenter juſqu'au lendemain. Emilie n'a pu me donner d'autres informations; mais lorſqu'elle achevoit ſon récit, on m'a remis le billet ſuivant, de la part de miladi G...

« Henriette, ſi vous avez pitié de moi, venez » me voir à l'inſtant. J'ai grand beſoin de votre

» conſeil. Je ſuis réſolue de faire caſſer mon » mariage. Auſſi ne veux-je ſouſcrire que mon » cher nom de

CHARLOTTE GRANDISSON.

Je lui ai fait ſur le champ la réponſe ſuivante. « Je ne connois perſonne qui ſe nomme Char- » lotte Grandiſſon. J'aime tendrement miladi » G... mais je ne ſuis capable de pitié que pour » milord. Je ne vous verrai pas. Je n'ai pas » de conſeil à vous donner, hors celui de ne » pas vous faire mal à propos un jeu de votre » bonheur ».

Une demi-heure après, il m'eſt venu une ſeconde lettre.

« Voilà donc ce que j'ai gagné par mon ma- » riage! mon frère abſent, un mari intraitable, » milord & miladi L... dans ſon parti, ſans » s'informer qui a tort ou raiſon; le grave » docteur Barlet, dont le ſilence me condamne; » Emilie qui me laiſſe, en portant le doigt à » l'œil; mon Henriette qui renonce à moi! & » tous dès la première ſemaine! quel parti » prendre? La guerre paroît déclarée. Ne pren- » drez-vous donc pas la qualité de médiatrice? » Vous ne voulez pas, dites-vous? Hé bien, » j'y conſens. Mais je veux expoſer devant vous » toute l'aventure.

» Ce fut hier au ſoir, avant la fin de la » première ſemaine des noces, que milord G... » prit la liberté de forcer ma retraite, ſans avoir » conſulté mes intentions. Vous obſerverez en » paſſant, qu'il lui étoit échappé quelques im- » pertinences pendant le dîner ; mais j'avois paſſé » là-deſſus.

» Quelle eſt cette hardieſſe ? lui dis-je. De » grâce, monſieur, ſortez. Pourquoi quittez- « vous la compagnie ?

» Je viens, ma très-chère vie, pour vous » faire une prière. L'exorde, comme vous voyez, » étoit aſſez civil, s'il y eût mêlé un peu moins » de ſes importuns tranſports ; mais il me jeta » les bras autour du cou, en préſence de Jenny, » ma femme-de-chambre. Les folles careſſes » d'un mari ſont capables de faire de dangereuſes » impreſſions ſur ces filles. Ne trouvez-vous pas, » Henriette, que c'eſt bleſſer ouvertement les » bonnes mœurs.

» Je refuſe votre demande, & je ne veux » pas même l'entendre. Comment avez-vous » oſé pénétrer ici ? Vous avez dû juger que » je n'avois pas quitté ma ſœur pour long- » tems. Quoi donc ! la cérémonie eſt-elle déjà ſi » ancienne, qu'elle autoriſe un manque de ſavoir » vivre ?

» De ſavoir vivre, madame ! il parut vivement

» frappé de l'expreſſion. Laiſſez-moi, repris-je, » ſans lui donner le tems de répondre. Sortez » à ce moment. Mes yeux ne durent pas être » bien méchans dans ma colère, car il me déclara » qu'il ne ſortiroit point; & jetant encore une » fois ſes bras autour de moi, il joignit ſa face » dure à la mienne. Jenny étoit toujours dans » le cabinet.

» A préſent, miſs Byron, vous ne m'aban- » donnerez point dans un cas où la bienſéance » eſt intéreſſée. Non, j'en ſuis sûre. Prendre » la défenſe de ces odieuſes libertés dans un » commencement de mariage, ce ſeroit faire » connoître qu'elles ne vous déplairont point à » vous-même.

» Vous pouvez donc vous imaginer que je » lâchai la bride à mon indignation. Il diſ- » parut avec l'audace de murmurer, & de » marquer de l'humeur. Le mot de *diable* ſortit » de ſa bouche. Je demandai à Jenny ſi c'étoit » à moi qu'il l'avoit adreſſé. Non aſſurément, » me répondit-elle: & voyez, chère Henriette, » le mauvais effet de l'exemple ſur les filles de » cette ſorte; elle eut la hardieſſe de parler en » faveur de la tendreſſe d'un mari. Cependant, » en toute autre occaſion, je lui vois faire la prude.

» Avant que ma colère fut appaiſée, le hardi » perſonnage ne fit pas difficulté de reparoître.

» C'eſt la pure vérité, Henriette. Comme vous » ne faites rien de ſecret, me dit-il, je ne veux » pas vous quitter. En vérité, madame, vous » me traitez mal. Mais ſi vous permettez que » je vous revoie demain au matin.

» Non, monſieur.

» Seulement à déjeûner, ma chère; & où? » chez miſs Byron. C'eſt une complaiſance que » je vous demande.

» Sa chère! dans le monde entier, je ne hais » rien tant qu'un hypocrite. Je ſavois que ſon » deſſein étoit de me mener aujourd'hui en » viſite, pour faire parade de ſa nouvelle pro- » priété; & je jugeai que, me voyant en » colère, il vouloit tout à la fois me nommer » une maiſon agréable, ſe faire un mérite au- » près de vous, & ſe procurer la ſatisfaction » d'avoir fait obéir ſa femme, ſans y employer » l'air d'autorité.

» C'eſt de ce miſérable commencement que » notre importante querelle a pris naiſſance. Ce » qui me pique le plus, c'eſt l'artifice de l'hom- » me, & le deſſein manifeſte qu'il a eu de vous » mettre dans ſes intérêts. Il ne manqua point, » dans le cours de l'altercation, d'y joindre la » menace d'en appeler à vous. Vouloir me » perdre dans le cœur de ma plus chère amie! » cette méchanceté eſt-elle pardonnable? Vous

» croyez bien, ma chère Henriette, que ſi la » propoſition de vous voir n'étoit pas venue de » lui, ſur-tout après tant d'offenſes accumulées, » c'étoit la viſite qui pouvoit me cauſer le plus de » pl ſir.

» En vérité, monſieur... aſſurément, milord... » je vous proteſte, monſieur... avec un degré » de hauteur aſſez modéré, furent les plus grands » emportemens de ma part; ſuivis à la fin du » mot rebelle, je n'en ferai rien.

» De ſon côté, il répéta vingt fois, en diffé- » rentes formes : ſur mon honneur, madame, » que je pétiſſe, ſi.... & paroiſſant héſiter : » vous me traitez mal, madame.... je n'ai pas » mérité.... & permettez que je vous déclare... » j'inſiſte, madame, à vous demander cette com- » plaiſance.

» Ce langage, Henriette, ne pouvoit plus » être ſupporté. La ſoirée étoit fraîche; mais je » n'en pris pas moins mon éventail. Oh! oh! » dis-je, quels termes! quels termes! quelles » expreſſions! vous inſiſtez, milord? Je juge » que je ſuis mariée : me tromperois-je? Je » pris alors ma montre : lundi ſoir, à dix » heures & demie, le.... quel jour ſommes- » nous du mois? Je demande la permiſſion à » milord de marquer ce premier moment de » l'exercice de ſon autorité.

» Chère miladi G...! (c'eſt peut-être pour » mettre le comble à l'inſulte, qu'il me donna » ſon nom) ſi j'étois capable de ſupporter ce » traitement, je n'aurois pas toute la tendreſſe » que j'ai pour vous.

» Ainſi, monſieur, c'eſt par un excès d'amour » que vous commencez à faire valoir tous les » droits d'un mari. Fort bien. J'ajoutai quel- » ques plaiſanteries aſſez piquantes ſur les pré- » paratifs que j'allois faire pour l'eſclavage. » J'aurois continué; mais prenant un ton grave, » que je trouvai rude, & même un peu mé- » priſant (jugez, Henriette, s'il étoit poſſible » de ſe modérer), il entreprit de me donner » des leçons : un peu moins d'eſprit, madame, » & un peu plus de diſcrétion, vous ſiéroient » peut-être auſſi bien.

» Le reproche étoit trop vrai pour être oublié; » vous en conviendrez, Henriette; & de la part » d'un homme qui n'a pas trop de l'un ni de » l'autre.... mais j'avois trop d'empire ſur moi- » même pour lui communiquer cette obſer- » vation. Milord, c'eſt ce que je lui dis, je » me repoſe ſur votre jugement. Il ſera tou- » jours le contre-poids de mon eſprit; & quelque » jour, avec l'aſſiſtance de votre amour dédai- » gneux, il m'apprendra la diſcrétion.

» Dites, ma chère, n'étoit-ce pas lui faire un

» compliment très-flatteur ? devoit-il le prendre
» autrement, ſur-tout avec le ton grave dont
» je le prononçois, & une fort belle révérence
» dont il fut accompagné ? Mais, ſoit remords
» de conſcience ou mauvais naturel, & tous
» deux peut-être, il le prit pour une ſatyre
» offenſante. Il ſe mordit les lèvres. Jenny,
» dit-il à ma femme-de-chambre, ſortez.
» Jenny, dis je de mon côté, demeurez. Jenny
» ne ſavoit à qui obéir. Réellement, Henriette,
» je commençai à craindre qu'il ne lui prit
» envie de me battre : & pendant qu'il ſe ber-
» çoit dans ſes airs majeſtueux, je gagnai la
» porte, & j'allai rejoindre l'aſſemblée.

» Comme les perſonnes mariées ne doivent
» point s'expoſer devant leurs amis, parce que
» mille choſes demeurent dans la mémoire d'au-
» trui, lorſque l'honnête comple peut les avoir
» oubliées, je me déterminai à ſuivre les con-
» ſeils de la prudence. Vous auriez été charmée
» de ma diſcrétion. J'en impoſerai à mes amis,
» dis-je en moi-même ; je ferai croire à milord
» & à miladi L..., au docteur, à Emilie, que
» j'avois laiſſés les cartes en main, qu'il ne
» manque rien à notre bonheur : là-deſſus je
» deſcends, dans la réſolution de faire mes
» obſervations ſur le jeu, avec la douceur d'un
» agneau ; mais je me vois ſuivie preſqu'auſſi-tôt,

» par

» par mon indiſcret, le viſage en feu, & tous
» ſes traits en action ; & quoique je l'euſſe
» averti de ne pas s'expoſer, je lui vois prendre
» des airs, dont l'effet, comme vous allez l'en-
» tendre, fut de chaſſer ma compagnie. Il ſort
» par un autre effet des mêmes airs, & peu
» de momens après il me fait appeler. Qui
» n'auroit pas cru que c'étoit quelque mouvement
» de repentir ? D'autres femmes auroient joué
» la reine Vaſti, & refuſé de ſortir, pour
» mortifier leur tyran. Mais moi, la ſoumiſſion
» même, mes vœux ſi récens devant les yeux,
» j'obéis au premier mot. Cependant vous jugez
» bien que, malgré ma douceur naturelle, je
» ne pus retenir quelques petites récriminations.
» Il étoit trop en humeur de maître pour les
» écouter. *Je vous dirai, madame. — Je ne veux*
» *pas qu'on me diſe, monſieur.* Nous eûmes
» un petit dialogue de cette nature ; & lorſque
» j'eus quitté aſſez bruſquement le paſſionné
» perſonnage, dans le deſſein de rejoindre ma
» compagnie, que penſez-vous que j'aie trouvé ?
» La ſalle déſerte. Tout mon monde étoit parti.
» Emilie reſtoit ſeule : & c'eſt ainſi qu'on renvoya
» la pauvre miladi L.... les larmes aux yeux
» peut-être de la tyrannie qu'elle avoit vu exercer
» ſur une ſœur trop facile.

» Milord G... n'ayant pas manqué de me

» ſuivre, jugez ſi, lorſque nous nous vîmes » ſeuls ; & maîtres du champ de bataille, nous » ne demeurâmes pas comme deux fous vis-à- » vis l'un de l'autre. Je lui fis mes plaintes » avec toute la douceur que je pus mettre dans » mes expreſſions. Il vouloit que toutes les diſ- » cuſſions fuſſent remiſes à quelqu'autre jour. » Mais, non. Après nous avoir expoſés tous » deux par ſes airs violens, devant un ſi grand » nombre de témoins, vous conviendrez, ma » chère, vous que je connois pour une fille » délicate, que ſa propoſition étoit impoſſible. » Ainſi la décence m'obligeoit de tenir bon. » Depuis ce moment notre méſintelligence » éclate ; & grâces au ciel, elle eſt au point » que, ſi nous nous rencontrons par haſard, » nous fuyons volontairement chacun de notre » côté. Nous avons déjà fait deux tables pour » le déjeûner. Cependant je ſuis traitable ; mais » il eſt arrogant. Je lui fais des révérences. » Il affecte de ne pas me les rendre. C'eſt » joindre l'incivilité à l'arrogance. Je me mets » à mon claveſſin. La mélodie le fait enrager. » Il eſt pire que le roi Saül ; car Saül, dans ſon » humeur ſombre, prenoit plaiſir aux inſtru- » mens de muſique, dans les mains de celui » même qu'il haïſſoit.

» Je ſouhaiterois que vous priſſiez la peine de

» venir. Ce ſeroit un acheminement à la com-
» plaiſance ; car, pervers comme il eſt, ç'eût
» été trop auſſi que de l'accompagner chez vous.
» Il voudroit porter ſa cauſe à votre tribunal ;
» mais je lui ai preſque ôté ce deſſein par mes
» railleries. J'ai pris le parti de vous écrire.
» Quelle réponſe ai-je reçue ? Cruelle Henriette !
» refuſer votre médiation dans un différend entre
» l'homme & la femme ! mais je laiſſerai brûler
» le feu. Si la maiſon ſe ſauve, & qu'elle en
» ſoit quitte pour un peu de flamme dans la che-
» minée, je ſaurai m'en conſoler.

» Adieu, méchante fille. Si vous ne connoiſſez
» point de femme qui ſe nomme Grandiſſon,
» faſſe le ciel qu'avec les ſuppoſitions que j'en-
» tends pour la perſonne, je ne connoiſſe plus
» bientôt de Byron ! ne ſuis-je pas terrible dans
» mes vengeances » ?

Voyez, Lucie, avec quelle adreſſe cette chère capricieuſe s'y prend, pour me mettre dans ſes intérêts. Mais je vous aſſure que je ne me laiſſerai pas gagner par ſes flatteries.

LETTRE LXVI.

Miſs BYRON *à miſs* SELBY.

Mardi au ſoir.

J'ARRIVE de Saint-James-Squarre. J'avois pris une chaiſe à porteurs. Emilie eſt venue au-devant de moi. Elle s'eſt jetée à mon cou. Je me réjouis de vous voir, m'a-t-elle dit. En chemin, n'auriez-vous pas rencontré la maiſon? Voyant que je ne comprenois rien à ce langage, c'eſt que depuis mon retour, a-t-elle repris, on l'a jetée, comme on dit, par la fenêtre. Ah, mademoiſelle! tout eſt ici en confuſion. L'une eſt ſi indifférente, l'autre ſi paſſionné! mais paix! je vois venir miladi G...

Il faut, chère Lucie, que je revienne à la méthode du dialogue.

Miladi G... Enfin, vous voilà donc, Henriette. Vous m'aviez écrit que vous ne viendriez point.

Miſs Byr. Je l'avoue. Mais je n'ai pu me tenir à ma réſolution. Ah! miladi, vous voulez ruiner votre bonheur.

Miladi. C'eſt ce que vous m'avez écrit. De grâce, ne me dites rien que vous m'ayez déjà dit. Je hais les répétitions, mon enfant.

Miſs Byr. Il faut donc me taire.

Miladi. Non point abſolument. Vous pouvez me dire des choſes nouvelles ſur de vieux ſujets. Mais ſilence! l'homme vient. Elle a couru auſſi-tôt à ſon claveſſin. Eſt-ce l'air que vous demandez, Henriette? & preſſant les touches, elle a joué un air d'accompagnement fort tendre.

Milord G... Miſs Byron, je ſuis votre ſerviteur très-humble. Votre préſence répand la joie dans mon cœur. Madame, (en ſe tournant vers ſa femme) vous n'avez pas été aſſez longtems avec miſs Byron pour commencer un air. Je ne ſais quelles ſont vos vues.

Miladi. Charmante choſe que l'harmonie! mais pauvre affligée que je ſuis, je n'en connois plus d'autre que celle de mon claveſſin.

Milord. (Levant les deux mains) l'harmonie, madame! dieu m'eſt témoin... mais je veux tout expoſer devant miſs Byron.

Miladi. Il n'eſt pas beſoin, milord. Elle ſait déjà tout ce qu'elle peut ſavoir; à moins qu'il n'y manque les belles couleurs que votre impétueux eſprit y peut ajouter. Auriez-vous ici ma longue lettre, Henriette?

Milord. Seroit-il poſſible, madame, que vous euſſiez eu le cœur d'écrire...

Miladi. Dites *le courage*, milord. Pourquoi

ménager les termes ? Vous pouvez parler auſſi librement devant miſs Byron, que vous l'avez fait avant qu'elle fût ici. Je pénètre le fond de votre penſée.

Milord. Eh bien, *le courage* donc.

Miſs Byr. Fi, fi, milord. Fi, fi, madame. Quelle aigreur de part & d'autre ? Si je m'y connois un peu, vous avez badiné comme des enfans, juſqu'à ce que le jeu s'eſt tourné en querelle.

Milord. Si vous ſavez la vérité, miſs Byron, & ſi vous me trouvez blâmable...

Miſs Byr. Je ne blâme que votre chaleur, milord, vous voyez que miladi eſt de ſang-froid; elle ne s'emporte point. Elle ne paroît déſirer que votre amitié.

Milord. Maudit ſang-froid ! tandis que j'ai le déſeſpoir dans le cœur.

Miladi. Excellent langage de tragédie ! Mais, Henriette, vous vous trompez. Ce n'eſt pas de la chaleur ſeulement. Milord eſt un emporté. Si humble avant le mariage ! n'a-t-il pas connu mon caractère ? Il l'a ſouffert lorſqu'il ne me devoit rien ; & maintenant qu'il m'a les plus grandes obligations... Henriette ! Henriette, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

Miſs Byr. Chère miladi ! votre cœur vous condamne. Je ſuis ſûre que le tort eſt de votre côté.

Milord. Mille grâces, mademoiſelle : je veux que vous ſoyez informée de tout, juſqu'à l'origine.

Miladi. Juſqu'à l'origine ! miſs Byron la ſait déjà : c'eſt moi qui vous l'apprends, milord. Mais ce qui s'eſt paſſé depuis deux heures, elle l'ignore. Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu'il vous plaira... C'eſt à peu-près l'heure où nous étions d'aſſez bonne intelligence, il y a huit jours, à l'égliſe de ſaint Georges.

Milord. Je vous rappelle, madame, à ce que vous y avez promis.

Miladi. Je pourrois être ici votre écho, milord, ſi je n'étois réſolue de me modérer, comme vous ne ſauriez déſavouer que je l'ai fait juſqu'à préſent.

Milord. Vous n'auriez pas cet empire ſur vous, madame, s'il n'étoit fondé ſur le mépris que vous faites de moi.

Miladi. Fauſſe imagination milord, dont vous connoiſſez la fauſſeté vous-même, ſans quoi votre propre orgueil ne vous permettroit pas d'en faire l'aveu.

Milord. Miſs Byron, permettez...

Miladi. Eſt-il poſſible qu'on prenne plaiſir à s'expoſer volontairement ? Si vous aviez ſuivi mon conſeil, lorſque vous deſcendîtes hier après moi.... Milord, vous dis-je auſſi tranquillement

qu'aujourd'hui, ne vous expoſez point. Mais l'avis fut inutile.

Milord. Miſs Byron, vous voyez... Mais je ne ſuis venu ici que pour vous faire ma révérence. (Il m'en a fait une, & ſur le champ il vouloit ſortir. Je l'ai retenu par la manche). Milord, vous ne nous quitterez point. Vous, miladi, ſi votre cœur ne vous fait aucun reproche, parlez. Je vous défie de dire non. (Elle eſt demeurée en ſilence).

Miſs Byr. Avouez donc votre faute. Promettez d'être moins vive. Faites vos excuſes...

Miladi. Ciel, des excuſes!

Miſs Byr. Et milord vous en fera auſſi de vous avoir mal entendue, de s'être piqué trop facilement.

Milord. Trop facilement, mademoiſelle?

Miſs Byr. Quel eſt l'homme généreux qui ne verra point avec complaiſance les ſaillies d'une jeune femme vive & gaie, lorſque tout l'aſſure qu'il n'eſt queſtion que d'un badinage innocent, ſans aucun mélange de mauvaiſes intentions ou d'humeur? n'eſt-ce pas de ſon propre choix qu'elle eſt à vous? ne vous a-t-elle pas préféré à tout autre? Sa raillerie n'épargne perſonne; elle ne peut ſe vaincre là-deſſus. Je ſuis fort éloignée de l'approuver; vous me permettrez cette franchiſe, miladi. Votre frère ne vous eſt

point échappé. Je me ſouviens de l'en avoir vu mortifié. Mais enſuite, milord, obſervant que c'étoit ſon caractère naturel, une gaieté de tempérament qu'elle exerce ſur ceux qu'elle aime le mieux, il lui pardonna; il ſe fit un plaiſir de la railler à ſon tour; & cette petite guerre, ſoutenue de part & d'autre avec beaucoup d'eſprit & d'agrément, fit les délices de la compagnie. Vous l'aimez, milord?...

Milord. Jamais on n'eut plus d'amour pour une femme. Comptez, miſs Byron, que je ne ſuis pas un homme de mauvais naturel.

Miladi. Mais capricieux, emporté, milord. Qui s'y ſeroit attendu?

Milord. En vérité, chère miſs Byron, jamais femme n'entendit mieux l'art d'aggraver l'offenſe. D'où peut venir cette obſtination, ſi ce n'eſt du mépris qu'elle a pour moi?

Miladi. Chanſons! vous revenez à la plus folle de toutes les idées. Mais ſi vous le penſez ſérieuſement, ne prenez-vous pas une excellente voie pour remédier au mal, en vous emportant, en faiſant mille grimaces, & pouſſant la paſſion juſqu'à ſembler prêt d'écumer par la bouche? Je lui ai dit, miſs Byron (le voilà; qu'il le nie, s'il en a le front), que l'homme auquel j'ai fait mes vœux, avoit un autre viſage. Tout autre n'auroit-il pas pris ce reproche pour un com-

pliment à ſa figure naturelle, & n'auroit-il pas jeté à l'inſtant le vilain maſque de la paſſion, pour ne montrer que ſa phyſionomie ordinaire ?

Milord. Vous voyez, miſs Byron, vous voyez l'air de raillerie qu'elle affecte, au moment même où nous ſommes.

Miladi. Vous voyez, miſs Byron, s'il y eût jamais rien de ſi capricieux. Mais ſavez-vous quelle femme il falloit à milord ? une femme hautaine, qui pût lui rendre colère pour colère. La douceur eſt mon crime. On ne peut me mettre de mauvaiſe humeur. Il me ſemble que juſqu'à préſent on n'avoit pas regardé la douceur comme un défaut dans une femme.

Milord. Juſte ciel ! de la douceur ! juſte ciel !

Miladi. Soyez juſte, Henriette ; il eſt queſtion de prononcer qui a tort. Milord G... me préſente un viſage que je ne lui ai jamais vu avant la cérémonie. Il m'a trompée par conſéquent. Je lui montre le viſage que j'ai toujours eu, & je le traite à peu-près comme j'ai toujours fait. Que peut-il dire où je ne lui montre une preuve qu'il eſt le plus ingrat des hommes dans les nouveaux airs qu'il ſe donne ? Des airs qu'il n'auroit pas eu la hardieſſe de prendre il y a huit jours. Parlez, Henriette ; de quel côté eſt le tort, entre milord & moi ?

Milord. Vous voyez, miſs Byron. Quel moyen d'entrer en raiſonnement avec une femme qui ramène tout à la plaiſanterie?

Miſs Byr. Hé bien, milord, faites comme elle. Ce qui n'admet point de raiſonnement, vaut-il la peine de s'en fâcher?

Milord. Miſs Byron eſt votre amie, madame; je lui abandonne la déciſion.

Miladi. Vous feriez mieux de me l'abandonner à moi-même.

Miſs Byr. Dites oui, milord.

Milord. Eh bien, madame! quel eſt donc votre décret?

Miladi. J'aimerois mieux que miſs Byron prononçât. Je ne voudrois pas que mon décret fût conteſté lorſqu'il ſera ſorti de ma bouche.

Miſs Byr. Si vous l'exigez, voici ma déciſion. Vous, miladi, vous reconnoîtrez que la faute vient de vous. Milord ne s'en ſouviendra que pour éloigner à jamais ſes fauſſes imaginations, & pour promettre qu'à l'avenir il ſaura mettre de la diſtinction entre ce qui vient de bon ou de mauvais naturel; qu'il ſe prêtera de bonne grâce à vos plaiſanteries, & qu'il ne s'en offenſera jamais, parce que, tout exceſſives qu'elles ſont quelquefois, elles ne changent rien au fond d'un admirable caractère. Qu'en dites-vous, milord?

Milord. Croyez-vous qu'elle conſente à ce que vous propoſez ?

Miladi. Odieuſe queſtion ! je vous laiſſe enſemble. Apprenez que de ma vie je n'ai commis de faute. Ne ſuis-je pas une femme ? Si milord veut demander pardon de toutes ſes minauderies... Elle s'eſt arrêtée ; mais toujours en mouvement pour ſortir. Je l'ai retenue.

Miſs Byr. C'eſt ce que milord ne fera point. Vous avez déjà pouſſé le badinage à l'excès. Milord conſervera ſa dignité, pour l'honneur même de ſa femme. Il ne conſentira pas non plus à vous voir ſortir.

Il a pris une de ſes mains, qu'il a preſſée de ſes lèvres. Au nom du ciel, madame, ſoyons heureux. Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours. Si je ſuis coupable de quelque choſe, n'en attribuez la faute qu'à ma tendreſſe. Je ne puis ſupporter votre mépris, & jamais je ne le mériterai.

Miladi. Pourquoi ne m'avez-vous pas tenu le même langage, il y a quelques heures ? pourquoi vous être expoſé, malgré mes inſtances ?

Je l'ai priſe un peu à l'écart. Soyez généreuſe, Charlotte. Que votre mari ne ſoit pas le ſeul pour qui vous manquiez de généroſité.

Miladi. Bon ! notre querelle n'a pas eu la

moitié de ſa durée. Si nous faiſons la paix devant vous, elle ſe fera de mauvaiſe grâce. Une des plus inſipides choſes du monde, eſt une querelle qui n'eſt pas pouſſée avec un peu de vigueur. Il eſt certain que nous la renouvellerons.

Miſs Byr. Prenez pour vous-même le conſeil que vous donniez à milord; ne vous expoſez point, & recevez-en un autre : c'eſt qu'une femme s'expoſe infailliblement lorſqu'elle expoſe ſon mari. Je reſſens déjà un peu de confuſion pour vous. Vous n'êtes point cette Charlotte que j'ai connue. Voyons ſi vous attachez quelque prix à l'opinion que j'ai de vous, & ſi vous êtes capable de reconnoître une erreur de bonne grâce.

Miladi. Je ſuis une femme douce, humble & docile. Elle s'eſt tournée vers moi; elle m'a fait une révérence plaiſante, en tenant ſes deux mains devant elle : c'eſt un eſſai, m'a-t-elle dit; en êtes-vous contente? Enſuite marchant vers ſon mari, qui promenoit ſes regards vers la fenêtre, & qui s'eſt avancé au-devant d'elle en la voyant approcher; milord, a-t-elle commencé, avec une révérence, miſs Byron vient de m'apprendre une partie de mon devoir que je ne ſavois pas. Elle ſe propoſe d'être quelque jour un modèle d'obéiſſance. Il auroit été fort heureux

pour vous que j'euſſe eu ſon exemple. Elle me fait entendre qu'à préſent que je ſuis mariée, je dois être grave, ſage, & ſur-tout extrêmement ſoumiſe; qu'un ſourire me convient à peine; que je dois être réſervée, ſérieuſe, & reſpecter mon mari. Si vous croyez, monſieur, que cette conduite ſoit le devoir d'une femme mariée; & ſi vous l'attendez de moi, ayez la bonté, lorſque vous m'y verrez manquer, de m'en avertir par quelque grimace. A l'avenir, ſi je me ſens diſpoſée à pouſſer le badinage un peu trop loin, je n'oublierai pas de vous en demander auparavant la permiſſion. Et faiſant une nouvelle révérence, les bras croiſés devant elle, reſte-t-il quelque choſe à faire de plus?

Il l'a priſe dans ſes bras; il l'a ſerrée tendrement : cher objet de toutes mes affections, au milieu même de vos plus injuſtes caprices, voilà, voilà ce qui reſte à faire; je ne vous demande que la moitié de l'amour que j'ai pour vous, & je ſuis le plus heureux des hommes.

Milord, ai-je interrompu, vous gâtez tout par cet empreſſement, après le diſcours qu'elle vous a tenu. Si c'eſt là tout l'avantage que vous tirez d'une querelle, jamais, jamais ne retombez dans le même cas. O madame! vous en êtes quitte trop aiſément, ſi vous n'êtes pas généreuſe. Elle a levé la main vers moi avec un air

de menace ; & ſe tournant vers ſon mari, croyez-moi, milord, joignons-nous enſemble contre cette étrangère, qui oſe ſe mêler de nos tracaſſeries domeſtiques. Henriette, Henriette, a-t-elle ajouté, je ne vous pardonnerai jamais votre dernière leçon.

C'eſt ainſi, ma chère Lucie, que s'eſt terminée cette puérile querelle. Ce qui me chagrine uniquement, c'eſt que dans la concluſion il n'y ait point eu aſſez de dignité de la part de milord. La joie de ſon cœur éclatoit ſi vivement ſur ſes lèvres, que l'impertinente Charlotte a laiſſé voir de tems en tems, par différentes marques, qu'elle s'applaudiſſoit d'être néceſſaire à ſon bonheur. Mais, Lucie, ne l'en eſtimez pas moins; car elle a mille charmantes qualités.

Ils m'ont engagée à paſſer le reſte du jour avec eux. Emilie s'eſt réjouie de leur réconciliation. Son cœur ſe faiſoit voir dans les témoignages de ſa joie. Si je pouvois l'aimer plus que je ne fais, elle m'en donneroit de nouvelles raiſons chaque fois que je la vois.

N. B. Les lettres ſuivantes contiennent le récit des adieux de miſs Byron à tous ſes amis de Londres, avec de longues réflexions ſur leurs caractères. Elle fixe le jour de ſon départ & de ſa route. Milord L... milord G... & leurs fem-

mes, doivent l'accompagner pendant une partie du chemin. Elle a pris congé des dames italiennes, qui ſe propoſent d'aller promener leurs chagrins dans les provinces d'Angleterre. Deux longues lettres; l'une du chevalier Meredith à miſs Byron, l'autre d'elle, en réponſe, apprennent à miſs Selby que M. Fouler, toujours éperduement amoureux, mais ſans eſpérance, a renoncé au mariage; que l'oncle & le neveu, dans un tranſport d'affection & d'eſtime pour miſs Byron, penſent à ſe défaire en ſa faveur d'une partie conſidérable de leur bien, pour juſtifier la qualité de père qu'elle a donnée à l'oncle, & celle de frère qu'elle veut donner au neveu: mais dans ſa réponſe au vieux chevalier, elle emploie de fort bonnes raiſons pour lui ôter cette penſée. Bien entendu qu'en partant de Londres, elle promet d'entretenir un commerce de lettres avec ſes meilleurs amis, ſur-tout avec miladi G... Enſuite la ſcène changeant par ſon départ effectif, elle écrit du château de Selby. Sa première lettre contient un long détail de ſa route, depuis qu'elle a quitté ſes conducteurs à Dunſtable, où ſon oncle, ſa tante & ſa couſine Selby étoient venus au-devant d'elle. Elle a rencontré tous ſes anciens amans, c'eſt-à-dire, les *Greville*, les *Fenvick*, les *Orme*. Ils n'ont pas manqué de ſe trouver ſur ſon chemin, pour lui

lui renouveler leurs adorations. Elle peint l'état où elle a retrouvé ſa famille, & tout ce qu'elle croit capable de plaire aux amis qu'elle a quittés. Leurs réponſes roulent ſur ce qui ſe paſſe, dans ſon abſence, à Londres & parmi eux. Celles de miladi ſont d'une longueur étonnante, & font admirer la féconde habileté de l'auteur à préſenter les mêmes caractères ſous mille faces différentes. Enfin, une lettre de miladi G... en date du 6 mai, donne à miſs Byron les premières nouvelles qu'on ait reçues de ſir Charles Grandiſſon depuis ſon départ.

LETTRE LXVII.

Miladi G... à miſs BYRON.

Londres, ſamedi, 6 mai.

AUJOURD'HUI, ma chère, tous les autres ſujets vont diſparoître. Nous avons reçu des informations qui ne ſont pas de la main de mon frère, mais qui nous donnent de ſes nouvelles. Un ami de M. Lowther eſt venu ici avec une lettre de ce chirurgien, par laquelle nous apprenons que ſir Charles eſt actuellement à Paris. M. Belcher, qui étoit avec nous lorſque l'ami de M. Lowther eſt arrivé, l'a prié de nous

laiſſer ſa lettre, parce qu'elle contient une aventure fort extraordinaire, dont nous avons penſé auſſi-tôt à vous communiquer le récit. Premièrement ayez le cœur tranquille ſur le chevalier Hargrave Pollexfen, qui eſt à la vérité de retour à Londres, mais en fort mauvais état. La frayeur l'a ramené en Angleterre, d'où il ne penſe plus à ſortir. Vraiſemblablement il doit ſon exiſtence à mon frère.

M. Belcher, pour ſe procurer des éclairciſſemens plus certains, a pris la peine d'aller chez lui, & de parler au valet même qui étoit préſent à l'action. Des circonſtances qu'il a recueillies, & de la relation de M. Lowther, il a fait une lettre pour le docteur Barlet, qu'il nous a communiquée; & je lui ai demandé la permiſſion d'en prendre un extrait pour vous.

Le mercredi 30 avril, dans le cours de l'après-midi, mon frère ayant M. Lowther avec lui dans ſa chaiſe de poſte, & s'approchant de Paris, dont il n'étoit plus qu'à deux ou trois milles, un homme à cheval s'avança vers ſa chaiſe, avec toutes les marques d'une vive frayeur, & le pria d'entendre un affreux récit. Mon frère fit arrêter le poſtillon. L'inconnu leur dit que ſon maître, qui étoit un gentilhomme anglois, avec un de ſes amis, de la même nation, venoit d'être attaqué par ſept hommes à cheval, &

forcé de quitter le grand chemin dans ſa chaiſe de poſte; que les cavaliers étant en ſi grand nombre, il y avoit toute apparence que leur deſſein étoit de l'aſſaſſiner : & montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c'étoit derrière ce lieu qu'ils exécutoient apparemment leur ſanglante entrepriſe. Il s'étoit adreſſé à quelques autres paſſans, qui n'avoient pas été fort touchés de ſa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon frère lui demanda le nom de ſon maître, & ne fut pas peu ſurpris en apprenant que c'étoit le chevalier Pollexfen, accompagné de M. Merceda. Le chemin de Saint-Denis à Paris eſt planté d'arbres des deux côtés; mais la campagne étant découverte, il n'y avoit que la hauteur qui pût empêcher, à une grande diſtance, d'appercevoir une chaiſe & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin eſt bordé auſſi d'un foſſé; mais avec des routes par intervalles, pour le paſſage des voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au poſtillon de prendre par une des ouvertures, en diſant qu'il ne ſe pardonneroit pas d'avoir laiſſé périr ſir Hargrave & ſon ami ſans avoir fait ſes efforts pour les ſauver.

Il avoit trois de ſes gens avec lui, ſans compter le valet de M. Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier; & montant ſur ſon cheval, il

pria M. Lowther de demeurer tranquille dans la chaiſe, tandis qu'avec ſes trois hommes il s'avança au grand galop vers la hauteur. Bientôt ſes oreilles furent frappées de cris lamentables, & lorſqu'il eut découvert les cavaliers, il en vit quatre à pied, dont les autres gardoient les chevaux par la bride, & qui paroiſſoient tenir ſous eux les deux anglois, criant tous deux, ſe débattant, & demandant grâce au nom du ciel. Comme il avoit devancé ſes gens d'aſſez loin, il éleva la voix en approchant, pour interrompre au moins cette cruelle ſcène; & dans ſa courſe, il paroiſſoit aller droit au ſecours des deux malheureux. Alors deux des quatre cavaliers quittèrent leur proie, pour remonter à cheval; & ſe joignant aux trois autres, ils s'avancèrent vers ſir Charles, comme réſolus de ſoutenir leur violence, pendant que les deux qui reſtoient à pied, continuèrent de malttaiter ſans pitié les objets de leur furie avec les manches de leurs fouets, dont chaque coup leur arrachoit d'affreux hurlemens. Les agreſſeurs ne paroiſſant point diſpoſés à finir, & le tems ne leur ayant pas manqué pour exécuter leur deſſein, s'il avoit été queſtion de vol ou de meurtre, ſir Charles conclut qu'il s'agiſſoit de quelque vengeance particulière. Il ſe confirma dans cette opinion, lorſque les cinq cavaliers, qui avoient tiré leurs

piſtolets en le voyant approcher avec le ſien, lui demandèrent un moment d'explication, après l'avoit averti néanmoins de ne pas s'attirer une mort certaine, s'il s'échappoit à la moindre témérité. Sa réponſe fut de les exhorter à faire donc ſuſpendre les violences; & remettant ſon piſtolet dans ſa fonte, il promit ce qu'on lui demandoit. Ses gens arrivèrent au même inſtant. Il leur cria de ne rien entreprendre ſans ſes ordres. Enſuite, deſcendant de ſon cheval, dont il leur laiſſa les rênes, il s'avança, l'épée à la main, vers les deux hommes qui n'avoient ceſſé d'exercer cruellement leurs fouets. A ſon approche ils firent quelques pas vers lui, en tirant auſſi leurs épées. Les cinq cavaliers s'avancèrent en même tems, & l'un d'eux leur dit: c'eſt aſſez, meſſieurs. Il faut apprendre à ce brave inconnu la cauſe d'une aventure qui doit lui cauſer quelqu'étonnement: & ſe tournant vers ſir Charles: nous ne ſommes, monſieur, ni des aſſaſſins, ni des voleurs, mais les deux hommes qui paroiſſent exciter votre pitié, ſont des infâmes. Quelque ſoit leur crime, répliqua ſir Charles, nous ſommes dans un pays qui ne manque point de magiſtrats pour le maintien de la juſtice. Auſſi-tôt il aida ſucceſſivement les deux malheureux à ſe relever. Ils avoient tous deux la tête enſanglantée, & le corps ſi briſé qu'ils ne purent

étendre les bras jusqu'à leurs chapeaux, qui étoient à terre autour d'eux. Sir Charles leur rendit ce service. Pendant ce tems-là, un des deux cavaliers qui étoient à pied, s'impatientant du délai, cria furieusement qu'il n'étoit pas satisfait de sa vengeance, & se seroit précipité sur les coupables, s'il n'eût été retenu par ses compagnons. Sir Charles demanda aux deux anglois s'ils étoient injustement maltraités. Non, répondit un des assaillans; ils savent au fond de leur cœur qu'ils sont deux infâmes. En effet, soit remords ou terreur, ils ne répondirent que par des gémissemens; & ni l'un ni l'autre ne pouvoit se soutenir sur ses pieds. M. Lowther, que l'honneur avoit fait marcher sur les traces de sir Charles, arriva le pistolet à la main, & descendit aussi-tôt, à sa prière, pour examiner si leurs blessures étoient dangereuses. Le plus furieux des assaillans voulut s'y opposer : mais sir Charles arrêta son cheval par la bride; & se tournant vers les autres : messieurs, leur dit-il d'un ton ferme, ces deux étrangers sont des anglois de distinction. Je les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne pensez point à fuir, & que votre emportement ne tombe que sur eux, je commence à craindre que vous n'ayez eu quelque raison pour les traiter si mal. M'accorderez-vous un mot d'explication?

Les infâmes, répondit un des cavaliers, nous connoiſſent tous, & rendront juſtice à nos reſſentimens. Ils n'ont pas reçu la moitié du châtiment qu'ils méritent. Vous, monſieur, continua-t-il, qui paroiſſez homme d'honneur & de raiſon, apprenez que nous n'en avons pas moins, & que ces deux motifs ſont ici les nôtres. Nous n'en voulons point à la vie de ces deux miſérables; mais nous avons voulu leur donner une leçon dont ils puiſſent ſe ſouvenir toute leur vie. Ils ont lâchement outragé une femme d'honneur; & craignant la vengeance de ſes amis, ils ont pris la fuite avec beaucoup de précautions, pour dérober la connoiſſance de leur route. Ils avoient feint de vouloir prendre celle d'Anvers. Depuis deux jours nous les ſuivons à la trace. Vous voyez le mari, un frère & leurs meilleurs amis, tranſportés d'indignation & de fureur.

Il paroît, ma chère, que les deux coupables avoient fait partir en effet quelques-uns de leur gens pour Anvers, que c'étoit par cette raiſon qu'ils n'en n'avoient qu'un à leur ſuite. Le cavalier ajouta, qu'il y avoit un troiſième anglois dans le complot; qu'il étoit ſorti d'Abbeville, ſcène de leur infamie, dans une voiture différente; mais qu'il avoit été ſuivi de près, & qu'il lui ſeroit difficile d'échapper. C'eſt apparemment M. Bagenhall. Sir Hargrave n'ayant vu d'abord

que trois de ſes adverſaires, avoit entrepris de faire quelque réſiſtance; mais lorſque les quatre autres avoient paru, le courage lui avoit manqué en les reconnoiſſant. Il s'étoit laiſſé conduire dans un lieu commode à leur deſſein. Son valet, qui étoit à cheval, & qu'ils avoient négligé, après l'avoir déſarmé, s'étoit dérobé pendant l'exécution, dans l'eſpérance de lui procurer du ſecours.

Sir Charles répondit que le plus juſte reſſentiment n'autoriſoit perſonne à ſe faire juſtice de ſes propres mains. On lui répliqua que ſi les coupables ſe croyoient en droit de ſe plaindre, ils ſavoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l'intervalle, M. Lowther, qui avoit eu le tems de viſiter leurs plaies, aſſura qu'elles n'étoient pas mortelles; mais jugeant qu'ils avoient beſoin d'une prompte aſſiſtance, il propoſa de les faire remonter dans leur chaiſe. Les ſept cavaliers, qui s'étoient retirés à quelque diſtance, pour tenir conſeil, retournèrent vers ſir Charles avant que la chaiſe ſe fût approchée. Il craignit quelque retour de haine; & remontant à cheval, ſe mit à la tête de ſes gens, avec cette préſence d'eſprit qui relève toujours ſon caractère. Il marcha au-devant de ceux qui venoient à lui. Eſt-ce en amis, meſſieurs, leur dit-il, ou dans d'autres vues, que vous revenez à moi? Un d'eux répondit: notre inimitié n'eſt dûe qu'à

ces deux infâmes. Je répète que nous n'en voulons point à leur vie, qu'ils ſavent qui nous ſommes, & qu'ils doivent ſe connoître eux-mêmes pour les plus mépriſables des humains. Ils n'ont pas reçu le châtiment qu'ils méritent. Mais qu'ils reconnoiſſent leur baſſeſſe à deux genoux, & qu'ils demandent pardon dans cette poſture à l'honnête homme dont ils ont inſulté la femme. C'eſt une ſatisfaction que nous exigeons pour lui, avec la promeſſe de n'approcher de leur vie à plus de deux lieues de ſa demeure.

Je crois, chère Henriette, que nos deux héros n'avoient pas beſoin d'être preſſés, pour ſigner cette promeſſe.

Sir Charles, ſe tournant vers eux, leur dit avec beaucoup de douceur : meſſieurs, ſi vous avez tort, vous ne devez pas faire difficulté de demander grâce; mais ſi vous êtes innocens, ma vie, celle de mon ami & de mes domeſtiques, ſeront employées ſans ménagement pour ſauver mes compatriotes d'une injuſte oppreſſion.

Les miſérables ſe mirent à genoux; & les ſept cavaliers, après avoir ſalué fort civilement ſir Charles, retournèrent droit à la grande route. Il ne reſtoit qu'à mettre ſir Hargrave & M. Merceda dans leur chaiſe. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'on leur rendit ce ſervice, au milieu des plaintes que chaque mouvement leur arra-

choit, & des humbles remercîmens qu'ils ne ſe laſſoient pas de faire à leur bienfaicteur. Il continua de leur ſervir d'eſcorte juſqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain, ayant eu l'attention de paſſer chez eux, il les trouva tous deux au lit, ſi briſés de coups, qu'ils ne pouvoient ſe remuer. M. Merceda étoit le plus maltraité; ce qui fait juger qu'il étoit le plus coupable. Il eſt demeuré à Paris entre les mains des chirurgiens, tandis que ſir Hargrave a recueilli toutes ſes forces pour ſe faire tranſporter en litière à Calais, avec beaucoup de fidélité, ſans doute, à ne pas trop approcher d'Abbeville. Il eſt à Londres depuis deux jours.

M. Lowther ajoute que ſir Charles, occupé, ſans relâche, des affaires qui regardent la ſucceſſion de M. Danby, l'a prié de nous donner ces informations; & que, dans l'impatience de continuer ſon voyage, il remet à nous écrire lorſqu'il aura paſſé les Alpes.

N. B. On ne doutera point que dans l'intervalle les deux dames n'aient continué leur commerce de lettres. La ſuppreſſion qu'on en fait, n'eſt à regretter que pour ceux qui aiment les petits détails domeſtiques. Il eſt tems de préſenter ſir Charles en Italie.

LETTRE LXVIII.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 21 mai.

Vous avez dû juger, mon cher & reſpectable ami, qu'il me ſeroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette ville. L'exécution teſtamentaire m'a donné à Paris plus d'occupations que je ne m'y étois attendu. Enfin le ſuccès rempli toutes mes eſpérances. M. Lowther doit vous avoir informé des premiers événemens de notre voyage, & d'une aventure fort extraordinaire qui nous eſt arrivée preſqu'aux portes de Paris.

Le retardement de la belle ſaiſon nous a fait trouver quelque difficulté à paſſer le mont Cenis; & dans un ſi mauvais tems, je n'ai pas été ſurpris de trouver le ſommet de cette montagne moins agréable qu'il ne l'eſt ordinairement au commencement de l'été. Vous vous ſouvenez que l'évêque de Nocera m'avoit offert de venir au-devant de moi juſqu'au pied des Alpes : mais lui ayant écrit de Lyon que j'eſpérois de le voir à Parme, je l'ai trouvé dans cette ville, chez M. le comte de Belvedère, où il étoit arrivé la

veille, avec le P. Mareſcotti. Il ont marqué tous trois une extrême ſatisfaction de me voir; & lorſque je leur ai préſenté M. Lowther, avec les éloges dûs à ſon habileté, en leur apprenant auſſi que j'avois conſulté les plus habiles médecins de ma nation, ſur la maladie de leur Clémentine, ils m'ont comblé de bénédictions, juſqu'à m'ôter le tems de leur demander des nouvelles d'une ſi chère famille. Diſgrâce! affliction! m'a dit ſeulement l'évêque, avec un regard ſi triſte qu'il m'a pénétré de compaſſion. Il a voulu qu'avant ſon récit, on commençât par m'offrir quelques rafraîchiſſemens.

A la fin, preſſé par mes inſtances, il m'a dit : Jéronimo, le pauvre Jéronimo eſt vivant; c'eſt tout ce que j'ai d'heureux à vous apprendre. Votre préſence lui ſera plus ſalutaire que tous les remèdes. Clémentine eſt en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle eſt d'une extrême foibleſſe, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans ſa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chère ſœur! que n'a-t-elle pas ſouffert de la cruauté de ſa couſine, auſſi bien que de ſa maladie? Le général l'a toujours traitée avec amitié. Il eſt marié, depuis votre départ, à une dame dont le mérite, la fortune & la naiſſance ne nous laiſſent rien à déſirer. Il ne s'oppoſe point au déſir qu'il nous

a vu de faire encore une tentative. Sa femme a ſouhaité d'accompagner ma ſœur ; & ne pouvant vivre ſans elle, il a pris le parti de faire auſſi le voyage. S'il avoit pris conſeil de moi, il ſeroit demeuré à Naples. Cependant j'eſpère que vous le trouverez auſſi diſpoſé que nous à la reconnoiſſance pour votre viſite, & pour toutes les peines où vous n'avez pas fait difficulté de vous engager.

A l'égard de ma ſœur, a-t-il continué, ſa ſanté n'a ſouffert aucune diminution ; mais il nous reſte peu d'eſpérance que ſon eſprit ſe rétabliſſe jamais. Elle garde un ſilence obſtiné. Elle ne répond pas même aux queſtions qu'on lui fait. Camille eſt avec elle. C'eſt la ſeule perſonne qu'elle paroiſſe écouter. On lui a dit que le général eſt marié. Cette nouvelle n'a fait aucune impreſſion ſur elle, non plus que les careſſes de ſa belle-ſœur, qui s'efforce d'obtenir ſon amitié. Nous eſpérons qu'à ſon retour, mon père & ma mère auront plus de pouvoir ſur ſon eſprit. Dans ſes plus fâcheux accès, elle n'a jamais oublié ce qu'elle doit à l'un & à l'autre. Camille croit lui voir quelquefois de l'attention lorſqu'on lui parle de vous ; mais cette ſituation dure peu. Tout d'un coup elle treſſaille avec une apparence de terreur ; elle regarde autour d'elle, elle met le doigt ſur ſes lèvres, comme ſi ſa

crainte étoit que ſa couſine ne ſache qu'on a prononcé votre nom devant elle.

Le prélat & le P. Mareſcotti, regrettent également que l'entrevue qu'elle déſiroit lui ait été refuſée. Ils ſont perſuadés tous deux que cette complaiſance, & celle de l'abandonner aux ſoins maternels de madame Bemont, étoit la ſeule voie dont on pût eſpérer quelque ſuccès. Mais à préſent, dit l'évêque.... Il n'a point achevé. Un ſoupir a déclaré le reſte.

Le lendemain, je dépêchai un de mes gens à Boulogne, pour me préparer un logement, & nous nous mîmes en chemin l'après-midi. Le comte de Belvedère trouva l'occaſion de m'apprendre que ſa paſſion n'eſt pas ralentie pour Clémentine, & que, malgré ſa maladie, il a fait de nouvelles ouvertures de mariage à la famille. Comme il n'eſt pas queſtion d'un mal héréditaire, il ſe promet tout de la patience & des remèdes. En nous quittant, après nous avoir accompagnés pendant une partie du chemin : ſouvenez-vous, chevalier, me dit-il, que Clémentine eſt le centre de mes eſpérances. Il m'eſt impoſſible d'y renoncer. Je n'aurai point d'autre femme. Le ſilence fut ma ſeule réponſe. J'admirai la force de ſon attachement, & je le plaignis beaucoup. Il me promit d'autres explications à Boulogne.

Nous y arrivâmes le 15. J'y repris mon ancien

logement. Pendant la route, Jéronimo avoit été le principal ſujet de notre entretien. L'évêque & le père n'eurent pas beſoin d'entendre long-tems M. Lowther, pour prendre une haute opinion de ſon habileté; & dans la ſatisfaction qu'ils en reſſentirent, ils l'aſſurerent qu'indépendamment du ſuccès, ſon voyage ſeroit pour lui la plus avantageuſe affaire qu'il eût jamais entrepriſe. Il répondit qu'étant au-deſſus du beſoin, l'intérêt avoit eu peu de part à ſes vues, & qu'il étoit parfaitement ſatisfait des conditions que je lui avois déjà fait accepter.

Jugez, cher docteur, avec quelle émotion je revis le palais della Porretta, quoique Clémentine n'y fut point encore. Je me hâtai de paſſer dans l'appartement de mon cher Jéronimo, qui étoit inſtruit de mon arrivée. En me voyant paroître: j'embraſſerai donc encore une fois, s'écria-t-il, l'homme que j'aime, mon cher, mon généreux Grandiſſon! ah! c'eſt aujourd'hui que j'ai aſſez vécu. Il pencha la tête ſur ſon oreiller, pour me conſidérer d'un air attendri. Je voyois éclater ſur ſon viſage le plaiſir au milieu de la douleur.

L'évêque, qui n'avoit pu être témoin de cette tendre ſcène, parut alors, & me dit que le marquis & la marquiſe étoient fort impatiens de me voir. Il me conduiſit lui-même. L'accueil

du marquis fut civil ; mais celui de la marquiſe ne peut être comparé qu'à celui d'une mère qui revoit un fils après une longue abſence. Auſſi me dit-elle qu'elle m'avoit toujours regardé comme une quatrième fils ; & qu'à préſent qu'elle venoit d'apprendre que je m'étois fait accompagner d'un habile chirurgien, & que j'apportois les avis des plus grands médecins d'Angleterre, elle reconnoiſſoit que les obligations de ſa famille ne pouvoient jamais être acquittées.

J'avois M. Lowther avec moi. Sur le champ, on fit appeler les chirurgiens qui traitoient le ſeigneur Jéronimo. Ils ne firent pas difficulté d'expliquer leur méthode & leurs opérations. M. Lowther prit le ton d'un homme éclairé qui reſpecte les lumières d'autrui ; & la jalouſie, naturelle pour les étrangers, n'empêcha point que ſon mérite ne fut reconnu. Jéronimo, dans une confiance aveugle pour tout ce qui vient de moi, a ſouhaité qu'il prit une chambre près de la ſienne. Depuis ce moment, M. Lowther, qui n'a pas ceſſé de l'obſerver, m'aſſure qu'il ſe rendra digne de ſa confiance & de la mienne. Quel bonheur pour moi, cher ami, ſi je devenois utile à la guériſon du frere & de la ſœur, tous deux ſi cher l'un à l'autre, qu'on doute ſi leur mutuelle tendreſſe n'a pas beaucoup de part à la

durée

durée de leur maladie ! mais que de préſomption dans une ſi flatteuſe eſpérance !

A préſent, l'impatience commune eſt de voir arriver Clémentine. Elle eſt à Nocera. Le général & ſa femme ſont avec elle. Ce fier comte ne peut ſoutenir l'idée de mon retour, ni penſer avec modération qu'on me croie ſi néceſſaire au rétabliſſement de ſa ſœur. C'eſt ce que la marquiſe m'a fait entendre dans une converſation que je viens d'avoir avec elle. Elle m'a conjuré de me modérer, ſi quelque excès de ſenſibilité pour l'honneur de la famille, emportoit ſon fils au-delà des bornes. Dans cet entretien, je n'ai pas été peu ſurpris de lui entendre dire qu'elle commençoit à craindre que cette chère fille, dont elle avoit eu ſi long-tems une ſi haute opinion, ne fût pas digne de moi, dans la ſuppoſition même qu'elle eût le bonheur de ſe rétablir. Un compliment de cette nature n'a pu manquer de me cauſer beaucoup d'embarras. Que pouvois-je répondre qui ne parût ou trop froid, ou peut-être intéreſſé, & capable de faire juger que je comptois trop ſur une récompenſe que le général croit encore au-deſſus de moi ? Je me contentai de dire, & c'étoit avec vérité, que l'infortune de l'aimable Clémentine me la rendoit plus chère que tout l'éclat de ſa fortune. Il n'y a point d'ouverture, répliqua la marquiſe,

que je ne ſois portée à vous faire. Toutes mes réſolutions ſont en ſuſpens. Nous ne ſavons à quel parti nous attacher. Votre voyage entrepris au premier ſigne; la poſſeſſion où vous êtes d'un bien conſidérable dans le pays de votre naiſſance; car vous devez bien juger que nous n'avons pas négligé les informations ſur tout ce qui vous regarde; Olivia, qui, ſans être une Clémentine, a des prétentions ſur vous, & qui a quitté l'Italie, comme nous le ſavons, & comme vous l'avouez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre; quelles obligations ne vous avons-nous pas? A quoi nous réſoudre? Qe devons-nous ſouhaiter?

La providence & vous, madame, vous réglerez mes pas. Je ſuis en votre pouvoir. La même incertitude, qui vient de la même cauſe, ne me laiſſe pas plus qu'à vous la liberté de me déterminer. C'eſt au rétabliſſement de notre chère Clémentine que toutes mes idées & tous mes déſirs ſe rapportent à préſent, ſans la moindre vue d'intérêt.

Permettez que je vous faſſe une queſtion, a-t-elle repris; c'eſt pour ma ſatisfaction particulière. Si l'événement devenoit heureux pour Clémentine, vous croiriez-vous engagé par vos premières offres?

Lorſque je les fis, madame, la ſituation de

votre côté, étoit la même qu'aujourd'hui : Clémentine ne jouiſſoit pas d'une meilleure ſanté. La ſeule différence, c'eſt que ma fortune a changé, & qu'elle répond à mes déſirs. Mais je vous déclarai alors, que ſi vous me faiſiez l'honneur de me donner votre fille, ſans inſiſter ſur un article indiſpenſable, je renoncerois volontiers à tout autre bien qu'elle, & je me repoſerois de mon établiſſement ſur la bonté de mon père. L'héritage de mes ancêtres ſeroit-il capable d'altérer mes réſolutions? Non, madame. Jamais je n'ai fait d'offre à laquelle j'aie manqué, lorſqu'il n'eſt point arrivé de changemens dans les circonſtances. Si vous vous relâchez ſur l'article de la réſidence, je me reconnoîtrai fort obligé à votre bonté, ſans vous propoſer d'autre condition.

Elle a répété qu'elle ne m'avoit fait cette queſtion, que pour ſe ſatisfaire elle-même. Je parle ſincérement, a-t-elle ajouté, & jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaiſe foi.

Je l'ai aſſurée que toute mon ambition étoit de répondre à l'opinion qu'elle avoit de moi. Je me crois lié, lui ai-je dit. Vous, madame, & les vôtres, vous êtes libres. Quelle ſatisfaction, cher docteur, pour un cœur auſſi fier que vous connoiſſez le mien, de m'être trouvé en état de lui tenir ce langage! Si, m'abandonnant à mes

inclinations, j'avois tâché de plaire à la jeune perſonne, dont vous connoiſſez les charmes, comme je le pouvois avec honneur, & comme je l'aurois fait ſans doute ſi j'avois été moins touché des malheurs de cette noble famille, je me ſerois engagé dans des difficultés qui augmenteroient beaucoup mes peines. Apprenez-moi, cher ami, que miſs Byron eſt heureuſe. Quelle que ſoit ma deſtinée, je me réjouis de n'avoir entraîné perſonne dans mes incertitudes. La comteſſe de D... eſt une femme reſpectable. Miſs Byron mérite une telle mère, la comteſſe ne trouvera jamais une fille plus digne d'elle. Que le bonheur de cette chère miſs eſt important pour le mien ! Je lui ai demandé ſon amitié. Je me ſuis bien gardé de ſouhaiter une correſpondance avec elle, & je m'applaudis de ne m'être pas fié là-deſſus à mon cœur. Quel auroit été mon embarras ! Grâces au ciel, je n'ai rien à me reprocher. Lorſqu'on ne ſe jette pas témérairement dans le danger, & qu'on n'a pas trop de confiance à ſes propres forces, on peut eſpérer de ſa propre prudence des ſecours proportionnés à l'occaſion.

J'ai parlé à la marquiſe, de madame de Sforce & de ſa fille, & je lui ai demandé ſi ces deux dames étoient à Milan. Vous ſavez, ſans doute, m'a-t-elle répondu, le cruel traitement que Clé-

mentine a reçu dans cette maiſon ; madame Sforce prend parti pour ſa fille. Ce différend nous a mis fort mal enſemble. Elles ſont toutes deux à Milan. Le général a fait ſerment de ne les revoir jamais, s'il peut l'éviter. L'évêque a beſoin de toute ſa religion pour leur pardonner. Vous n'ignorez pas, chevalier, les raiſons qui ne nous permettent point de laiſſer prendre le voile à Clémentine.

J'ai conçu, madame, que c'étoient des raiſons de famille, fondées ſur les dernières diſpoſitions de ſon grand-père; mais je n'ai jamais eu la curioſiité de m'en informer plus particuliérement.

Ma fille, monſieur, eſt en poſſeſſion d'une terre fort conſidérable, qui touche à la principale des nôtres. Elle doit ce préſent à ſes deux grands-peres, qui l'aimoient tous deux avec paſſion, & qui ſe réunirent pour lui donner une marque ſolide de leur tendreſſe. L'un d'eux, qui étoit mon père, avoit aimé dans ſa jeuneſſe une jeune perſonne d'un mérite extraordinaire, & s'étoit cru bien établi dans ſon cœur ; mais lorſque de l'aveu des deux familles, le mariage étoit prêt à ſe conclure, un accès de piété mal entendue la porta tout d'un coup à ſe jetet dans un couvent, où ſon impatience lui permit à peine d'attendre la fin des épreuves, pour former le

dernier engagement. Dans la ſuite elle eut le malheur de s'en repentir, & ſa triſte ſituation ne fut ignorée de perſonne. Mon père, d'ailleurs zélé catholique, en conçut une averſion inſurmontable pour le cloître ; & remarquant de bonne heure un tour ſérieux dans le caractère de Clémentine, il prit, de concert avec le père de mon mari, la réſolution de ne rien épargner pour lui ôter le goût de la vie religieuſe. Leur deſſein étoit auſſi de fortifier les deux maiſons par de bonnes alliances. En un mot, cette terre s'étant préſentée, ils l'achetèrent à frais communs pour ma fille ; &, par une clauſe ſpéciale de leurs teſtamens, ils ſtatuèrent que ſi Clémentine prenoit le voile, un legs ſi riche paſſeroit à Daurana, fille de ma ſœur Sforce.

Nous étions bien loin de ſoupçonner que Daurana eut des ſentimens fort paſſionnés pour le comte de Belvédère, & que ſon deſſein, comme celui de ſa mère, fut de pouſſer ma fille dans un couvent, pour ſuccéder à ſon bien & pour s'aſſurer du comte. Cruelle couſine ! cruelle tante ! Avec les apparences d'une ſi vive affection pour ma fille ! malheureux le jour où nous la remîmes entre leurs mains !

Outre la belle terre qu'elle tient de ſes grands-pères, nous pouvons faire beaucoup en ſa faveur. L'Italie a peu de familles auſſi riches que la

nôtre. Ses frères ne conſidèrent point leur propre intérêt, lorſqu'il eſt queſtion des ſiens; & je lui dois auſſi cette juſtice, que ſa généroſité ne cède point à la leur. Nos quatre enfans n'ont jamais connu ce que c'eſt que l'altercation. L'avantage de l'un eſt toujours celui de l'autre. Cette fille, cette chère fille, a fait de tout tems les délices de ſa famille. Quelle ſeroit notre joie de la voir rétablie, & mariée ſuivant l'inclination de ſon cœur! Cependant nous avions toujours cru remarquer que, malgré les diſpoſitions de ſes grands-pères, ſon penchant étoit pour le cloître. Mais à préſent, chevalier, vous ne vous étonnerez point que nous ſoyons réſolus de nous y oppoſer. Pourrions-nous conſentir à voir la cruauté de Daurana récompenſée, ſurtout lorſque nous ne pouvons plus nous diſſimuler les motifs de ſa barbarie? l'aurois-je jamais penſé de ma ſœur Sforce? mais que ne peuvent l'amour & l'avarice, lorſque ces deux paſſions réuniſſent leurs forces; l'une régnant dans le cœur de la mère, & l'autre dans celui de la fille? Hélas! hélas! elles ont ruiné l'eſprit de ma chère Clémentine. Le ſeul nom de Daurana lui cauſe de la terreur.

J'appréhende, mon cher docteur, & je ſuis impatient tout à la fois de revoir l'objet de tant de larmes. Je ſouhaiterois qu'elle ne fût point

accompagnée du général. Ma crainte eſt de manquer de modération, s'il oublie la ſienne. Je trouve dans mon cœur que je n'ai pas mérité qu'on en uſe mal avec moi; & que de mes égaux ſur-tout, ou de mes ſupérieurs, je ne dois pas le ſouffrir. C'eſt un aveu que je vous fais avec confuſion; car cet orgueil étant un vice réel, il y a long-tems que je devrois l'avoir ſurmonté.

Mes plus tendres complimens à ceux pour qui vous me connoiſſez de l'affection. M. & madame Reves ſont du nombre. Je crois Charlotte heureuſe. Si quelque choſe manque à ſon bonheur, je ſuis perſuadé que c'eſt ſa faute. Dans l'égalité de ma tendreſſe pour mes deux ſœurs, qu'elle ne me donne pas ſujet de dire que ſon aînée eſt la meilleure, & par conſéquent la plus aimable.

Olivia me cauſe de l'inquiétude. J'ai honte pour elle & pour moi, qu'avec ſa naiſſance & ſes bonnes qualités, elle ait été capable d'une démarche qu'elle condamneroit dans une autre. Lorſqu'une femme a paſſé ſur cette délicateſſe, qui eſt comme le rempart de la modeſtie, que reſte-t-il à la modeſtie même, pour ſe mettre à couvert de l'ennemi?

Dites à mon Emilie qu'elle n'eſt jamais hors de ma mémoire, & que parmi les excellens

exemples qu'elle a devant les yeux, ceux de miſs Byron ne doivent jamais ſortir de la ſienne.

Milord L... & milord G... ſont en pleine poſſeſſion de ma tendreſſe fraternelle. Je n'écris point aujourd'hui a mon cher Belcher; vous écrire, c'eſt écrire à lui.

Vous connoiſſez le fond de mon cœur. Si dans cette lettre, ou dans les ſuivantes, il échappoit à ma plume quelque choſe dont la communication vous parût demander des ménagemens, je compte ſur votre diſcrétion avec plus de confiance qu'à la mienne.

J'attends de mes amis un grand nombre de lettres par le premier ordinaire. Ma patrie, que j'ai toujours aimée, n'a jamais été ſi chère qu'aujourd'hui à votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXIX.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 22 mai.

L'ÉVÊQUE de Nocera partit hier pour Urbin, dans la ſeule vue d'être informé par ſes yeux de la ſanté de ſa ſœur, & peut-être de diſpoſer le général à me voir avec politeſſe. Si j'étois sûr que l'honnête prélat crût cette précaution néceſſaire, mon orgueil en ſeroit piqué.

Le comte de Belvédère eſt d'hier au ſoir à Boulogne. Il a cherché d'abord à me voir. Dans un aſſez long entretien, il m'a dit en confidence, qu'on lui avoit fait des propoſitions de mariage avec la ſignora Daurana ; qu'il avoit répondu que ſon cœur eſt engagé, quoiqu'avec peu d'eſpérance ; & qu'il regrettoit peu d'avoir fait une réponſe ſi courte, parce qu'il avoit ſu avec quelle cruauté & par quels motifs les auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait ouvrage de la nature. Vous voyez, a-t-il ajouté, que je m'explique avec vous ſans réſerve. Vous m'obligeriez beaucoup, chevalier, ſi vous vouliez m'apprendre quelles ſont à préſent vos propres vues. Mais je ſerois charmé d'entendre

de vous-même ce qui s'eſt paſſé entre vous, Clémentine & la famille, avant votre départ d'Italie. Ils m'ont déjà fait leur relation.

Je lui ai fait la mienne avec une fidélité dont il a paru fort ſatisfait. C'eſt exactement, m'a-t-il dit, ce qu'on m'avoit déjà raconté. Si vous étiez d'une même religion, Clémentine & vous, il n'y auroit rien à prétendre pour un autre homme. J'adore ſa piété & ſon attachement à l'égliſe; mais je n'ai pas le cœur aſſez étroit, pour ne pas rendre la même juſtice a vos ſentimens. Comme ſa maladie eſt accidentelle, je ne penſerois jamais à d'autres femmes, ſi je pouvois me flatter qu'elle ne ſe crût pas malheureuſe avec moi. Parlez naturellement, je ſais qu'on a déſiré votre retour; êtes-vous venu dans la réſolution de l'épouſer, ſi ſa ſanté ſe rétablit.

Je lui ai fait la même réponſe qu'à la marquiſe. Il a paru auſſi content de moi que je le ſuis de lui. Le même jour il eſt retourné à Parme.

Vendredi, 23 mai.

Le prélat eſt de retour. Clémentine avoit été fort mal. La fièvre étoit ſurvenue. Combien n'a-t-elle pas eſſuyé d'agitations? L'évêque m'aſſure que le général & ſa femme ſe reconnoiſſent

obligés aux ſoins que j'ai pris pour le ſervice de Jéronimo. La fièvre ayant quitté Clémentine, elle ſera ici dans un jour ou deux.

Que je ſuis impatient de la voir. Cependant ce ſpectacle ne me promet que de l'amertume. C'eſt, dit-on, le vrai tableau de la triſteſſe muette. Ses traits ſont les mêmes, ajoute l'évêque, quoiqu'elle ſoit fort maigrie. On lui a dit que Jéronimo commençoit à ſe trouver mieux : votre cher Jéronimo, lui a répété le général. Elle a prononcé tendrement ce nom ; & baiſſant les yeux, elle eſt retombée dans un profond ſilence. Enſuite on lui a prononcé auſſi mon nom. Elle a regardé promptement autour d'elle, comme dans l'eſpérance d'y voir quelqu'un. Mais ſur quelque bruit que le haſard a fait entendre, elle a treſſailli, elle a jeté les bras autour de Camille, les yeux troublés, dans la crainte apparemment d'être obſervée par la cruelle Daurana. Combien doit-elle avoir ſouffert de ſa barbarie ?

Vendredi au ſoir.

Je paſſe la moitié du tems avec le ſeigneur Jéronimo, mais à différentes heures, pour ne pas fatiguer ſes eſprits. Les chirurgiens italiens & M. Lowther s'accordent heureuſement dans toutes leurs meſures. Auſſi le malade rend-il

témoignage qu'il n'a pas été ſi bien depuis pluſieurs mois. Tout le monde attribue le retour de ſes forces à mes fréquentes viſites. On doit lui faire demain une ouverture ſous ſa plus dangereuſe plaie. M. Lowther, qui entreprend cette opération, ne veut ſe flatter de rien, dit-il, avant le ſuccès.

Le marquis & ſa femme ne ceſſent point de me marquer leur reconnoiſſance, dans les termes les plus vifs & les plus obligeans. Je reçus hier leur viſite, ſous le prétexte d'une légère indiſpoſition qui me retint dans ma chambre, & que je crois venue du tumulte de mes eſprits, occaſionné par la fatigue, par mes craintes pour Jéronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, & par le ſouvenir continuel des chers amis que j'ai laiſſés en Angleterre. Vous ſavez, cher docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiſer ſouvent des peines auxquelles je ne puis remédier, le ciel m'a donné un cœur plus ſenſible qu'il ne convient à mon repos. Olivia eſt un tourment pour mon imagination. Pour miſs Byron, elle doit être heureuſe dans la droiture de ſon cœur. Je ſuis porté à croire qu'elle ne réſiſtera point aux vives inſtances de la comteſſe D... en faveur de ſon fils, qui eſt aſſurément un de nos plus aimables ſeigneurs. Elle ſera la plus heureuſe femme du monde, comme elle

en eſt une des plus dignes, ſi ſon bonheur répond à mes vœux. Emilie occupe une grande partie de mes penſées. Notre cher Belcher eſt fait pour être heureux. Milord W... mes ſœurs & mes beaux-freres doivent l'être auſſi. Pourquoi ne le ſerois-je pas moi-même? Je dois, je veux l'être, ſi j'obtiens du ciel la ſanté de Jéronimo & celle de ſa ſœur. Vous, cher docteur, il eſt impoſſible que vous ne le ſoyez pas. Qui m'empêche donc de croire que je partage le bonheur de tous mes amis, comme je vous aſſure, mon cher docteur, que je ſuis le plus fidelle & le plus dévoué des vôtres?

GRANDISSON.

LETTRE LXX.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

Lundi, 26 mai.

HIER au ſoir, Clémentine, le général, ſa femme, le comte della Porretta & le ſeigneur Sebaſtien ſon fils, arrivèrent à Boulogne. Il n'y avoit pas une heure que j'avois quitté Jéronimo. L'opération s'étoit faite avec ſuccès; mais dans ſon extrême foibleſſe, il s'étoit évanoui pluſieurs fois pendant le jour. Cependant je l'avois laiſſé aſſez tranquille, & même agréablement occupé

du retour de ſa ſœur. Le prélat me fit dire avant la nuit que Clémentine étoit arrivée ; qu'elle étoit fatiguée, abattue, & dans ſes méditations ordinaires ; mais que Camille viendroit m'apprendre le lendemain quelle ſeroit la ſituation de ſa maîtreſſe.

Pendant toute la nuit je n'ai pas fermé les yeux. Vous concevez, cher docteur, la cauſe de mon inſomnie. Camille eſt venue ce matin. Cette pauvre fille étoit ſi pénétrée de la joie de me voir en Italie, que je n'ai pu obtenir tout d'un coup les éclairciſſemens qui cauſoient mon impatience. Enfin elle m'a dit que le général & l'évêque ſe diſpoſoient à me venir ſurprendre chez moi ; & continuant avec autant de ſoupirs que de mots : hélas ! monſieur, que ma maîtreſſe a ſouffert depuis que vous nous avez quittées ! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous ne ſommes pas sûrs non plus qu'elle vous reconnoiſſe. Quelle ſera votre première entrevue ! Elle n'a que peu de bons intervalles. Ses ténèbres ſont ordinairement ſi profondes ! elle ne parle à perſonne. Le moindre étranger l'épouvante. O cruelle, cruelle Daurana ! Camille m'a tenu long-tems les mêmes diſcours, ſans que mes queſtions aient pu l'interrompre, & ſans me donner d'autres lumières que ce que j'ai pu recueillir de ſes plaintes & de ſes exclamations. Hélas ! ai-je penſé, les

ſouffrances de Clémentine ont affecté auſſi la tête de cette pauvre fille.

Elle m'a quitté avec la même précipitation, de peur qu'on eût beſoin d'elle, & dans la crainte que le général ne la trouvât chez moi.

Les deux frères ſont arrivés preſqu'auſſi-tôt. Le général m'a pris la main avec une ſorte de politeſſe forcée. Nous avons, monſieur, m'a-t-il dit, beaucoup de grâces à vous rendre, pour nous avoir amené votre M. Lowther. Les chirurgiens anglois ſont-ils ſi fameux? Mais comme les guerriers de votre nation ſavent faire des bleſſures, ils ne doivent pas manquer d'artiſtes pour les guérir. Nous vous ſommes obligés auſſi d'avoir entrepris vous-même le voyage. Jéronimo en eſt déjà mieux. Puiſſe le ciel achever ſa guériſon! mais, hélas! notre malheureuſe ſœur! la pauvre Clémentine! je n'en eſpère plus rien.

Que je regrette, a dit le prélat, qu'on ne l'ait pas laiſſée à la garde de madame Bemont.

Le général, l'ayant enlevée lui-même de Florence, n'étoit pas diſpoſé à témoigner le même regret. Il y avoit des tempéramens, a-t-il interrompu, auxquels on auroit peut-être mieux fait de s'arrêter. Mais Daurana eſt une fille infernale; & madame de Sforce doit être déteſtée, pour avoir favoriſé ſes cruelles vues.

Il

Il a parlé de mon retour, dans des termes aſſez froids. Cependant, a-t-il dit, puiſque j'étois à Boulogne, & que ſa ſœur avoit paru ſouhaiter de me voir, on pouvoit permettre une entrevue, pour ſatisfaire ceux de la famille qui m'avoient invité à repaſſer en Italie; en quoi il admiroit d'autant plus ma complaiſance, qu'on n'ignoroit point que j'avois en Angleterre la ſignora Olivia; mais que d'ailleurs il eſpéroit peu....

Il s'eſt arrêté. Je n'ai pu retenir un regard d'indignation, mêlé de mépris : & ſans autre réponſe, je me ſuis tourné vers l'évêque, pour lui demander comment Jéronimo avoit paſſé la nuit. Aſſez bien, m'a répondu froidement le général même; mais je ſuis trompé, chevalier, ſi je n'ai remarqué dans vos yeux un air mépriſant. Mes yeux, ai-je répliqué, s'accordent toujours avec mon cœur. Il me ſemble, monſieur, que vous attachez peu de prix à mon intention; & je n'en attache pas plus à la peine de mon voyage, ſi vos réflexions ne tombent pas perſonnellement ſur moi. Si j'étois à Naples, monſieur, & chez vous-même, je vous dirois que dans cette occaſion vous ne rendez point aſſez de juſtice à l'envie d'obliger. Au reſte, je ne vous demande aucune faveur, qui ne

ſoit pour votre avantage autant que pour le mien.

Cher Grandiſſon ! s'écria l'évêque. Mon frère ! dit-il au général : ne m'avez-vous pas promis.... Pourquoi parler d'Olivia au chevalier ? Eſt-ce-là, monſieur, ce qui vous chagrine ? reprit le général, en s'adreſſant à moi. Je me garde bien de faire des réflexions qui puiſſent offenſer un homme de votre importance..... ſur-tout pour les dames, monſieur ! Un air de raillerie accompagnoit ce diſcours. Je me ſuis tourné vers l'évêque : vous voyez, lui ai-je dit, que votre frère a pour moi un fond inſurmontable d'averſion. Je me ſouviens qu'à Naples il me marqua des ſoupçons auſſi injurieux pour ſa ſœur que pour moi. J'ai cru les avoir détruits ; mais ſa mauvaiſe diſpoſition renaît. Cependant, tranquille comme je le ſuis dans mon innocence, il lui ſera difficile, par mille raiſons, de me faire ſortir des bornes.

Et de ces mille raiſons, chevalier, mon intérêt ſans doute en eſt une (d'un ton moqueur)?

Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais ne partons-nous pas, meſſieurs, pour aller voir le ſeigneur Jéronimo.

Non, a dit l'évêque, juſqu'à ce que je voie l'amitié plus ferme entre vous. Mon frère, don-

nez-moi votre main (en s'efforçant de la prendre). La vôtre, chevalier.

Diſpoſez de la mienne, ai-je répondu en la lui offrant. Il l'a priſé, & celle du général en même tems. J'ai fait un pas pour lui donner plus de facilité à les joindre; & ſaiſiſſant celle du général, qui ſembloit réſiſter encore: rendez-vous, monſieur, lui ai-je dit; acceptez l'offre d'un cœur ſincère. Faites-moi connoître, par une heureuſe expérience, ces grandes qualités que tout le monde vous attribue. Je demande votre amitié, parce que je trouve dans mon cœur un témoignage que je la mérite; & je ne l'y trouverois pas, ſi j'étois capable d'une baſſeſſe. Je ſerois fâché de paroître mépriſable à vos yeux; mais je ne le ſerai jamais aux miens.

Il a demandé à ſon frère s'il croyoit que cet air de ſupériorité fût ſupportable. J'ai répondu, que l'aveu qu'il en faiſoit me combloit d'honneur. L'évêque s'eſt hâté d'ajouter que je parlois avec nobleſſe; que mon caractère étoit connu, & qu'il eſpéroit de nous voir intimes amis. Il nous a preſſés d'accepter ce nom.

Pourquoi le diſſimuler? a repris le général: je ne puis ſoutenir que le chevalier ſe croie auſſi néceſſaire à ma ſœur, qu'on paroît ſe le perſuader dans ma famille.

Vous me connoiſſez peu, monſieur, lui ai-je répondu. Je ne fais point à préſent d'autres vœux que pour le rétabliſſement de votre ſœur & du ſeigneur Jéronimo. Si j'ai le bonheur d'y contribuer, ma joie ſeule eſt une récompenſe. Mais pour vous mettre l'eſprit en repos, & pour vous faire entrer dans les ſentimens que je déſire, je vous donne ma parole d'honneur (c'eſt une loi, monſieur, que je n'ai jamais violée), que quelques ſuccès que nous obtenions du ciel pour la maladie de votre ſœur, je n'accepterai la plus grande faveur qu'on puiſſe m'accorder, qu'avec le conſentement des trois frères, comme avec celui du père & de la mère. J'ajoute que ma propre fierté ne me permettroit pas d'entrer dans une famille où l'on ne penſeroit pas honorablement de moi, ni d'expoſer une femme que j'aime, au mépris de ſes plus proches parens.

Le général a paru ſatisfait de cette explication. C'eſt parler noblement, m'a-t-il dit: je vous demande la main, & je fais profeſſion d'être votre ami.

Que dites-vous de cet orgueil, mon cher docteur? Il ne peut digérer qu'un ſimple gentilhomme anglois, car c'eſt de cet œil qu'il me regarde, s'allie jamais avec ſa famille, quelque peu de vraiſemblance qu'il trouve lui-même

au rétabliſſement de ſa ſœur. D'ailleurs il aime beaucoup le comte de Belvédère, & toute la famille auroit été charmée d'une alliance avec lui.

Le prélat a paru fort ſatisfait de nous voir diſpoſés de part & d'autre à vivre en meilleure intelligence. Il m'en a d'autant moins coûté pour accorder quelque choſe à l'orgueil d'autrui, que madame Bemont avoit eu ſoin de m'y préparer. Le père même & la mère de cet eſprit hautain, craignoient beaucoup de ſon humeur; ils apprendront avec joie, que j'ai vaincu ſi facilement ſes préventions.

En ſe retirant, le général m'a pris la main & m'a dit d'un air enjoué : je ſuis marié, chevalier. Aux vœux que j'ai faits pour ſon bonheur, il a répondu qu'ils étoient inutiles, & qu'il étoit parfaitement heureux. Ma femme, a-t-il repris, eſt tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je ſuis ſans crainte, parce qu'elle eſt généreuſe, & que je ſerai toujours reconnoiſſant. Mais veillez ſur vous-même, chevalier; veillez ſur vous, je vous en avertis. Le moindre coup-d'œil ſera obſervé. Admirez-la, j'y conſens; & je vous défie de vous en défendre : mais je ſuis bien aiſe au fond qu'elle ne vous ait pas vu avant qu'elle fut à moi.

Les deux frères m'ont quitté avec d'autres marques d'amitié; & pour dernier compliment,

l'évêque m'a dit qu'il ſe félicitoit d'avoir déſormais trois frères. Je me diſpoſe à les ſuivre au palais della Porretta. Imaginez vous, cher docteur, avec quelle agitation.

LETTRE LXXI.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, lundi au ſoir, 26 mai.

JE ſuis revenu. J'arrive. Vous attendez de moi, cher docteur, un détail intéreſſant.

Je n'étois parti qu'après dîner, mais de fort bonne heure, dans la vue de pouvoir paſſer quelque tems avec mon cher Jéronimo. Il lui reſte de vives douleurs de ſa dernière opération. Cependant M. Lowther eſt tranquille, & n'en a pas moins d'eſpérance.

Lorſque je ſuis demeuré ſeul avec ce fidelle ami, il m'a dit qu'on ne lui avoit pas encore fait voir ſa ſœur; qu'il en concluoit qu'elle devoit être fort mal; mais qu'il ſavoit néanmoins qu'on la diſpoſoit à recevoir ma viſite. O cher Grandiſſon! s'eſt-il écrié dans un tranſport de tendreſſe; que je plains un cœur auſſi ſenſible, auſſi généreux que le vôtre! mais qu'avez-vous fait au général? Il m'aſſure qu'il vous admire, qu'il vous aime; & l'évêque m'en a fait des féli-

citations. Il ſait que rien ne pouvoit me cauſer plus de plaiſir.

Le général eſt entré dans le même inſtant. Il m'a ſalué avec tant d'amitié, que j'ai vu éclater la joie dans les yeux de Jéronimo. Dans quel état je viens de laiſſer ma ſœur ! nous a dit le général. Je ne ſais, chevalier, comment vous pourrez ſoutenir ce ſpectacle. Le prélat s'eſt fait voir auſſi-tôt : ô chevalier ! m'a-t-il dit en entrant, ma ſœur n'eſt ſenſible à rien. Elle ne connoît perſonne. Camille même eſt étrangère pour elle aujourd'hui. Dans leur premier mouvement, ils avoient oublié que ce récit pouvoit faire trop d'impreſſion ſur leur frère. Après l'avoir conſolé, ils m'ont propoſé de paſſer dans l'appartement de M. Lowther, qui eſt demeuré ſeul avec ſon malade.

La marquiſe nous y a joints, les yeux tout en larmes. Cette chère fille ne me connoît point, ne fait pas la moindre attention à moi. Je ne l'avois pas encore vue dans cette inſenſibilité pour ſa mère. Je lui ai parlé du chevalier Grandiſſon. Votre nom ne la réveille point : que penſer de cet étrange ſilence ? Camille lui a dit que vous devez la voir. Ma belle-fille lui a fait la même promeſſe. O chevalier ! c'en eſt fait ; elle a perdu entiérement la raiſon. Nous avons même été aſſez barbares pour eſſayer le nom de

Daurana ; elle n'en eſt point effrayée, comme elle l'a toujours été.

Camille eſt entrée, d'un air fort joyeux : ma maîtreſſe vient de parler. Je lui ai dit qu'elle devoit ſe préparer à voir le chevalier Grandiſſon, & que tout le monde, le général même, s'empreſſoit à le careſſer. Allez, m'a-t-elle répondu, vous ne me tromperez plus par des fables. C'eſt tout ce que j'ai pu tirer de ſa bouche.

On a conclu de ce changement, qu'elle pourroit me reconnoître lorſque je paroîtrois devant elle ; & nous ſommes paſſés dans le cabinet de la marquiſe. Le directeur m'avoit fait une peinture fort avantageuſe de la femme du général, que je n'avois pas encore vue ; & je ſavois du prélat, qu'avec tout le mérite de la marquiſe, elle avoit reçu, comme elle, une éducation françoiſe. Le marquis, le comte, le directeur & cette dame, dont j'ai réellement admiré les charmes, étoient dans le cabinet. Le général a pris ſoin lui même de me préſenter à ſa femme. Nous nous ſommes aſſis. On s'étoit propoſé, comme je l'ai remarqué, de réveiller l'attention de Clémentine, en me faiſant paroître devant elle aux yeux de toute l'aſſemblée. Mais j'ai demandé à la marquiſe s'il n'étoit pas à craindre qu'une compagnie ſi nombreuſe ne lui causât trop d'émotion. Plût au ciel, a répondu le mar-

quis, en ſoupirant, qu'elle pût être émue de quelque choſe ! Notre conférence, a dit la marquiſe, n'aura l'air que d'une converſation de viſite. Que n'avons-nous pas tenté, pour exciter ſon attention par d'autres voies ? Au reſte, a dit le prélat, nous ſommes ſes plus proches parens. Et nous ſommes bien aiſes, a dit le général, de faire nos obſervations. Elle eſt prévenue, a repris la marquiſe, ſur toutes les perſonnes qu'elle doit voir ici ; & j'ai donné ordre qu'elle ne ſoit accompagnée que de Laure & de Camille.

La chère Clémentine eſt entrée au même inſtant, appuyée ſur le bras de Camille, & ſuivie de Laure. Sa marche étoit lente & majeſtueuſe ; ſes yeux baiſſés. Elle étoit en robe noire & traînante. Un voile de gaze blanche couvroit ſon viſage. Quelle vive image de l'affliction !

Je n'ai pu me défendre d'une extrême émotion ; je me ſuis levé ; je me ſuis remis ſur ma chaiſe, & je me ſuis levé encore une fois, irréſolu, ne ſachant que faire ni que dire.

Elle s'eſt arrêtée au milieu du cabinet. Elle s'eſt tournée vers Camille, pour lui faire ajuſter ſon voile, mais ſans prononcer un mot, ſans lever les yeux devant elle, & ſans obſerver perſonne. J'allois m'avancer vers elle : le général

m'a retenu par la main. Demeurez, demeurez, cher Grandiſſon, m'a-t-il dit. Cependant votre ſenſibilité me charme. Elle vient ! elle marche vers nous !

Elle s'eſt approchée, les yeux à demi-fermés, & toujours baiſſés vers la terre. Sur un mouvement qu'elle a fait pour tourner vers la fenêtre, Camille lui a dit : ici, ici, mademoiſelle, & l'a menée vers un fauteuil qu'on avoit placé pour elle entre les deux marquiſes. Elle a ſuivi ſans réſiſtance. Elle s'eſt aſſiſe. Sa mère a pleuré. La jeune marquiſe a pleuré auſſi. Son père ſoupiroit, & détournoit ſes yeux d'elle. Sa mère lui a pris la main, en lui diſant : mon amour, regardez autour de vous. Je vous prie, madame, a dit le vieux comte, laiſſez-lui faire ſes propres obſervations. Elle a paru ſourde à ce que diſoient ſa mère & ſon oncle. Elle n'a pas même levé les yeux. Camille étoit debout derrière ſon fauteuil.

Le général s'eſt levé, avec un mélange de douleur & d'impatience, & s'eſt approché d'elle. Chère ſœur, lui a-t-il dit, en penchant la tête ſur ſon épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voyez votre père, votre mère, votre ſœur, & tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un ſourire. Il a pris ſa

main, que ſa mère avoit quittée pour s'abandonner à ſes propres émotions.

Elle a levé enfin la vue ſur lui, & faiſant comme un effort de complaiſance, elle a tâché de ſourire; mais l'air ſombre avoit pris une ſi forte poſſeſſion de tous ſes traits, qu'elle n'a pu marquer à ſon frère que le déſir de l'obliger. Son ſourire ſembloit plongé dans un nuage de triſteſſe. Pour marquer encore plus de complaiſance, elle a dégagé ſa main de celle de ſon frère, elle a jeté ſes regards des deux côtés; & diſtinguant celle de ſa mère, elle l'a priſe des deux ſiennes, en penchant la tête deſſus avec un mouvement de tendreſſe.

Le marquis s'eſt levé de ſa chaiſe, ſon mouchoir aux yeux. Chère fille! s'eſt-il écrié; ah! que je ne revoie jamais un ſourire de cette eſpèce! Il pénètre juſqu'ici, a-t-il ajouté, en appuyant la main ſur ſa poitrine.

Chère & obligeante ſœur, a repris le général, vous ne nous mépriſez donc pas? Mais voyez les pleurs que vous faites répandre. Voyez votre père. Il attend de vous un peu de conſolation. Sa douleur de votre ſilence...

Elle a jeté les yeux du côté où j'étois. Elle m'a vu: elle a treſſailli. Elle m'a regardé une ſeconde fois; elle a treſſailli encore: & quittant la main de ſa mère, pâliſſant & rougiſſant

tour-à-tour, elle s'eſt levée, elle a paſſé les deux bras autour de Camille.... O Camille ! c'eſt tout ce qu'elle a pu prononcer. Un torrent de larmes s'eſt ouvert le paſſage ; & toute l'aſſemblée, quoique vivement touchée, a trouvé du ſoulagement à les voir couler dans cette abondance. Je me ſerois précipité vers elle, je l'aurois priſe dans mes bras, ſans attention pour les témoins ; mais le général me retenant, m'a dit d'un ton qu'elle pouvoit entendre : cher Grandiſſon, demeurez aſſis. Si Clémentine n'a pas oublié ſon précepteur anglois, elle ſera charmée de vous revoir à Boulogne. O Camille ! a-t-elle interrompu, vous ne me trompiez point ! Je recommencerai à vous croire. C'eſt lui.... c'eſt lui-même, & ſe penchant ſur le ſein de cette fille, elle y a caché ſes larmes, qui continuoient d'inonder ſon viſage.

L'orgueil naturel du général s'eſt encore fait ſentir. Il m'a tiré à l'écart. Chevalier, m'a-t il dit, je ne vois que trop le pouvoir que vous avez ſur cette malheureuſe fille. Tout le monde le voit. Mais je me repoſe ſur votre honneur. Vous vous ſouvenez de ce que vous avez dit ce matin.... Juſte ciel ! ai-je interrompu, avec quelque émotion. J'ai eu néanmoins la force de m'arrêter ; & je me ſuis contenté de reprendre, avec un orgueil peut-être égal au ſien ; appre-

nez, monſieur, que l'homme à qui vous croyez cet avis néceſſaire, ſe qualifie d'homme d'honneur; & que vous le reconnoîtrez tel, vous & tout le reſte du monde. Cette réponſe a paru le déconcerter un peu. Je me ſuis éloigné, d'un air qui n'avoit rien de trop vif pour lui, mais qui l'auroit été trop pour tous les autres, ſi toute leur attention n'eut été tournée ſur Clémentine. Cependant nous n'avons point échappé à celle du prélat. Il eſt venu à nous, lorſque je quittois le général; & comme j'ai continué de m'éloigner, les deux frères ſont ſortis enſemble.

En rejoignant la compagnie, j'ai trouvé la chère Clémentine ſoutenue par les deux marquiſes, & ſuivie de Camille, en chemin, comme j'en ai jugé, pour ſortir du cabinet. Elle s'eſt arrêtée en m'appercevant près d'elle. Ah! chevalier. Elle n'a dit que ces deux mots; & penchant la tête ſur le ſein de ſa mère, elle a paru prête à s'évanouir. J'ai pris une de ſes mains qui pendoit ſans mouvement ſur ſa robe, & mettant un genou à terre, je l'ai preſſée de mes lèvres. Je me ſentois pénétré de tendreſſe, quoiqu'une minute auparavant j'euſſe éprouvé des mouvemens d'une autre nature. Clémentine a jeté ſur moi des yeux languiſſans, avec un air de ſatisfaction qu'on ne lui avoit pas remarqué

depuis long tems. Je n'ai pu prononcer un mot de plus. Je me ſuis levé. Elle a continué de marcher vers la porte ; & lorſqu'elle y eſt arrivée, elle a tourné la tête en arrière, pour me regarder auſſi long-tems qu'elle l'a pu. Je ſuis demeuré comme immobile, juſqu'à ce que le vieux comte, me tirant la main, & prenant en même tems celle du directeur, qui ſe trouvoit proche de lui, nous a dit qu'on ne pouvoit plus ſe tromper ſur la nature du mal, & que le remède n'étoit plus incertain. Mais chevalier, a-t-il ajouté, vous deviendrez catholique ! le directeur l'a ſecondé par des ſouhaits fort ardens. Auſſi-tôt la jeune marquiſe a reparu, les yeux gros de larmes. On a rejeté mes ſoins, nous a-t-elle dit ; ma ſœur eſt dans un nouvel accès : & ſe tournant vers moi ; ah ! monſieur, vous êtes... mais de quoi vous accuſer ? Je ne vois que trop ce que vous avez vous-même à ſouffrir.

Le général eſt entré en même tems avec le prélat. A préſent, mon frère, a dit le dernier, ſi ce n'eſt pas de la généroſité, c'eſt de la juſtice que je vous demande. Le chevalier conviendra, j'en ſuis sûr, qu'il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oui, monſieur, ai-je répondu ; mais il n'eſt pas moins vrai que les propos du général étoient hors de ſaiſon. Peut-être, a dit aſſez doucement le général. Je me ſuis tourné

vers lui : un aveu juſte, monſieur, eſt un glorieux triomphe. Je me donne hardiment pour un homme incapable de baſſeſſe, qui ne mollira point ſur l'honneur, mais qui prend droit du témoignage de ſon propre cœur, pour ſouhaiter d'être regardé dans cette famille comme un ami déſintéreſſé. Pardon, meſſieurs, ſi je mets quelque air de hauteur dans mon langage. Ne l'attribuez qu'à l'éloignement que j'ai pour toute ſorte de témérité dans mes actions; mais je me ſens le cœur pénétré de mille choſes qui n'ont pas toujours fait, je le dis avec chagrin, la même impreſſion ſur le vôtre.

Quoi? Grandiſſon, m'a dit aſſez fièrement le général, vous allez juſqu'aux reproches?

Il n'en eſt pas beſoin, ai-je répliqué, ſi vous en ſentez la juſtice. Mais en vérité, ou vous me connoiſſez mal, ou vous vous oubliez vous-même. A préſent, monſieur, que je me ſuis expliqué avec franchiſe, je ſuis prêt à vous faire des excuſes pour tout ce que vous avez pu trouver d'offenſant dans la manière : & prenant bruſquement ſa main, quoiqu'avec ardeur, plutôt qu'avec rudeſſe; acceptez mon amitié, monſieur, & comptez que je mériterai la vôtre.

Il a regardé ſon frère. Apprenez-moi, lui a-t-il dit, quelle réponſe je dois faire à cet étrange homme? Prendrai-je l'air chagrin ou content?

Ah! ſoyez content, & ne prenez point d'autre air, a répondu le prélat.

Il m'a embraſſé, en me diſant que je l'emportois; qu'il s'étoit alarmé à contre-tems, & que j'avois marqué trop de chaleur, mais qu'il falloit nous pardonner mutuellement. Sa femme a paru incertaine, ſans pouvoir deviner ce qui donnoit occaſion à ce renouvellement d'amitié. Le vieux comte & le directeur n'en ont pas été moins ſurpris. Le marquis avoit quitté le cabinet.

Nous nous ſommes aſſis, & nous avons raiſonné diverſement ſur la ſituation de notre chère malade. Mais je ne doute point que ſi cette entrevue avoit été ménagée avec moins de ſurpriſe pour elle, on ne lui eût épargné les accès qui nous ont tenus en alarme, ſur la deſcription de la jeune marquiſe. Enfin, Camille eſt venue avec l'heureuſe nouvelle qu'elle commençoit à revenir, & que ſa mère, pour l'obliger, lui promettoit volontairement que la permiſſion de la voir ne me ſeroit pas refuſée.

J'ai pris cette occaſion pour remettre à la jeune marquiſe les conſultations des médecins d'Angleterre. Le prélat eſt paſſé dans l'appartement de Jéronimo, qu'il jugeoit fort impatient de ſavoir le réſultat de cette première entrevue, & dans la réſolution, comme il me l'a témoigné, de

ne

ne lui rien apprendre des petites vivacités auxquelles nous nous étions échappés, le général & moi. Mon eſpérance, cher docteur, eſt de tirer parti, pour mon propre avantage, de l'orgueil & de la chaleur de ce jeune emporté; car ne ſuis-je pas ſujet au même défaut? O! cher ami, combien n'ai-je pas regretté d'avoir manqué de modération avec Ohara & Salmonet, dans une occaſion où leur folle violence ne m'obligeoit qu'à les faire congédier par mes domeſtiques? Cependant il eſt vrai que ſi je ſouffrois ici trop patiemment les injures de ces eſprits hautains, qui ſe croient d'un rang ſupérieur au mien, & d'un homme d'épée, moi qui me fais un principe de ne tirer la mienne que pour ma défenſe, je ſerois expoſé à des inſultes qui me jetteroient continuellement dans les difficultés que je ſouhaite d'éviter.

J'ai accompagné le général & ſa femme chez Jéronimo, à qui l'intérêt qu'il prend au rétabliſſement de ſa ſœur, & l'eſpoir qu'on lui avoit donné d'une heureuſe révolution, faiſoit oublier généreuſement ſes propres maux. Comme il n'y avoit aucune apparence que je puſſe la revoir de tout le jour, le général m'a propoſé d'aller paſſer deux heures au *Caſino*, lieu d'aſſemblée, où vous ſavez qu'on trouve le ſoir tout ce qu'il y a de perſonnes de diſtinction à Boulogne. Mais

je me ſuis excuſé. L'inquiétude dont j'étois rempli pour un frère & une ſœur que leurs diſgrâces me rendent ſi chers, m'a fait prendre le parti de me retirer à mon logement.

LETTRE LXXII.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

Mardi au ſoir.

J'AVOIS paſſé une fort mauvaiſe nuit, & je me trouvois ſi indiſpoſé ce matin, que je m'étois borné à faire demander des nouvelles du frère & de la ſœur, dans le deſſein de prendre un peu de repos juſqu'après-midi. Mais la marquiſe s'eſt ſervie de mon meſſager même pour me faire dire qu'elle ſouhaitoit de me voir ſur le champ. Je n'ai pas balancé à lui obéir. Clémentine avoit demandé s'il étoit vrai qu'elle m'eut vu, & ſi ce n'étoit pas un ſonge. On avoit pris cette queſtion pour un bon augure, dont on vouloit me faire partager la joie.

J'ai rencontré le général dans l'appartement de Jéronimo. Il a remarqué que je n'étois pas en bonne ſanté. M. Lowther a propoſé de me tirer du ſang. J'y ai conſenti. Enſuite j'ai vu panſer les plaies de mon ami. Les chirurgiens

n'ont pas mal jugé des apparences. Deux médecins, amenés par le prélat, nous ont dit qu'ayant examiné les conſultations angloiſes, ils approuvoient une partie des méthodes preſcrites; & l'on eſt convenu de les ſuivre.

A mon arrivée, Clémentine étoit renfermée dans ſon appartement. Ses terreurs avoient recommencé par les cruautés de ſa couſine; & dans cet état, on n'avoit pas cru que je duſſe la voir. Mais étant devenue plus tranquille, elle a paſſé dans le cabinet de ſa mère. Le général & ſa femme s'y ſont rendus, & l'on m'a fait avertir que je pouvois paroître.

Clémentine, lorſque je ſuis entré, étoit aſſiſe près de Camille, la tête appuyée ſur le bras de cette femme, en ſilence, & comme occupée de ſes réflexions. Le bruit de ma marche & de mes révérences lui a fait lever la tête. Elle m'a regardé; & jetant le bras autour du cou de Camille, elle a caché pendant quelques momens ſon viſage. Enſuite le tournant vers moi, avec quelque air de confuſion, elle a retiré ſes mains, elle s'eſt tenue debout, elle m'a regardé d'un œil ferme. Cependant ſes regards ſe partageoient tour-à-tour entre Camille & moi, & ſembloient marquer de l'irréſolution. A la fin, quittant Camille, elle eſt venue vers moi d'un pas lent; mais tournant tout d'un coup, elle s'eſt précipitée

vers ſa mère; & lui paſſant un bras autour du cou, l'autre levé, elle a recommencé à me regarder, comme s'il lui étoit reſté quelque doute de ce qu'elle avoit vu. Elle ſembloit murmurer quelque choſe à ſa mère, mais trop confuſément pour être entendue. Elle s'eſt avancée enſuite vers ſa belle-ſœur, qui a ſaiſi ſa main lorſqu'elle l'a vue près d'elle, & qui la lui a baiſée. Elle a marché juſqu'au général, près duquel j'étois aſſis, & qui m'avoit prié d'obſerver tous ſes mouvemens. Elle eſt demeurée debout proche de lui; & ſans lui dire un mot, elle m'a regardé long-tems avec une douce incertitude.

Tant d'avances qu'elle avoit comme dérobées ſur moi, ne m'ont pas laiſſé la force de me faire une plus longue violence. Je me ſuis levé; & ſaiſiſſant une de ſes mains, voyez, mademoiſelle, lui ai-je dit un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre précepteur. Ne remettez-vous pas le reconnoiſſant Grandiſſon, que toute votre famille honore de quelque amitié.

Oh! je vous remets. Oui, oui, n'en doutez pas. Tout le monde s'eſt réjoui de l'avoir entendu parler. Mais, a-t-elle repris, qu'êtes-vous devenu depuis ſi long tems?

J'ai fait le voyage d'Angleterre, mademoiſelle,

& j'en ſuis revenu depuis peu pour vous voir, vous & votre cher Jéronimo.

Jéronimo! en levant une main, ſans retirer celle que je tenois dans les miennes. Pauvre Jéronimo!

Béniſſons le ciel! a dit le général, je vois quelque lueur d'eſpérance. Les deux marquiſes ont pleuré de joie.

Votre Jéronimo, mademoiſelle, ce tendre frère, commence à donner d'heureuſes eſpérances. L'aimez-vous?

Si je l'aime! mais de quoi eſt-il queſtion? Il me ſemble que je ne vous entends point.

A préſent que vous êtes rétablie, Jéronimo va ſe croire heureux.

Suis-je rétablie?... Ah! monſieur....

Mais ſecourez-moi, ſecourez-moi, chevalier! en criant d'une voix foible, & regardant autour d'elle avec une apparence d'affliction & de terreur.

C'étoit l'idée de ſa cruelle couſine qui revenoit troubler ſon imagination. Je lui ai promis mon ſecours, & je l'ai aſſurée auſſi de celui du général. Ha! vous ne ſavez pas, m'a-t-elle dit, avec quelle barbarie j'ai été traitée. Mais vous allez être mon défenſeur. Venez-vous aſſeoir proche de moi. Je vous apprendrai ce que j'ai ſouffert. Elle eſt retournée avec précipitation ſu

ſa chaiſe. Je l'ai ſuivie. Elle m'a fait ſigne de me placer près d'elle : vous ſaurez donc, chevalier.... elle s'eſt interrompue. Ah! ma tête! en y portant la main. Je ne ſais ce qui m'arrive. Mais il faut que vous me quittiez. Je ſuis mal. Quittez-moi. Je ne me connois pas moi-même. Enſuite me regardant d'un air effrayé : vous n'êtes pas le même à qui je parlois.... Qui êtes-vous, monſieur? Elle a pouſſé un cri foible ; & paſſant ſes bras autour de Camille, elle a caché encore une fois la tête dans ſon ſein.

Je n'ai pu ſoutenir ce ſpectacle. N'ayant pas été bien de tout le jour, c'étoit trop pour ma ſituation. Je me ſuis levé pour ſortir. Ne ſortez point, chevalier, m'a dit le général en s'eſſuyant les yeux. Mais je n'ai pas laiſſé de quitter le cabinet, pour me rendre à l'appartement de M. Lowther, & ne l'y trouvant point, je m'y ſuis renfermé. Je ne puis vous repréſenter, cher docteur, combien j'avois le cœur oppreſſé. Cependant un peu de ſolitude m'ayant remis, je ſuis paſſé chez Jéronimo, où j'ai vu entrer au même inſtant le général, qui ſans pouvoir prononcer un mot, m'a pris par la main, & m'a conduit avec le même ſilence au cabinet de ſa mère. En y arrivant, il m'a dit que ſa ſœur me demandoit; qu'elle s'affli-

geoit de mon départ ; qu'elle craignoit de m'avoir offenſé, & que c'étoit peut-être une heureuſe marque.

Nous ſommes entrés. Elle étoit entre les bras de ſa mère, qui la careſſoit, en pleurant ſur elle. Voici le chevalier, ma chère fille, vous n'avez rien fait qui ait pu l'offenſer. Elle a quitté les bras de ſa mère. Je me ſuis approché d'elle. Tantôt, m'a-t-elle dit, j'ai cru que ce n'étoit pas vous qui étiez aſſis proche de moi ; mais après votre départ, j'ai reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous. Pourquoi vous êtes-vous retiré ? vous ai-je cauſé quelque déplaiſir ?

Vous n'en êtes pas capable, mademoiſelle ; mais vous m'avez ordonné de vous quitter, & j'ai dû vous obéir.

Fort bien (en regardant ſa mère). Mais que lui dirai-je, madame ? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s'avançant d'un air empreſſé vers ſa belle-ſœur ; vous me promettez, madame, de ne rien dire contre moi à ma couſine Daurana. La jeune marquiſe a répondu, en prenant ſa main, qu'elle haïſſoit Daurana, & qu'elle n'aimoit que ſa chère Clémentine.

Oh ! je ne lui ſouhaite la haine de perſonne ! .... & ſe baiſſant vers moi, elle m'a

demandé qui étoit cette dame. Le général s'eſt réjoui de cette queſtion : c'étoit la première fois qu'elle avoit paru faire attention à ſa belle-ſœur, & qu'elle avoit demandé qui elle étoit, quoiqu'elle en reçut des marques continuelles de tendreſſe.

Je lui ai dit que cette dame étoit ſa ſœur, & la femme du général ſon frère.

Ma ſœur! quelle apparence! comment ne l'aurois-je pas ſu juſqu'à préſent?

Votre ſœur, mademoiſelle, par ſon mariage avec votre frère aîné.

Je n'y comprends rien. Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit? Je vous ſouhaite, madame, toute ſorte de bonheur. Daurana n'a pas voulu me reconnoître pour ſa couſine. M'avouerez-vous pour votre ſœur?

La jeune marquiſe l'a ſerrée dans ſes bras.

Ma ſœur, mon amie, ma chère Clémentine! nommez-moi votre ſœur, & je ne demande rien de plus pour être heureuſe!

Combien d'étranges événemens, a-t-elle repris avec un air d'attention ſur elle-même! & ſe tournant vers le général, elle lui a demandé un moment d'entretien. Il l'a menée par la main à l'autre bout du cabinet. Qu'on ne nous entende point, lui a-t-elle dit (mais aſſez haut néanmoins pour être entendue). Qu'avois-je à vous

dire ? j'avois quelque choſe de preſſant..... dont je ne me ſouviens point..... Eh bien, chère ſœur, vous vous le rappellerez, lui a répondu le général. Ne vous hâtez point. Votre nouvelle ſœur vous aime. C'eſt la meilleure de toutes les femmes, la joie de ma vie. Aimez-la, chère Clémentine.

Oh ! je l'aimerai. N'ai-je pas de l'amitié pour tout le monde.

Mais il faut l'aimer plus que tout autre femme, excepté la meilleure des mères. C'eſt mon épouſe, c'eſt votre ſœur ; elle vous aime tendrement, vous & notre cher Jéronimo.

Et n'aime-t-elle perſonne de plus ?

Qui voudriez-vous qu'elle aimât encore ?

Je ne ſais ; mais ne doit-on pas aimer tout le monde ?

Elle aimera tout ce que vous aimez ; car elle eſt la bonté même.

C'eſt ce que je demande. Je vous promets de l'aimer, à préſent que vous me l'avez fait connoître. Mais je me doute, monſieur.....

De quoi, chère ſœur ?

Je ne ſais : mais dites-moi, monſieur, qu'eſt-ce qui ramène ici le chevalier Grandiſſon ?

Le déſir de vous voir, de voir votre père,

votre mère, Jéronimo; de nous voir tous, & de ſervir à nous rendre heureux les uns dans les autres.

Quelle bonté! n'avez-vous pas cette opinion de lui? Il a toujours été le meilleur des hommes. Et vous, mon frère, êtes-vous heureux?

Je le ſuis; & je le ſerois bien plus, ſi vous l'étiez, vous & Jéronimo.

Mais, hélas! vous en déſeſpérez.

A dieu ne plaiſe! chère ſœur. Le chevalier a pris ſoin de nous amener un chirurgien fort habile: qui ſe promet de guérir Jéronimo.

Eſt-il vrai? & pourquoi ne l'a-t-il pas amené plutôt?

Cette queſtion m'a paru cauſer un peu d'embarras au général. Cependant ſa généroſité lui a fait répondre qu'on avoit eu tort, qu'on n'avoit pas pris les bonnes méthodes, & qu'il regrettoit qu'on n'en eût pas cru d'abord le chevalier Grandiſſon.

Elle a levé une main avec une eſpèce d'admiration. Bon dieu! combien de choſes ſe ſont paſſées! monſieur, monſieur, je ſuis à vous dans l'inſtant; & ſans lui laiſſer le tems de répondre, elle a couru vers la porte. Camille l'a ſuivie, en lui demandant où elle alloit. Oh! puiſque vous êtes là, Camille, vous irez auſſi

bien que moi; & mettant la main ſur ſon épaule, allez, lui a-t-elle dit, chercher le père Mareſcotti; dites-lui..... elle s'eſt arrêtée: enſuite, reprenant, dites-lui que j'ai la plus heureuſe idée du monde..... & que je me recommande à ſes prières.

Elle s'eſt rapprochée de ſa mère; elle a pris ſa main, qu'elle a baiſée; & la paſſant ſur ſon front & ſur ſa joue avec une douceur enfantine, elle lui a demandé ſa tendreſſe. Vous ne ſavez pas, madame, a-t-elle ajouté, & j'ignore auſſi ce qui ſe paſſe dans ma tête. Que votre chère main me guériſſe! elle a recommencé à paſſer la main de ſa mère ſur ſon front; enſuite elle l'a placée ſur ſon cœur. La marquiſe, baiſant mille fois ſa tendre fille, a mouillé ſon viſage de ſes pleurs.

Camille a demandé au général, s'il falloit faire appeler le père Mareſcotti. Non, lui a-t-il dit, à moins qu'elle ne vous renouvelle ſes ordres: peut-être l'a-t-elle déjà oublié. En effet, elle n'a plus parlé du père Mareſcotti. La marquiſe s'imagine qu'il lui reſte quelque ſouvenir confus de l'ancienne prévention que le général & ce père avoient contre moi, & que me voyant réconcilié avec le premier, elle a ſouhaité auſſi ma réconciliation avec l'autre.

J'ai cru vous devoir, mon cher docteur, ce

détail des agitations d'une ſi chère perſonne dans nos deux premières entrevues. Tout le monde en conçoit déjà de meilleures eſpérances. A préſent que, par une révolution ſi ſurprenante, elle eſt ſortie du profond ſilence où elle étoit comme enſévelie, & qu'elle commence à ſuivre un diſcours, quoiqu'avec fort peu de liaiſon, nous avons jugé qu'il eſt important de ne pas la fatiguer par de trop longs entretiens. Camille a reçu ordre de l'amuſer dans ſon appartement, & de ne lui rien propoſer que de flatteur pour ſon imagination. Je lui ai demandé la permiſſion de me retirer : elle m'a répondu : mais je vous reverrai donc avant votre retour en Angleterre ? Sans doute, & très-ſouvent, lui a dit le général. Elle eſt ſortie fort ſatisfaite avec Camille.

Nous ſommes paſſés dans l'appartement de Jéronimo, que la jeune marquiſe a réjoui beaucoup par le récit de ce qui s'étoit paſſé. Ce généreux ami vouloit que cet heureux changement ne fût attribué qu'à ma préſence ; & le général a proteſté qu'à l'avenir il entreroit avec joie dans toutes les réſolutions qui ſeroient priſes de concert pour la guériſon de ſa ſœur.

Le vieux comte & l'aîné de ſes fils ſont retournés ce ſoir à Urbin. Ils ſont venus me faire leurs adieux chez moi ; & le père m'a

répété qu'il ſe flattoit toujours de me voir bon catholique.

N. B. *Pluſieurs lettres ſuivantes contiennent non-ſeulement de nouvelles entrevues du chevalier & de Clémentine, & par conſéquent de nouveaux détails, par leſquels il ſe propoſe, dit-il, pour en juſtifier l'extrême longueur, de faire voir les progrès du changement; mais encore des réponſes au docteur Barlet, ſur diverſes affaires, qui n'ont d'intéreſſant qu'un rapport général au caractère du héros. L'inépuiſable auteur oublie ſouvent que le goût de ſes lecteurs n'eſt pas toujours conforme au ſien, & que la vraiſemblance même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidens, ne ſuffit pas pour ſoutenir l'intérêt. Cependant il revient quelquefois au nœud, comme dans la lettre ſuivante.*

LETTRE LXXIII.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 13 & 24 juin.

LE comte della Porretta & ſes deux fils revinrent hier d'Urbin, pour ſe réjouir de nos eſpérances, qui augmentent de jour en jour. J'ai cru remarquer aujourd'hui dans le viſage de la marquiſe un air de réſerve que je n'y avois pas vu juſqu'à l'arrivée du comte, ou plutôt une ſorte de complaiſance qui m'a paru trop civile pour une amitié telle que la nôtre. Vous ſavez, mon cher docteur, que je n'apperçois jamais de nuage ſur le front d'un ami, ſans en chercher auſſi-tôt la cauſe, dans l'eſpérance de pouvoir contribuer à l'éclaircir. J'ai demandé à la marquiſe un moment d'entretien particulier.

Elle n'a pas fait difficulté de me l'accorder au premier mot. Mais après m'avoir laiſſé le tems de lui ouvrir mon cœur, elle m'a demandé ſi le père Mareſcotti, qui a pour moi, m'a-t-elle dit, toute la tendreſſe d'un père, ne pouvoit être préſent à notre converſation. Cette queſtion m'a ſurpris. Cependant j'ai répondu que j'y conſentois volontiers.

Elle l'a fait appeler. Il eſt venu ſur le champ.

Un tendre intérêt, & je ne ſais quelle réſerve que j'ai cru lire auſſi ſur ſon viſage, m'ont fait juger qu'il n'ignoroit pas les diſpoſitions de la marquiſe, & qu'il comptoit d'être appelé, ou d'avoir quelque part à cette explication, quand je ne l'aurois pas demandé.

J'ai répété devant lui ce que j'avois déjà dit à la marquiſe de mon inquiétude ſur le changement que je croyois remarquer, depuis le jour précédent, ſur un viſage où je n'avois jamais vu que de la bonté. Chevalier, m'a-t-elle répondu, ſi vous ne vous croyez pas tendrement aimé de toute notre famille à Naples, à Urbin, comme à Boulogne, vous êtes fort éloigné de nous rendre juſtice. Elle s'eſt étendue alors ſur ce qu'elle a nommé leurs obligations; elle les a fort exagérées. Je lui ai proteſté que je n'avois pu faire moins, pour répondre aux ſentimens de mon propre cœur. C'eſt à nous, a-t-elle repris, que vous devez laiſſer le ſoin d'en juger; & de grâce, ne nous croyez pas capables d'ingratitude. Nous commençons à voir renaître avec joie toutes nos eſpérances pour une chère fille, après l'avoir vue dans une extrêmité dont il y a peu d'exemples. En honneur, en juſtice, & par toutes les loix de la reconnoiſſance, elle doit être à vous, ſi vous la demandez aux conditions que vous nous avez autrefois propoſées.

C'eſt mon ſentiment, a dit le père, en baiſſant la tête.

Que puis-je ajouter ? a continué la marquiſe. Nous ſommes tous dans un mortel embarras. On me charge d'une commiſſion qui m'afflige. Soulagez mon cœur, chevalier, en m'épargnant une plus longue explication.

Il n'en eſt pas beſoin, madame. Je crois vous entendre. L'ingratitude ne ſera jamais un reproche que je puiſſe faire à votre famille. Vous, mon père, dites-moi (ſuppoſé, du moins, que vous puiſſiez faire en ma faveur ce que je ferois pour vous), ſi vous étiez à ma place (& vous ne ſauriez être plus convaincu de votre religion que je le ſuis de la mienne), dites-moi ce que vous feriez, & par conſéquent ce que vous jugez que je dois faire.

Le père m'a répondu qu'il ne pouvoit admettre une ſuppoſition de cette nature ; mais eſt-il poſſible, a-t-il repris, que l'erreur puiſſe avoir ſur un eſprit raiſonnable la même force que la vérité ?

Vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, que cette queſtion ſe réduit à rien, & que j'ai le même droit de vous la faire à mon tour. Mais continuons nos prières pour l'heureuſe fin qui nous intéreſſe tous, pour le parfait rétabliſſement de de notre chère Clémentine. Vous êtes témoin, madame,

madame, que je ne cherche point à me faire valoir auprès d'elle. Vous voyez avec quel reſpect je me conduis. Dans ſes plus affligeantes rêveries, vous ne remarquez rien qui puiſſe vous faire juger qu'elle penſe au mariage. Je n'ai, comme je me ſouviens de vous l'avoir déjà dit, qu'un ſeul déſir à préſent, c'eſt de la voir parfaitement rétablie.

Que dire, mon père? que répondre, a repris la marquiſe, en le regardant d'un air affligé. Et ſe tournant vers moi : mais vous, chevalier, aidez-nous de votre conſeil. Vous connoiſſez notre ſituation. Hélas! ne nous ſoupçonnez pas d'ingratitude. Nous ſommes perſuadés que le ſalut de notre chère fille eſt en danger. Si Clémentine eſt à vous, elle ne ſera pas long-tems catholique. Encore une fois, aidez-nous.

C'eſt votre généroſité, madame, qui vous alarme ſi tôt pour l'intérêt de votre fille & pour le mien. Vous dites qu'elle eſt à moi, ſi j'inſiſte aux conditions que j'ai propoſées. Le général a ma parole que ſans le conſentement des trois frères, comme ſans le vôtre, madame, je n'éléverai jamais mes vues à l'honneur de votre alliance; & je vous ai déclaré, à vous-même, que je me regardois comme lié, mais que je vous reconnoiſſois libres. Si vous jugez qu'en avançant vers ſa guériſon, Clémentine puiſſe être portée

plus loin que vous ne le déſirez, par un ſentiment de reconnoiſſance pour des ſervices ſuppoſés, approuvez que mes viſites diminuent par degrés; c'eſt un moyen de la dégager dans ſes propres idées, en lui faiſant reconnoître que j'aurai ſervi moins qu'elle ne penſe à ſon rétabliſſement. J'ai promis au général de lui rendre une viſite à Naples. Mon abſence peut durer trois ſemaines, & je me tiendrai toujours prêt à revenir au premier ordre. Suſpendons toutes ſortes de réſolutions, juſqu'à la fin de ce terme; & faites fond ſur l'honneur d'un homme qui vous aſſure encore qu'il ſe regarde comme lié, & qu'il vous reconnoît libres.

Ils ſe ſont regardés tous deux, ſans me faire aucune réponſe.

Que penſez-vous, madame, de cette propoſition? Qu'en dites-vous, mon père? Si je pouvois imaginer quelque choſe de plus déſintéreſſé, je vous le propoſerois de même.

Le docteur m'a dit que j'étois un homme étonnant. La marquiſe s'eſt plainte de manquer d'expreſſions. Elle a pleuré. Elle a pris le ſort à partie. Je n'ai pu manquer d'être extrêmement ſenſible à ſon affection: cependant j'ai dit en moi-même, avec un chagrin peut-être trop viſible: quand, quand trouverai-je le retour que mon cœur orgueilleux croit mériter? Mais mon orgueil

même, dois-je lui donner ce nom? eſt venu à mon ſecours. Ciel, je te rends grâce, ai-je penſé, de m'avoir donné la force de remplir ce qui m'eſt dicté par la conſcience & l'humanité, ſans égard pour d'autres loix. Le père m'a vu fort touché. J'avois les larmes aux yeux. Il s'eſt retiré, pour cacher ſa propre émotion. La marquiſe, encore plus pénétrée, m'a nommé le plus généreux des hommes. J'ai pris reſpectueuſement congé d'elle, & je ſuis entré chez Jétonimo.

Lorſque je penſois à le quitter, pour aller tenter chez moi de calmer un peu mes agitations, le marquis, le comte & le prélat m'ont fait prier de paſſer dans l'appartement de la marquiſe, où ils étoient avec le père Mareſcotti, qui leur avoit appris ce qui s'étoit paſſé dans notre entretien. Le prélat s'eſt levé; & m'embraſſant: cher Grandiſſon, m'a-t-il dit, que je vous admire! pourquoi, pourquoi ne pas vouloir que je puiſſe vous nommer mon frère? Un prince qui s'offriroit pour ma ſœur, ſi vous étiez catholique..... Que ne le voulez-vous? a interrompu la marquiſe, les mains & les yeux levés. Vous ne le voulez, vous ne le pouvez donc pas? m'a dit le comte. Le marquis m'a pris la main. Il a loué le déſintéreſſement de ma conduite. Il a fort approuvé la propoſition d'une abſence; mais il

m'a repréſenté que je devois entreprendre moi-même le ménagement de ce projet, non-ſeulement avec Clémentine, mais du côté de Jéronimo, dont le cœur reconnoiſſant s'affligeroit du ſeul ſoupçon que l'idée en fût venue d'eux. Toutes nos meſures ſeront ſuſpendues; & la ſanté de Clémentine ſe fortifiant, nous abandonnerons le reſte à la conduite du ciel.

Je ſuis retourné chez Jéronimo, à qui j'ai communiqué le deſſein où j'étois de partir pour Rome & pour Naples, ſuivant la parole que j'en avois donnée au général & à ſa femme. Il m'a demandé ce que deviendroit ſa ſœur dans l'intervalle, & s'il n'y avoit rien à craindre pour nos eſpérances? Je ne partirai pas, lui ai-je dit, ſans l'approbation de Clémentine. Sa guériſon doit être l'ouvrage du tems. Si j'y ſuis auſſi néceſſaire que l'amitié vous le perſuade, de courtes abſences, & l'attente qu'elles peuvent exciter, auront plus de force pour ſoutenir ſon attention, que de continuelles viſites. Mais, a-t-il repris, ne trouvez-vous pas d'objection de la part de mon père, de ma mère & de mon frère? ne ſont-ils pas alarmés pour Clémentine? Je lui ai répondu qu'après nous être expliqués ſur mon départ, ils jugeoient auſſi qu'un peu d'abſence pouvoit exciter ſon attention. Il s'eſt rendu à des raiſons ſi plauſibles, en me recom-

mandant de ménager avec ſoin la délicateſſe de ſa ſœur.

N. B. *L'entrepriſe de faire conſentir Clémentine à ſon voyage, réuſſit par les ménagemens qu'il y apporta, & dont l'auteur ne nous épargne aucune circonſtance. Le chevalier part, non-ſeulement pour Rome & Naples, mais auſſi pour Florence, dans le deſſein d'engager madame Bemont à venir paſſer quelque tems à Boulogne. Il avertit le docteur Barlet que dans le mouvement du voyage, il ſera peut-être quelques ſemaines ſans lui écrire. En effet, cet intervalle eſt occupé ici par diverſes lettres de miladi G... à miſs Byron, qui contiennent le récit de ſes querelles avec ſon mari, & d'autres incidens domeſtiques. On doit être averti que miſs Byron étoit retournée dans ſa famille. Miladi G... qui ne peut vivre ſans elle, prend à la fin le parti de s'y rendre auſſi; & de-là elle écrit à ſa ſœur miladi L... tout ce qu'elle voit d'agréable autour d'elle; c'eſt-à-dire les excellentes qualités des parens de ſon amie, & les plaiſirs qu'on ne ceſſe pas de lui procurer. La langueur de miſs Byron eſt décrite avec tout l'intérêt d'une vive amitié. Son mal n'eſt inconnu à perſonne, & la vertueuſe nobleſſe de ſes ſentimens le fait reſpecter. Enfin trois lettres du chevalier arrivent au docteur Barlet.*

LETTRE LXXIV.

Le chevalier GRANDISSON *à M.* BARLET.

Florence, 5 & 16 juillet.

JE ne compte pas moins de trois ſemaines, depuis la date de ma dernière lettre ; mais cet intervalle n'a pas été ſans agrément pour moi. J'ai reçu des nouvelles de tous mes amis d'Angleterre & de France ; & celles qui me ſont venues de Boulogne par le prélat, le père Mareſcotti & M. Lowther, ont toujours été des plus heureuſes. Le prélat me marque particulièrement qu'on attribue aux favorables progrès de la ſanté du frère, l'eſpérance dont on ſe flatte à préſent de voir la ſœur bientôt rétablie.

J'ai paſſé quinze jours à Naples & à Portici. Le général & ſa femme ſe ſont fait une étude continuelle de m'obliger. A mon arrivée, le général étant entré avec moi dans quelqu'explication ſur mes vues, je lui fis la même réponſe qu'à ſa mère. Il en parut ſatisfait. En nous ſéparant, il m'embraſſa, comme ſon frère & ſon ami, avec des excuſes fort tendres pour l'animoſité dont il n'avoit pu ſe défendre contre moi, & la promeſſe formelle de ſe déterminer

par le choix de ſa ſœur, ſi le ciel nous accordoit ſon rétabliſſement. Sa femme n'a pas été plus réſervée dans les témoignages de ſon eſtime. Elle m'a dit ouvertement, que ſes plus ardens déſirs, après la ſanté de Clémentine, étoient de pouvoir me donner le nom de frère.

Quelle ſera donc ma deſtinée, cher docteur? La plus forte oppoſition ceſſe; mais le prélat, comme vous avez pu l'obſerver, rejette ſur une autre cauſe le mérite que ſon frère m'attribue, & dans la vue apparemment de rabattre mes eſpérances. J'en laiſſe le ſuccès au ciel; mais je ne changerai rien à ma conduite.

Madame Bemont, qui a fait le voyage de Boulogne, n'eſt revenue que d'hier au ſoir. Elle me confirme tout ce qu'on m'avoit écrit de l'heureux changement du frère & de la ſœur, & par conſéquent de toute la famille. M. Lowther eſt accablé de louanges & de careſſes. Jéronimo a déjà la force de demeurer levé quelques heures; & Clémentine celle de lui rendre deux viſites par jour. Elle a recommencé à ſe ſervir de ſon aiguille; & ſouvent elle ſe plaît à travailler dans la chambre de ſon frère.

Ses égaremens d'eſprit ſont plus rares; & lorſque ſes idées commencent à ſe troubler, elle s'en apperçoit auſſi-tôt. Alors elle s'arrête d'elle-

même. Elle verſe une larme ; & le parti qu'elle prend, eſt de ſe retirer dans ſon cabinet, ou de garder le ſilence. Elle parle quelquefois à M. Lowther, qu'elle trouve dans la chambre de ſon frère. S'il eſt queſtion de moi, ſes diſcours ſont fort réſervés, & durent peu ſur le même ſujet ; mais elle marque beaucoup de curioſité ſur tout ce qui regarde l'Angleterre, ſur les uſages & les manières du pays, particulièrement des femmes.

Chacun s'eſt fait une règle, ſans excepter Jéronimo & Camille, de ne jamais faire tomber la converſation ſur moi. Elle ne laiſſe pas de demander ſouvent de mes nouvelles, & de compter les jours de mon abſence. Un jour, ſe trouvant ſeule avec madame Bemont, elle lui dit : ne m'apprendrez-vous pas, madame, pourquoi tout le monde évite ici de parler du chevalier Grandiſſon, & cherche à me faire changer de diſcours, lorſque j'en parle moi-même ? Je remarque dans Camille cette affectation comme dans les autres. Jéronimo même n'en eſt pas exempt, & je l'ai mis plus d'une fois à l'épreuve ? Seroit-il capable d'ingratitude ? peut-il être indifférent pour un ami dont il a reçu tant de bienfaits ? Je me flatte qu'on n'a point aſſez mauvaiſe opinion de moi, pour craindre de haſarder en ma préſence le nom

d'un homme à qui je dois autant de reconnoiſſance que d'eſtime. Dites-moi, madame, me ſeroit-il échappé, dans mes malheureux momens, quelque choſe d'indigne de mon caractère, de ma famille, ou de la modeſtie de mon ſexe? Si j'ai commis cette faute, mon cœur y renonce; il faut qu'en effet mon malheur ait été terrible.

Madame Bemont ſe hâta de la raſſurer. Eh bien, reprit-elle, j'eſpère que la modeſtie & la reconnoiſſance ſeront toujours dans ce cœur au même degré. Qu'il me ſoit permis d'avouer que je l'eſtime; car j'ai ce ſentiment pour lui, & jamais il ne me fera ſortir de la décence. Permettez-vous, madame? parlons de lui un quart-d'heure; pas plus. Voici ma montre. C'eſt une montre angloiſe, que j'ai achetée dans ce deſſein, ſans que perſonne le ſache. N'allez pas me trahir. Ici, ſe défiant de ſa tête, elle laiſſa tomber une larme, & elle ſortit en ſilence.

Je ne vous cacherai point, cher ami, que madame Bemont connoît l'état de mon cœur, & qu'elle en a pitié. Elle ſouhaite que la raiſon de ſa chère amie ſe rétabliſſe; elle craint tout de l'oppoſition: mais il y a, dit-elle, un homme qu'elle ſouhaite à Clémentine. Il y a une femme... Providence, c'eſt à toi que j'abandonne ma deſtinée.

Madame Bemont raconte que, deux jours avant ſon départ, Clémentine ſembloit commencer à croire mon retour peu éloigné. Elle rompit le ſilence, dans un de ſes accès : vingt jours, Camille! dit-elle, en ſe tournant vers cette femme. Elle redevint muette auſſi-tôt. La veille du départ de madame Bemont, pendant qu'elle étoit à travailler avec la marquiſe, Camille entra, d'un air empreſſé, de la part du prélat, qui demandoit à les voir. La marquiſe, ayant répondu qu'il pouvoit entrer, Clémentine, qui l'entendit venir, quitta ſon ouvrage, changea de couleur, & prit un air de dignité. Mais lorſqu'elle vit le prélat ſeul, le chagrin ſe peignit ſur ſon viſage, comme ſi ſon attente eut été trompée.

Adieu, cher ami, je compte être demain au ſoir à Boulogne. Vous aurez bientôt une ſeconde lettre de moi.

LETTRE LXXV.

Le chevalier GRANDISSON *au même.*

Boulogne, 7 & 18 juillet.

Il étoit nuit lorſque j'arrivai hier en cette ville. Je fis faire, ſur le champ, mes complimens à la famille. Ce matin, je me ſuis rendu au palais della Porretta, & je ſuis allé droit à l'appartement du ſeigneur Jéronimo. Il ſe diſpoſoit à ſe lever, pour me recevoir debout, & me faire partager la joie de cet heureux changement. J'ai reçu les plus tendres marques de ſon affection. Tout le monde, m'a-t-il dit, commençoit à reprendre du courage & de la ſanté.

Camille, paroiſſant bientôt, m'a félicité de mon retour, de la part de ſa jeune maîtreſſe, & m'a dit que dans un quart-d'heure elle ſeroit prête à recevoir ma viſite. Miracle! miracle! s'eſt écriée cette bonne femme. Vous ne verrez ici que de la joie & de l'eſpérance. En ſortant, elle m'a dit à l'oreille : ma maîtreſſe prend une robe de couleur pour vous recevoir. Elle ne paroîtra plus devant vous en habit noir. Vous touchez au terme ; car le général a marqué à ſon père, qu'il donne abſolument les mains au choix de ſa ſœur.

Le prélat eſt entré. Soyez mille fois le bien venu à Boulogne, m'a-t-il dit affectueuſement. Vous triomphez, M. Grandiſſon. Clémentine a la diſpoſition de ſa deſtinée; celui qu'elle rendra maître d'elle, quel qu'il puiſſe être, poſſédera réellement un tréſor.

Le marquis, le comte, le père Mareſcotti, qui ſont arrivés ſucceſſivement, m'ont fait les plus vives careſſes. La marquiſe, entrant auſſitôt, a prévenu mes complimens par les ſiens. Votre retour, m'a-t-elle dit, répond à notre impatience. Nous avons compté les jours. J'eſpère que la joie de Clémentine ne ſera pas au-deſſus de ſes forces. Vous connoiſſez l'excellence de ſon cœur.

Le père Mareſcotti a répondu pour moi, qu'on pouvoit ſe fier à ma prudence; & qu'en reparoiſſant devant elle, j'aurois ſans doute l'attention de modérer ma propre joie, pour contenir la ſienne. Un quart-d'heure s'eſt paſſé dans ces témoignages mutuels de ſatisfaction & d'amitié. Camille eſt arrivée, pour m'inviter de la part de ſa maîtreſſe à paſſer dans ſon cabinet. La marquiſe eſt ſortie la première. J'ai ſuivi Camille, qui m'a dit en allant qu'elle ne croyoit pas ſa maîtreſſe auſſi tranquille qu'elle l'avoit été depuis quelques jours; ce qui venoit ſans doute, a-t-elle ajouté, de ſa précipitation à

s'habiller, ou de ſon impatience à m'attendre. Dans le tems de ſa bonne ſanté, Clémentine étoit l'élégance même, ſans aucun air d'affectation. Je n'ai jamais vu qu'une femme qui l'égale de ce côté-là. Miſs Byron paroît ſentir qu'elle peut ſe fier à ſes charmes naturels, & n'en marque pas plus de vanité. Qui penſe à ſa parure, quand on a jeté les yeux ſur ſon viſage? Pour le mélange de dignité & d'aiſance dans l'air & les manières, je ne connois rien de comparable à ces deux jeunes perſonnes.

Clémentine m'a paru charmante. Mais la diſpoſition un peu bizarre de ſes ornemens, & quelque choſe de plus brillant que je ne l'avois jamais vu dans ſes yeux, où l'on n'admiroit ordinairement qu'un doux éclat, m'a fait craindre plus de déſordre dans ſon imagination que je ne m'y étois attendu. Cette idée m'a cauſé quelque chagrin en entrant.

Le chevalier, mon amour! lui a dit la marquiſe. Clémentine, recevez notre ami.

Elle s'eſt levée, avec un air de dignité & de douceur. Je me ſuis approché d'elle. Elle ne m'a pas refuſé ſa main. Le général, mademoiſelle, & ſon épouſe, m'ont chargé, pour vous, de leurs plus tendres complimens.

Ils vous ont reçu ſans doute comme l'ami de toute la famille? mais, dites-moi, monſieur,

(en ſouriant), votre voyage n'a-t-il pas été plus long que vous ne l'aviez promis?

De deux ou trois jours ſeulement, mademoiſelle.

Seulement? monſieur. Fort bien. Je ne vous en fais pas de reproche. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme ſi déſité ne ſoit pas toujours le maître de ſon tems.

Elle a paru héſiter. Elle a regardé ſa mère, moi, la terre, avec un embarras viſible. Enſuite, paroiſſant douter de ſa ſituation, elle s'eſt tournée, en portant ſon mouchoir à ſa tête.

Madame Bemont, ai-je repris pour faire diverſion à ſon chagrin, vous embraſſe avec toute ſa tendreſſe.

Vous avez paſſé à Florence? madame Bemont, dites-vous? à Florence! & courant vers ſa mère, elle lui a paſſé ſes deux bras autour du cou. Elle a caché ſon viſage dans ſon ſein... O madame! ſauvez-moi, ſauvez-moi de moi-même. Je ne ſais plus où je ſuis.

La marquiſe baiſant ſon front, la ſerrant dans ſes bras maternels, s'eſt efforcée de la conſoler, & lui a répété pluſieurs fois, qu'elle ſe porteroit mieux dans un inſtant. J'ai fait un mouvement pour me retirer; & la marquiſe m'approuvant d'un ſigne de tête, je ſuis paſſé dans une chambre voiſine.

Bientôt Camille eſt venue m'avertir de rentrer. J'ai trouvé ſa maîtreſſe aſſiſe, la tête appuyée ſur l'épaule de ſa mère. Pardon, chevalier, m'a-t-elle dit. Ma ſanté ſe ſoutient peu; je le vois. Mais n'importe. Je ſuis mieux & pis que je n'étois : pis, parce que je ſens ma diſgrâce. Ses yeux avoient perdu le luſtre qui venoit d'une imagination trop élevée. Ils étoient abattus, ſombres, inondés de pleurs.

J'ai pris ſa main. Ne vous affligez point, mademoiſelle; votre rétabliſſement approche. Ces petits retours du mal, dont vous vous plaignez, marquent qu'il touche à ſa fin.

J'en demande la grâce au ciel. Ah! chevalier, quelles peines j'ai cauſées à nos amis, à ma mère, à vous, à tout le monde! ô cruelle Daurana! mais pourquoi parler d'elle? dites-moi, eſt-il vrai qu'elle ſoit morte?

Souhaitez-vous, ma chère, qu'elle le ſoit? lui a demandé ſa mère.

Oh! non, non. Je ſouhaite qu'elle vive, & qu'elle ſe repente du mal qu'elle m'a fait. N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance? Elle m'aimoit autrefois. Je l'ai toujours aimée. Dites, chevalier, vit-elle encore?

J'ai regardé la marquiſe pour la conſulter ſur ma réponſe; & ſes yeux m'expliquant ſon intention, j'ai répondu que ſa couſine Daurana

étoit vivante. Eh bien! a repris vivement la noble Clémentine, c'eſt un triomphe qui ſe prépare pour moi; car le ciel m'eſt témoin que je lui pardonne! & me regardant : vous dites donc, monſieur, que vous eſpérez ma guériſon, & que le mal commence à changer? Que cette eſpérance eſt conſolante pour moi! là-deſſus, ſe laiſſant tomber à genoux près de ſa mère : dieu tout-puiſſant, a-t-elle dit, en élevant les mains & les yeux vers le ciel, j'implore ton ſecours pour ma guériſon, dans la ſeule vue, tu connois le fond de mon cœur, de rendre aux meilleurs de tous les parens, le bonheur que je leur ai dérobé. Joignez vos prières aux miennes, vous, monſieur, qui êtes l'ami de ma famille, vous, madame, dont la tendreſſe va ſi loin, & celle de ne jamais rien faire qui déplaiſe à la plus indulgente des mères! La marquiſe, attendrie, juſqu'à me faire craindre qu'elle n'eût beſoin de ſecours, s'eſt ſoulagée heureuſement par ſes larmes. Camille, qui étoit à pleurer auſſi dans un coin du cabinet, s'eſt avancée à ma prière; & Clémentine a pris l'occaſion pour lui demander ſon bras. Je ſors, nous a-t-elle dit; mais demeurez, monſieur; je reviens à l'inſtant. Excuſez, madame (en portant la main à ſa tête); je ne me ſens pas tout-à-fait bien; j'ai beſoin de me retirer un moment.

Nous

Nous ſommes demeurés, la marquiſe & moi, dans une tendre admiration de tout ce que nous venions de voir & d'entendre, & quoiqu'elle fût accompagnée d'autant de douleur, nous avons trouvé de la conſolation à pouvoir nous féliciter des apparences d'un prompt rétabliſſement. Clémentine n'a pas tardé à rentrer, ſoutenue par Camille, qui, pour la flatter, m'a demandé ſi je n'étois pas convaincu que ſa maîtreſſe jouiroit bientôt d'une parfaite ſanté. J'ai répondu qu'il ne m'en reſtoit plus aucun doute. La marquiſe a confirmé ma réponſe, & s'eſt efforcée, par les plus douces promeſſes, d'encourager un cœur abattu.

Mais, tandis qu'elle ſe livroit à ſa tendreſſe, elle a cru remarquer, à la contenance de ſa fille, qui tenoit les yeux baiſſés, & dont le viſage s'eſt même couvert d'une charmante rougeur, qu'il ſe paſſoit quelque choſe de nouveau dans ſon eſprit. Elle lui a demandé, en lui prenant la main, ce qui l'occupoit, d'où venoit cette rêverie? Je ne vous le diſſimulerai pas, madame, a répondu Clémentine, d'une voix baſſe & timide, mais que je pouvois entendre : je ſerois bien aiſe d'avoir un moment d'entretien avec le chevalier. Il eſt plein de bonté & d'honneur. Cependant je ceſſerai de le déſirer, ſi vous ne l'approuvez pas. Je ne veux me gouverner que

par vos ordres. Au fond, j'ai honte de moi, car ai-je quelque choſe à dire, que ma mère ne puiſſe pas entendre? Non, non, madame. Mon cœur fait partie du vôtre.

Mon amour ne ſera contredit en rien. Camille, retirez-vous avec moi. Elles ſont ſorties toutes deux.

Clémentine m'a ordonné de m'aſſeoir près d'elle. J'ai obéi : dans la ſituation où j'étois, il ne m'appartenoit point d'ouvrir la ſcène. J'ai attendu ſes ordres en ſilence.

Elle m'a paru embarraſſée. Ses yeux ſe tournoient de divers côtés, tomboient un moment ſur moi, ſe fixoient enſuite à terre, ou devant elle. J'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de parler. Il me ſemble, lui ai-je dit, que l'aimable Clémentine a quelque choſe dans l'eſprit, qu'elle ſouhaite de me communiquer. Vous n'avez pas, mademoiſelle, d'ami plus ſincère & plus fidelle que moi. Votre bonheur & celui de mon cher Jéronimo, ſont ma ſeule occupation. Honorez-moi de votre confiance.

J'ai quelque choſe à dire. J'ai plus d'une queſtion à faire. Mais plaignez-moi, chevalier; il ne me reſte plus de mémoire. Je l'ai tout-à-fait perdue! ce qui m'eſt fort préſent, c'eſt que nous vous avons des obligations qu'il nous eſt impoſſible de reconnoître; & ce ſentiment m'agite beaucoup.

Qu'ai-je fait, mademoiſelle, que de répondre à la voix de l'amitié, comme chaque perſonne de votre famille l'auroit fait dans la même ſituation ?

Cette généreuſe manière de penſer augmente l'obligation. Dites-moi ſeulement, monſieur, comment notre reconnoiſſance peut s'exprimer, comment la mienne le peut en particulier ; & je ſerai plus tranquille. Il m'eſt impoſſible autrement de l'être jamais.

Eh quoi ! mademoiſelle, ne me croyez-vous pas bien récompenſé par l'approche du ſuccès que toutes les apparences promettent à nos déſirs ?

Telle peut être votre opinion : mais la dette n'en a que plus de force pour nous.

Jugez, cher docteur, ſi je n'étois pas comme forcé d'expliquer cette ouverture en ma faveur. Cependant, quand la chère Clémentine auroit été ſans parens, quand elle n'auroit dépendu que d'elle-même, je ne pouvois la croire aſſez bien rétablie, pour ſe déterminer d'elle-même dans une ſituation ſi délicate. Ainſi, quoique toute ſa famille m'eut déclaré qu'on ne ſe conduiroit que par ſes propres déſirs, l'honneur me permettoit-il de prendre avantage du noble ſentiment de reconnoiſſance dont je la voyois remplie ?

Si vous ſuppoſez, mademoiſelle, ai-je répondu, que votre famille m'ait des obligations qu'il lui ſoit difficile de reconnoître, le retour doit être un acte de famille. Permettez que je m'en rapporte à votre père, à votre mère, à vos frères, & à vous-même. Ce que vous déterminerez enſemble, aura sûrement ma parfaite approbation.

Après quelques momens de ſilence; oui, monſieur, je crois que vous le prenez fort bien. Mais, voici ma difficulté : la récompenſe eſt impoſſible. Je ne puis vous récompenſer. Malheureuſement, le ſujet commence à paſſer mes forces. J'ai de hautes idées, monſieur, de ce que je dois au ciel, à mes parens, à vous.... j'ai commencé à jeter par écrit tout ce qui m'eſt venu ſur cet important ſujet. Je voudrois agir avec nobleſſe. Vous m'en avez donné l'exemple. Il faut que je continue d'écrire mes penſées; je ne puis me fier à ma mémoire; non, ni même encore à mon cœur. Laiſſons un ſujet dont je me ſens trop affectée. J'en parlerai d'abord à ma mère; mais ce ne ſera point ſur le champ, & je vais la prier ſeulement de revenir.

Elle eſt paſſée auſſi-tôt dans la chambre voiſine, d'où elle eſt revenue avec la marquiſe, qu'elle conduiſoit par la main. J'en demande

pardon à votre bonté, lui diſoit-elle en rentrant. J'avois pluſieurs choſes à dire au chevalier, pendant quelques momens que j'ai paſſés avec lui, & rien ne m'eſt venu à la mémoire. Je n'ai pas dû me ſouvenir en effet de tout ce que je n'ai pu dire devant ma mère. La marquiſe n'a penſé qu'à la conſoler par les plus indulgentes careſſes. Mais tous les efforts qu'elle avoit faits, commençant à l'affoiblir beaucoup, elle s'eſt retirée avec précipitation. Camille l'a ſuivie. Un inſtant après, elle eſt venue preſſer la marquiſe de paſſer auſſi dans le cabinet; & je n'ai pas douté qu'il ne fût arrivé quelqu'accident extraordinaire. En effet la marquiſe, après m'avoir laiſſé ſeul un quart-d'heure entier, eſt revenue d'un air conſterné. Que faire, chevalier? Elle eſt auſſi mal que jamais. J'ai même obſervé des ſymptômes que je ne lui avois jamais vus.

Il me ſemble, madame, qu'elle a dans l'eſprit quelque fardeau dont elle a de la peine à ſe décharger. Elle ſera plus tranquille lorſqu'elle aura révélé ſon ſecret. Vos tendres inſtances l'engageront à vous le communiquer. Je paſſe chez le ſeigneur Jéronimo. Vous apprendrez d'elle-même, lorſqu'elle ſera un peu revenue, ce qui s'eſt paſſé entre elle & moi.

J'ai tout entendu, chevalier; & je vous regarde comme le plus noble des hommes. Il n'y a que

vous au monde, qui ſoit capable à la fois de tant de bonté & de déſintéreſſement. Un acte de famille ! aſſurément, il en faut un. Et comptez qu'il ne tardera point. Promettez-moi ſeulement que la maladie de ma fille ne diminuera point votre affection, & qu'il lui ſera permis de demeurer catholique. De ma part, ces deux conditions ſont les ſeules que j'exigerai. Tous les autres vous preſſeront encore d'embraſſer notre foi, mais ce n'eſt plus que par honneur, & pour ſauver les apparences..... L'arrivée du marquis & du prélat eſt venue interrompre cette effuſion de cœur. Je les ai laiſſés, en priant la marquiſe de leur apprendre ſes nouvelles craintes, dont elle ne m'avoit informé qu'à demi. Camille, que j'ai rencontrée en me retirant, m'a dit que ſa maîtreſſe étoit beaucoup mieux, mais qu'il étoit évident qu'elle ne ſe rétabliroit pas avant la célébration du mariage. Jéronimo étant endormi, je ſuis retourné à mon logement, après avoir fait dire à la marquiſe que je reviendrois le ſoir.

LETTRE LXXVI.

Le chevalier GRANDISSON *au même.*

Boulogne, 7 & 18 juillet.

C'EST à préſent, cher ami, que les affaires touchent à leur criſe. En arrivant, on m'a dit que j'étois attendu dans l'appartement de la marquiſe. Le marquis, que j'y ai trouvé ſeul avec elle, m'a reçu d'un air tendre, mais ſérieux, & m'a pris la main pour me placer ſur un fauteuil, entre celui de la marquiſe & le ſien. Le prélat, le comte & le père Mareſcotti, ſont entrés auſſi-tôt, & ſe contentant de me ſaluer, ils ont pris leur place.

Ma chère, a dit le marquis, en s'adreſſant à ſa femme.

Après un moment d'héſitation, nous n'eſpérons plus, a-t-elle commencé, le parfait rétabliſſement de ma fille, que de.... elle s'eſt arrêtée.

Que de notre complaiſance pour tous les déſirs de ſon cœur, a continué le prélat.

Eh bien, continuez, lui a dit la marquiſe.

Il ſeroit inutile, a-t-il repris, de preſſer le chevalier ſur un point rebattu que nous avons fort à cœur.

Je me ſuis baiſſé, en confirmant ce qu'il diſoit par ſon ſilence.

Quel malheur! a-t-il répliqué.

Le plus grand des malheurs, dit le comte.

Alors le marquis m'a demandé par quelle garantie je pouvois les aſſurer que leur fille ne ſeroit pas pervertie.

J'ai répondu que le père Mareſcotti preſcriroit les conditions.

Ma conſcience, a dit le père, ne me permet pas de conſentir à ce mariage; cependant le mérite & les généreux ſervices du chevalier m'ôtent le pouvoir de m'y oppoſer. Je demande qu'il me ſoit permis de me taire.

Ma ſituation eſt la même, a dit le prélat: mais la qualité de frère me fait oublier celle d'évêque. Cher Grandiſſon, nous laiſſez-vous du moins la liberté de répondre aux curieux, que nous vous regardons comme un enfant de l'égliſe, mais que de fortes raiſons vous empêchent à préſent de le déclarer?

J'eſpère de votre bonté, monſeigneur, que vous n'exigerez point de moi ce que je ne pourrois accorder ſans perdre une partie de votre eſtime. Si vous m'honorez beaucoup en m'admettant dans votre illuſtre famille, que ce ne ſoit point en me déshonorant à mes propres yeux.

Vous avez l'exemple de pluſieurs grands prin-

ces, m'a dit le père Mareſcotti; de Henri de France, chevalier, d'Auguſte de Pologne.

Il eſt vrai, mon père, mais les plus grands rois n'ont pas été grands dans toutes les actions de leur vie. Un changement de religion leur cauſe d'autant moins de ſcrupule, que la plupart n'en obſervent guère les maximes....

Le prélat m'a interrompu : nous avons déjà pouſſé cette matière aſſez loin entre le chevalier & moi. Je reviens à la queſtion de mon père. Quelle ſûreté pouvons-nous avoir que ma ſœur ne ſera point pervertie? Le chevalier s'en rapporte au père directeur. Le père ſe diſpenſe de répondre. Moi, chevalier, je vous demande, ſi vous promettez que, par vous ou par les miniſtres de votre égliſe, vous n'entreprendrez jamais de pervertir Clémentine. Vous lui accorderez un confeſſeur : conſentez-vous que ce ſoit le père Mareſcotti?

Eh! le père Mareſcotti ſeroit-il diſpoſé....

Je le ſuis, monſieur, pour ſoutenir l'attachement de Clémentine à ſa foi, & dans l'eſpérance de convertir un homme, qui ſera juſtement cher alors à toute cette famille.

Non-ſeulement je donne volontiers les mains à cette propoſition, mais je me croirai fort heureux que le père Mareſcotti m'accorde le pouvoir de lui marquer tout le reſpect que j'ai pour lui.

Je n'ai qu'une demande à faire; c'eſt que le père me preſcrive lui-même ſes conditions. Elles ſeront remplies, je vous aſſure, à quelque prix qu'il mette ſes ſoins.

Jamais, a-t-il répliqué, il n'y aura de difficulté là-deſſus entre vous & moi.

Vous n'en ſauriez avoir ſur cet article, a dit le marquis; car le père Mareſcotti ne ceſſera point d'être le directeur de cette maiſon.

Je ne propoſe au père qu'un ſeul engagement de ſa part; c'eſt de borner ſes ſoins à ceux qui ſont déjà dans ſes principes, & de n'entrer jamais dans aucune diſcuſſion avec mes domeſtiques, mes vaſſaux, mes voiſins dans un pays où la religion établie eſt différente de la ſienne. Je pourrois m'en repoſer ſur ſa propre modération : mais, ſans l'engagement que je lui demande, ſa conſcience ſeroit peut-être embarraſſée; & je crois devoir cette précaution au repos de ma patrie.

Vos anglois, chevalier, m'a dit le comte, ſe plaignent beaucoup des perſécutions de notre égliſe : cependant, à quelle contrainte les catholiques ne ſont-ils pas réduits en Angleterre?

J'aurois milles choſes à dire ſur ce point. Mais il me ſuffit de répondre pour moi-même & pour ma propre conduite.

A l'égard des domeſtiques de ma fille, je crois

pouvoir eſpérer, a dit la marquiſe, que le ſoin en ſera confié au père Mareſcotti, qui en formera une petite égliſe autour d'elle, pour la ſoutenir dans un pays où ſa religion ne laiſſera point d'être expoſée à quelque danger. Ses femmes, ai-je répondu, & ſes domeſtiques particuliers, feront toujours de ſon choix. Si leur conduite eſt raiſonnable, ils trouveront de l'avantage à me regarder auſſi comme leur maître. S'ils ſe conduiſent mal, il eſt juſte que je puiſſe les croire dans ma dépendance, comme dans celle de leur maîtreſſe. Je ne dois pas être ſoumis à leurs caprices. S'ils ſe croyoient indépendans de moi, je ſerois déſobéi, peut-être inſulté, & mon reſſentiment pour leur inſolence paſſeroit peut-être pour haine de leur religion.

Cet article ayant été réglé ſous une bonne forme, j'ai ajouté que ſi Camille ſuivoit ſa maîtreſſe, j'aurois beaucoup de confiance à ſa diſcrétion. Comme vous en avez auſſi pour le père, m'a dit le prélat, nous nous flattons qu'en Angleterre vous ne feriez pas difficulté de le conſulter ſur les fautes dont les domeſtiques de ma ſœur pourroient être accuſés.

C'eſt à quoi je ne puis m'engager. Je dois être le juge des mœurs & de la conduite de tous mes domeſtiques. Leur indépendance pourroit faire naître, entre leur maîtreſſe & moi, des

difficultés qui n'arriveroient jamais autrement. C'eſt à moi que le pouvoir de les congédier pour une faute grave, doit appartenir. Je ne ſuis pas d'un naturel capricieux. Ma charité ne ſe borne point à ceux qui ont la même religion que moi. Dans un pays éloigné, je fais ce qu'on doit à des étrangers ſur leſquels on a quelque pouvoir. Peut-être ſe trouveront-ils mieux de celui que j'aurai ſur eux. Mais les domeſtiques de ma femme, fût-elle reine du monde entier, doivent être auſſi les miens.

Quel malheur, a dit le père Mareſcotti, que nous n'ayons pas tous une même foi! mais, monſieur, vous permettrez du moins que dans l'occaſion je prenne quelque part aux affaires de cette nature.

Oui, mon père; & je me conduirai volontiers par vos avis. Mais je n'accorderois pas au plus grand ſaint du ciel, ni au plus ſage de tous les hommes, l'empire ſur moi dans ma famille.

Mes ſentimens ont paru raiſonnables au prélat. D'accord, m'a-t-il dit, ſur cet important article. N'eſt-ce pas neuf mois que vous vous propoſez de paſſer en Italie?

Cette promeſſe, monſeigneur, ſuppoſe que le goût de Clémentine ne ſoit pas pour un plus long ſéjour en Angleterre. Alors je ne paſſerai

que trois mois dans le pays de ma naiſſance. Autrement j'avois propoſé que l'Angleterre & l'Italie euſſent alternativement leur année.

Nous ne pouvons déſirer, a dit le marquis, que le mari vive ſéparé de ſa femme. Clémentine vous accompagnera ſans doute, & la ſtipulation ne ſera que d'année en année : mais la première année doit être pour nous; & nous nous promettons, de votre part, toute ſorte d'indulgence pour cette chère fille, en faveur d'une ſanté ſi foible.

Que je vous faſſe une autre propoſition, a repris la marquiſe : c'eſt que dans cette première année, qui ſera pour nous, vous engagerez vos deux ſœurs, qu'on nous a repréſentées ici comme de fort aimables femmes, & votre pupille même, qui peut être regardée comme une petite italienne, à venir paſſer une partie du tems avec nous. Vous aimez vos ſœurs, & je ſerois bien aiſe de voir Clémentine familiariſée, avant ſon départ, avec les dames de votre famille.

Mes ſœurs, madame, ſont du caractère le plus obligeant, & je dois le même éloge à leurs maris. Je ne doute point qu'elles n'entrent volontiers dans cette idée. Le tems que vous jugez le plus agréable pour leur viſite, eſt ſans doute vers la fin de la première année. Outre la commodité de pouvoir s'y préparer, elles

auront alors le double avantage d'avoir commencé une heureuſe amitié avec Clémentine, & de pouvoir l'accompagner dans ſon voyage en Angleterre.

Cette ouverture n'a reçu que des applaudiſſemens. J'ai ajouté que l'année d'après je n'étois pas ſans eſpérance de voir quelqu'un de l'illuſtre famille diſpoſé à ſe mettre de la partie, pour ne laiſſer rien manquer à la ſatisfaction d'une fille ſi chère.

Qui ſait, m'a répondu la marquiſe, ſi le marquis & moi nous ne ſerons pas du nombre? Il nous ſera bien difficile de nous ſéparer de notre chère fille. Cependant ces mers....

Le prélat, nous interrompant, a dit qu'il falloit remettre ce ſoin à l'avenir, & le faire dépendre des circonſtances; mais qu'il étoit queſtion à préſent du bien de ſa ſœur.

Il eſt conſidérable, a dit le comte, & chacun de nous prendra plaiſir à l'augmenter.

Si le ciel vous donnoit plus d'un fils, a repris le prélat, comme votre bien d'Angleterre ſuffiroit pour l'un, & que celui de nos deux grands-pères, qui eſt légué à ma ſœur, feroit un ample partage pour l'autre, nous eſpérons que l'un des deux ſeroit confié à nos ſoins.

Toute l'aſſemblée a jugé cette demande fort raiſonnable.

J'ai répondu que c'étoit à quoi je ne pouvois m'engager. L'éducation des fils, ai-je continué, ne regarde que moi, comme celle des filles appartient à la mère. Je conſens que le bien d'Italie ſoit le partage des filles, & qu'elles ſoient élevées ſous vos yeux. Les fils n'y auront aucune part.

A moins qu'ils ne deviennent catholiques, a dit le prélat.

Non, non, monſeigneur, ai-je répliqué. Ce pourroit être une tentation pour eux. Quoique je ſois réſolu de laiſſer, ſur l'article de la religion, la même liberté à mes deſcendans, qu'on m'a laiſſée à moi-même, je ne veux pas qu'on m'accuſe de leur tendre un piége. En qualité d'anglois, ils ſeront exclus de tout droit à la ſucceſſion d'Italie. Ce pays ſans doute a des loix qui peuvent aſſurer cette diſpoſition.

Par le mariage de Clémentine, a dit le marquis, toutes les prétentions de Daurana ſont annullées. Mais croyez-vous, chevalier, qu'il y ait de la juſtice à priver du droit de la nature des enfans qui ne ſont point encore nés ?

Je jouis, monſieur, d'une fortune conſidérable, & j'ai d'autres eſpérances. Ce que je ne poſsède point, ne peut être regardé comme à moi. C'eſt le mariage qui fera mon droit, & les articles peuvent le modifier. Vous ſavez que

les richeſſes ne font pas le bonheur. Si mes deſcendans ne ſe trouvent point heureux de ce qui peut leur ſuffire, ils ne le deviendront point par une abondance ſuperflue. J'eſpère que le ſeigneur Jéronimo ſe rétablira. Il peut ſe marier. Que le bien d'Italie paſſe entre ſes mains au moment de mon mariage. S'il juge convenable, en le recevant, d'en marquer quelque reconnoiſſance à ſa ſœur, ce qu'il fera pour elle ne tournera qu'à ſon uſage, ſans aucune dépendance de moi. Si le ſeigneur Jéronimo meurt dans le célibat, ou ſans enfans, que ce bien paſſe au général. Il ne peut être mieux employé; & par le conſentement que je promets, il ne ſortira pas du nom.

Ils ſe ſont entre-regardés tous, avec diverſes marques d'étonnement. Mon frère, a dit le comte au marquis, nous pourrions tout abandonnet à la généroſité d'un jeune homme de ce caractère. J'avoue qu'il me confond.

Le plus juſte tempérament, a repris la marquiſe, eſt celui que le chevalier a touché d'abord, & le plus conforme auſſi à l'intention des deux grands-pères : c'eſt que le bien en queſtion ſoit aſſuré aux filles. Nos deux fils n'auront rien à déſirer après notre ſucceſſion; & ce ſera une ſorte de récompenſe, pour la généroſité du chevalier, que le patrimoine des ſiens ne ſoit pas diminué par la dot des filles.

Tout

Tout le monde a généralement applaudi ; & cet expédient m'étant propoſé, j'y ai pleinement donné les mains. Voyez, chevalier, m'a dit le père Mareſcotti, à quelle généreuſe famille vous êtes prêt à vous allier. Quoi ! des ſentimens ſi conformes aux vôtres n'auront pas la force de vous toucher aſſez pour vous rendre catholique ? Sa ſainteté, M. l'évêque s'y engage, recevroit elle-même votre aveu, & ſe feroit une joie de vous accorder toutes ſes bénédictions. Vous convenez qu'on peut faire ſon ſalut dans notre égliſe ; nous croyons qu'on ne le peut hors de ſon ſein. Rendez-vous. Répandez la joie dans cette famille. Faites le bonheur de Clémentine.

Quelle idée, mon père, prendriez-vous d'un homme qui ſacrifieroit ſa conſcience aux plus grands avantages, aux plus hautes conſidérations de la terre ? Si je pouvois me perſuader qu'il fût indifférent..... Mais remettons ce point à d'autres circonſtances, lorſque nous pourrons le traiter entre vous & moi, comme entre un père & ſon fils. Aujourd'hui, n'augmentez point mes peines, en me mettant dans la néceſſité de refuſer quelque choſe à cette chère & reſpectable aſſemblée.

Mon pere, lui a dit le prélat, n'inſiſtons plus ſur ce point. Vous ſavez quelles explications j'ai eues avec le chevalier. Il eſt inébranlable. Si dans

la ſuite vous faites plus d'impreſſion ſur lui, nous vous devrons tout notre bonheur. Et s'adreſſant au marquis : à préſent, monſieur, il eſt queſtion d'apprendre au chevalier ce que vous avez deſſein de faire pour ma ſœur, outre les donations de ſes deux grands-pères.

J'ai prévenu le marquis, qui ſe diſpoſoit à répondre. Je vous demande en grâce, monſieur, de ne pas prononcer un mot là-deſſus. Tous vos projets de cette nature peuvent s'exécuter annuellement, comme la conduite que vous me verrez tenir avec votre fille pourra m'en faire juger digne. Ne connois-je pas la généroſité de toute cette noble famille? Je veux dépendre de vous. J'ai aſſez de bien pour Clémentine & pour moi, ou je connois mal ſon cœur. Dans tout ce que vous me dites, ne conſidérez que votre propre ſatisfaction, & de grâce, épargnez-moi les détails.

Que dira ma ſœur Sforce? s'eſt écrié le comte. Tout oppoſée qu'elle eſt à cette alliance, pourra-t-elle refuſer ſon admiration à tant de nobleſſe?

Quoi! m'a dit le prélat, c'eſt ſérieuſement, chevalier, que vous ne voulez aucun détail?

Très-ſérieuſement, & je le demande en grâce.

Faiſons tout ce qu'il déſire, a-t-il repris:

Monſieur (en me preſſant la main), mon frère, mon ami, quel nom dois-je vous donner ? nous cédons à toutes vos volontés. Mais notre reconnoiſſance aura ſon tour. Elle s'acquittera, n'en doutez point. Avec quelle ardeur ce devoir ſera rempli! mais hâtons-nous d'aller réjouir le cœur de Jéronimo, par le récit de tout ce qui s'eſt paſſé. Cette conférence auroit pu ſe tenir dans ſa chambre, & tout le reſte peut être réglé en ſa préſence.

Ce qui nous reſte à faire, m'a dit le marquis, c'eſt d'obtenir la permiſſion de ſa ſainteté. Elle ne l'a pas refuſée dans les mêmes cas, c'eſt-à-dire lorſque les fils ou les filles d'un mariage doivent être élevés dans la religion catholique.

Nous ſommes tous paſſés dans l'appartement de Jéronimo; mais je n'ai fait que le traverſer, en me rendant à la chambre de M. Lowther, pour leur laiſſer le tems de faire leurs récits. Jéronimo a marqué tant d'impatience de me voir, qu'on n'a pas tardé à me rappeler. Il m'a ſerré dans ſes bras, comme ſon frère, avec mille félicitations ſur ſon bonheur & le mien. Au milieu de ſes careſſes, je n'ai pu me défendre d'un peu de ſurpriſe, lorſque le prélat, qui ne croyoit pas que je puſſe l'entendre, a dit à ſa mère : ah! madame, le pauvre comte de Belvedère! quelle

ſera ſon affliction! mais il ira ſe conſoler à Madrid avec quelque dame eſpagnole. Pauvre comte! a répondu la marquiſe : mais il ſeroit injuſte de nous blâmer.

Demain je ſuis inviré à prendre le chocolat avec Clémentine. On nous laiſſera peut-être ſeuls, ou du moins je ne m'attends à trouver avec elle que ſa mère ou Camille.

Que ne donnerois-je pas, cher docteur Barler, pour être aſſuré que la plus excellente fille d'Angleterre ſera heureuſe avec le comte de D... le ſeul de tous ſes admirateurs, que je crois digne d'un ſi précieux tréſor? Si miſs Byron avoit à ſe plaindre de ſon ſort, & par ma faute, le ſouvenir de toutes mes précautions ne ſeroit pas capable d'adoucir l'amertume de mon cœur. Mais, après tout, d'où me viennent tous ces ſoupçons de tendreſſe? & ne dois-je pas les prendre pour des mouvemens d'une vaine préſomption? Cependant, ſi le ciel ordonne que ma deſtinée ſoit unie à celle de Clémentine, je ſerois extrêmement ſatisfait de pouvoir apprendre, avant qu'elle ait reçu mes vœux, que miſs Byron, par complaiſance pour les ſollicitations de ſes amis, ait accordé ſa main au comte de D...

Il ſe préſente une occaſion pour faire partir mes trois lettres à la fois. Adieu, très-cher docteur. Dans nos plus grands ſujets de plaiſir, les

ſoupirs du cœur nous rappellent nos foibleſſes ! il n'eſt pas donné à la nature d'être plus parfaite. Adieu, cher ami.

Suite de la lettre de miladi G... où les trois précédentes étoient renfermées.

Hé bien, chère ſœur, que dites-vous de ces trois lettres ? Je ſouhaiterois de m'être trouvée avec vous, lorſque vous les avez lues, pour mêler mes larmes avec les vôtres en faveur de notre aimable Henriette. Pourquoi mon frère s'eſt-il hâté d'écrire ? ne pouvoit-il pas attendre le réſultat de ſon entrevue ſuivante avec Clémentine ? Quelle peut avoir été l'occaſion de faire partir des lettres qu'il a dû croire capables de nous jeter dans une mortelle incertitude ? Malheur à cette occaſion qui eſt venue ſi officieuſement ſe préſenter ! mais, tendre comme il eſt, peut-être s'eſt-il figuré qu'il étoit néceſſaire de nous préparer à ce qui doit ſuivre, de peur que notre émotion ne fût trop vive, ſi nous n'apprenions l'évènement qu'après ſa concluſion. Nous, ma ſœur, aller faire notre cour dans un an à miladi Clémentine Grandiſſon ? Ah ! la pauvre Henriette ! & nous le permettroit-elle ? Mais il n'en ſera rien ; non, non, c'eſt une choſe impoſſible. Mais, ſilence là-deſſus, & parlons des faits.

Lorſque ces lettres ſont venues de Londres, le docteur Barlet étoit à table avec nous. On achevoit de dîner. Il s'eſt levé, il eſt paſſé dans ſon appartement. Nous étions tous dans une extrême impatience. Après lui avoir laiſſé le tems de lire des dépêches d'un mille de long, ne le voyant point revenir, ſa lenteur m'a paru inſupportable. Notre chère Henriette a dit : je crains de mauvaiſes nouvelles. Eſpérons qu'il n'eſt rien arrivé de mal à ſir Charles, que Clémentine n'eſt pas retombée, que le bon Jéronimo... J'appréhende pour lui.

Moi, j'ai ptis le parti de monter à la chambre du docteur. Je l'ai trouvé aſſis, le dos vers la porte, enſéveli dans ſes réflexions; & lorſqu'il s'eſt tourné, en m'entendant entrer, j'ai vu qu'il étoit vivement pénétré.

Cher docteur Barlet, au nom du ciel, comment ſe porte mon frère?

Ne vous alarmez pas, miladi. Tout le monde ſe porte bien à Boulogne, ou commence à ſe bien porter. Mais, hélas! je m'afflige pour miſs Byron.

Comment, comment? mon frère ſeroit-il marié? Il eſt impoſſible. Je ne le croirai jamais. Mon frère eſt-il marié?

Oh! non, avant ces lettres. Mais tout eſt conclu. Chère, chère miſs Byron! c'eſt à

préſent que votre grandeur d'ame ſera miſe à l'épreuve. Cependant Clémentine eſt une fille d'un rare mérite. Pour vous, miladi, vous pouvez lire ces lettres, mais je ne crois pas qu'elles doivent être communiquées à miſs Byron. Vous verrez à la fin de la dernière, quel eſt l'embarras du chevalier, entre ſon honneur & ſa tendreſſe.

J'ai parcouru fort avidement les trois lettres. O docteur! lui ai-je dit en finiſſant, comment faire cette ouverture à madame Selby, à madame Sherley, à notre Henriette? Cependant différer de les rejoindre, lorſqu'elles ſavent que ces lettres ſont de mon frère, ce ſeroit les alarmer trop. Deſcendons.

Prenez vous-même les lettres, miladi. Vous avez de la tendreſſe de cœur. On peut ſe fier à votre prudence. Je vous ſuivrai dans quelques momens.

Excellent homme! je voyois les larmes qui s'avançoient juſqu'au bord de ſes paupières.

Je ſuis deſcendue. J'ai rencontré mon mari au bas des degrés: comment ſe porte ſir Charles, madame? O milord! tout eſt perdu. Mon frère, depuis le tems, eſt le mari de la ſignora Clémentine.

Un coup de foudre ne l'auroit pas plus abattu. Le ciel nous en préſerve! c'eſt tout ce qu'il a

pu répondre. Il eſt devenu pâle comme la mort. Je l'aime pour la tendre affection qu'il porte à mon Henriette. Les lettres, lui ai-je dit en lui tendant la main, ne parlent point encore de la célébration; mais tout le monde eſt d'accord; & s'il n'eſt pas marié, il le ſera bientôt. Allez, milord; dites à madame Selby que je ſouhaiterois de l'entretenir dans le jardin à fleurs.

Il m'a dit que miſs Byron étoit allée faire un tour dans le grand jardin avec ſa couſine Nancy; que m'ayant vue monter chez le docteur, qui étoit ſi long-tems à reparoître, elle avoit eu beſoin de prendre l'air; qu'il avoit laiſſé dans la ſalle à manger M. Selby, ſa femme, Emilie & Lucie, pour venir au-devant de moi, & m'apprendre combien tout le monde étoit alarmé. En vérité les larmes couloient le long de ſes joues. Je lui ai rendu la main avec un regard d'amour. Il m'a plu dans ce moment. Je l'ai nommé mon cher milord. Je crois avoir entendu dire à notre chère amie, que la crainte diſpoſe à la tendreſſe. Elle nous fait tourner les yeux autour de nous, pour trouver quelqu'un qui nous raſſure.

J'ai trouvé les perſonnes que je viens de nommer prêtes à paſſer dans le jardin. Oh! chère madame Selby, ai-je dit en entrant, tout eſt réglé en Italie.

Ils ſont tous demeurés muets, à l'exception d'Emilie, dont le chagrin s'eſt fait entendre. Elle étoit prête à s'évanouir. On a fait appeler ſa femme-de-chambre. Emilie s'eſt retirée.

J'ai dit alors à M. & madame Selby ce que j'avois lu dans la dernière des trois lettres. Le chagrin du mari a vivement éclaté. Je n'entends point, a-t-il dit, quelle ſorte d'honneur peut avoir obligé ſir Charles de partir à la première invitation, après les traitemens qu'il avoit reçus de ces fiers italiens. Tout le monde auroit prévu que cela ne pouvoit ſe terminer autrement. Pauvre Henriette! quel ſort pour la fleur de l'univers! Méritoit-elle d'être ravalée au-deſſous d'une précieuſe d'Italie? Ma conſolation, c'eſt qu'elle eſt ſupérieure à tous deux. Oui, madame, je le ſoutiens. Un homme, fût-il un roi, qui eſt capable de préférer une autre femme à notre Henriette, n'eſt pas digne d'elle.

Il s'eſt levé; il a fait pluſieurs touts dans la ſalle, à grands pas & d'un air chagrin. Enſuite ſe remettant ſur ſa chaiſe: madame, a-t-il dit à ſa femme, nous allons voir ce que cette dignité de votre ſexe, pour laquelle vous avez ſi ſouvent plaidé, ſera capable de produire dans la plus noble de toutes les ames. Mais, hélas! ce cher amour trouvera une extrême diffétence entre la théorie & la pratique.

Lucie pleuroit; ſa douleur étoit muette: madame Selby s'eſt eſſuyé pluſieurs fois les yeux. Chère miladi, a-t-elle dit enfin, comment apprendrons-nous cette nouvelle à miſs Byron? Il faut qu'elle la ſache de vous. Elle aura recours à moi pour ſe conſoler. Un peu de patience, M. Selby; vous ne ménagez point aſſez ſir Charles Grandiſſon.

Je lui ai demandé auſſi un peu de quartier pour mon frère, en lui repréſentant qu'il méritoit plutôt d'être plaint; & je lui ai lu la concluſion de la troiſième lettre. Mais rien ne pouvoit appaiſer M. Selby. Il a continué de blâmer ſir Charles. Après tout, chère ſœur, ces ſeigneurs de la création ſont plus violens, plus déraiſonnables, & par conſéquent plus ſots & plus pervers, plus enfans, s'il vous plaît; que nous autres femmes, lorſqu'ils voient manquer ce qu'ils déſirent beaucoup.

Pendant que nous cherchions le moyen de faire cette triſte ouverture à notre charmante amie, madame Sherley eſt arrivée au château. Nous lui avons communiqué auſſi-tôt le ſujet de notre chagrin. Sa grande ame n'a laiſſé voir aucune marque de ſurpriſe. Je n'y vois point, nous a-t-elle dit, d'autre remède que la patience. Notre chère fille s'y attendoit elle-même. Puis-je lire la lettre qui contient cette intéreſſante nou-

velle ? Je lui ai préſenté les trois lettres. Elle n'a fait que les parcourir. J'admire ſir Charles, a-t-elle repris. Quel auroit été notre bonheur, ſi le ciel avoit exaucé nos vœux ! mais vous vous ſouvenez, madame Selby, que nous avons ſouvent plaint la vertueuſe Clémentine. Il paroît aſſez que la généreuſe attention de ſir Charles pour Henriette, coûte quelque choſe à ſa tranquillité. Où eſt donc ma chère fille ?

Je ſortois pour la chercher, & je l'ai rencontrée ſur les degrés de la terraſſe. Votre grand'maman, ma chère... Oui, m'a-t-elle dit ; j'apprends qu'elle eſt arrivée, & je me hâtois de lui venir rendre mes devoirs.

Mais comment vous trouvez-vous, Henriette ?

Aſſez bien depuis que j'ai pris l'air. J'ai fait demander des nouvelles au docteur Barlet, il m'a fait dire que ſir Charles eſt en bonne ſanté, & que tous ſes amis ſe portent mieux. Je ſuis plus tranquille.

Elle a couru vers ſa grand'mère, avec la joie qu'elle a toujours de la voir. Elle lui a demandé ſa bénédiction un genou à terre, comme elle n'y manque jamais.

Eh ! quel heureux vent amène ma chère mère à ſa fille ?

Le jour eſt fort beau. J'ai cru que l'air & le

plaiſir de voir mon Henriette, feroient bien à ma ſanté. J'apprends, mon amour, que vous avez des lettres d'Italie.

Ce n'eſt pas moi, madame, mais le docteur Barlet en a reçu; & je ne dois pas ſavoir apparemment ce qu'elles contiennent; car on ne me les a pas communiquées. C'eſt ſans doute quelque choſe qui ne ſeroit point agréable pour moi. Mais lorſque tout le monde eſt en bonne ſanté, je ſuis capable de patience pour le reſte. Le tems nous apprendra tout.

Le docteur Barlet, qui a pour cette vieille dame autant d'admiration qu'elle en a pour lui, s'eſt hâté de lui venir rendre ſes reſpects. Elle m'a remis les lettres; & je les ai gliſſées dans les mains du docteur, ſans que miſs Byron s'en ſoit apperçue. On m'a dit, a repris cette chère fille, que mon Emilie s'eſt trouvée mal. Je ſors un inſtant pour le ſavoir d'elle-même. Non, mon amour, lui a dit ſa tante, en la retenant par la main, Emilie ſera tout-à-l'heure ici.

Cet empreſſement pour l'arrêter lui a fait naître de nouveaux ſoupçons. Elle nous a regardés ſucceſſivement. Je vois, nous a-t-elle dit, dans les yeux de tout le monde, un air de compaſſion qui doit ſignifier quelque choſe. Si c'eſt ſur moi qu'elle tombe, je demande en grâce que, par une tendreſſe mal entendue, je ne ſois pas la

dernière qu'on ait la bonté d'en informer. Mais je devine.... avec un ſourire forcé.

Que devine mon Henriette ? a dit ſa tante.

Le docteur, a-t-elle répondu, m'a fait aſſurer que ſir Charles ſe porte bien, & que ſes amis commencent heureuſement à ſe rétablir : il ne m'eſt donc pas difficile de deviner, par le ſilence qu'on garde ſur le fond des lettres, que ſir Charles eſt, ou marié, ou fort proche de l'être. Que dites-vous, cher docteur ?

Il n'a fait aucune réponſe ; mais ſes yeux étoient mouillés. Miſs Byron s'eſt tournée vers nous, & nous a tous vus avec notre mouchoir aux nôtres. Son oncle, quittant ſa chaiſe, eſt demeuré debout près d'une fenêtre, le dos tourné vers nous.

Ce langage eſt aſſez clair, a repris l'incomparable Henriette ; & je vois que tout le monde s'afflige ici pour moi. Ma reconnoiſſance en eſt extrême, & je ne la crois pas moins juſte, parce que l'homme eſt ſir Charles Grandiſſon. Ainſi, cher docteur, a-t-elle continué, en mettant la main ſur la ſienne, il eſt actuellement marié. Dieu tout-puiſſant (en levant affectueuſement les yeux vers le ciel), je vous demande ſon bonheur & celui de Clémentine. Hé bien, mes chers amis, que voyez-vous ici de contraire à mon attente?

Se tante l'a tendrement embraſſée. Son oncle, courant à elle, l'a ſerrée entre ſes bras. Sa grand'mère, qui étoit aſſiſe, a tenu les ſiens ouverts; & la chère Henriette s'y eſt précipitée, en mettant un genou à terre. Mais, après avoir fait de nouveaux remercîmens à l'aſſemblée, elle a demandé la permiſſion de ſe retirer pour quelques momens. Sa tante l'a retenue par la main, en lui diſant que ſir Charles n'étoit pas encore marié, mais..... S'il doit l'être, a-t-elle interrompu, ne peut-on pas dire qu'il l'eſt déjà? Emilie eſt entrée au même moment. Elle avoit fait un effort pour ſe remettre de ſon trouble, & peut-être croyoit-elle avoir retrouvé toute ſa préſence d'eſprit; mais à la vue de ſa chère miſs Byron, ſon courage s'eſt évanoui. Elle a recommencé à pleurer, à ſanglotter. Elle vouloit ſortir, pour cacher ſes larmes, lorſque miſs Byron l'arrêtant & la prenant dans ſes bras, l'a exhortée à s'armer de force, à faire des vœux, comme elle, pour le bonheur d'autrui, & même à s'en réjouir. Je ne m'en conſolerai jamais, lui a répondu naïvement la petite fille, avec de nouveaux ſanglots. C'eſt pour vous que je m'afflige. Je hais ces italiennes. Je ſerois la plus heureuſe créature du monde, ſi vous étiez miladi Grandiſſon.

A préſent que miſs Byron ſait le pire, ai-je

dit au docteur, ne pouvons-nous pas lui communiquer les lettres? Je vous en prie, a interrompu madame Sherley; vous voyez que notre Henriette eſt un cœur noble. Le docteur a répondu qu'il s'en rapportoit à notre jugement, & nous a remis les lettres. Moi, qui les ai lues, ai-je repris, je vais paſſer au jardin avec Lucie, Nancy, Emilie, & nous laiſſerons enſemble madame Sherley, madame Selby, & miſs Byron. Le docteur, à qui j'ai propoſé de me ſuivre, a pris le parti de remonter à ſa chambre. Lucie a témoigné quelque déſiroit de reſter, & les yeux d'Henriette ont paru le déſirer auſſi. Je ſuis ſortie avec les deux autres, auxquelles j'ai expliqué toute la ſubſtance des lettres. Milord G... eſt venu nous joindre, & n'a pas pris moins de part que nous à notre affliction; de ſorte qu'il n'eſt reſté autour d'Henriette que des conſolateurs, qui ont aidé à ſoutenir ſes eſprits; car ſa grand'mère & ſa tante avoient toujours applaudi à la préférence qu'elle donnoit à Clémentine, en faveur de ſa maladie. Jamais il n'y eut dans une même famille trois femmes auſſi nobles que madame Sherley, madame Selby & miſs Byron. Mais M. Selby n'eſt pas ſatisfait que mon frère, aimant Henriette comme il eſt évident qu'il l'aime, ait pu ſe déterminer ſi facilement à partir pour l'Italie. Son chagrin vient de l'affection même qu'il

porte à mon frère, & de celle qu'il a pour ſa nièce. Mais il n'eſt pas beſoin de vous dire que, tout homme qu'il eſt, il n'a pas l'ame auſſi grande de moitié qu'aucune des trois femmes que j'ai nommées.

A notre retour, vous auriez été charmée de voir Henriette prendre Emilie à l'écart, pour la conſoler, & pour lui faire valoir les circonſtances qui ſemblent avoir entraîné mon frère. Elle a rendu enſuite le même office à ſon oncle. Que cette généreuſe fille a brillé aux yeux de tous les témoins!

Lorſqu'elle s'eſt trouvée ſeule avec moi, elle m'a parlé du dernier article de la troiſième lettre, où elle eſt nommée avec l'apparence d'une ſi vive tendreſſe, dans des termes ſi dignes du plus ſenſible des hommes, qui marque un reſpect extrême pour elle & pour ſon ſexe, & qui ſe reproche de la préſomption à lui-même, pour avoir oſé ſuppoſer que miſs Byron eſt à plaindre, & qu'elle a pour lui quelque partie de la tendreſſe qu'il a pour elle. Il eſt certain, m'a-t-elle dit, qu'il n'a pas vu, comme vous & votre ſœur, tout le fond d'eſtime que j'ai pour lui. Comment l'auroit-il vu? a-t-elle continué. Vous ſavez que nous étions rarement enſemble; & lui ayant tant d'obligations, il a pu n'attribuer mes égards qu'à la ſeule reconnoiſſance. Mais il eſt clair qu'il m'aime;

m'aime, ne le penſez-vous pas? & peut-être m'auroit-il donné la préférence ſur toutes les autres femmes, s'il avoit pu ſe refuſer aux circonſtances. Que le ciel répande ſur lui toutes ſes bénédictions! a-t-elle ajouté : c'eſt mon premier amour : jamais je n'en aurai d'autre. Ne blâmez pas cette déclaration, ma chère miladi. Vous m'avez déjà condamnée une fois, en me traitant de romancière : mais ſongez que l'homme eſt ſir Charles Grandiſſon.

Malgré toutes ces apparences de force, hélas! chère ſœur, on apperçoit aiſément que les heures ſolitaires de cette aimable fille ſont un pénible fardeau pour elle. Elle a pris l'habitude de ſoupirer. Elle ſe lève avec les yeux enflés; le ſommeil l'abandonne : l'appétit lui manque; & tous ces ſymptômes ne lui ſont pas inconnus à elle-même : on en juge par l'effort qu'elle fait pour les cacher. Quoi! faut-il qu'Henriette Byron, avec une beauté incomparable, avec une ſanté ſi floriſſante, une humeur ſi égale, des paſſions ſi faciles à gouverner; généreuſe, reconnoiſſante juſqu'à l'héroïſme; ſupérieure à toute autre femme en franchiſe de cœur, en vraie délicateſſe; d'un jugement & d'une maturité d'eſprit au-deſſus de ſon âge; faut-il qu'elle ſe voie ſacrifiée comme une victime innocente, ſur l'autel d'un amour ſans eſpérance? Sa ſituation me perce

le cœur. Je ne puis ſupporter ce triomphe de l'autre ſexe, quoique l'homme ſoit mon frère. Mais au fond, ce n'en eſt pas un pour lui. Il paroît au contraire que ſon cœur véritablement noble, ſouffre mortellement de ne pouvoir ſe donner tout entier à cette excellente fille.

M. Deane eſt arrivé ici ce matin. Il eſt homme de mérite. Dans un moment d'entretien, où il m'a parlé à cœur ouvert, j'ai ſu de lui que ſon deſſein a toujours été de faire miſs Byron ſa principale héritière. Il m'a informée de ſon bien, qui eſt conſidérable. Je vois que la vraie politique eſt d'être bon. Jeunes & vieux, riches & pauvres, tout le monde eſt idolâtre de miſs Byron.

M. Deane eſt dans une inquiétude extrême pour ſa ſanté, qui décline viſiblement. Il la croit *en conſomption*. Mais nous ſommes convaincus, elle-même, & tout autant que nous ſommes, que le mal n'eſt pas du reſſort de la médecine. Elle a feint de la ſurpriſe, lorſqu'il s'eſt expliqué ſur ſes craintes, dans la vue, comme elle me l'a confeſſé, d'éviter les ſollicitations d'une tendreſſe importune, qui voudroit l'engager à des conſultations pour une maladie dont il n'y a que la patience & le tems qui puiſſent la guérir.

Que va devenir la ſignora Olivia, lorſqu'elle

ſera informée de ce qui ſe paſſe à Boulogne ? Elle a ſes émiſſaires, qui ne lui permettront pas de l'ignorer long-tems. Quels ſeront ſes tranſports! je ſuppoſe qu'étant en correſpondance avec elle, vous ne ſerez pas long-tems ſans être troublée par ſes invectives.

Tout le monde vous déſire ici, vous & votre lord. Pour moi, je n'ai pas de plus vive impatience que de vous revoir tous deux, ou, ſi vous l'aimez mieux, de vous voir arriver pour me voir. Vous ne ſauriez me prendre dans un tems plus avantageux pour moi. Pas le moindre démêlé avec mon mari. Vous n'entendriez de nous que tout ce qu'il vous plaît, milord.... mon cher amour, vous ne me demandez rien... Vous me prévenez, milord, dans tous mes déſirs. Je l'ai averti fort tendrement de quelques-uns des ſes foibles : il me remercie de l'inſtruction ; & ſa réſolution, dit-il, eſt d'être tout ce qu'il faut pour me plaire.

J'ai fait des découvertes en ſa faveur. Je lui ai trouvé plus d'eſprit, plus d'agrément, plus de ſens & de ſavoir que je ne lui en croyois, & que je ne lui en avois même ſoupçonné lorſque j'avois plus de raiſon de chercher toutes ces qualités dans ſon caractère. Il m'accorde une très-grande portion de jugement ; & vous jugez bien qu'après de telles découvertes à ſon avan-

tage, il ne peut faire autrement. En un mot, nous faiſons des progrès ſi monſtrueux dans notre commerce d'eſtime, que, pour peu qu'ils continuent, nous aurons peine à nous reconnoître pour le même homme & la même femme qui firent, il y a quelques mois, une ſi bizarre figure aux yeux des ſpectateurs dans l'égliſe de Saint George. Il faudra nous remarier, pour nous aſſurer l'un de l'autre; car ſoyez perſuadée que nous ne voudrons jamais paroître auſſi ſots que nous le fûmes alors. Ce qui le relève beaucoup dans mes idées, c'eſt la bonne opinion que tout le monde ſemble avoir ici de lui. On le trouve homme de ſens, homme de bon naturel, &, le croiriez-vous? fort bel homme. Tous les habitans de cette maiſon paſſent pour gens très-ſenſés, & d'une grande pénétration; je ne puis les contredire, ſans me faire tort à moi-même.

Vous apprendrez avec joie qu'Emilie, toujours attentive à copier ſon modèle, ſera une excellente femme, & une très-bonne mère de famille. Miſs Byron eſt réellement la fille du monde qui entend le mieux l'économie domeſtique. A ſon arrivée, elle a repris la direction de cette famille, pour ſoulager ſa tante Selby. C'étoit ſon office avant ſon voyage de Londres. Juſqu'à préſent je me ſuis crue aſſez entendue

ſur cet article ; mais elle m'a fermé pour jamais la bouche, & ſon adminiſtration eſt accompagnée de tant de dignité & de douceur, qu'elle eſt adorée de toute la maiſon. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du tems pour cette multitude de ſoins ; car nous ne nous appercevons jamais qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, & de l'aiſance ſans précipitation, rien n'eſt difficile.

Votre lettre m'eſt remiſe à ce moment. J'avois prévu quelles ſeroient les agitations d'Olivia. Elle a reçu ſans doute quelques informations de Boulogne ; car pourquoi quitter ſi tôt l'Angleterre, lorſqu'elle avoit réſolu d'y attendre le retour de mon frère ? Malheureuſe femme ! Henriette a pitié d'elle. Mais quel eſt le malheureux dont Henriette n'ait pas pitié ?

N. B. *On trouve ici pluſieurs lettres plus agréables qu'utiles au ſoutien de l'intérêt ; l'une de la comteſſe de D... qui, ne perdant point de vue le mariage de ſon fils, s'efforce de combattre l'amour de miſs Byron pour ſir Charles, par des raiſonnemens pris de la nature de cette paſſion, & des difficultés où elle n'ignore pas que ſir Charles eſt engagé : les autres, de différentes perſonnes, & par des motifs tout différens*

de l'intérêt général. Miladi G... (auparavant miſs Charlotte Grandiſſon) ayant enfin quitté le château de Selby, écrit auſſi à miſs Byron, qu'elle y a laiſſée avec Emilie, & lui dit mille choſes badines. Miſs Byron lui fait une réponſe plus grave, qui ſe reſſent de ſa ſituation. Le plus grand éloge qu'on doive ici à l'auteur, regarde les caractères, qui ſont habilement ſoutenus. Mais tout étant acceſſoire à la ſituation de ſir Charles, on y revient enfin par une lettre au docteur Barlet.

LETTRE LXXVII.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 8 & 19 juillet.

JE me ſens le cœur plus triſte qu'il ne l'a jamais été. Quel nom donner au bonheur dont on ne peut jouir ſans faire le malheur d'autrui? Le comte de Belvedère, informé de l'heureux changement de Clémentine, & que ſuivant toute apparence elle ſera le prix des ſervices d'un homme à qui toute la famille attribue ſon rétabliſſement, arriva hier au ſoir dans cette ville, & me fit avertir auſſi-tôt du deſſein qu'il avoit de me rendre aujourd'hui ſa viſite.

Ce matin j'ai reçu, par Camille, un meſſage

de Clémentine, qui me prie de remettre à l'après-midi l'entrevue dont nous étions convenus hier. J'ai demandé à Camille ſi elle en ſavoit la raiſon, & pourquoi cet ordre me venoit ſi matin ? Elle m'a répondu qu'il n'étoit parti que de ſa maîtreſſe, & qu'aucun autre n'y avoit eu la moindre part. La marquiſe, m'a-t-elle dit, l'informa hier au ſoir que tout étoit terminé; qu'elle ſeroit maîtreſſe de ſon ſort, & que vous auriez la permiſſion de la voir ce matin, pour apprendre ſes intentions d'elle-même. Là-deſſus elle ſe jeta aux pieds de ſa mère avec les plus vives marques de reconnoiſſance pour l'affection & la bonté de ſa famille; & depuis ce moment elle a paru dans une diſpoſition tout-à-fait différente. Dans l'inſtant même elle devint grave, réſervée, mais ardente pour ſa plume, dont elle ſe ſervit tout le reſte du jour, pour mettre au net ce qu'elle avoit écrit ſur ſes tablettes. Demain, me diſoit-elle quelquefois, demain, Camille, ſera un grand jour. Que n'eſt-il déjà venu ? Cependant je le redoute. Comment ſoutiendrai-je une converſation de cette importance ? que ferai-je pour être auſſi généreuſe, auſſi grande que le chevalier ? Sa bonté m'enflamme d'émulation. Que le jour me tarde ! & que n'eſt-il paſſé ! Toute la ſoirée s'eſt reſſentie de cette chaleur. Je crois, a continué Camille, qu'elle a rédigé pluſieurs

articles que ſon deſſein eſt de vous faire ſigner : mais ſur quelques mots qui lui ſont échappés, j'oſe dire, monſieur, qu'ils ſont dignes de ſon ame généreuſe, & que vous y trouverez moins de dureté que de caprice.

J'eus beaucoup de peine, a pourſuivi la fidelle Camille, à lui perſuader, vers minuit, de prendre un peu de ſommeil. Elle s'eſt levée dès quatre heures du matin, elle a repris ſa plume; & vers ſix heures, elle m'a chargée de la commiſſion dont je m'acquitte. Je lui ai repréſenté que l'heure étoit peu convenable, & je l'ai preſſée d'attendre que ſa mère fût levée. Mais elle m'a priée de ne pas la contredire; & de ſonger que ſa mère la laiſſoit maîtreſſe de ſes volontés. Ainſi, monſieur, a conclu Camille, mon devoir eſt rempli. Je vois que les événemens du jour demandent des précautions; mais vous n'avez pas beſoin de conſeil dans une conjoncture ſi délicate.

L'arrivée du comte de Belvedère ayant interrompu Camille, elle m'a quitté pour retourner à ſes fonctions.

A dix heures.

Le comte, que j'ai reçu avec toutes les civilités poſſibles, n'y a répondu que par un air froid & mécontent. Surpris de ne pas lui trouver la politeſſe & l'amitié qu'il a toujours mar-

quées pour moi, je lui en ai témoigné quelque choſe : il m'a demandé ſi je l'informerois fidellement des termes où j'étois avec la ſignora Clémentine ? Fidellement, ſans doute, ai-je répondu, ſuppoſé que j'entre dans quelque explication ; mais la diſpoſition où je vous vois, ne me permet peut-être point de vous ſatisfaire là-deſſus.

Je vous diſpenſe d'une autre réponſe, a-t-il répliqué. Vous me ſemblez sûr de vos avantages ; mais Clémentine ne ſera point à vous, pendant qu'il me reſtera un ſouffle de vie.

Après tant de révolutions, monſieur, après tant d'incidens & de ſcènes, que je n'ai pas cherché à faire naître, rien ne doit être capable de me ſurprendre ; mais ſi vous avez quelques prétentions à former, quelques demandes à faire ſur ce point, ce n'eſt point à moi, c'eſt à la famille du marquis della Porretta qu'il faudroit vous adreſſer.

Croyez-vous, monſieur, que je ne ſente point l'ironie de ce langage ? Sachez néanmoins, qu'à l'exception d'un ſeul, tous les cœurs de ſa famille ſont dans mes intérêts. D'ailleurs toutes les conſidérations ſont pour moi ; & vous n'avez pour vous que la généroſité de vos ſervices, que je ne conteſte point, ou peut-être les agrémens de votre figure & de vos manières.

Ces qualités, monſieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu'à ceux qui veulent s'en prévaloir. Mais permettez que je vous faſſe une queſtion : ſi vous n'aviez pas d'autre obſtacle que moi, auriez-vous quelque eſpérance à l'affection de Clémentine ?

Auſſi long-tems qu'elle ne ſera point mariée, il m'eſt permis d'eſpérer. Sans votre retour, je ne doute point qu'elle n'eût été à moi. Vous n'ignorez pas que ſa maladie n'auroit point été capable de m'arrêter.

Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite. C'eſt, monſieur, le point eſſentiel pour moi, qui n'en dois compte à perſonne. Cependant, ſi vous en avez quelque doute, éclairciſſez-vous. J'ai tant d'eſtime pour le comte de Belvedère, que je ſouhaite ſincèrement de mériter la ſienne.

Apprenez-moi donc, chevalier, quelle eſt actuellement votre ſituation avec Clémentine, ce qui s'eſt conclu entre vous & la famille, & ſi Clémentine s'eſt déclarée pour vous ?

Elle ne s'eſt point encore ouverte avec moi. Je répète que l'eſtime du comte de Belvedère m'eſt précieuſe ; & je m'expliquerai par conſéquent avec plus de franchiſe qu'il ne doit ſe le promettre de l'humeur chagrine qui paroît le dominer dans cette viſite. J'ai parole, cette après-

midi, pour un entretien avec Clémentine. Tout eſt d'accord avec ſa famille & moi. Je me ſuis impoſé pour règle de prendre les mouvemens d'un eſprit ſi pur, quoique hors de ſon aſſiette naturelle, pour l'ordre de la providence. Juſqu'à préſent les miens ont été purement paſſifs: l'honneur ne me permet plus de m'arrêter à ces bornes. Cet après-midi, monſieur....

Cette après-midi... (d'une voix altérée) quoi? cette après-midi...

Décidera de ma deſtinée par rapport à Clémentine.

Vous me déſeſpérez! ſi ſes parens ſont déterminés en votre faveur, c'eſt par néceſſité plutôt que par choix. Mais s'ils la laiſſent maîtreſſe d'elle-même, je ſuis perdu!

Suppoſez qu'elle ſe détermine pour moi; c'eſt une raiſon, monſieur, qui ne laiſſe point de réplique. Mais les circonſtances ne me paroîtront pas fort heureuſes, ſi c'eſt comme vous le dites, ſans inclination du côté de la famille que j'obtiens l'honneur d'y être admis; & moins encore, ſi ma bonne fortune entraîne le malheur d'un homme tel que vous.

Quoi! chevalier, c'eſt aujourd'hui que vous devez voir Clémentine, pour terminer avec elle? cette après-midi! & vous devez changer de conduite! mettre de l'empreſſement dans vos

ſoins ! la ſolliciter de ſe donner à vous ! Ma religion, l'honneur de mon pays... Expliquons-nous, monſieur. Il faut convenir de quelque choſe. Je vous le dis avec un mortel regret ; mais il le faut. Vous ne refuſerez point de vous meſurer..... Le conſentement n'eſt pas encore donné. Vous ne déroberez pas ce tréſor à l'Italie. Faites-moi l'honneur de ſortir à ce moment avec moi.

Malheureux comte ! que je vous plains ! vous connoiſſez mes principes. Il eſt dur, après la conduite que j'ai tenue, de ſe voir invité.... Faites-vous expliquer tous mes procédés, par le prélat, par le père Mareſcotti, par le général même, qui a toujours été de vos amis, & qui étoit autrefois ſi peu des miens. Ce qui les a fait entrer dans des ſentimens auſſi contraires à leurs inclinations que vous le penſez, ne peut être ſans force ſur une ame auſſi noble que celle du comte de Belvedère. Mais à quelque réſolution que les éclairciſſemens puiſſent vous porter, je vous déclare d'avance que je n'accepterai jamais votre rendez-vous, qu'à titre d'ami.

Il s'eſt tourné avec une vive émotion. Il s'eſt promené dans ma chambre, comme un homme irréſolu. Enfin, ſe rapprochant de moi, d'un air égaré : je vais de ce pas, m'a-t-il dit, voir

le père Mareſcotti, le prélat, leur faire connoître mon déſeſpoir; & ſi je perds l'eſpérance.... O chevalier! je vous le répète encore, Clémentine ne ſera point à vous pendant ma vie. En ſortant, il a regardé autour de lui, comme s'il eût craint d'être entendu de quelqu'autre que de moi, quoique nous n'euſſions perſonne proche de nous; & ſe baiſſant vers moi, il vaut mieux, a-t-il ajouté, mourir de votre main, que de.... Il n'a point achevé; & ſans me laiſſer le tems de répondre, il m'a quitté ſi bruſquement, qu'il avoit diſparu lorſque je ſuis arrivé à la porte. Comme il étoit venu à pied, un valet, qu'il avoit à ſa ſuite, a dit aux miens, que madame de Sforce l'étoit allé voir à Parme, & que depuis cette viſite, on avoit remarqué dans ſon humeur, un changement qui alarmoit toute ſa maiſon.

Apprenez-moi, cher docteur, comment les téméraires vivent ſi tranquilles, lorſqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarras, & tant d'éloignement pour toute ſorte d'offenſes, à peine ſuis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre. De quoi les femmes ne ſont-elles pas capables, lorſqu'elles entreprennent de mettre la diviſion entre des amis? Madame de Sforce a l'humeur hautaine, intrigante. Il n'eſt pas de ſon intérêt que Clémen-

tine ſoit jamais mariée. Cependant le comte de Belvedère eſt d'un naturel ſi doux, ſi éloigné de la violence, que, n'ignorant point les vues de cette dame, j'admire par quels artifices elle a pu ſuſciter une flamme ſi vive dans une ame ſi paiſible.

Le tems me preſſe pour me rendre au palais della Porretta. Je ne ſuis pas tranquille ſur le récit de Camille. Ne marque-t-il point, dans ſa maîtreſſe, une imagination trop échauffée pour une occaſion de cette importance? & ne dois-je pas craindre qu'elle ne ſoit rien moins que rétablie?

LETTRE LXXVIII.

Le chevalier GRANDISSON *au même.*

Même jour au ſoir.

Je voudrois recueillir mes eſprits, mon cher & reſpectable docteur, pour vous faire un détail, que vous trouverez fort ſurprenant. Clémentine eſt la plus noble fille qui ſoit au monde. Qu'arrivera-t-il enfin...? Mais, j'ai beſoin d'un cœur plus tranquille, & d'une main plus ferme, pour être en état de continuer.

Je me trouve un peu moins agité. Mes pre-

mières lignes demeureront, pour vous faire juger quelle étoit l'émotion de mon ame, lorſqu'en arrivant j'ai tenté d'écrire mille choſes qui venoient de ſe paſſer ſous mes yeux.

Camille m'attendoit dans la première ſalle, avec ordre de me conduire chez la marquiſe. J'y ai trouvé avec elle le marquis & le prélat. O chevalier! m'a-t-elle dit, nous avons été fort troublés par une viſite du comte de Belvedère. Qu'il eſt à plaindre! il nous a dit qu'il vous avoit vu chez vous.

Il eſt vrai, madame. Alors j'ai raconté, à la prière du prélat, tout ce qui s'étoit paſſé entre nous, excepté ſes derniers mots, par leſquels j'ai cru devoir entendre qu'il aimoit mieux mourir de la main d'autrui que de la ſienne.

Ils ont témoigné la part qu'ils prenoient à ſa peine, & leur inquiétude pour moi; mais je ne me ſuis point apperçu que cet incident eût altéré leurs diſpoſitions en ma faveur. Ils avoient déclaré au comte que le rétabliſſement de leur fille paroiſſant dépendre de la parfaite ſatisfaction de ſes déſirs, ils étoient réſolus de n'y plus apporter la moindre oppoſition. La viſite de ce malheureux ami, m'a dit la marquiſe, & ſes emportemens, qui m'ont fait d'autant plus de pitié, que je le crois menacé de la maladie de ma fille, m'ont empêchée de voir Clémentine

depuis deux heures. J'allois paſſer chez elle, lorſque vous êtes arrivé : mais Camille ira pour moi.

Ce matin, a continué la marquiſe, dans l'entretien que j'ai eu avec elle, elle s'eſt excuſée de vous avoir envoyé Camille pour vous prier de remettre votre viſite à l'après-midi. Elle n'étoit pas préparée, m'a-t-elle dit, à vous recevoir. Je lui ai demandé de quels préparatifs elle avoit beſoin pour voir un homme que nous eſtimons tous, & qui lui avoit toujours marqué tant de reſpect? Elle m'a répondu, que devant vous voir dans un jour ſous lequel il ne lui avoit pas encore été permis de vous regarder, elle avoit quantité de choſes à vous dire, & qu'elle craignoit de ne pouvoir ſe les rappeler; qu'elle en avoit écrit une partie, mais qu'elle n'étoit pas encore contente d'elle-même; que vous étiez grand; qu'elle vouloit s'efforcer de ne l'être pas moins; que la liberté que nous lui accordions, augmentoit ſon embarras, & qu'elle avoit déjà ſouhaité vingt fois d'être à la fin du jour.

Je lui ai propoſé, a pourſuivi la marquiſe, de prendre plus de tems; un mois, une ſemaine Non, non, m'a-t-elle dit; je ſerai prête à le voir tantôt. Qu'il vienne. Je me ſens la tête aſſez bien. Qui ſait ſi je ne ſerai pas plus mal demain, ou dans une ſemaine?

Camille

Camille eſt rentrée. On lui a demandé dans quel état elle avoit laiſſé ſa maîtreſſe. Elle nous a dit qu'elle l'avoit trouvée fort penſive, mais l'eſprit vif & agité; qu'elle paroiſſoit remplie de la viſite qui s'approchoit, & que depuis une demi-heure, elle avoit demandé trois fois ſi le chevalier étoit arrivé; qu'elle reliſoit ſouvent ce qu'elle avoit écrit, qu'elle le mettoit ſur ſa table & le reprenoit; que ſe levant quelquefois, elle ſe promenoit un moment dans ſa chambre, tantôt avec un air de dignité, tantôt la tête penchée; que pendant la dernière heure elle avoit pluſieurs fois pleuré; que dans d'autres momens elle ſoupiroit: qu'elle n'étoit pas contente de ſon habillement; qu'elle avoit voulu d'abord être en noir, puis en couleur; qu'enſuite elle avoit demandé une robe bleue & argent, & qu'elle s'étoit déterminée enfin pour un ſatin blanc tout uni. Elle paroît un ange dans cette parure, a conclu Camille; mais qu'il ſeroit à ſouhaiter que ſes yeux & ſes mouvemens fuſſent un peu plus compoſés!

Je prévois de la difficulté pour vous, m'a dit le prélat. Toutes ces agitations marquent encore quelque déſordre. Cependant, ſi proche d'une entrevue qui doit finir par une déclaration en votre faveur, elles font juger combien ſon cœur

eſt intéreſſé à cet événement : puiſſe-t-il faire votre bonheur & le ſien !

Je ne crains rien pour le bonheur de ma fille, a dit la marquiſe, dans tout ce qui dépendra du chevalier. Je ſuis sûre de ſa tendreſſe pour elle.

Il me ſemble, a dit le marquis, que nous pourrions lui laiſſer la liberté de mener ſa femme en Angleterre, pendant les premiers ſix mois, à condition de nous la ramener pour les ſix autres. Ce changement pourroit faire prendre un nouveau cours à ſes idées. La vue continuelle des mêmes lieux & des mêmes perſonnes, eſt capable d'attriſter ſon cœur. J'ajoute que ſon abſence ſerviroit à fortifier ce pauvre comte de Belvedère.

Le prélat a loué cette idée. La marquiſe n'a pas fait d'autre objection que celle de ſa tendreſſe. On a conclu que le choix en ſeroit abandonné auſſi à Clémentine. Camille, a dit le marquis, il eſt tems d'avertir ma fille, que le chevalier attend qu'elle demande à le voir. Vous y conſentez ? m'a-t-il dit civilement.

Camille n'eſt pas revenue auſſi-tôt : à ſon retour, elle nous a fait une nouvelle peinture des agitations de ſa maîtreſſe, qu'elle a terminée, en priant la marquiſe de monter à ſon apparte-

ment. Si c'étoit votre première entrevue, m'a dit le prélat, je ne ſerois pas ſurpris de ce déſordre : mais il faut avouer que le mal ſe montre ſous une étrange variété de formes.

La marquiſe eſt montée avec Camille, & m'a fait avertir preſqu'auſſi-tôt de la ſuivre. Elle eſt venue au-devant de moi, juſqu'à la porte du cabinet ; & ſortant, elle m'a dit en peu de mots : je crois qu'elle ſera plus ſatisfaite que je vous laiſſe ſeul avec elle. Je ne m'éloignerai point. Camille me tiendra compagnie dans la chambre voiſine.

En entrant dans la chambre, j'ai trouvé Clémentine à ſa toilette, mais abîmée dans ſes méditations, & la tête appuyée ſur ſa main. A ma vue, un charmant vermillon s'eſt répandu ſur ſes joues. Elle s'eſt levée, & m'a fait une profonde révérence, elle s'eſt avancée de quelques pas vers moi ; mais elle paroiſſoit tremblante, & ſes regards étoient incertains.

Je me ſuis approché d'elle. J'ai pris reſpectueuſement ſa main des deux miennes, & je l'ai preſſée de mes lèvres. Ah ! chevalier, m'a-t-elle dit, en détournant un peu le viſage, mais ſans retirer ſa main. Elle n'a rien ajouté ; &, comme retenue par l'embarras de s'expliquer, elle a pouſſé un ſoupir.

Je l'ai conduite à ſa chaiſe. Elle s'eſt aſſiſe,

en continuant de trembler. Que je remercie le ciel, ai-je dit, en penchant la tête ſur ſes deux mains, que je tenois dans les miennes, de me faire voir cet heureux changement dans une ſanté ſi chère! puiſſe-t-il achever ſon ouvrage.

Heureux vous-même, m'a-t-elle répondu, heureux du pouvoir qui vous eſt donné d'obliger, comme vous l'avez ſu faire! mais, comment..... comment pourrai-je..... O monſieur! vous ſavez les mouvemens qui n'ont pas ceſſé de déchirer mon cœur, depuis que... j'oublie depuis quand... O chevalier! le ponvoir me manque. Elle s'eſt arrêtée. Elle a pleuré. Elle a comme perdu la force de parler.

Il eſt en votre pouvoir, mademoiſelle, de rendre heureux ce même homme à qui vous attribuez des obligations dont vous êtes déjà plus qu'acquittée.

Je me ſuis aſſis près d'elle, au ſigne qu'elle m'en a fait.

Parlez, monſieur. Il ſe paſſe de grands mouvemens dans mon ame. Dites-moi, dites-moi tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur (en y portant la main) eſt ſerré dans ſa priſon; je crois ſentir qu'il manque d'eſpace. Cependant le pouvoir de s'expliquer lui eſt refuſé. Parlez, & je vous écouterai en ſilence.

Toute votre famille, mademoiſelle, eſt réunie

dans le même ſentiment. Il m'eſt permis de vous ouvrir mon cœur. Je me promets d'être entendu avec bonté. Le père Mareſcotti me favoriſe de ſon amitié. Les conditions ſont celles que j'ai offertes en partant pour l'Angleterre.

Elle a penché la tête, & ſon attention ſembloit redoubler.

De deux années l'une, je ſerai heureux avec ma Clémentine, en Angleterre....

Votre Clémentine, monſieur! ah, chevalier! (Elle a tourné la tête en rougiſſant). Votre Clémentine, monſieur! a-t-elle répété; & j'ai cru voir un air de joie ſur ſon viſage. Cependant une larme s'eſt dérobée de ſes yeux.

Oui, mademoiſelle, on m'accorde l'eſpérance de vous voir à moi. Vous aurez votre directeur avec vous : le père Mareſcotti conſent à vous accompagner pour cette fonction. Sa piété, ſon zèle, mes propres égards pour ceux dont les principes ſont différens des miens, mon honneur engagé ſolennellement à la famille qui me confie ſon plus chet tréſor, feront votre ſûreté...

Ah, monſieur! a-t-elle interrompu, vous ne ſerez donc pas catholique?

Vous avez conſenti, mademoiſelle, avant mon départ pour l'Angleterre, que je ſuiviſſe le mouvement de ma conſcience.

Eſt-il donc vrai? a-t-elle dit, avec un ſoupir.

Votre père, mademoiſelle, vous informera lui-même de tous les autres articles dont on eſt convenu, pour votre parfaite ſatisfaction.

Ses yeux étoient gonflés de larmes. Elle paroiſſoit incertaine. Deux ou trois efforts qu'elle a faits pour parler, n'ont produit qu'un ſon confus. Enfin, s'appuyant ſur mon bras, elle s'eſt avancée en tremblant vers le cabinet; elle y eſt entrée. Laiſſez-moi, laiſſez-moi, m'a-t-elle dit: & m'ayant mis un papier dans la main, elle a tiré la porte ſur elle. Le cœur percé de ſes ſanglots, que je pouvois entendre, je ſuis paſſé dans la chambre voiſine, d'où ſa mère & Camille avoient entendu une partie de notre court entretien. La marquiſe eſt entrée dans le cabinet; mais revenant auſſi-tôt: grâces au ciel, m'a-t-elle dit, elle jouit de toute ſa raiſon, quoiqu'elle paroiſſe fort affligée. Elle m'a ſuppliée de l'abandonner à elle-même. Si vous pouvez lui pardonner, dit-elle, ſon cœur ſera ſoulagé. Elle vous a donné un papier qu'elle vous prie de lire. Elle attendra que vous la faſſiez appeler, ſi vous pouvez, a-t-elle ajouté, ſouffrir, après l'avoir lu, une créature indigne de votre bonté. Quel étrange myſtère, a repris la marquiſe, cet écrit peut-il donc renfermer?

J'étois auſſi ſurpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'ai offert de le lire en ſa préſence: mais elle a ſouhaité de ne le voir

qu'avec le marquis, s'il convenoit qu'ils en priſſent tous deux connoiſſance. Elle eſt ſortie avec précipitation, & Camille a paſſé dans l'autre chambre, pour y attendre les ordres de ſa maîtreſſe. Je ſuis demeuré ſeul. Voici l'étonnante pièce que j'ai lue (*).

« O vous, qui êtes ce qu'il y a de plus cher à » mon cœur, pardon mille fois..... de quoi » dirai-je? eſt-ce du deſſein que j'ai de faire une » grande action, ſi j'en ai la force? L'exemple » me vient de vous, qui êtes à mes yeux le plus » grand des hommes. Mon devoir parle d'un » côté; mon cœur y réſiſte, & me tente d'une » foibleſſe. C'eſt toi, dieu puiſſant! que je prie » de me ſoutenir dans ce grand combat. Ne per- » mets pas qu'il renverſe ma raiſon, comme il » l'a déjà fait; cette foible raiſon, qui ne com- » mence qu'à renaître. O dieu! fortifie-moi: » l'effort eſt extrême; il eſt digne de la per- » fection à laquelle Clémentine a toujours » aſpiré.

» Mon précepteur! mon frère! mon ami! ô

(*) Il n'eſt pas beſoin de faire obſerver qu'elle ſe reſſent de la maladie de Clémentine, qui eſt cauſée par l'amour & la religion; ni d'avertir que c'eſt en quoi conſiſte ici l'art de l'auteur.

» le plus cher & le meilleur des hommes! ne
» penſe plus à moi. Je ſuis indigne de toi.
» C'eſt ton ame, qui a charmé Clémentine.
» Lorſque j'ai remarqué les graces de ta figure,
» j'ai retenu mes yeux, j'ai mis un frein à mon
» imagination : & comment? En tournant mes
» réflexions ſur les graces ſupérieures de ton
» ame. Mais cette ame, ai-je dit, n'eſt-elle pas
» faite pour une autre vie? l'obſtination, la
» perverſité de cette ame ſi chère, permet-elle à
» la mienne de ſe lier à elle? l'aimerai-je, juſ-
» qu'à ſouhaiter à peine d'être ſéparée d'elle
» dans ſon ſort futur? O le plus aimable de
» tous les hommes! comment puis-je m'aſſurer
» que ſi j'étois à toi, la force de l'amour, la
» douceur des manières, les complaiſances de la
» bonté, ne m'entraînaſſent point après toi?
» Moi, qui regardois autrefois un hérétique
» comme le pire de tous les êtres, je me ſens
» déjà changée, par une ſéduction irréſiſtible,
» juſqu'à prendre, en ta faveur, une meilleure
» opinion de ce que j'ai déteſté. De quelle force
» ſeroient les avis du plus pieux directeur, lorſ-
» que tes careſſes & tes douces perſuaſions s'em-
» ploîroient à pervertir un cœur tout à toi?
» Je ſais que l'eſpérance de te convaincre toi-
» même me donneroit la force de diſputer avec
» toi : mais ne te connois-je pas des talens fort

» ſupérieurs aux miens? & quel ſeroit mon
» embarras, entre le ſentiment de mon devoir
» & la foibleſſe de ma raiſon? Alors un directeur
» ne manqueroit point de s'alarmer pour moi.
» Mon ſexe n'aime pas les ſoupçons dont il ſe
» croit offenſé; ils produiſent le mécontentement
» & l'averſion : & ton amour, ta bonté, empor-
» tant bientôt la balance, ma perte ne ſeroit-elle
» pas certaine?

» Et que m'ont fait mon père, ma mère, mes
» frères, pour m'inſpirer l'envie de les quitter,
» & pour me faire préférer à ma patrie, un
» pays que je haïſſois il n'y a pas long-tems,
» auſſi bien que ſa religion? Le changement
» même qui a fait diſparoître cette haine, n'eſt-il
» pas une autre preuve de ma foibleſſe & de ton
» pouvoir? O le plus aimable des hommes! ô
» toi que mon ame adore! ne cherche point à
» me perdre par ton amour. Si je me donnois
» à toi, un devoir trop cher me feroit oublier
» ce que je dois à dieu, & me précipiteroit
» dans des malheurs qui ne regarderoient pas
» ſeulement l'avenir; car ma perverſion, dans
» un tems, n'empêcheroit pas qu'il ne me revînt
» des doutes; & res moindres abſences me ren-
» droient doublement malheureuſe. L'indiffé-
» rence eſt-elle poſſible ſur un ſujet de cette
» importance? ne m'as-tu pas fait voir toi-

» même, qu'elle ne l'eſt pas pour toi? & ton
» exemple ne ſert-il pas à m'inſtruire? une
» fauſſe religion aura-t-elle plus de force que
» la vraie religion du ciel? O toi, le plus aima-
» ble des hommes! ne cherche point à me perdre
» par ton amour.

» Mais, eſt-il vrai que tu m'aimes? ou n'ai-je
» l'obligation de tes ſoins qu'à ta généroſité, à
» ta compaſſion, à ta nobleſſe pour une mal-
» heureuſe fille qui, ſe propoſant d'être auſſi
» grande que toi, n'a pu ſoutenir l'effort? Le
» ciel m'eſt témoin des combats que j'ai livrés
» à mon cœur, & de tout ce que j'ai tenté
» pour me vaincre moi-même. Permets, géné-
» reux homme, que je parvienne à cette vic-
» toire. Il eſt en ton pouvoir de me tenir en-
» chaînée ou de me rendre libre. Tu m'aimes,
» je le ſais. C'eſt la gloire de Clémentine de
» penſer que tu l'aimes. Mais elle n'eſt pas digne
» de toi. Cependant laiſſe avouer à ton cœur que
» tu aimes ſon ame, ſon ame immortelle, & ſa
» paix future. C'eſt le ſeul témoignage qu'elle
» demande de ton amour, comme elle s'eſt
» efforcée de te témoigner le ſien. Tu es la gran-
» deur même, tu es capable de l'effort qu'elle
» n'a pu ſoutenir. Fais le bonheur de quelqu'autre
» femme! mais je ne pourrois ſupporter que ce
» fût une italienne. Si c'en devoit être une, ce ne

» ſeroit pas Florence, mais Boulogne, qui te » l'offriroit.

» O chevalier Grandiſſon! comment vous pré- » ſenter cet écrit, qui m'a coûté tant de larmes, » tant d'étude, que j'ai changé, revu, tranſcrit » tant de fois, & que je mets encore une fois » au net, dans l'intention de vous le faire lire? » Je doute réellement que je le puiſſe, & je » ne le ferai point ſans avoir eſſayé mes forces » dans une converſation particulière avec vous.

» Vous, mon père, ma mère, mes frères, » & vous, mon cher & pieux directeur, vous » m'avez aidée par votre généreuſe indulgence, » à remporter ſur moi-même une partie de la » victoire. Vous avez fait céder votre jugement » au mien. Vous m'avez dit que je ſerois heu- » reuſe, ſi je pouvois l'être par le choix de mon » cœur. Mais ne vois-je point que je n'en ai » l'obligation qu'à votre complaiſance? ceſſe- » rai-je jamais de me rappeler les raiſons que » vous avez oppoſées tant de fois à cette alliance » avec le plus noble des hommes, toutes fondées » ſur la différence de ma religion, & ſur l'opi- » niâtreté qui l'attache à la ſienne? ce ſouvenir » me permettra-t-il jamais d'être heureuſe? Ah! » chère & reſpectable famille, laiſſez-moi la » liberté d'embraſſer le ſeul parti qui me con- » vienne, celui de m'enfermer dans un cloître.

» Qu'il me ſoit permis de conſacrer au ciel le
» reſte d'une vie dont je ne craindrai plus que
» la durée ſoit trop longue, occupée à prier
» pour vous, & pour la converſion de l'homme
» qui ſera toujours cher à mon ame! qu'eſt-ce
» donc que cette petite portion du monde qui
» m'appartient par la diſpoſition de mes grands-
» pères? & de quel poids eſt-elle dans la balance
» de mon ſalut éternel? Qu'il me ſoit permis de
» tirer une noble vengeance des cruautés de Dau-
» rana! je lui abandonne un bien que je mépriſe,
» & dont je me prive volontairement pour un
» ſort plus heureux. Toute ma famille n'eſt-elle
» pas riche & noble? quelle plus glorieuſe voie
» pour me venget?

» O toi qui poſsèdes mon ame! laiſſe-moi faire
» l'eſſai de la tienne, & mettre ton amour à
» l'épreuve, par tes efforts pour ſoutenir & for-
» tifier une réſolution qu'il ſera toujours en ton
» pouvoir, je le confeſſe, de me faire violer ou
» remplir. Dieu connoît ſeul ce que tous ces
» combats m'ont coûté, & ce qu'ils me coû-
» teront encore. Mais avec une ſanté affoiblie,
» avec un cerveau bleſſé, puis-je me promettre
» une longue vie? & ne tâcherai-je point d'en
» rendre la fin plus précieuſe? Permets que je
» ſois grande, *mon chevalier.* Cependant avec
» quelle douce complaiſence je te donne un nom

» ſi cher! tu peux tout faire de la malheureuſe
» Clémentine.

» Mais, ô mes chers parens, que ferons-nous
» pour cet excellent homme, à qui nous avons
» tant d'obligations? comment reconnoître ſa
» bonté pour deux de vos enfans? Ses bienfaits
» ſont un peſant fardeau ſur mon cœur. Cepen-
» dant qui ne connoît ſa grandeur d'ame? qui
» ne ſait pas que pour lui, la ſeule joie de bien
» faire eſt une parfaite récompenſe? Honneur
» de la race humaine, es-tu capable de me par-
» donner? Mais je ſais que tu le peux. Tu as
» les mêmes notions que moi de la vanité des
» biens du monde, & de la durée de ceux
» d'une autre vie. Comment aurois-je la pré-
» ſomption de m'imaginer qu'en te donnant ma
» main, un être affoibli, bleſſé, pût ſervir à
» ton bonheur? Encore une fois, ſi j'ai le cou-
» rage, la force de te donner cet écrit, rends-
» moi capable, par ton grand exemple, d'achever
» noblement ma victoire, & ne me réduis point
» à prendre avantage de la généroſité de ma
» famille. Mais, après tout, que le choix en
» appartienne à toi ſeul; car je ne puis ſoutenir
» l'idée de manquer de reconnoiſſance pour un
» homme à qui je me dois toute entière; &
» qu'il dépende de toi de joindre le nom qu'il te
» plaît à celui de CLÉMENTINE ».

Jamais il n'y eut d'étonnement comparable au mien. Pendant quelques momens, j'ai oublié que l'ange attendoit, à quatre pas de moi, le réſultat de mes contemplations ; & paſſant dans la chambre où étoit Camille, je me ſuis jeté ſur un ſofa, ſans faire attention à cette femme. Je ne me poſſédois point. Cependant le plus vif de mes ſentimens étoit mon admiration pour les divines qualités de Clémentine. J'ai voulu relire ſon écrit ; mais il étoit gravé dans mon ame, & mes yeux n'y diſtinguoient rien.

Elle a ſonné. Camille a couru. J'ai treſſailli lorſqu'elle a paſſé devant moi. Je me ſuis levé, mais je me ſentois tremblant, & j'ai été forcé de m'aſſeoir encore pour raſſurer mes jambes. Le retour de Camille m'a fait ſortir de cette eſpèce de ſtupidité qui m'avoit ſaiſi. Il eſt certain que de ma vie je n'avois été ſi peu préſent à moi-même. Une fille ſi ſupérieure à tout ſon ſexe, & même à tout ce que j'ai lu du nôtre ! O monſieur ! m'a dit Camille, ma maîtreſſe craint votre reſſentiment. Elle appréhende de vous revoir ; cependant elle le déſire. Hâtez-vous ; elle eſt menacée de s'évanouir. Qu'elle vous aime ! qu'elle craint de vous déplaire ! Camille me tenoit tous ces diſcours en me conduiſant, & je me les rappelle ce ſoir, car toutes mes facultés étoient alors trop engagées pour y faire attention.

Grandsjon

Tom. 3. pag. 255

Suis-je pardonnée? dites que je le suis!

Marillier. Sculp.

Imbert

Je ſuis entré. L'admirable Clémentine eſt venue au-devant de moi d'un pas chancelant, & m'a dit, en baiſſant les yeux : pardon, monſieur, pardon, ſi vous ne voulez pas que je meure du chagrin de vous avoir offenſé. Elle m'a paru ſi foible, que j'ai tendu les deux bras pour la ſoutenir : vous pardonner, mademoiſelle ? inimitable fille ! gloire de votre ſexe, pouvez-vous me pardonner vous-même, d'avoir élevé mes eſpérances juſqu'à vous ? Ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle eſt tombée dans mes bras. Camille lui tenoit des ſels, & ſi proche d'elle, j'en ai ſenti l'utilité, dans le beſoin que j'avois du même ſecours. Suis-je pardonnée ? m'a-t-elle dit, en reprenant un peu ſes eſprits ; dites que je le ſuis. Pardonnée, mademoiſelle ? ah ! vous n'avez rien fait qui ait beſoin de pardon. J'adore votre grandeur d'ame. Déclarez vos volontés ſur moi, & tout mon bonheur ſera de les ſuivre.

Je l'ai conduite à ſa chaiſe, j'ai mis ſans réflexion un genou à terre devant elle, & tenant ſes deux mains dans les miennes, je ſuis demeuré dans cette poſture, à la regarder avec des yeux qui n'exprimoient pas les mouvemens de mon cœur, s'ils n'étoient pas ardens de tendreſſe & de reſpect.

Camille avoit couru chez la marquiſe, pour lui rendre compte de cette étrange ſcène. Le

marquis, le prélat, le comte & le père Mareſcotti, qui attendoient le ſuccès de ma viſite, ont été ſurpris, de ce qu'ils ont entendu, mais ils en imaginoient peu la cauſe. La marquiſe s'empreſſant de revenir avec Camille, m'a trouvé dans la même attitude, c'eſt-à-dire à genoux, les deux mains de ſa fille dans les miennes. Cher chevalier, m'a-t-elle dit, modérez le tranſport de votre reconnoiſſance, par ménagement pour la ſanté de ma fille. Senſible comme elle eſt, je vois à ſes yeux qu'il y a quelque danger... Je me ſuis levé, j'ai quitté les mains de ſa fille, & ſaiſiſſant une des ſiennes : ô madame ! ai-je répondu en l'interrompant, glorifiez-vous de votre fille. Vous l'avez aimée, vous l'avez admirée ; mais aujourd'hui faites-en vôtre gloire. C'eſt un ange ! permettez, mademoiſelle, ai-je dit à Clémentine, que je me remette ce papier la marquiſe ; & ſans attendre ſon conſentement, j'ai préſenté l'écrit à ſa mère : vous le lirez, madame, vous le ferez lire au marquis, au prélat, au père Mareſcotti ; mais que ce ſoit avec compaſſion pour moi, & vous m'apprendrez enſuite ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire. Je m'abandonne à votre direction, à celle de votre famille, & à la vôtre, chère Clémentine.

Vous me pardonnez donc, chevalier ! avec cette aſſurance, je vous promets d'être plus tranquille.

tranquille. La bonté du ciel achevèra de me rétablir. Tout mon désir, chevalier, c'eſt que vous aimiez mon ame, comme le principal objet de mon amour a été la vôtre.

Sa mère tenant le papier, & n'oſant l'ouvrir, lui a demandé ce qu'il pouvoit donc contenir d'une ſi haute importance..... Pardon, Madame, a répondu Clémentine, ſi vous n'êtes pas la première à qui je l'ai communiqué. Comment l'aurois-je pu, lorſque j'ignorois encore ſi j'aurois la force de le maintenir, ou même de le faire ſortir de mes mains? Mais à préſent (en mettant la main ſur mon bras) laiſſez-moi pour quelques momens, chevalier. Je me ſens la tête un peu foible. Madame, ayez la bonté de pardonner. Nous nous ſommes retirés pour la laiſſer avec Camille, & nous lui avons entendu pouſſer de profonds ſoupirs.

La marquiſe m'a dit en marchant : je n'y comprends rien. Vous ne vous expliquez pas non plus, que contient donc ce papier?

Je n'étois pas en état de lui répondre. En paſſant dans un veſtibule qui ſert de communication à ſon appartement, je me ſuis baiſſé ſur ſa main, & le même paſſage ayant un eſcalier dérobé, j'ai pris cette voie pour deſcendre au jardin, où j'eſpérois que l'air réveilleroit un peu mes eſprits.

Je n'y avois pas été long-tems, lorſque M. Lowther eſt venu à moi. Le ſeigneur Jéronimo, m'a-t-il dit, eſt fort agité par la lecture d'un écrit qu'on lui a mis entre les mains. Il demande ſur le champ à vous parler.

J'ai trouvé Jéronimo dans ſon fauteuil. Dès qu'il m'a vu paroître avec un air penſif, dont je ne pouvois encore me défendre : ô cher Grandiſſon! que mon cœur eſt alarmé pour vous! je ne puis ſupporter qu'un homme de votre caractère ſoit expoſé à la pétulance d'une fille, dont le cerveau....

Arrêtez, très-cher jeune Jéronimo. Que la qualité d'ami ne vous faſſe pas oublier celle de frère. Clémentine eſt l'honneur de ſon ſexe. Il eſt vrai que je n'étois pas préparé à ce coup : mais je reſpecte une ſi grande ame. Avez-vous lu ſon écrit?

Oui, & je ne reviens pas de mon étonnement.

Le marquis, le comte, le prélat & le père Mareſcotti ſont entrés. Le prélat a commencé par m'embraſſer. Enſuite m'ayant proteſté, au nom de toute la famille, que perſonne n'avoit eu la moindre connoiſſance des intentions de ſa ſœur; tout le monde, a-t-il ajouté, s'attendoit au contraire qu'elle recevroit vos offres avec tranſport. Mais elle n'en ſera pas moins à vous, chevalier. Nous ſommes engagés d'honneur avec

vous. Ne voyez dans cette incident qu'un excès de délicateſſe mal entendue, qui opère dans une imagination échauffée. Elle vous laiſſe après tout le pouvoir de lui faire prendre le nom qu'il vous plaira.

Ah! meſſieurs, ai-je répondu, vous ne conſidérez pas la force de ſes argumens. Sur une jeune perſonne à qui ſa religion, ſa famille & ſa patrie ſont ſi chères, ils doivent être d'un grand poids. Cependant, meſſieurs, réglez ma conduite. Et la marquiſe ayant paru au même moment: ayez la bonté, madame, de me preſcrire ce que j'ai à faire: je ſuis à vous ſans réſerve. Permettez que je me retire. Vous tiendrez conſeil, & vous m'apprendrez comment vous aurez diſpoſé de moi.

Je ſuis ſorti, & je ſuis retourné au jardin.

Camille eſt venue à moi. O monſieur! quels événemens! ma maîtreſſe a pris une réſolution qu'elle ne ſera jamais capable de ſoutenir. Elle m'a donné ordre d'obſerver vos yeux, vos démarches, votre humeur. Elle ne ſauroit vivre, dit-elle, s'il vous reſte quelque reſſentiment. Je vous vois dans une grande agitation d'eſprit: lui en rendrai-je compte?

Aſſurez-la, chère Camille, que je ſuis ſoumis à toutes ſes volontés; que ſon repos m'eſt plus précieux que ma propre vie; que je ne ſuis pas

capable de reſſentiment, & que je l'admire plus que je ne puis l'exprimer.

Camille m'ayant quitté, j'ai bientôt vu paroître le père Mareſcotti, qui m'a prié de rejoindre la famille dans l'appartement de Jéronimo. Nous y ſommes retournés enſemble. Le père s'eſt contenté de me dire, en marchant, que le ciel connoiſſoit ſeul ce qui étoit le plus avantageux aux hommes; que pour lui, dans une occaſion ſi extraordinaire, il ne pouvoit qu'admirer & adorer en ſilence.

Tout le monde s'étant aſſis, le prélat m'a tenu ce diſcours : mon cher chevalier, nous déclarons tous que vous vous êtes acquis des droits immortels ſur notre reconnoiſſance. Il eſt confirmé que ma ſœur ne ne ſera qu'à vous. Nous ſommes tous du même avis ſur ce point. Ma mère ſe charge de lui parler en votre faveur.

Je ſens toute l'étendue de cette bonté.

Mais ſi Clémentine perſiſte, qu'aurai-je à dire, lorſqu'elle me preſſera ſolennellement de la ſoutenir dans ſa réſolution, & de ne pas la mettre dans la néceſſité de prendre avantage de la généroſité de ſa famille?

Ne doutez pas, chevalier, a répliqué le prélat, qu'elle ne ſe laiſſe aiſément perſuader. Elle vous aime. Ne reconnoît-elle pas dans cet écrit,

« qu'il eſt en votre pouvoir de lui faire violer » ou remplir ſa réſolution, & de joindre à ſon » nom celui que vous ſouhaiterez » ? Nous ſom-tous convaincus qu'elle ne ſoutiendra point ſon entrepriſe. Vous voyez qu'elle a recours à vous, pour en obtenir la force. En un mot, permettez que je ſois le premier qui vous embraſſe ſous le nom de frère.

Il a pris ma main, & m'a fait l'honneur de m'embraſſer. Rien de ſi noble, lui ai-je dit. Je m'abandonne à votre conduite. Jéronimo m'a tendu affectueuſement les bras, & m'a ſalué ſous le même titre. Le marquis, le comte, m'ont pris ſucceſſivement la main, & la marquiſe m'offrant la ſienne, je l'ai preſſée de mes lèvres. Je ſuis ſorti auſſi-tôt pour retourner droit à mon logement, le cœur, ô docteur Barlet, plus pénétré que je ne puis dire, d'un délai ſi étrange & ſi peu prévu.

LETTRE LXXIX.

Le chevalier GRANDISSON *au même.*

Lundi, 10 & 21 juillet.

Il n'avoit pas été queſtion de repos la nuit précédente. A peine avois-je pris une heure de ſommeil dans mon faureuil. Le matin je fis demander par un billet, avec la plus tendre inquiétude, des nouvelles de toute la famille, particulièrement de Clémentine & de Jéronimo. On répondit que Clémentine avoit paſſé une mauvaiſe nuit; qu'on jugeoit à propos de la laiſſer tranquille pendant tout le jour, à moins qu'elle ne marquât beaucoup d'empreſſement pour me voir, & qu'alors on me feroit avertir.

J'étois moi-même très-indiſpoſé. Cependant j'avois peine à me diſpenſer d'aller voir du moins Jéronimo; & je m'y ſerois déterminé, ſi mon indiſpoſition n'avoit été aſſez forte pour m'arrêter. Il me ſembla qu'il y auroit de l'affectation à me montrer dans l'état où j'étois, & qu'on pourroit me ſoupçonner de vouloir exciter la compaſſion; baſſeſſe qui n'eſt pas de mon caractère. Je comptois d'ailleurs de recevoir une invitation. N'ayant entendu parler de rien juſqu'après-midi, je renouvelai mes informations par un billet,

Elles ne me procurèrent qu'une ligne de Jéronimo, par laquelle il me marquoit l'eſpérance de me voir le lendemain.

Je n'ai pas eu cette nuit plus de repos que la dernière. Mon impatience m'a conduit plus tôt qu'à l'ordinaire au palais della Porretta.

Le ſeigneur Jéronimo m'a reçu avec de grands témoignages de joie. « Il ſe flattoit, m'a-t-il dit, » que je n'avois pas pris mal l'eſpèce d'oubli où » l'on m'avoit laiſſé le jour précédent; elle n'en » avoit eu que l'apparence : & pour me parler » avec franchiſe, on avoit penſé que pour ſa » ſœur & pour moi, un jour de repos ne » ſeroit pas inutile; mais ſur-tout pour ſa ſœur, » à qui l'on n'avoit pas eu peu de peine à faire » entendre raiſon là-deſſus. J'apprends, a-t-il » continué, qu'elle vous demande aujourd'hui » avec beaucoup d'impatience. Elle vous croit » fâché. Elle ſuppoſe que vous ne voulez plus la » voir. A peine nous eûtes-vous quitté, ſamedi » au ſoir, qu'elle vous fit demander par Camille. » Pour moi, a-t-il ajouté, je ſuis emporté ſi loin » de moi-même, par le tour extraordinaire que » je vois prendre à ſon imagination, que j'en » perds quelquefois juſqu'au ſentiment de mon » mal ».

Il m'a demandé enſuite, ſi je pouvois pardonner à ſa ſœur; & ſe plaignant de ce ſexe, il

a prétendu qu'une femme ne commence à ſavoir ce qu'elle déſire, que lorſqu'elle trouve de l'obſtacle à ſes volontés. Mais elle n'en ſera pas moins à vous, cher Grandiſſon, m'a-t-il dit; & s'il plaît au ciel de la rétablir, vous ſerez heureuſement dédommagé.

Le prélat & le père Mareſcotti ſont entrés pour faire leur viſite du matin à Jéronimo. Le marquis & le comte ont paru après eux. La marquiſe les a ſuivis. Clémentine, m'a-t-elle dit, fut ſi peu tranquille, ſamedi au ſoir, en apprenant que vous étiez parti ſans prendre congé d'elle, & continua hier de l'être ſi peu pendant tout le jour, que je n'ai pas jugé à propos de commencer avec elle un entretien ſérieux. Mais je ſuis charmée de vous voir.

Au même moment, quelqu'un frappant à la porte; entrez, Camille, a dit la marquiſe. Ce n'eſt pas Camille, c'eſt moi, a répondu Clémentine, en ouvrant elle-même, & s'avançant vers la compagnie. On m'a dit que le chevalier.... mais je le vois. Accordez-moi, monſieur, un inſtant d'entretien (en marchant vers une fenêtre, à l'extrêmité de la chambre).

Je l'ai ſuivie. Ses yeux étoient humides de larmes. Elle m'a regardé fixement; enſuite, elle a tourné le viſage, ſans m'avoir dit un mot. J'ai pris ſa main : d'où vient cette émotion, ma-

demoiſelle? Je me flatte de ne vous avoir pas offenſée.

O chevalier! il m'eſt impoſſible de ſupporter le mépris, ſur-tout de votre part; quoique je l'aie peut-être mérité. Votre mépris eſt pour moi un reproche d'ingratitude; & c'eſt ce que mon cœur ne peut ſoutenir.

Du mépris, mademoiſelle! moi qui vous révère comme la première perſonne du monde! à la vérité, vous avez rempli mon cœur d'amertume: mais la cauſe même de cette amertume augmente pour vous mon admiration.

Ne me tenez pas ce tendre langage. Votre généroſité fait mon tourment. Je crois que vous devez être fâché; que vous devez me traiter mal; ſans quoi, puis-je eſpérer de garder ma réſolution?

Votre réſolution, mademoiſelle! votre réſolution!

Oui, monſieur; ma réſolution. Vous afflige-t-elle?

Peut-elle ne pas m'affliger? Que penſeriez-vous?...

Silence, cher chevalier. Je crains qu'elle ne vous afflige: mais ne m'en dites rien. Je ne me pardonnerois pas de vous avoir affligé.

Lorſque votre famille entière m'honore de ſon conſentement, mademoiſelle....

C'eſt, monſieur, par compaſſion pour moi.

Ma chère fille, lui a dit le marquis, en s'approchant de nous, tel étoit notre premier motif; mais à préſent une alliance avec le chevalier, pour rendre juſtice à ſon mérite, eſt devenue notre choix.

J'ai remercié ce généreux ſeigneur, par une profonde révérence. Au même moment, Clémentine s'eſt miſe à genoux devant ſon père, elle a pris ſa main, elle l'a baiſée; & lui demandant pardon du trouble qu'elle avoit cauſé dans la famille, elle lui a promis, pour le reſte de ſes jours, autant de ſoumiſſion que de reconnoiſſance. Tout le monde a pris cette action pour un changement qui a fait concevoir les plus douces eſpérances. La marquiſe, relevant tendrement ſa fille, s'eſt écartée de quelques pas avec elle. Nous avons entendu leurs diſcours, quoiqu'elles affectaſſent de baiſſer la voix.

Hier, ma fille, vous fûtes tout le jour dans un abattement qui ne permit pas de vous entretenir; ſans quoi, je vous aurois appris avec combien d'ardeur nous déſirons tous l'alliance du chevalier Grandiſſon. Nous ne connoiſſons pas d'autre voie pour nous acquitter avec lui.

Permettez-moi, madame, de vous expliquer mes véritables ſentimens. Si je me croyois capable de faire le bonheur du chevalier; ſi je ne regar-

dois pas l'alliance que vous propoſez, comme un châtiment pour lui, plutôt qu'une récompenſe; ſi je pouvois y trouver mon propre bonheur ſans danger pour mon ſalut; enfin, ſi je pouvois eſpérer qu'elle fît le vôtre & celui de mon père, la moindre de toutes ces eſpérances me feroit accepter votre propoſition. Mais je ſens, madame, que le bras du ciel s'eſt appeſanti ſur moi. Ma tête n'eſt point encore telle qu'elle devroit être. Avant que de prendre ma réſolution, j'ai tout conſidéré, autant du moins qu'une foible raiſon me l'a permis. Je me ſuis miſe dans la ſituation d'une autre qui, ſe trouvant dans les mêmes circonſtances, ſeroit venue prendre mon conſeil. Une alliance avec le chevalier m'a paru impoſſible, parce qu'il n'y a nulle apparence qu'il s'accorde jamais avec moi ſur le plus important des articles. J'ai imploré le ſecours du ciel, parce que je me défiois de moi-même; j'ai changé pluſieurs fois ce que j'avois écrit : mais tout ce qui eſt ſorti de ma plume s'eſt rapporté à la même concluſion. Comme rien n'étoit ſi contraire à mes propres déſirs, j'ai pris cette conſtance d'idées pour une réponſe du ciel à ma prière. Cependant j'ai douté encore de moi. Mais je n'ai pas voulu vous conſulter, madame, parce que vous vous ſeriez déclarée pour le chevalier : j'aurois craint de répondre mal à l'inſpi-

ration divine, par laquelle j'étois réſolue de me gouverner. J'ai déguiſé mes combats à Camille même, qui ne me quittoit pas un moment. J'ai recommencé à ſolliciter la pitié du ciel pour une malheureuſe fille attachée de cœur à ſon devoir, mais troublée dans ſes opérations d'eſprit. La lumière m'eſt venue. J'ai mis au net toutes mes penſées. Ce n'eſt pas tout d'un coup néanmoins que je me ſuis déterminée à les communiquer au chevalier. Je ne me fiois pas encore à mon cœur; & j'ai douté ſi j'aurois jamais la force de lui donner mon écrit. Enfin, j'en ai pris la réſolution. Mais lorſqu'il a paru, le courage m'a manqué. Il a dû remarquer l'excès de ma peine. Je ſuis ſûre d'avoir excité ſa compaſſion. Si je puis lui remettre ſeulement mon papier, diſois-je, les difficultés ſont vaincues : je ſuis ſûre, preſque ſûre, que voyant mes ſcrupules & la droiture de mes intentions, il aura la généroſité d'aider lui-même à mes efforts. Je lui ai donné mon écrit. A préſent, madame, je ſuis réellement perſuadée que ſi je puis m'en tenir à ce qu'il contient, & me garantir du reproche d'ingratitude, j'aurai l'eſprit plus tranquille. Cher & généreux Grandiſſon, (en ſe tournant vers moi), liſez encore une fois mon papier : alors ſi vous ne voulez pas, ou ſi vous ne pouvez me laiſſer libre, j'obéis à ma famille,

& je ſers autant qu'il m'eſt poſſible à votre bonheur. En finiſſant, elle a levé les mains & les yeux vers le ciel : grand dieu ! a-t-elle ajouté, je te remercie de cet inſtant de raiſon.

Quelqu'opinion que la noble enthouſiaſte eût de la ſérénité de ſon eſprit, j'ai cru lui remarquer trop d'agitation, & l'air de ſes yeux m'a fait craindre une rechute. Le combat de ſa raiſon & de ſon amour n'avoit pu manquer de cauſer quelque déſordre. Je me ſuis approché d'elle. Admirable Clémentine ! lui ai-je dit avec tranſport, ſoyez libre ! quelle que puiſſe être ma deſtinée, ſoyez pour moi tout ce que vous voulez être. Si je vous vois heureuſe, je m'efforcerai, s'il eſt poſſible, de le devenir.

Cher Grandiſſon, m'a dit le prélat, en me ſaiſiſſant la main, que je vous admire ! où prenez-vous cette merveilleuſe grandeur ?

Eh ! comment un ſi grand exemple ne m'inſpireroit-il pas de l'émulation ? Il n'eſt point entré d'intérêt dans les vues qui m'ont ramené en Italie. Je me ſuis cru lié par les anciennes conditions ; mais dans mes idées Clémentine & ſa famille ont toujours été libres. J'ai conçu des eſpérances, lorſqu'on m'a fait l'honneur de les approuver ; je rentre aujourd'hui, quoiqu'avec un profond regret, dans ma première ſituation. Si Clémentine perſiſte dans ſes idées, je ferai

mes efforts pour m'y ſoumettre. Si ſes diſpoſitions changent, je me tiendrai prêt à recevoir ſa main, comme le plus grand bonheur auquel je puiſſe aſpirer.

La marquiſe, prenant à la fois la main de ſa fille & la mienne, a fait de tendres plaintes au ciel, de la difficulté d'unir deux cœurs qui avoient tant de reſſemblance. Ne me retenez point, maman, lui a dit Clémentine, en retirant aſſez vivement ſa main. Laiſſez-moi remonter à ma chambre, pour y demander au ciel qu'il conſerve ma force, après la peine qu'il m'en a coûté pour l'obtenir. Adieu, adieu, chevalier. Je vais prier pour vous, comme pour moi-même.

L'ange eſt ſortie. Elle a rencontré ſa femme-de-chambre. Chère Camille! lui a-t-elle dit, de quel danger me vois-je échappée? Ma main & celle du chevalier ont été plus d'une minute dans celle de ma mère! que devenoit ma réſolution? car ma mère pouvoit les joindre, & j'étois au chevalier.

Jéronimo, en ſilence, mais les larmes aux yeux, avoit été témoin de cette ſcène entre ſa ſœur & moi. Il m'a ſerré dans ſes bras. Le plus cher des hommes! eh! pourrez-vous attendre avec patience le réſultat du caprice de cette chère fille?

Je le puis, & je m'y engage.

Je lui parlerai moi-même, a-t-il dit, & je me promets beaucoup de ſa tendreſſe pour moi.

Oui ; nous lui parlerons tous, a dit le marquis.

Il faut la preſſer, a dit le comte, de peur que ſon repentir ne vienne trop tard.

Mais il me ſemble, a dit le père Mareſcotti, que le chevalier ne doit pas ſouhaiter lui-même qu'elle ſoit trop preſſée. Elle ſe retranche ſur ſon ſalut : raiſon bien puiſſante, qui demande beaucoup de ménagement. Je doute néanmoins qu'elle ſoutienne ſa réſolution. Si ſon courage la rend capable de cet effort, elle mérite les honneurs de la ſainteté.

Le père a voulu relire l'écrit qui lui avoit déjà cauſé de l'admiration. Je l'avois dans ma poche. Jéronimo s'eſt oppoſé à cette propoſition ; mais le prélat l'approuvant, l'écrit a été relu. Tout le monde en a paru auſſi touché que la première fois. Cependant on s'eſt accordé à douter qu'elle pût demeurer ferme dans ſes idées, & l'on m'a fait là-deſſus quantité de complimens.

Mais ſi la gloire continue de ſe joindre à ſes motifs, & ſi leurs inſtances ne ſont pas extrêmement vives en ma faveur, je ſuis porté à croire qu'avec tant de grandeur d'ame, elle

obtiendra ſur elle-même une parfaite victoire. Vous ſavez mieux que moi, cher docteur, que la véritable piété l'emporte ſur tous les intérêts temporels. D'ailleurs, le père Mareſcotti ne fera-t-il pas renaître ſon influence ſur un eſprit qu'il eſt accoutumé à gouverner? n'eſt-ce pas même ſon devoir, avec autant de zèle qu'il en a pour ſa religion? & le prélat, qui n'y eſt pas moins attaché, ne ſecondera-t-il pas le directeur?

Mais quelles épreuves, cher ami, pour un cœur livré à cette incertitude! ne ſont-elles pas propres à nous convaincre de la vanité de toutes les eſpérances humaines? Dieu connoît ſeul ſi le ſuccès de nos déſirs mérite le nom de récompenſe ou de punition: mais je ſais que ſi Clémentine, après m'avoir donné ſon cœur & ſa main, trouvoit, dans ſes doutes de religion, quelque obſtacle à vivre heureuſe avec moi, je ſerois moi-même extrêmement miſérable, ſurtout ſi j'avois contribué à la déterminer en ma faveur, contre le mouvement de ſa conſcience.

Même jour.

L'agitation de mon eſprit m'avoit forcé de quitter ma plume. Mais, avant que de ſortir, nous avons continué long-tems de raiſonner ſur les

les circonſtances : ils jugeoient tous, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne perſiſteroit pas dans ſa nouvelle réſolution. L'opinion du marquis & de la marquiſe étoit de l'abandonner entièrement au travail de ſon eſprit. Le comte a propoſé, pour fortifier leur ſentiment, de la laiſſer donc dans ſon cabinet, ſans que perſonne entreprît de combattre ou de favoriſer ſes vues. Jéronimo a déſiré qu'avant l'exécution de ce projet, il lui fût permis d'avoir avec ſa ſœur une converſation particulière.

On m'a demandé quelle étoit mon opinion J'ai répondu, que pluſieurs traits de cet écrit étoient d'une nature qui ne me permettoit pas de refuſer mon approbation à ce qu'on propoſoit; mais que ſi j'obſervois néanmoins, dans mes entretiens avec elle, qu'elle fût diſpoſée à changer de réſolution, & qu'elle n'eût beſoin que d'être encouragée, pour ſe déclarer en ma faveur, on devoit m'accorder, pour mon propre honneur, en qualité d'homme, & par égard pour ſa délicateſſe, en qualité de femme, la liberté de faire éclater mon attachement par quelque déclaration qui prévînt la ſienne, & par des inſtances même convenables à mon ſexe.

La marquiſe s'eſt baiſſée vers moi, avec un ſourire de reconnoiſſance & d'approbation. Le père Mareſcotti a paru héſiter, comme s'il eût

préparé quelqu'objection; mais le marquis lui a fermé la bouche, en disant qu'on pouvoit se reposer sur mon honneur & ma délicatesse. J'en juge de même, a dit le comte : on sait que le chevalier est capable de se mettre dans la situation d'autrui, & d'oublier ses intérêts, lorsqu'il est question de prendre un parti sage. Il est vrai, a interrompu Jéronimo, mais faisons-lui connoître qu'il n'est pas le seul au monde qui pense avec cette noblesse. Le prélat s'est hâté de répondre : d'accord, cher Jéronimo, mais souvenez-vous que la religion est un intérêt supérieur à tous les autres. Ma sœur, qui n'a fait que suivre l'exemple du chevalier, sera-t-elle découragée dans un effort si noble? Je suis pour la proposition qui réduit les choses à l'égalité.

Pour moi, si la noble enthousiaste persiste à croire que sa résolution vient d'un mouvement du ciel, & qu'elle en a l'obligation à ses prières, je m'efforcerai de lui marquer, quoi qu'il m'en coûte, & contre mes intérêts, que je suis capable de répondre à l'opinion qu'elle a de moi, lorsqu'elle demande mon secours pour se soutenir.

Ils m'ont forcé de demeurer à dîner, Clémentine s'est excusée de paroître à table; mais elle m'a fait prier de ne pas sortir sans la voir.

Camille m'a conduit à ſa chambre. Je l'ai trouvée toute en larmes. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que je n'euſſe peine à lui pardonner, mais elle étoit sûre que j'aurois cette généroſité ſi je pouvois juger des combats qui ſe paſſoient dans ſon cœur. Je n'ai rien épargné pour rendre le calme à ſon eſprit; je l'ai aſſurée que je me conduirois par ſes volontés; que ſon écrit ſeroit mon étude conſtante, & ſa conſcience la règle de mes déſirs. Mais dans les agitations dont j'appercevois une partie, malgré l'effort qu'elle faiſoit pour ſe vaincre, elle m'a demandé enfin la liberté de demeurer ſeule, après m'avoir fait promettre de la revoir le jour ſuivant. Ses yeux, qui commençoient à s'égarer, m'ont fait ſortir auſſi-tôt, pour cacher ma propre émotion. Mais, en me retirant avec cette promptitude, j'ai ſurpris le père Mareſcotti, qui étoit venu prêter l'oreille (comme je l'ai reconnu à ſa confuſion & même à quelques excuſes qu'il m'a faites en héſitant), aux diſcours que j'avois tenus à ſa fille ſpirituelle. Quelle pitié, qu'un zèle mal entendu puiſſe rendre un honnête homme capable d'une baſſeſſe!

Point d'apologies, mon cher père, lui ai-je dit de l'air le plus doux & le plus civil. Si vous doutez de mon honneur, je crois vous avoir obligation de la méthode que vous prenez pour

m'éprouver. Il m'a demandé mille fois pardon; en me confeſſant qu'il avoit regardé comme impoſſible qu'un jeune homme, dont on ne pouvoit mettre l'amour en doute pour une des plus aimables filles du monde, ſe renfermât dans les bornes qu'on lui avoit preſcrites, & ne fît pas uſage du pouvoir qu'on lui connoiſſoit ſur ſes affections. Je l'ai conduit à l'appartement de Jéronimo, après l'avoir prié de croire que cette petite aventure étoit oubliée, & de ne me rien faire perdre à ſon eſtime. Combien de fois, cher docteur, ai-je éprouvé la haine irréconciliable d'un homme à qui j'avois pardonné une baſſeſſe? Mais c'eſt ce que j'appréhende peu du père Mareſcotti. Il eſt capable d'une généreuſe confuſion. A peine a-t-il oſé lever la tête pendant tout le tems que j'ai continué de paſſer avec lui.

En arrivant chez moi, j'y ai trouvé le comte de Belvedère, qui avoit paſſé près d'une heure à m'attendre. Mes gens lui avoient dit que celle de mon retour étoit incertaine; mais il avoit déclaré qu'il étoit réſolu de me voir, à quelque heure que je puſſe revenir. Son propre valet m'a prié de veiller à ma ſûreté, en m'apprenant que depuis la viſite qu'il m'avoit rendue, il n'avoit pas été tranquille un moment; qu'il avoit répété mille fois, que la vie étoit un fardeau pour lui; & qu'en ſortant de ſa maiſon, il avoit pris dans ſes poches deux

piſtolets. Soyez ſans crainte, ai-je dit à cet homme. Votre maître eſt homme d'honneur. Pour le monde entier, je ne voudrois pas lui faire le moindre mal, & je me flatte de n'en avoir pas à craindre de lui.

Je me ſuis hâté de monter. C'eſt vous, monſieur ? pourquoi ne m'avoir pas fait avertir (en lui prenant tendrement les deux mains, & par une double raiſon) que votre deſſein étoit de me faire cet honneur ? ou du moins, pourquoi ne pas me faire dire que vous étiez ici ?

Vous faire dire.... vous arracher de votre Clémentine ? Non (d'un air mélancolique). Mais apprenez-moi ce que vous avez conclu. Mon ame eſt impatiente de le ſavoir. Répondez-moi en homme d'honneur.

Il n'y a rien de conclu, monſieur. Rien ne peut l'être avant que les intentions de Clémentine ſoient entièrement connues.

S'il n'y a point d'autre obſtacle...?

Il n'eſt pas léger. Je vous aſſure que Clémentine ſait ce qu'elle vaut. Elle veut mettre un juſte prix au don de ſa main. Dans ſes plus grandes abſences, elle a toujours conſervé un vif ſentiment de cette délicateſſe qui diſtingue une femme d'honneur ; & maintenant on la voit éclater dans ſon langage & dans ſes actions, avec un nouveau luſtre. Elle fera d'autant plus de difficultés, que

ſa famille en fait moins. On ne précipitera rien : & ſi vous en pouvez tirer quelque avantage pour votre repos, car vous ne paroiſſez pas tranquille, je vous informerai de tout ce qui pourra ſurvenir.

Vous m'aſſurez donc qu'on n'a rien conclu. Et me promettez-vous ces informations?

Je vous les promets.

Sur votre honneur?

Sur mon honneur.

Hé bien, il me reſte donc quelques jours de plus à languir dans cette malheureuſe vie.

Monſieur.... que ſignifie ce langage?

Vous l'allez voir (en retirant ſes deux mains des miennes, & tirant deux piſtolets de ſa poche). J'étois venu dans la réſolution de vous offrir le choix d'une de ces armes, ſi l'affaire eût été conclue, comme j'avois raiſon de le craindre. Je ne ſuis point un aſſaſſin, & jamais il ne m'eſt arrivé d'en employer. Je n'aurois pas ſouhaité non plus de priver Clémentine du mari dont elle auroit fait choix. Mon ſeul déſir étoit que la main qu'elle doit unir à la ſienne, me délivrât d'une odieuſe vie. Quoiqu'elle ait refuſé d'être ma femme, je ne veux ni ne puis vivre pour la voir celle d'un autre.

Quel oubli de vous-même, monſieur! mais je vois que votre eſprit eſt troublé. Autrement

le comte de Belvedère ne tiendroit pas ce discours.

Comme il n'eſt pas impoſſible, mon cher docteur, quoiqu'il y ait à préſent peu d'apparence, que Clémentine change de réſolution, je ne pouvois inſtruire le comte de notre ſituation réelle, parce que l'eſpérance qu'il en auroit conçue, n'auroit fait qu'augmenter ſon déſeſpoir, ſi le ſuccès avoit été différent. Je me ſuis contenté de raiſonner avec lui ſur ſes étranges intentions, & de lui renouveler ma promeſſe. Il étoit ſi tranquille en me quittant, qu'il m'a remercié de mes avis. Son valet & les miens ont paru fort ſurpris de nous voir deſcendre en bonne intelligence, & même avec un air d'amitié. J'oubliois de vous dire qu'en traverſant mon antichambre, le comte a laiſſé ſur une table ſes deux piſtolets. L'ouvrage eſt curieux, m'a-t-il dit, acceptez-les. Où ſerois-je à préſent, & dans quelles difficultés ſeriez-vous engagé, vous, étranger & proteſtant.... Je ne les conſidérois pas; car toute ma malice devoit tourner contre moi-même.

Je finis cette relation du jour; mais elle ne partira que demain, lorſque je ſaurai ce que le cours du tems aura produit. Cher ami! quel ſupplice que l'incertitude! peut-être me croirois-je plus obligé à la patience, ſi mon embarras & mes chagrins m'étoient venus par ma faute.

N. B. *Les viſites de pluſieurs jours produiſent de nouvelles ſcènes, & par conſéquent de nouvelles lettres, qui repréſentent Clémentine toujours attachée à ſa réſolution, quoique mortellement combattue par ſon amour. La religion du chevalier eſt miſe à de nouvelles épreuves. De part & d'autre on ne voit que de la nobleſſe & d'autres ſujets d'admiration. Mais comme la ſanté de Clémentine ſe fortifie de jour en jour, ſans que ſa réſolution s'affoibliſſe, le prélat & le père Mareſcotti, qui commencent à ſe promettre un égal ſuccès de ces deux côtés, cèdent au ſecond avec beaucoup d'adreſſe, & ſemblent ſe refroidir un peu pour le chevalier. Il s'en apperçoit. Il ne diſſimule pas au docteur Barlet que ſon orgueil en eſt bleſſé. Cependant, fidelle à ſes principes, il eſt le premier qui propoſe à la famille d'eſſayer, par l'abſence, ſi la raiſon & le courage de Clémentine ſont capables de ſe ſoutenir. Il lui fait goûter lui-même le projet de ſon éloignement, ſous des prétextes qu'elle approuve. Mais elle ſouhaite un commerce de lettres avec lui juſqu'à ſon retour, & la marquiſe y conſent. Il part pour un mois, dans le deſſein de l'employer à viſiter pluſieurs villes d'Italie.*

LETTRE LXXX.

Miladi G... à miſs BYRON.

(En lui envoyant les lettres de ſir Charles).

Londres, 7 août.

BON dieu, ma chère, quelles lettres je vous envoie! je ne perds pas un moment. Le docteur Barlet, qui les a reçues il y a deux heures, a ſouhaité qu'elles vous fuſſent envoyées par un exprès. Je les ai lues avec ma ſœur, qui eſt ici depuis quelques jours. Que vous dirons-nous? parlez vous-même, chère Henriette. Plus d'incertitude que jamais! chère fille! dites, dites-nous ce que vous en penſez. Si j'entrois dans le moindre détail, j'appréhenderois de ne pas finir. Adieu, mon amour.

LETTRE LXXXI.

Miſs BYRON *à Miladi G...*

Au château de Selby, 11 août.

Vous dire, ma chère miladi, ce que je penſe des lettres que vous avez la bonté de m'envoyer par un exprès! Il m'eſt plus aiſé de vous apprendre ce qu'en diſent ici mes amis. Ils croient y trouver un ſujet de félicitation pour moi. Mais puis-je me féliciter moi-même? puis-je recevoir leurs félicitations? Une Clémentine! un ange, plus digne mille fois de ſir Charles Grandiſſon, qu'Henriette Byron ne peut jamais l'être! qu'elle eſt grande, & que je ſuis petite à mes yeux! elle ne peut manquer d'être à lui. Elle ſera ſa femme. Elle doit l'être. Elle changera de réſolution. Votre frère, ſi conſtant dans ſes ſoins! elle, ſi vivement preſſée par l'amour! elle!.... Qui ſe flattera jamais d'obtenir place dans le cœur de ſir Charles après elle? Mon orgueil, ma chère, eſt abſolument évanoui. Moi! que toute autre femme doit lui paroître abjecte, lorſqu'il penſe à ſa Clémentine! & puis, qui pourroit ſe contenter de la moitié d'un cœur? La moitié, c'eſt trop dire, s'il rend juſtice à ce prodige de femme.

Ma conſolation, lorſque je l'ai regardé comme perdu pour moi, a toujours été de le voir à une femme d'un mérite ſi ſupérieur.

Mais qui ſeroit capable de refuſer de la compaſſion à ce glorieux homme? O ma chère! je me perds dans un tel ſujet. Je ne ſais que vous dire. S'il falloit vous rapporter tout ce que j'ai penſé; quelles ont été mes émotions en liſant, tantôt ſa généreuſe pitié pour le comte de Belvedère, tantôt ſes nobles & reſpectueux diſcours à la première de toutes les femmes, les agitations de cette incomparable Clémentine, avant que de lui livrer ſon écrit.... cet écrit qui ſurpaſſe tout ce que j'ai jamais lu de notre ſexe, auſſi conforme néanmoins à la conduite qu'elle avoit tenue lorſqu'un combat ſans exemple, entre ſa religion & ſon amour, lui avoit coûté ſa raiſon; ſa délicateſſe, ſa fermeté dans les principes de ſa foi, en un mot, tout les grands traits de l'un, de l'autre, dans les différens jours ſous leſquels ils paroiſſent tous deux; s'il falloit vous dire tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur, un volume ſeroit bien éloigné de ſuffire, & je ne ſais quelle meſure pourroit contenir mes larmes. Il ſuffit de vous avouer que pendant deux jours & deux nuits, je n'ai pas eu la force de me lever, & que ce n'eſt pas ſans difficulté que j'ai obtenu la permiſſion de vous écrire, car les médecins parlent

de me tenir confinée dans ma chambre pendant toute une ſemaine. Sir Charles ſe plaint amérement de l'incertitude ; c'eſt en effet un cruel tourment.

Vous obſerverez que dans toutes ces lettres, il ne me nomme qu'une fois. Et pourquoi penſez-vous que je fais cette remarque ? Ce n'eſt pas pour me plaindre, je vous aſſure ; c'eſt pour louer, au contraire, ſa politeſſe & ſon attention ; car pourroit-on l'excuſer de s'être ſouvenu plus ſouvent de la pauvre angloiſe qu'il a ſauvée, ou de penſer à quelque autre femme que ſa noble italienne, pendant que ſon ame eſt agitée par des mouvemens ſi vifs, à l'occaſion des grands objets qu'il a ſous les yeux ?

Mais vous voyez, chère Charlotte, que cet excellent homme n'eſt pas toujours en bonne ſanté, & qu'il eſt peut-être fort mal à préſent. En ſerions-nous ſurpriſes ? Un ſi grand objet en vue, tant d'obſtacles ſurmontés, une nouvelle difficulté, inſurmontable en apparence, née de ſa Clémentine même, par des motifs qui augmentent pour elle ſon eſtime & ſon admiration ! la douleur peut rendre une femme éloquente ; mais un homme, quoiqu'intérieurement déchiré, doit à peine ſe plaindre. Que j'ai de pitié des tourmens d'un cœur viril !

Si la noble italienne demeure ferme dans ſa

réſolution, lorſqu'il reviendra près d'elle, après un mois d'abſence, voici mes conjectures ſur l'avenir. Il renoncera au mariage. Doit-il jamais y penſer, s'il ne ſe ſent point capable d'aimer une autre femme autant que ſa Clémentine? & qui peut mériter jamais autant d'amour? ne ſavons-nous pas de lui-même, auſſi bien que du docteur Barlet, que toutes les peines de ſa vie ſont venues de notre ſexe? A la vérité, les plus grandes peines des hommes & des femmes leur viennent ordinairement les unes des autres. Et les ſiennes ſont mêmes venues de pluſieurs bonnes femmes; car je me figure que la ſignora Olivia n'eſt pas volontairement mauvaiſe. Pourquoi voudrions-nous qu'un homme de ſon caractère s'exposât aux caprices, à la pétulance de notre ſexe, qui ſait à peine, comme le ſeigneur Jéronimo le diſoit à ſon ami, quels ſont ſes déſirs lorſqu'ils dépendent de lui.

Mais malade, ou en bonne ſanté, vous voyez que la vivacité ne manque point à ſir Charles. Son grand cœur ſait ſe réjouir du bonheur d'autrui. Je veux avoir de la joie dans le cœur, me diſoit-il un jour. Ne doit-il pas en reſſentir de la ſanté renaiſſante de ſon cher Jéronimo, du rétabliſſement de l'admirable Clémentine, & du bonheur que ces grands événemens répandent dans une illuſtre famille? Je veux faire, après lui-

même, l'énumération des plaiſirs qu'il trouve dans la félicité de pluſieurs perſonnes qui lui en ont l'obligation. N'eſt il pas charmé de celle de milord & de miladi W....? de celle de ſon Belcher, & du père & de la mère de ſon Belcher? de celle de miladi Mansfield & de ſa famille? de la vôtre, chère miladi, & de celle de votre milord? Mais vous me trouverez, ſans doute, fort étrange dans cette lettre. Je voudrois être gaie, s'il m'étoit poſſible, parce que tous mes amis ſouhaitent que je le ſois. En reliſant ce que je viens d'écrire, je crains que vous ne m'ayez appris à penſer d'une manière un peu bizarre. Parlez de bonne foi, Charlotte : ce qui vient de ſortir de ma plume n'eſt-il pas dans votre caractère plus que dans le mien?

Une ligne encore, une ſeule ligne, ma chère, ma bonne tante Selby! ils ne veulent pas que j'écrive, Charlotte, tandis que j'ai mille choſes de plus à dire ſur ces importantes lettres; ſans quoi, je n'aurois pas fini de ſi mauvaiſe grâce.

LETTRE LXXXII.

Le chevalier GRANDISSON (*) *à* CLÉMENTINE DELLA PORRETTA.

Florence, 28 juillet.

Je commmence, chère & admirable Clémentine, le précieux commerce que vous me permettez, avec un vif ſentiment d'une ſi grande faveur. Cependant ne puis-je pas dire qu'elle eſt douloureuſe pour moi ? jamais homme fut-il dans les mêmes circonſtances ? Il m'eſt permis de vous admirer, de me croire honoré de votre eſtime, & même d'un ſentiment plus flatteur encore, tandis qu'il m'eſt défendu, par l'honneur, de ſolliciter un bien qui m'étoit autrefois deſtiné, & dont on ne peut m'accuſer de m'être rendu indigne. Suis-je différent de ce que vous m'avez cru dans mes manières ou dans mes principes ? ai-je jamais tenté de combattre vos goûts pour votre religion & votre patrie ? Non, mademoiſelle. Vous connoiſſant un invincible attachement à votre foi, je me ſuis contenté de vous déclarer la mienne : j'aurois cru recon-

(*) On ne peut ſe diſpenſer de donner deux lettres de ce commerce.

noître mal la protection que j'ai trouvée ici, dans le pouvoir civil & eccléſiaſtique, & manquer aux loix de l'hoſpitalité, ſi j'avois entrepris de dérober à ſa religion la fille d'une illuſtre famille, qui n'y eſt pas moins attachée. Comment cette conduite vous a-t-elle permis de douter du libre exercice de vos ſentimens, ſi vous aviez.... Mais loin toutes ſortes de plaintes! j'étoufferai dans mon cœur celles qu'il voudroit dicter à ma plume. Ne vous ai-je pas dit que je veux être tout ce que vous voulez que je ſois? Quelque peine qu'il m'en coûte; quelque impoſſible que fût l'effort, s'il ne m'étoit pas ordonné par la conſcience, je me ſoumets à vos diſpoſitions. Si vous perſéverez, chère & reſpectable, comme vous me le ſerez toujours, je je me réſigne à toutes vos volontés.

Un cœur qui perd ce qu'il pouvoit eſpérer de plus heureux, & que la religion ſoutient ſeule contre le déſeſpoir, cherche au moins, dans ſon affliction, le bien qui touche de plus près à celui qu'il a perdu. M'eſt-il permis, mademoiſelle, quel que puiſſe être le ſuccès du plus grand événement, de me flatter qu'un commerce, entrepris ſous de ſi légitimes auſpices, ne ſera jamais interrompu? qu'une amitié ſi pure ſubſiſtera éternellement? que l'homme dont le bonheur s'eſt évanoui ſera regardé comme un fils,

comme

comme un frère, dans une famille qui ne doit jamais ceſſer de lui être chère? J'en ai l'eſpérance.... Je demande à cette aimable famille la continuation de ſon eſtime; pourquoi ne dirois-je point de ſon affection? mais auſſi long-tems ſeulement que mon propre cœur, impartial pour moi-même, plein de zèle pour la gloire & le bonheur de toute votre illuſtre maiſon, me fera ſentir qu'il le mérite; auſſi long-tems que ma conduite forcera tout le monde d'approuver mes prétentions. Il ne peut arriver de ma part, comme il n'arrivera jamais de la vôtre, qu'un homme à qui le bonheur de la plus étroite alliance étoit promis par la faveur de toute votre famille, y ſoit regardé comme un étranger.

Jamais, mademoiſelle, le cœur d'un homme n'a pu ſe vanter d'une paſſion plus déſintéreſſée que la mienne, pour un objet dont l'ame lui ait été plus chère encore que les charmes de la perſonne; ni d'une plus ſincère affection pour toute ſa famille. Mon malheur a voulu que ces deux ſentimens fuſſent mis à des épreuves qui n'en peuvent laiſſer aucun doute. Juſqu'à la dernière heure de ma vie, vous me ſerez chère, mademoiſelle, vous & tous les vôtres.

Adieu, gloire & modèle de votre ſexe! dans les circonſtances où je ſuis, que puis-je de plus? Adieu, incomparable Clémentine! que tous les

biens du ciel & de la terre tombent ſans meſure & ſans fin, ſur vous & ſur votre chère famille! c'eſt le vœu de votre, &c.

GRANDISSON.

LETTRE LXXXIII.

CLÉMENTINE DELLA PORRETTA au chevalier GRANDISSON.

Boulogne, 5 août.

DE pluſieurs raiſons, monſieur, qui m'ont fait ſouhaiter un commerce de lettres avec vous, l'eſpérance de vous écrire avec plus de liberté que je ne puis vous parler, eſt une des plus fortes. Auſſi ſerai-je très-libre & très-ſincère dans mes lettres. Je veux ſuppoſer que j'écris à mon frère, à mon meilleur ami. Auquel de mes frères écrirois-je en effet ſi librement? A l'imitation du ciel, vous ne demandez que le cœur. Le mien ne vous ſera pas moins ouvert, que ſi vous en pouviez pénétrer, comme lui, tous les détours.

Je commence par vous remercier, monſieur, des tendres & généreux égards par leſquels vous avez ouvert notre commerce. Vous touchez avec tant de ménagement le malheureux état de ma

ſanté, ſans le nommer.... O monſieur! vous êtes le plus délicat des hommes. Avec quelle tendreſſe n'avez-vous pas toujours parlé de mon attachement à la religion de mes pères? Sûrement, monſieur, vous êtes le plus pieux des proteſtans, & vous m'avez convaincue, vous, & madame Bemont, que les proteſtans peuvent avoir auſſi leur piété. Je ne me ſerois jamais crue capable de parler auſſi favorablement de votre religion, que vous m'y forcez tous deux, par la connoiſſance que j'ai de votre bonté. O monſieur! à quoi ne m'auriez-vous pas engagée par votre amour, par vos complaiſances, par votre langage irréſiſtible, ſi j'avois été à vous, & vivant dans une nation proteſtante, au milieu de vos amis, qui profeſſent la même religion, tous aimables peut-être, & d'excellent caractère? Je vous craignois, chevalier. Mais ne réveillons point ces dangereuſes idées. Vous êtes invincible: & je me flatte que ſi j'avois été à vous, rien n'auroit été capable de me vaincre.

Il n'y a qu'une juſte conſidération de la brièveté de cette vie, & de l'éternelle durée de l'autre, qui ait eu la force de m'armer contre mon cœur. Cher Grandiſſon! quel bonheur auroit été le mien, ſi ma main avoit pu ſuivre le penchant de ce cœur, ſans mettre mon ſort futur en danger! comment ſortir de ces douces réflexions?

Prêtez-moi, prêtez-moi votre ſecours, & rétabliſſez-moi dans cette paiſible ſituation où vous m'avez trouvée. Que mon exemple tienne lieu d'expérience aux jeunes perſonnes de mon ſexe & de mon âge! qu'elles apprennent à ne pas s'occuper, avec plaiſir, des grandes qualités d'un homme qu'elles ont ſouvent l'occaſion d'entretenir. Hélas! je reviens au ſujet que je voulois quitter. Mais puiſqu'il m'eſt impoſſible de retenir mon imagination & ma plume, je veux leur laiſſer un libre cours.

Dites-moi donc, mon frère! mon ami! le plus fidelle & le plus déſintéreſſé des amis! dites-moi ce que je dois faire, quelle méthode je dois prendre, pour vous devenir indifférente à tout autre titre? que faire, pour ne voir plus en vous que mon frère & mon ami? ne pouvez-vous me l'apprendre? eſt-ce le pouvoir, eſt-ce la volonté qui vous manque? eſt-ce votre amour pour Clémentine qui vous empêche de lui rendre ce ſervice? Je vais vous dicter les termes : dites que vous êtes l'ami de ſon ame. Si vous ne pouvez être tout-à-fait catholique, ſoyez-le dans vos conſeils; alors cette affection pour ſon ame vous donnera la force de dire : perſévère, Clémentine, & je ne te reprocherai pas d'être ingrate.

O chevalier! je ne crains rien tant que le

reproche d'ingratitude, de la part de ceux que j'aime. Ne l'ai-je pas mérité ? êtes-vous bien perſuadé que je ne le mérite point ? Vous me l'avez dit. Si ce n'étoit pas un pur compliment, pourquoi ne me dites-vous pas comment je puis être reconnoiſſante ? êtes-vous le ſeul au monde qui veuille & qui puiſſe lier par des bienfaits, ſans déſirer qu'on s'acquitte envers lui ? quel ſervice n'avez-vous pas rendu à la jeuneſſe inconſidérée de mon frère, dès lespremiers tems de votre liaiſon ? malheureux jeune homme ! & quel retour vous a-t-il fait éprouver ? Aujourd'hui, ſa généroſité le porte à s'en accuſer lui-même. Il nous a raconté quelle héroïque patience vous eûtes avec lui. Qu'il doit vous aimer ! après une longue interruption, votre bravoure lui ſauva la vie. Cependant vous n'avez pas trouvé, dans quelques perſonnes de notre famille, toute la reconnoiſſance que vous étiez en droit d'en attendre. Ce ſouvenir nous coûte de mortels regrets. Vous fûtes obligé de quitter notre Italie. Cependant, rappelé par votre ami, dont on commençoit à croire les bleſſures incurables, vous vous êtes hâté de revenir ; vous êtes revenu pour ſa ſœur bleſſée à la tête, bleſſée au cœur ; vous êtes revenu pour ſon père, ſa mère, ſes frères, bleſſés juſqu'au fond de l'ame, par les ſouffrances de leur fils & de leur fille. Et d'où vous êtes vous hâté

de revenir? De votre pays natal, en vous ſéparant de votre propre famille, & de mille perſonnes chères, qui font gloire d'être aimées de vous & de vous aimer. Vous êtes revenu ſur les ailes de l'amitié. L'éloignement & d'autres obſtacles n'ont pas eu le pouvoir de vous arrêter. Vous vous êtes fait accompagner du génie de la ſanté, ſous la forme d'un habile opérateur. Vous avez recueilli tout l'art des médecins de votre patrie, pour le ſuccès de votre noble entrepriſe. Il a répondu à vos généreux déſirs. Nous nous voyons, toute une famille ſe voit, ſe regarde, avec cette délicieuſe complaiſance qui faiſoit notre bonheur commun avant les déſaſtres qui ont fait notre affliction.

A préſent, quelle ſera notre reconnoiſſance? quel retour vous offrirons-nous pour tant de bienfaits? Vous êtes déjà récompenſé, dites-vous, par le ſuccès de vos glorieux ſervices. N'ai-je pas à vous reprocher de l'orgueil, en portant envie à votre bonheur? Je ſais qu'il n'eſt pas au pouvoir d'une femme de vous récompenſer. Tout ce que feroit une femme pour un homme tel que vous, pourroit-il prendre un autre nom que celui de ſon devoir? & ſi Clémentine pouvoit être à vous, voudriez-vous que votre amour, votre bonté, vos complaiſances pour elle, lui coûtaſſent ſon bonheur éternel? Non, répondez-

vous : vous lui laiſſeriez un libre & plein exercice de ſa religion. Mais, ſi vous croyez votre femme dans l'erreur, pouvez-vous promettre, vous ſentez-vous capable, vous, le chevalier Grandiſſon, de ne faire jamais aucun effort pour l'en délivrer ? vous à qui la qualité de mari impoſera le devoir de guider ſa conſcience, de fortifier ſon eſprit, pourriez-vous croire votre religion vraie, la ſienne fauſſe, & ſouffrir qu'elle perſévère dans l'erreur ? elle-même, ſur le même principe, dont elle croira l'obligation plus rigoureuſe encore, pourra-t-elle éviter avec vous les diſcuſſions ; & la ſupériorité de votre jugement ne mettra-t-elle pas ſa foi dans un grand danger ? de quel poids les argumens de mon directeur ſeront-ils contre les vôtres, fortifiés par votre amour & par le charme de vos manières ? & quelle ſeroit l'affliction de mes parens, en apprenant que Clémentine ſeroit devenue indifférente pour eux, pour ſa patrie, & plus qu'indifférente pour ſa religion ?

Parlez, cher Grandiſſon, mon ami, mon frère ; ces grandes conſidérations ſeroient-elles ſans force à vos yeux ? Non, il eſt impoſſible. L'évêque de Nocéra m'a dit, (ne lui en faites pas un reproche), qu'en parlant de vos offres, vous aviez déclaré au général & à lui, que vous n'auriez pas tant fait pour la première princeſſe

du monde. Peut-être la compaſſion y avoit-elle autant de part que l'amour. Malheureuſe Clémentine! cependant, s'il n'y avoit pas eu de plus grand obſtacle, j'aurois accepté votre compaſſion, parce que vous êtes bon, noble, & que la pitié d'un grand cœur, comme celle du ciel, n'eſt point une inſulte. Mon père, ma mère, les plus indulgens des pères & des mères, mon oncle, mes frères, & tous mes amis ſe ſont-ils conduits avec moi par un autre ſentiment? & ſans ce motif, la différence de la religion & du pays n'auroit-elle pas mis un obſtacle invincible à leur conſentement? Il l'auroit mis, chevalier, n'en doutez pas. Avouez donc que, connoiſſant votre motif & le leur, ſachant que me repoſer trop ſur mes propres forces, c'eſt tenter le ciel, je n'ai pas de meilleur parti à prendre, que de me confirmer dans ma réſolution. O vous, autrefois mon précepteur! ſoyez encore ce que vous avez été pour moi. Vous ne m'avez jamais donné de leçon dont nous puiſſions rougir l'un ou l'autre. Servez, comme je vous en ai ſupplié dans mon écrit, à fortifier une ame foible. Je reconnois qu'il m'en a coûté d'affreux combats : à ce moment même, je ſuis..... au-deſſus..... ou peut-être au-deſſous de moi. J'ignore où je ſuis, car ma lettre n'eſt pas telle que je me l'étois propoſé. Elle eſt trop remplie de

vous. Je voulois qu'elle fût courte, & qu'elle ne contînt que des remercîmens pour tous les bienfaits que vous avez répandus ſur ma famille, avec des inſtances pour obtenir de vous, comme un nouveau remède au trouble de mon eſprit, le moyen même de ne pas languir dans une impuiſſante reconnoiſſance.

Cette lettre m'étonne par ſa longueur. Pardonnez à ma tête, qui s'égare encore; & croyez-moi avec autant de zèle pour votre gloire que pour la mienne, votre, &c.

CLÉMENTINE DELLA PORRETTA.

N. B. *Les autres lettres de ce commerce roulent ſur les mêmes idées & les mêmes ſentimens. Le chevalier eſt rappelé à Boulogne, mais avec plus de tranquillité de la part de Clémentine, & des eſpérances plus confirmées du côté de ſa famille.*

LETTRE LXXXIV.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

Boulogne, 17 août.

JE ſuis de retour ici depuis hier au ſoir, mais avant le récit de ma réception, je dois vous apprendre que la ſignora Olivia eſt arrivée à Florence, lorſque je me diſpoſois à quitter cette ville. Avec quelque diligence que j'aie preſſé mon départ, je n'ai pu me diſpenſer de lui rendre une viſite qu'elle m'a fait demander. N'attendez pas les circonſtances de ſes emportemens, ſur-tout lorſqu'elle a ſu que je retournois à Boulogne. Je l'ai laiſſée dans cette fureur. Une entrepriſe fort extraordinaire, dont j'ai eu peine à me garantir le jour ſuivant, m'a paru venir de la même ſource. Cependant je ſuis parti ſans faire la moindre recherche & la moindre plainte.

Je ne dois pas oublier non plus que j'ai rendu au comte de Belvedère la viſite que je lui avois promiſe. Le général à Naples, & le comte à Parme, m'ont reçu avec les plus grandes civilités, tous deux, vous n'en doutez pas, par le même motif. Le général & ſa femme, ſe rendant à Boulogne, m'ont accompagné pendant une partie du chemin vers Florence. Ils alloient ſe réjouir

avec leurs amis d'Urbin & de Boulogne, de la réſolution de leur ſœur & la féliciter de ſon courage, comme le général l'avoit déjà fait par une lettre qu'il m'a montrée. Les complimens & les éloges y étoient prodigués pour moi. On peut s'expliquer avec politeſſe ſur un homme qui ne cauſe plus de crainte ni d'envie. Il auroit voulu me charger de préſens : mais je me ſuis diſpenſé de les accepter, de manière, néanmoins, qu'il qu'il n'a pu s'offenſer de mon refus.

Hier en arrivant, je me rendis au palais della Porretta; & j'entrai d'abord chez le ſeigneur Jéronimo, avec lequel j'avois entretenu un commerce de lettres pendant mon abſence. Il me reçut avec des tranſports de joie; & la mienne ne fut pas moins vive, de trouver ſa guériſon fort avancée. L'appétit lui eſt revenu. Son ſommeil eſt fort paiſible. Il demeure levé pendant une partie du jour. Enfin, ſa ſanté & celle de ſa ſœur font régner la joie dans leur famille. Mais il me fit entendre qu'il manquoit à ſon bonheur de pouvoir me nommer ſon frère; & s'enflammant ſur ce point, il me ſupplia au nom du ciel, en me preſſant la main & la mouillant même de ſes larmes, de conduire cette affaire à ſa concluſion. Le marquis, la marquiſe, le prélat & le père Mareſcotti vinrent me remercier, & m'applaudir de ma correſpondance avec leur chère

Clémentine. Le prélat & le père me proteſtèrent que pendant toute leur vie j'aurois part à leurs prières, & qu'ils ſupplieroient le ciel de m'accorder une Clémentine meilleure & plus charmante, s'il étoit poſſible, que celle dont les idées ceſſoient de répondre à leur attente. Le général & ſa femme étoient arrivés depuis deux jours, mais ils étoient ſortis pour quelques viſites.

Tandis que chacun répétoit ſes applaudiſſemens, & que je les recevois preſque en ſilence ; car mon rôle étoit embarraſſant dans une ſituation ſi critique, Camille vint dire à la marquiſe, que Clémentine étoit impatiente de voir ſon ami. Je vous introduirai, me dit cette tendre mère. Elle ſe leva. Je la ſuivis.

Sa fille, en m'appercevant, vint à moi, les bras ouverts, me nomma ſon quatrième frère, & me fit de vifs remercîmens de mes lettres. Comme elle m'avoit preſſé dans une de ſes réponſes, d'employer mon crédit auprès de ſa famille, pour lui faire obtenir la permiſſion d'entrer dans un cloître, & que j'avois fortement combattu cette idée, elle ſe plaignit de la réſiſtance que je faiſois à ſes déſirs. Vous ſavez, Madame, dit-elle à ſa mère, que c'eſt un ancien goût que je n'ai jamais perdu ; & ſe tournant vers moi : ô chevalier, vos objections ne m'ont pas convaincue.

Non, Mademoiſelle, je le vois bien : car ſi Clémentine étoit convaincue, elle ſuivroit à toute ſorte de prix le mouvement de ſa conviction.

O Monſieur, vous êtes dangereux, je m'en apperçois. Si certain événement étoit devenu réel, j'étois perdue. N'êtes-vous pas convaincu, Monſieur, que dans mes principes j'étois abſolument perdue ? Si vous l'êtes, j'eſpere que vous agirez auſſi ſuivant votre conviction.

Il me ſemble, cher docteur, que me connoiſſant ſi bien, elle pouvoit s'épargner cette réflexion badine. Elle a même ſouri en la prononçant. Remarquez qu'elle eſt déjà capable d'enjouement, dans une occaſion ſi grave. Peut-être a-t-elle voulu prendre un air qu'elle me voyoit affecter moi-même. Mais enfin je commence à croire, quelqu'éloignée qu'elle ſoit à préſent de ſe l'imaginer, qu'il n'eſt pas impoſſible qu'avec le tems elle ne ſe laiſſe amener au ſentiment de ſon devoir, lorſqu'il lui ſera repréſenté par des avocats auſſi puiſſans qu'elle en a dans ſa famille. Quoi qu'il puiſſe arriver, ſi c'eſt pour ſon honneur & celui de tous les ſiens, je ne puis être tout-à-fait ſans joie.

J'eſpère, lui dis-je, que vos déſirs pour la retraite ſeront du moins ſuſpendus. Elle convint de la force de quelques-uns de mes raiſonnemens, mais je crus appercevoir qu'elle n'abandonnoit pas

entièrement l'eſpérance d'obtenir le conſentement de ſa famille.

Le général & le comte, qui étoient revenus dans l'intervalle, ſe hâtèrent de me venir faire leurs complimens. Qu'ils mirent tous deux de profuſion ! à la prière de la marquiſe, on repaſſa dans l'appartement de Jéronimo, où le marquis, le prélat & le père Mareſcotti étoient encore. Chacun recommençant à s'étendre ſur l'obligation qu'ils avoient à mes ſervices, & faiſant des vœux pour mon bonheur; je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me faire un plaiſir inexprimable. Ils me preſſerent, tout d'une voix, de m'expliquer: c'eſt, répondis-je, de permettre que j'engage mon tendre ami, le ſeigneur Jéronimo, à m'accompagner en Angleterre. M. Lowther ſe croiroit heureux de pouvoir lui continuer ſes ſoins à Londres, plutôt qu'ici, quoiqu'il ſoit réſolu, ſi ma demande n'eſt point accordée, de ne le pas quitter juſqu'à parfaite guériſon.

Ils ſe regardèrent l'un l'autre, d'un air de joie & de ſurpriſe. Jéronimo verſa quelques larmes. Je ne puis, je ne puis ſoutenir, dit-il, ce poids d'obligation. Chevalier, nous ne pouvons rien faire pour vous; & vous n'avez procuré ma guériſon, que pour vous donner le pouvoir de me tuer vous-même. Les yeux de Clémentine étoient humides; elle ſortit avec quelque préci-

pitation. O chevalier ! me dit la marquiſe, le cœur de ma fille eſt trop ſenſible, pour ſon repos, aux impreſſions de la reconnoiſſance. Je crains pour ſa vie, ſi vous ne la faites pas repentir de ſa réſolution.

Ce que je demande, répliquai-je, n'eſt une faveur que pour moi. Je me flatte que le ſeigneur Jéronimo ne partiroit pas ſans quelques-uns de ſes amis. Nos bains ſont reſtauratifs. Je ne manquerois pas de l'y conduire moi-même. La différence du climat peut lui devenir avantageuſe. Que j'aie l'honneur, meſſieurs, ajoutai-je, en promenant les yeux autour de moi, de vous recevoir tous en Angleterre. Ce ſera vous acquitter pleinement des obligations que vous relevez avec tant de bonté.

Ils continuoient de ſe regarder en ſilence. Plût au ciel, repris-je, que vous-même, monſieur, & vous, madame (en m'adreſſant au père & à la mère), vous fuſſiez diſpoſés à me faire cette faveur. Vous y penſiez autrefois dans une heureuſe ſuppoſition. J'engagerai mes deux ſœurs & leurs maris à vous accompagner avec moi dans votre retour juſqu'à Boulogne. Mes ſœurs embraſſeroient avec joie l'occaſion de voir l'Italie, & d'acquérir l'amitié de l'incomparable Clémentine, dont elles révèrent déjà le caractère.

Leur ſilence continuoit ; mais perſonne ne ſembloit déſapprouver mes inſtances : cet honneur,

meſſieurs, cette grâce, madame, ſeroit d'un autre avantage pour moi. Après les eſpérances que vous m'aviez données, retourner ſeul dans ma patrie, c'eſt y rentrer en homme qui fuit, & qui revient maltraité. Mon orgueil n'y eſt pas moins intéreſſé que ma ſatisfaction. Je vous offre un logement à la ville & à la campagne. Je n'ai rien dont je ne vous abandonne la diſpoſition. Perſonne n'aime ſon pays plus que moi; mais il me deviendra plus cher encore, ſi vous en tirez quelque utilité pour votre amuſement, ou votre ſanté. Obligez-moi, meſſieurs, obligez-moi, madame, ne fût-ce que pour trouver l'Italie plus agréable à votre retour. Nos étés ſont moins chauds. Le commerce nous donne en abondance tous les fruits qui croiſſent ici en automne, & nos hivers ne ſont pas ſi froids que les vôtres. Obligez-moi ſeulement pour l'hiver prochain, & vous conſulterez votre inclination, pour demeurer plus long-tems.

Très-cher ami, s'écria Jéronimo, j'accepte votre invitation, auſſi-tôt qu'on me croira capable d'entreprendre le voyage. Le voyage! interrompis-je; un vaiſſeau vous aſſure les mêmes commodités que votre chambre. Il vous portera juſqu'au milieu de Londres: vous ne vous appercevrez qu'aux progrès de votre ſanté, que vous avez quitté votre appartement.

En vérité, leur a dit le général, ma ſœur craignoit avec raiſon de n'être pas long-tems catholique, en devenant la femme de cet étrange homme. Je vous conſeillerois de l'en croire. Vous l'aimez. Vous avez eſſuyé beaucoup de chagrins & de fatigues. Allez paſſer l'hiver avec lui. On vante beaucoup les bains de Bath, & vous ne ſauriez vous en trouver mal. Nous nous chargerons, ma femme & moi, du bonheur de Clémentine pendant votre abſence. Prenez Grandiſſon au mot. Ramenez-le avec vous, lui, ſes ſœurs & leurs maris. Mais, chevalier, quel tems choiſiſſez-vous pour votre départ?

Je lui dis que le plus tôt ſeroit le mieux, parce que la ſaiſon ne pouvoit être plus favorable. Je répétai que cette réſolution me combleroit de joie, & que c'étoit l'unique moyen de s'acquiter de ce qu'ils nommoient leurs obligations. Je leur promis de revenir avec eux. La ſanté de Clémentine, ajoutai-je, ſera confirmée alors; & celle du ſeigneur Jéronimo parfaitement rétablie. Avec quelle ſatisfaction ne ſe reverront-ils pas l'un & l'autre?

On ne me demande que juſqu'au lendemain pour tenir conſeil, & pour me donner une explication poſitive.

M. Lowther & ſes collégues, qui ont été conſultés ce matin, jugent que le ſeigneur Jéronimo

pourroit être tranſporté en litière, juſqu'au port le plus voiſin, & s'y embarquer pour l'Angleterre; mais que le plus sûr eſt d'attendre au printems, parce qu'alors les nouvelles chairs ſeront tout-à-fait raffermies. On promet que Jéronimo, les deux fils du comte, & quelques autres perſonnes de la famille, entreprendront alors le voyage. Dans l'intervalle, le prélat & le père Mareſcotti, ſe chargent d'entretenir un commerce de lettres avec moi, & de m'informer de tous les événemens.

Clémentine a pris le chocolat avec nous. On ne lui a point caché la nouvelle réſolution. Elle a fort approuvé la viſite qu'on me promet pour l'année prochaine. Fâcheuſes circonſtances, m'a-t-elle dit à l'oreille, qui ne permettent pas le même voyage à celle qui le feroit le plus volontiers, & qui ne ſeroit pas la plus mal reçue. Je verrois avec plaiſir le pays où le chevalier Grandiſſon eſt né.

Et moi, j'ai penſé à la bizarrerie de l'uſage, qui n'auroit pas permis à Clémentine de me tenir un langage de cette nature, ſi elle n'eût été abſolument déterminée à ne plus voir en moi qu'un frère. Combien de reſſources, mon cher docteur, les ames délicates n'ont-elles pas pour exprimer un refus?

Etant demeuré ſeul avec Jéronimo, il m'a

parlé dans des termes fort tendres, du changement qui paroiſſoit ſur mon viſage, depuis que ſa ſœur ſembloit s'affermir dans ſes idées. Si le cœur ne ſouffroit pas, m'a-t-il dit, je ſuis bien sûr qu'on n'en verroit point ces marques au-dehors. Cher ami! lui ai-je répondu, qu'y trouvez-vous de ſurprenant? Lorſque je ſuis revenu en Italie, quelque opinion que j'euſſe de votre ſœur, je ne la croyois pas auſſi grande qu'elle s'eſt montrée depuis. Je l'ai toujours admirée; mais à préſent je vais plus loin que l'admiration. Voir évanouir mes eſpérances, après les avoir vues ſi bien établies! je ſerois plus qu'homme, ſi je n'en étois pas vivement touché.

Vous devez l'être ſans doute, & j'entre cordialement dans vos peines; mais, cher Grandiſſon, c'eſt dieu ſeul qu'elle préfère à vous. Elle ſouffre plus que vous ne pouvez ſouffrir. Elle n'a, m'a-t-elle dit, qu'un motif de conſolation; c'eſt l'eſpérance de ne pas vivre long-tems. Chère fille! elle ſe flatte qu'elle doit le retour de ſa raiſon aux ardentes prières qu'elle adreſſoit au ciel, dans ſes intervalles lucides, & dont l'unique objet étoit la conſolation de ſes parens; après quoi, elle ne formeroit pas d'autres vœux, que pour une meilleure vie. Mais, chevalier, ſi votre cœur eſt dans une ſituation ſi violente....

N'en doutez pas, cher ami. Je ne ſuis pas un homme inſenſible. Cependant, quand on réuſſiroit aujourd'hui à faire deſcendre Clémentine du point de grandeur où elle s'eſt élevée; quelque ſatisfaction que mes déſirs y puſſent trouver, je n'en jugerois pas moins, que ſi ſa conſcience en étoit bleſſée, ce ſeroit une diminution pour ſa gloire. & me ſeroit-il poſſible, comme elle l'a fort bien obſervé dans une de ſes lettres, de voir une épouſe chérie, malheureuſe par ſes ſcrupules, ſans m'efforcer de rendre la paix à ſon cœur, en les écartant? & pourrois-je eſpérer quelque ſuccès, ſans lui faire une peinture avantageuſe de la religion que je profeſſe? Et ne ſeroit-ce pas m'expoſer au reproche d'avoir violé les articles? O mon cher Jéronimo! les choſes doivent demeurer relles qu'elles ſont, à moins qu'elle ne puiſſe penſer mieux de ma religion, ou moins favorablement de la ſienne.

Il eſt revenu à me parler des obligations de ſa famille. Je lui ai déclaré que ce langage étoit le ſeul chagrin qu'il pût me cauſer. De grâce, lui ai-je dit, qu'il n'en ſoit plus queſtion. Tout le monde n'eſt pas excité par l'occaſion, comme j'ai eu le bonheur de l'être. Mon ami porteroit-il envie à mon bonheur?

Le plus ardent de mes vœux, cher docteur, ſeroit à préſent d'imaginer quelque choſe que je

puiſſe accepter pour ſatisfaire des cœurs ſi reconnoiſſans. Je ſouffre de me voir placé, par eux-mêmes, dans un jour qui doit les faire ſouffrir. Que puis-je faire, ſuivant mes notions d'amitié, pour ſoulager leur reconnoiſſance?

Il craignoit, a-t-il repris, que je ne penſaſſe bientôt à les quitter. Je lui ai dit, que ne doutant plus de la perſévérance de Clémentine, & du conſentement qu'elle donneroit à mon retour dans ma patrie, je devois ſouhaiter pour moi-même, comme pour elle, qu'il me fût permis de hâter mon départ; d'autant plus que M. Lowther conſentoit volontiers à demeurer après moi.

La marquiſe eſt entrée. Clementine, m'a-t-elle dit, appréhende que vous ne nous quittiez bientôt. Elle eſt à ſe promener au jardin, avec ſon père & ſes frères. J'oſe vous répondre qu'ils ſeroient charmés de votre compagnie.

J'ai laiſſé Jéronimo & ma mère enſemble. Le marquis, me voyant approcher, a dit à ſa fille quelques mots que je n'ai pas entendus. Enſuite, après m'avoir fait un compliment fort civil, il a pris un prétexte pour entretenir particulièrement ſes deux fils, & je ſuis demeuré ſeul avec elle.

N'y a-t-il pas de la cruauté, m'a-t-elle dit d'abord, non-ſeulement à m'avoir refuſé votre ſecours pour un deſſein que j'ai fort à cœur, mais à fortifier contre moi les raiſons de mes parens? Quelques-

uns ont fait grand uſage de ce que vous m'avez écrit. O chevalier! vous avez gagné le cœur du général ; mais vous n'avez pas contribué à ſoulager celui de ſa ſœur. Non, non, je ne me rétablirai jamais, ſi l'on me refuſe l'entrée du cloître.

Souvenez-vous, mademoiſelle, que le parfait rétabliſſement de votre ſanté dépend, après dieu, de la tranquillité de votre eſprit. Ne vous abandonnez pas, je vous en conjure, à des idées qui le troublent. Quelle fille, quelle ſœur peut compter ſur l'affection de ſa famille, ſi vous ne le pouvez pas? Vous avez vu combien leur bonheur dépend de votre ſanté. Doutez-vous, dans le monde, de la force de cette vertu, dont vous avez déjà donné, dirai-je à mes dépens, une ſi glorieuſe preuve, que le malheureux qui en ſouffre eſt forcé lui-même d'y applaudir.

O chevalier! ne dites pas à vos dépens, ſi vous ſouhaitez que je ſois tranquille.

J'ai beſoin, mademoiſelle, d'un effort extrême, pour me faire violence dans ces occaſions ; mais, permettez-moi deux mots de plus ſur le même ſujet. Vous avez exigé de moi une des plus grandes preuves de déſintéreſſement, dont il y ait jamais eu d'exemple : je vous conjure, chère Clémentine, pour vous-même, pour l'honneur de votre devoir, & ſi vous le permettez, par bonté pour

moi, d'écarter à préſent ce déſir favori qui domine votre cœur.

Elle eſt demeurée quelques momens à réfléchir; & reprenant à la fin : je vois bien, monſieur, que je ne dois attendre de vous aucune faveur ſur ce point. Paſſons dans l'allée voiſine, où nous ne pourrons être entendus..... J'ai, monſieur, une autre prière à vous faire. Elle n'eſt pas nouvelle. J'en ai déjà touché quelque choſe dans une de mes lettres. Ce n'eſt point une prière qui me ſoit venue à l'eſprit ſans délibération.

Et quelle eſt cette demande, mademoiſelle?

Comment l'expliquer? cependant je le ferai. Si vous voulez bannir de mon cœur.... Elle s'eſt arrêtée encore une fois, & j'ai cru que dans ce moment elle ne retrouvoit pas ſes idées.

Si vous voulez me rendre tranquille....

Mademoiſelle!

Il faut vous marier!... C'eſt alors, monſieur, qu'il ne me reſtera aucun doute de la fermeté de ma réſolution. Mais écoutez-moi juſqu'à la fin: il faut vous marier avec une angloiſe. Que ce ne ſoit pas une italienne. Olivia ne feroit pas ſcrupule de changer de religion pour vous. Mais n'épouſez point Olivia. Je m'imagine que vous ne ſeriez pas heureux avec elle. Croyez-vous que vous puiſſiez l'être?

Je lui ai marqué, par une révérence, que je penſois comme elle.

Non, non, vous ne le feriez pas. Ne faites point un choix qui puiſſe déshonorer Clémentine. J'ai le cœur fier. Qu'il ne ſoit pas dit qu'un homme à qui Clémentine a pu appartenir, ſe ſoit avili par ſon mariage..... Si vous vous mariez, monſieur, il me ſera peut-être permis d'être du nombre de ceux qui vous ont promis une viſite en Angleterre. Ma belle-ſœur ſouhaitoit à ce moment d'en être auſſi. Son mari ne lui refuſe rien. Elle l'engagera facilement à l'accompagner. Vous n'aurez pas de peine à perſuader à madame Bemont de faire encore une fois le voyage de ſon pays. Vous reviendrez en Italie avec nous, vous, votre femme, & peut-être vos ſœurs avec leurs maris. Nous ne compoſerons ainſi qu'une famille. Si mes autres demandes ſont refuſées, il faut m'accorder celle-ci. Elle dépend de vous. Et ne ſouhaitez-vous pas de me voir tranquille?

Admirable Clémentine! le monde n'a rien de ſi grand que vous. Vous êtes capable de tout ce qu'il y a de noble. C'eſt cette grandeur même, qui m'attache à vous....

Laiſſez, laiſſez ce langage, chevalier. Il me touche plus que je ne le déſire. Je crains qu'il n'y ait de l'affectation à me reprocher dans le mien..... mais je répète qu'il faut vous marier.

Je ne ſerai pas tranquille, auſſi long-tems que que vous ne ſerez pas marié.... lorſque je ne vois pas la moindre apparence..... Mais n'y penſons plus. Combien de tems vous aurons-nous encore avec nous?

S'il ne me reſte aucune eſpérance, mademoiſelle....

Ah, chevalier! (en détournant le viſage de moi) n'employez pas ces expreſſions.

Le plus tôt ſera le mieux..... Mais vos ordres.....

Je vous rends grâces, monſieur (en m'interrompant); mais ne vous ai-je pas dit que j'ai de l'orgueil, chevalier? Ah! monſieur, vous l'avez découvert il y a long-tems. L'orgueil fait plus pour une femme que la raiſon. Aſſeyons un moment, & j'achèverai de vous faire connoître mon orgueil, Elle s'eſt placée ſur un banc voiſin, & me faiſant aſſeoir près d'elle: je vais parler à ces arbres, m'a-t-elle dit, en ſe tournant vers les myrthes qui nous couvroient. « Le chevalier » Grandiſſon ſera-t-il informé de toute ta foi- » bleſſe „ Clémentine? ſa compaſſion le ramè- » nera-t-elle de ſon pays pour te fortifier? après » avoir pris, par le ſecours du ciel, une réſo- » lution digne de ton caractère, douteras-tu ſi tu » es capable d'y perſiſter, & lui donneras-tu » lieu de croire que tu en doutes? conſentira-t-il

» encore à d'officieuſes abſences, pour faire l'eſſai
» de ta force? & ſuccomberas-tu dans l'épreuve?
» Non, Clémentine ».

Enſuite ſe tournant vers moi, mais les yeux baiſſés; je renouvelle, monſieur, tous mes remercîmens pour la généreuſe compaſſion dont vous m'avez donné tant de preuves. Ma triſte ſituation m'y donnoit peut-être quelque droit. J'y reconnois la main du ciel, qui a peut-être voulu punir mon orgueil, & je m'y ſoumets. Je reconnois même, ſans honte, l'obligation que j'ai à votre pitié, & j'en conſerverai un tendre ſouvenir juſqu'au dernier inſtant de ma vie. Je ſouhaite que vous vous ſouveniez de moi avec la même tendreſſe. Ma vie ne peut être longue: ainſi, pour céder à vos déſirs & à ceux d'une chère famille, je ſuſpendrai les vues que j'avois pour le cloître. Il me reſte l'eſpérance de vous voir en Angleterre, dans l'heureux état dont j'ai parlé; ſurtout enſuite à Boulogne. Je vous croirai de ma famille. Je me croirai de la vôtre. Dans ces ſuppoſitions, dans ces eſpérances, j'ai la force de conſentir à votre départ. Si je vis, c'eſt une abſence de peu de mois. N'ai-je pas ſoutenu aſſez bien la dernière? Je vous laiſſe donc, monſieur, le choix que vous m'avez offert. Nommez vous-même le jour. Votre ſœur Clémentine vous rend à vos ſœurs & aux ſiennes. O monſieur! (en

levant les yeux ſur moi, & remarquant ſur mon viſage une émotion que je m'efforçois de cacher) ! que votre cœur eſt tendre ! qu'il eſt ſenſible à la pitié !..... Mais nommez-moi votre jour. Ce banc, dans l'éloignement où vous ſerez bientôt, ſera conſacré au ſouvenir de votre tendreſſe. Je le viſiterai tous les jours. L'ardeur de l'été, le froid de l'hiver ne m'y feront pas manquer.

Le mieux, admirable Clémentine ! le plus sûr pour l'un & l'autre, ou du moins pour moi, c'eſt que le tems ne ſoit pas remis bien loin. Permettez que ce ſoit lundi.

Dimanche au ſoir, après avoir paſſé tout le jour à implorer le ciel pour la ſanté, pour le bonheur de ma chère Clémentine de mon cher Jéronimo, & de toute leur famille, je viendrai le ſoir, ſi vous m'en accordez la permiſſion... je viendrai.... il ne m'a pas été poſſible d'achever. Elle ne m'a répondu que par un déluge de larmes. Sa tête s'eſt panchée ſur mon épaule. L'agitation de ſes ſentimens ſoulevoit ſon ſein. Oh chevalier ! il le faut donc ! que le ciel nous fortifie tous deux !

La marquiſe, qui venoit alors à nous, s'eſt apperçue, à quelque diſtance, de l'émotion de ſa fille ; & craignant qu'elle ne s'évanouît, elle s'eſt précipitée vers elle, elle l'a priſe dans ſes bras,

Ma fille! ma Clémentine! d'où viennent ces larmes. Regardez-moi, mon amour.

Ah, madame! le jour, le jour eſt fixé! lundi prochain.... le chevalier quittera Boulogne.

Quoi, chevalier? vous nous quitteriez ſi tôt? ma chère, nous obtiendrons de lui....

Je me ſuis levé, ſans prononcer un mot, & je ſuis entré dans une allée qui traverſoit. J'étois pénétré juſqu'au fond. O docteur Barlet! tant de bonté! pourquoi ſuis-je ſi ſenſible, & ſi ſouvent expoſé à des épreuves qui demandent plus de force!

Le général, le prélat, & le père Mareſcotti ſont venus me joindre. Je leur ai fait le récit de ce qui s'étoit paſſé entre Clémentine & moi. Le marquis, qui étoit allé vers ſa fille, m'a joint promptement, après avoir entendu ce qu'elle avoit eu la force de lui raconter auſſi. Comment pouvez-vous penſer, m'a-t-il dit, à partir ſi bruſquement? Vous ne nous quitterez pas ſi tôt.

Non, ſi Clémentine l'ordonne. Mais ſi je ne ſuis pas retenu par ſes ordres, le plus prompt départ eſt le plus avantageux pour moi. Je ne puis ſoutenir tant de bontés. C'eſt la plus divine de toutes les femmes.

Vous ne manquerez point, m'a dit le général, d'entretenir un commerce de lettres avec ma

ſœur. Perſonne ici ne s'y oppoſera. Comme elle vous a déjà témoigné qu'elle ſouhaite de vous voir marié, ne pouvons-nous pas eſpérer que vous vous employerez auſſi à lui inſpirer le même deſſein pour elle-même ? Le mariage de l'un ou l'autre produira l'effet qu'elle ſe propoſe pour le vôtre.

Bon dieu ! ai-je penſé, me croient-ils donc abſolument dégagé de toutes les paſſions humaines ? J'ai fait une continuelle guerre, vous le ſavez, cher docteur, aux plus rebelles des miennes ; mais ſans ſouhaiter jamais de vaincre ces tendres ſenſibilités, qui ſont la gloire de notre nature.

C'eſt demander trop, a dit la jeune marquiſe, qui étoit venue nous joindre avec ſa belle-mère. Comment pouvez-vous attendre cette démarche du chevalier ?

Vous ne ſavez pas, madame, a dit le prélat, en ſecondant la propoſition de ſon frère, de quoi le chevalier Grandiſſon eſt capable, pour le bonheur d'une famille entière.

Le père Mareſcotti, auſſi inſenſible, quoique plein de bonté, a remarqué que Clémentine ayant pris ſa réſolution par un mouvement du ciel, ce monde & toutes *ſes pompes*, n'étoient pour elle qu'une conſidération ſubalterne, & qu'au péril de ſa vie, elle demeureroit ferme

dans ſes idées ; que devant renoncer par conſéquent à toute eſpérance, je pouvois....

Non ; a interrompu le marquis, je ne lui demanderai point un ſervice de cette nature. Et s'adreſſant à moi : oh ! ſi le grand obſtacle pouvoit être ſurmonté ! mon cher Grandiſſon (en prenant ma main) ne peut..... Mais je n'oſe plus l'en preſſer. S'il le pouvoit, mes propres enfans ne me ſeroient pas plus chers que lui.

Vous m'honorez beaucoup, monſieur ; vous engagez ma plus vive reconnoiſſance. Ce n'eſt pas ſans difficulté que je ſuis capable de ſoutenir, lorſque je ſuis avec elle, l'engagement que j'ai pris de ne la pas preſſer d'être à moi. Je l'ai exhortée, comme vous l'avez vu, à ſe conformer aux déſirs de ſa famille ; & je conçois tout ce qu'ils renferment. Il y a beaucoup d'apparence, que ſi l'un ſe déterminoit au mariage, l'autre en ſeroit plus tranquille ; & j'aimerois mieux ſuivre l'exmple que de le donner. Vous verrez ce que mon départ aura produit : mais elle ne doit pas être trop preſſée. Ce ſeroit s'expoſer à voir renaître ſon empreſſement pour le cloître ; le point d'honneut ſe joindroit peut-être à ſa piété ; & ſi l'on n'accordoit rien à ſes déſirs, elle pourroit retomber dans toutes ſes diſgrâces.

Ils s'accordent à ſuivre mon opinion, c'eſt-à-dire à prendre le parti de la patience, en attendant un

heureux effet de l'avenir. Je les ai quittés, pour retourner chez Jéronimo, à qui j'ai communiqué l'état des choſes, & le jour marqué pour mon départ. Avec quelque tendreſſe que je lui aie fait cette déclaration, ſon chagrin m'a paru ſi vif que ſentant croître beaucoup le mien, j'ai été forcé de quitter ſa chambre avec précipitation, & de rener droit à mon logement, pour y reprendre un peu mes eſprits.

Ainſi, mon cher docteur, le jour eſt abſolument fixé; & j'eſpère qu'on ne m'engagera point à le changer. Mde. Bemont me diſpenſera, j'en ſuis sûr, de retourner à Florence. Olivia ne doit rien exiger. Je leur écrirai à toutes deux. Mon deſſein eſt de prendre par Modène, Parme & Plaiſance. Mde. Sforce m'a fait demander une entrevue. Je me flatte qu'elle prendra la peine de ſe rendre à Pavie; ſans quoi, je ne ferai pas difficulté d'aller à Milan. Je lui ai promis une viſite avant mon départ d'Italie. Mais quoiqu'elle me l'ait demandée dans un tems où l'alliance ne paroiſſoit pas éloignée, je ſuppoſe qu'aujourd'hui elle ne peut avoir d'autre motif que la civilité. Tout ce que je déſire, ſi je la vois, c'eſt que ſa cruelle fille ne ſoit pas préſente.

(Nota.) *Le chevalier quitte Boulogne & l'Italie. On paſſe ſur ſes derniers adieux. En chemin il voit*

à Parme le comte de Belvedère, qu'il laiſſe avec d'heureuſes eſpérances; à Milan, Madame de Sforce, dont il emporte une fort mauvaiſe opinion, &c. Il écrivit à Madame Bemont, & ſur-tout à la Signora Olivia. Cette dernière Lettre, qui eſt pleine de vertu & de nobleſſe, lui attire une réponſe aſſez curieuſe, mais qui a peu de rapport au fond de l'intérêt. Au milieu de ſes fureurs, Olivia laiſſe entrevoir que les ſages avis de l'homme qu'elle aime, commencent à faire impreſſion ſur ſon cœur. Le chevalier paſſe à Paris, où il trouve ſon couſin Everard Grandiſſon, qui s'étant à demi-ruiné par le jeu & par d'autres excès, a beſoin de ſon ſecours, autant que de ſes conſeils. Il jette dans l'ame de ce jeune libertin, les fondemens d'une ſolide converſion. Enfin l'impatience de trouver de la conſolation, pour le trouble de ſon cœur, dans les entretiens de ſon cher docteur, le fait partir pour Londres.

LETTRE

LETTRE LXXXV.

Miladi G. . . . à miſs BYRON.

A Londres, lundi, 5 ſeptembre.

FÉLICITEZ-VOUS, ma très-chère miſs, ſur l'arrivée de mon frère. Il arriva hier au ſoir; mais ſi tard, qu'il ne nous en a fait donner avis que ce matin. Nous nous ſommes empreſſés, milord & moi, d'aller déjeûner avec lui. Ah! ma chère, nous avons vu trop clairement que ſon repos a beaucoup ſouffert. Il eſt plus maigre & plus pâle qu'il n'étoit. Mais c'eſt toujours le même frère, le même ami, & le meilleur des hommes.

Je m'attendois à quelques reproches ſur mes vivacités; mais pas un mot de cette nature. Il nous a dit mille choſes tendres; & lorſqu'il m'a parlé de ma ſœur & de ſon mari, il a compté ſes deux ſœurs & leurs bons monarques comme les deux plus heureux couples d'Angleterre: politique aſſez fine; car pendant le déjeûner, il eſt échappé au mien deux ou trois ſottiſes que j'ai eu peine à ſouffrir. Jamais ſinge ne fut plus careſſant; mais la réputation que mon frère m'avoit donnée m'a ſervi de frein. Je vois qu'une flatterie, la moins méritée, eſt capable de produire de bons

effets, lorſqu'on attache du prix à l'opinion du flatteur.

Belcher ne s'eſt pas fait attendre, à la première nouvelle du retour de ſon ami. Milord L.... & ſa femme, Emilie & le docteur Barlet étoient à Colnebroke : mais comme ils avoient laiſſé des ordres, pour être avertis par un courrier au moment de ſon arrivée, ils ſont venus aſſez tôt pour dîner avec nous. Les embraſſemens ont recommencé avec un renouvellement de joie. Emilie, la chère Emilie s'eſt évanouie ſérieuſement, en voulant embraſſer les genoux de ſon tuteur. Cet accident l'a touché. Belcher l'a paru beaucoup auſſi, & nous l'avons été tous. Il y a des ſenſibilités qui ſe déclarent par des actes extérieurs, & d'autres qui ne peuvent éclater par les mouvemens de la langue. La joie de ma ſœur étoit de la première eſpèce, & la mienne de l'autre. Mais miladi L..... eſt accoutumée aux démonſtrations de tendreſſe, tandis que la mienne eſt quelquefois prête à m'étouffer, ſans pouvoir atteindre juſqu'à mes lèvres. Cependant mes yeux ſont de grands orateurs.

Le plaiſir que ſir Charles, milord L.... & le docteur ont reſſenti mutuellement à ſe voir, étoit grand, tendre, exprimé d'un air mâle. Mon *moulin à vent* de mari a joui deux ou trois

fois de ſon tranſport & de celui de l'aſſemblée; & dans l'excès de ſa joie, il étoit prêt à chanter & à danſer. C'eſt ſon caractère au pauvre homme; honnête d'ailleurs & de fort bon naturel. Gardez-vous de le mépriſer, Henriette. Il a reçu l'éducation d'un fils unique, à qui l'on n'a pas laiſſé ignorer qu'il étoit lord, ſans quoi il auroit fait une meilleure figure à vos yeux. Il ne manque point de ſens, je vous aſſure. Vous allez me croire partiale; mais je crois que la plus folle action de ſa vie eſt celle qu'il fit dans l'égliſe de Saint-George (*). Pauvre chère ame! il auroit pu trouver une femme plus convenable à ſon goût; & ſes défauts même auroient pu ſervir alors à le faire briller. Mais il ne nous eſt pas toujours donné de choiſir ce qui nous convient le mieux. On remarque, & j'ai entendu dire, que les brunes aiment les blonds, & que les blonds aiment les brunes. Peut-être les naturels s'accommodent-ils mieux auſſi de leurs contraires; ſi nous avions tous le même goût pour la même perſonne, ou pour une même choſe, les diſputes ſeroient continuelles: elles ſont aſſez communes ſans ce ſecours.

L'arrivée de mon frère m'a monté toutes les cordes du cœur ſur un ton de joie. Une paille

(*) C'eſt l'égliſe où elle s'étoit mariée.

me fait rire, & je voudrois vous faire rire auſſi; ſoit avec moi, ſoit de moi, rien ne m'eſt plus indifférent, pourvu que je parvienne à vous faire au moins ſourire. Souriez-vous, ma chère? Oui, j'en ſuis sûre (*). Hé bien, à préſent que j'ai réuſſi, je redeviens ſérieuſe.

Nous avons fait des complimens à mon frère ſur le rétabliſſement de ſes amis italiens, ſans les nommer, & ſans dire un mot de la ſœur qu'il a failli de nous donner. Il nous a regardés tous d'un œil ſérieux; il s'eſt incliné à chacune de nos félicitations; mais il eſt demeuré en ſilence. Le docteur Barlet nous avoit dit que dans ſes lettres à ſir Charles il ne l'avoit jamais informé de vos indiſpoſitions, parce qu'il étoit sûr que cette nouvelle lui cauſeroit du chagrin. A l'exception du déjeûner & du dîner, où la préſence de tous les domeſtiques nous avoit même gênés, il avoit eu tant d'ordres à donner, qu'à peine avions-nous eu l'occaſion de l'entretenir. Mais après le ſouper il eſt revenu à nous, avec promeſſe de nous accorder le reſte du jour. La compagnie étoit

(*) Mille plaiſanteries ſur ſa tante Léonore, vieille fille qui raconte ſes ſonges avec le ridicule de ſon âge & de ſon état, & d'autres ſur milord L.... ſon mari, ne paroîtroient pas d'auſſi bon goût en France qu'en Angleterre. On les ſupprime.

compoſée de milord & miladi L.... mon mari & moi, le docteur Barlet, M. Belcher & notre chère Emilie, qui, ayant repris ſes forces, étoit attentive à chaque mot qui ſortoit de la bouche de ſon tuteur.

D'abord nous lui avons tous avoué, comme vous le jugez bien, que nous avions lu la plus grande partie de ce qu'il avoit écrit au docteur.

Quels embarras ; quels chagrins, quelle variété d'agitations & de combats votre cœur a-t-il eu à ſupporter, mon cher ſir Charles! a commencé M. Belcher ; & pour concluſion, quel étrange procédé de la part d'une femme à qui l'on ne peut néanmoins refuſer de l'admiration?

Il eſt vrai, mon cher Belcher. Enſuite il s'eſt étendu ſur l'éloge de Clémentine. Nous l'avons admirée avec lui. Il ſembloit prendre beaucoup de plaiſir à nos louanges. C'eſt la vérité, chère Henriette. Mais vous êtes aſſez généreuſe pour lui en faire un mérite.

Y a-t-il long-tems, m'a demandé malicieuſement ma ſœur, que vous n'avez eu des nouvelles de la comteſſe de D...?

Sir Charles a demandé à ſon tour, s'il y avoit une autre comteſſe de D... que la douairière ; & ſon viſage s'eſt couvert d'un beau rouge.

Votre ſervante, mon frère, ai-je penſé en moi-même, je ne ſuis pas fâchée de votre charmante crainte.

Non, monſieur, a répondu miladi L....

Souhaiteriez-vous, mon frère, a repris une effrontée (de votre connoiſſance, Henriette), qu'il y eût une autre comteſſe de D...?

Je ſouhaite le bonheur de milord D... Charlotte. On parle de lui comme d'un jeune homme du premier mérite.

Vous ne m'entendez pas, ſir Charles, j'en ſuis sûre, a répliqué votre amie, en le regardant exprès d'un œil fixe.

Pardonnez-moi, chère ſœur; je ſouhaite que miſs Byron ſoit une des plus heureuſes femmes du monde, parce qu'elle eſt une des meilleures. Et ſe tournant vers Emilie : je me flatte, ma chère, qu'il ne vous eſt rien arrivé de chagrinant du côté de votre mère.

Non, monſieur; tout eſt dans l'ordre. Vous avez vaincu....

J'en ſuis charmé, ma chère. Croyez-vous, mon cher Belcher, que les eaux de Bath ne fîſſent pas bien à votre père?

Seconde évaſion, ai-je penſé. Mais vous y viendrez, mon frère, je vous en réponds. Dites néanmoins, chère Henriette, n'êtes-vous pas un peu piquée? Votre délicateſſe ſera offenſée de

me voir ſi preſſante. Je vois un rouge de dédain s'élever ſur votre belle face ; & dans vos yeux un petit air d'embarras, qui fait renaître d'un côté les roſes, & l'ancien éclat de l'autre. Au fond, nous avons tous commencé à craindre un peu d'affectation dans mon frère : mais rien moins ; car il n'a pas voulu que nous le fiſſions retomber ſur le même ſujet. Après quelques diſcours vagues, il s'eſt tourné vers le docteur Barlet. Cher ami, lui a-t-il dit, vous m'avez cauſé tantôt de l'inquiétude, lorſque je vous ai demandé des nouvelles de miſs Byron & de ſa famille. Vos yeux m'ont alarmé. Je crains que la pauvre madame Sherley..... miſs Byron nous a toujours parlé de ſa ſanté avec défiance. Quelle ſeroit, Charlotte, la douleur de notre chère miſs Byron, ſi elle venoit à perdre une ſi bonne mère !

Mon deſſein, a répondu le docteur, n'étoit pas de vous laiſſer voir des ſujets d'inquiétude. Mais un père ne peut aimer ſa fille plus que j'aime miſs Byron.

Vous m'alarmeriez ſérieuſement, cher ami, ſi l'air de gaieté que je vois à miladi G.. ne m'ôtoit toute crainte pour la ſanté de miſs Byron. Je me flatte que miſs Byron ſe porte bien.

Elle en eſt bien éloignée, ai-je répondu

auſſi-tôt avec un air de gravité qui convenoit à l'occaſion.

A dieu ne plaiſe, a-t-il repris auſſi-tôt avec une émotion qui nous a plu à tous. (Ce n'eſt pas pour vous, Henriette, c'eſt pour nous-mêmes, que nous nous ſommes réjouis. Point de délicateſſe affectée, je vous en prie). Son viſage étoit en feu. Quoi donc, mes ſœurs? quelle eſt la maladie de miſs Byron?

Elle n'eſt pas bien, ai-je répliqué. Mais c'eſt la plus charmante malade qu'on ait jamais vue. Elle eſt gaie, pour ne pas cauſer de peine à ſes amis. Elle entre dans toutes leurs converſations, leurs plaiſirs, leurs amuſemens. Elle voudroit que perſonne ne la crût malade. Si ſes yeux chargés, ſes lèvres pâles, & le changement de ſon teint ne la trahiſſoient pas, nous n'apprendrions pas d'elle-même qu'elle ſouffre. Il ſe trouve des femmes qui arrivent plutôt que d'autres à la perfection, & dont la décadence n'eſt pas moins prompte. La pauvre miſs Byron ne paroît pas faite pour une longue durée.

Mais devrois-je vous marquer toutes ces choſes-là, ma chère? Cependant je ſais que Clémentine & vous, vous êtes riches en grandeur d'ame.

Mon frère a paru tout-à-fait fâché contre moi. Cher ami, a-t-il dit au docteur Barlet,

de grâce, expliquez-moi ce que ſignifie le diſcours de Charlotte. Elle aime à badiner. Miſs Byron a reçu du ciel un très-bon tempérament. A peine eſt-elle dans la fleur de l'âge. Tranquilliſez-moi. Mes deux ſœurs ne me ſont pas plus chères que miſs Byron. En vérité, Charlotte, je ne vous ſais pas bon gré de votre badinage.

Il eſt vrai, lui a répondu le docteur, que miſs Byron n'eſt pas bien. Mais les tendres craintes de miladi G... lui ont fait un peu charger la deſcription. Miſs Byron ne peut ceſſer d'être aimable. Son teint eſt toujours charmant. Elle eſt gaie, tranquille, réſignée....

Réſignée, docteur Barlet! miſs Byron eſt bonne chrétienne, elle ne peut manquer de réſignation, dans le ſens que la religion donne à ce terme : mais dans l'acception commune, il ſuppoſe un état déſeſpéré. Si miſs Byron étoit ſi mal, n'auriez-vous pas dû m'en informer, cher docteur? Ou bien eſt-ce votre tendreſſe pour moi..... La bonté ne vous abandonne jamais.

Je n'avois pas conçu, a dit miladi L...; que miſs Byron fût ſi mal. En vérité, M. Barlet, & vous ma ſœur, il y a de la cruauté à ne m'en avoir pas avertie. Et ſon bon naturel a

fait tomber une larme de ſes yeux pour notre Henriette.

J'ai eu quelque regret d'être allée ſi loin. Mon frère a paru fort inquiet. Son ami Belcher l'étoit pour lui, & pour vous; ma chère, Emilie a pleuré pour ſa chère miſs Byron. Elle avoit toujours craint, a-t-elle dit, que votre mal n'eût de mauvaiſes ſuites. Mon cher amour, ma très-chère Henriette, il faut que votre ſanté ſoit bonne. Vous voyez combien tout le monde vous aime. J'ai dit à mon frère que j'attendois une lettre de Northampton-Shire par la première poſte, & qu'elle me mettroit en état de lui donner des informations certaines.

Je ne voudrois pas pour le monde entier, qu'il entrât dans vos idées, chère Henriette, que j'aie penſé à faire tourner ſur vous l'attention de mon frère. Votre honneur eſt l'honneur du ſexe: car n'en êtes-vous pas l'ornement? Je ne dis rien de nouveau, en aſſurant que mon frère vous aime. Je n'avois pas beſoin d'apprendre ſon inquiétude pour votre ſanté. Son cœur n'eſt pas capable de changer. N'avez-vous pas obſervé que j'ai mis votre décadence ſur le compte de la nature? Plaiſe au ciel qu'il n'en ſoit rien! mais je vous décourage imprudemment par mes

craintes pour votre ſanté, lorſque je ne penſe au fond qu'à ménager votre délicateſſe. Vous vous porterez bien, vous le voudrez, vous y parviendrez bientôt; & le plus ſage, comme le meilleur des hommes, ne manquera point.... C'eſt à quoi ſe réuniſſent tous nos vœux. Mais quoi qu'il arrive, nous avons réuni nos têtes enſemble, & nous ſommes réſolus, en faveur de votre délicateſſe, de laiſſer prendre ſon cours à cette affaire, parce qu'après une ouverture plus chaude que je ne l'avois prévu, vous pourriez vous imaginer que nos ſoins vont au-delà des bornes. Je vous certifie, ma chère, que ſir Charles Grandiſſon, tout digne qu'il eſt d'une princeſſe, ne vous fera porter ſon nom qu'avec toute la paſſion de ſon ame.

Suivant les vues qu'il nous a marquées ce ſoir, nous allons le perdre pour quelques jours. Les joueurs, à qui notre couſin Everard a permis de le ruiner, ſont à Wincheſter, où je ſuppoſe qu'ils ſont à préſent le partage de leur proie. Si mon frère a deſſein de les voir, c'eſt ce que je ne puis vous dire. Il ne s'attend pas à les trouver fort traitables. Ils feront voir ſans doute à leur dupe, qu'ils ſavent garder ſon argent mieux que lui; & ſir Charles, dont les

idées ne ſont pas romaneſques, ne penſe qu'aux voies légales.

Il ſe propoſe de rendre une viſite à milord & à miladi W... dans leur terre de Windſor, & au comte de G... mon beau-père, dans Berkshire, mon mari doit l'accompagner; ils iront de-là chez ſir Henri Belcher, & chez miladi Mansfield. Belcher ſera auſſi du voyage. Ils paſſeront enſuite au château de Grandiſſon, où le docteur Barlet doit ſe rendre. Mon frère laiſſe ici ſon valet-de-chambre, avec ordre de lui envoyer, par des exprès, toutes les lettres qui pourront venir des pays étrangers; & je lui ai promis de ne lui pas faire attendre non plus les nouvelles qui me viendront de Northampton-Shire. Il me ſemble qu'il feroit fort bien de prendre ſon tour par le château de Selby: ne penſez-vous pas de même? point d'affectation, Henriette. Adieu, ma chère.

LETTRE LXXXVI.

Miſs BYRON à miladi G...

Jeudi, 7 ſeptembre.

MA réponſe va ſuivre les articles de votre lettre, que j'ai devant moi.

Je vous félicite du fond du cœur, ma chère miladi, ſur le retour de votre frère. Il n'eſt pas ſurprenant que ſes fatigues & la perte de ſes eſpérances aient cauſé quelque altération ſur ſon viſage. Sir Charles Grandiſſon ne ſeroit pas ce qu'il eſt, s'il n'avoit pas une ame ſenſible.

Vous connoiſſez mal votre frère, ma chère amie, ſi vous attendez de lui quelques reproches ſur votre bizarre conduite avec milord G... J'eſpère qu'il n'en aura pas ſu la dixième partie; mais quand il ſauroit tout, comme il prévoit que vous reconnoîtrez votre erreur, & que vous deviendrez une très-bonne femme, il vous pardonne infailliblement ce qu'il juge que vous ne vous rappelez pas ſans regret. Vous êtes bien étrange, dans la lettre que j'ai devant les yeux. Je vous aime trop pour vous épargner.

Quel ſujet de raillerie trouvez-vous dans votre

tante, pour avoir vécu fille jusqu'à l'âge où elle est parvenue ? Voulez-vous faire penser que votre joie est extrême de vous être mise de si bonne heure à couvert du même reproche ? Si c'est votre idée, il semble que vous devriez un peu plus de remercîmens à milord G... dont la générosité vous en a garantie. En vérité, chère miladi, je crains que pour une femme, ce ne soit blesser la décence, que de jeter une sorte de ridicule sur d'autres personnes de son sexe, pour leur prudence, peut-être, & leur vertu. Faites-vous réflexion combien vous exaltez les hommes par ces libertés badines, vous qui affectez souvent de les mépriser ? Je ne m'étonne point qu'ils raillent les vieilles filles, c'est leur intérêt : vous les appelez quelquefois les *Seigneurs de la création ;* & vous ne pensez pas que vous leur donnez droit à ce titre. D'un autre côté, croyez-vous que la même foiblesse, qui fait raconter ses songes à votre vieille tante Eléonore Grandisson, ne lui eût pas fait trouver autant de plaisirs, à ces récits, si le mariage eût fait d'elle une vieille femme ? La joie est souvent mère de quantité de folies. N'avouez-vous pas que l'arrivée de votre frère, qui a donné occasion à votre tante de vous raconter ses songes, vous a jetée dans des éclats de rire, dont vous auriez honte d'expliquer la cause ? Les femmes, ma chère, doivent se garder des erreurs dans lesquelles elles trouvent un

ſujet de ridicule pour les filles. Les ſonges de votre tante, permettez-moi de vous le dire, ſont plus innocens que vos exceſſifs emportemens de joie. Pardon; mais je crois en avoir dit aſſez, pour vous faire ſentir votre faute.

Pauvre chère Emilie! je ne ſuis pas ſurpriſe que la première vue de ſon tuteur ait produit cet effet ſur ſon tendre naturel.

Mais avec quelle méchanceté traitez-vous votre mari? Fi, Charlotte, & ſi encore une fois, d'avoir écrit ce que je ne puis lire pour votre honneur, à vos amis & aux miens. Je ſouhaiterois, ma chère, de parvenir à vous perſuader qu'il n'y a point d'eſprit ſans juſteſſe, ni d'enjouement ſans décence. Milord G... a ſes foibles; mais eſt-ce le rôle d'une femme, d'être la première à les découvrir? ne pouvez-vous l'en guérir, ſans y employer des plaiſanteries outrées, qui approchent du mépris? O ma chère! vous nous montrez bien d'autres foibles que les filles, en faiſant un ſi mauvais uſage des talens qui vous ont été donnés pour une meilleure fin. Un mot encore: vous ne me ferez pas ſourire, ma chère, lorſque je vous verrai dans un tranſport de joie, dont la raiſon eſt bleſſée. Ainſi ſouvenez-vous-en, votre excurſion ſur les vieilles filles & ſur votre mari, ne peut plaire qu'à vous-même, & je n'accepte

point votre compliment. Pourquoi? Parce que je ne veux point partager votre faute. Je ne vous épargne point, direz-vous : mais épargnez-vous quelqu'un ?

Quoi donc ? me croyez-vous réellement auſſi mal que vous m'avez repréſentée à votre frère ? Je ne crois pas l'être à ce point. Si je le croyois, comptez que je ferois tous mes efforts pour mettre un nouvel ordre dans mes idées ; & je ne quitterois pas l'entrepriſe, ſans être un peu plus sûre de moi.

Vous n'avez eu, dites-vous, aucun deſſein d'exciter l'attention de votre frère pour les fauſſes couleurs de votre pinceau, lorſque vous lui avez décrit les effets de mon indiſpoſition. Son attention! vous auriez pu dire ſa pitié. Le ciel m'en préſerve!

A tout prendre, il y a deux choſes qui n'ont pu manquer de me faire plaiſir dans votre lettre ; l'une, que ſir Charles ait témoigné tant d'inquiétude pour ma ſanté ; l'autre, que vous ſoyez tous dans la réſolution, & volontairement, parce que les circonſtances vous ont paru le demander, de laiſſer prendre à toutes les affaires leur cours naturel. Tenez-vous-en là, je vous en ſupplie. Il me ſemble que l'ouverture, comme vous la nommez, étoit de beaucoup trop chaude. Ciel! ma chère, que

j'ai

j'ai tremblé en liſant cette partie de votre lettre! je ne ſais même, ſi j'en ſuis tout-à-fait ſatisfaite, quoique je le ſois de votre intention.

Conſidérez, ma chère, la moitié d'un cœur, une femme préférée, & ſi préférable en effet, par la qualité, la fortune, & toute ſorte de mérite. Oh Charlotte! il me ſeroit impoſſible à préſent, dans les plus heureuſes ſuppoſitions, de me livrer à ces tendres excès de joie, qui auroient fait le charme de mon cœur. J'ai de la fierté... Mais attendons les premières lettres de Boulogne; & ſi l'admirable italienne adhère à ſa réſolution, il ſera tems alors d'en venir à mes ſcrupules. Croyez-vous qu'elle ſe ſoutienne? Une imagination échauffée peut paſſer d'un genre de grandeur à l'autre. J'en ſuis ſincérement perſuadée moi-même, & je l'ai dit ſi ſouvent, qu'on pourroit me ſoupçonner d'affectation, que Clémentine eſt la ſeule femme digne de ſir Charles Grandiſſon.

Adieu, ma chère. Dites, je vous prie, à votre frère, que je ne me ſuis jamais crue auſſi mal que votre amitié vous l'a fait craindre, & que je le félicite de ſon heureuſe arrivée en Angleterre. Me diſpenſer de ces complimens, ce ſeroit une affectation réelle, qui ſignifieroit beaucoup trop; mais ſouvenez-vous que je vous regarde, vous & votre mari, milord & miladi

L.... & ma tendre Emilie, ſi vous lui communiquez ma lettre, comme les gardiens de l'honneur, ou ſi vous l'aimez mieux, de la délicateſſe (car il n'y a point de déshonneur à craindre avec ſir Charles) de votre très-fidelle,

HENRIETTE BYRON.

N. B. Une longue lettre du docteur Barlet à miladi G... contient la relation du voyage & des viſites de ſir Charles, dont la magnificence & la bonté ne ceſſent pas d'éclater. Il a vu dans cette route, ſir Hargrave Pollexfen, pécheur à demi-contri, mais extrêmement humilié. Merceda eſt mort de ſes contuſions dans un miſérable état. Bagenhall, devenu le mari de la jeune perſonne qu'il avoit enlevée en France, mène une fort mauvaiſe conduite avec elle.

Une autre lettre de ſir Charles, au docteur, contient un détail de procédures qui regardent les droits des Mansfield, & d'autres affaires domeſtiques.

LETTRE LXXXVII.

Le ſeigneur JÉRONIMO DELLA PORRETTTA *au chevalier* GRANDISSON.

Boulogne, 15 ſeptembre.

Vos tendres lettres écrites de Lyon, mon très-cher ami, nous ont cauſé la plus vive joie. Clémentine languiſſoit dans cette attente. Comment avez-vous pu lui écrire avec cette chaleur d'affection, & cependant avec une délicateſſe dont un rival ne pourroit pas s'alarmer? Elle vous répond : il ne m'appartient point, ni, je crois, à perſonne de nous, de dire un mot ſur le principal ſujet de ſa lettre : elle ne l'a montrée qu'à ſa mère & à moi. Chère ſœur! que n'avons-nous pu la faire renoncer à ſes idées! mais comment vous propoſer de ſeconder les déſirs de la famille? Cependant ſi vous les croyez juſtes, je ſuis sûr que vous ferez cet effort ſur vous-même. Mon cher Grandiſſon ne connoît point d'intérêt propre, quand la juſtice & l'avantage de ſes amis y ſont oppoſés. Toute ma crainte eſt qu'on n'y apporte plus de précipitation qu'il ne convient à l'état de cette chère fille.

Plût au ciel que vous fuſſiez devenu mon frère! c'étoit la première paſſion de mon cœur;

mais vous reconnoîtrez par ſa lettre, la moins inconſtante qu'elle ait écrite de long-tems, qu'il ne lui en reſte aucune idée. Elle nous déclare qu'elle vous ſouhaite heureuſement marié dans votre patrie; & nous ſouhaitons nous-mêmes à préſent, de pouvoir lui donner votre exemple pour motif. Ne doutez pas que je ne faſſe le voyage d'Angleterre. Si ce que nous déſirons pouvoit arriver, je m'imagine que vous auriez toute la famille. Nous ne penſons qu'à vous, nous ne parlons que de vous; nous recherchons les anglois, pour leur faire honneur en conſidération de vous. Madame Bemont eſt ici : elle nous conſeille de garder des ménagemens, mais ſans déſapprouver nos meſures préſentes, parce qu'elle ſait que nous ne pouvons jamais conſentir à laiſſer entrer ma ſœur dans un cloître. Cher Grandiſſon, n'en aimez pas moins cette vertueuſe dame, pour la grâce qu'elle nous fait d'entrer dans nos vues. M. Lowther vous écrit; ainſi je ne vous dis rien d'un homme à qui j'ai tant d'obligations.

On ſouhaiteroit que je vous écriviſſe avec un peu de force ſur un certain ſujet, dont je ne déſavoue pas l'importance; mais je réponds que je ne puis, que je n'oſe, & que je n'en ferai rien.

Cher ami, ne ceſſez jamais d'aimer votre

Jéronimo. Votre amitié rend la vie digne de mon attachement. Elle a fait ma conſolation, lorſqu'il ne m'en reſtoit plus d'autre, & que l'ombre de la mort étoit répandue autour de moi. Vous ſerez importuné par mes lettres. Mon plus cher, mon plus fidelle ami, mon Grandiſſon, adieu.

LETTRE LXXXVIII.

CLÉMENTINE au chevalier GRANDISSON.

Même date.

QUE votre lettre de Lyon m'a fait de plaiſir, cher & bon chevalier! mon cœur vous en remercie. Cependant ſa reconnoiſſance ſeroit encore plus vive, ſi je n'avois pas obſervé dans votre ſtyle un air ſombre, & des efforts pour le déguiſer. Quel ſeroit mon chagrin, d'apprendre que vous ſouffrez à mon occaſion! mais ne rappelons point ces idées. J'ai des plaintes à vous faire.

Oh chevalier! je ſuis perſécutée. Et par qui? par mes plus chers & mes plus proches parens. Je l'avois prévu. Pourquoi, pourquoi me refuſiez-vous votre ſecours, lorſque je vous importunois pour l'obtenir? Pourquoi n'êtes-vous pas

demeuré ici juſqu'à ma profeſſion ? Je ſerois heureuſe ! avec le tems du moins, je le ſerois devenue. Aujourd'hui je me vois aſſiégée de ſupplications par ceux, à la vérité, qui pourroient commander, mais qui craignent d'uſer de leur droit. C'eſt ce que j'oſe penſer, car ſi les parens doivent être conſultés pour un changement de condition, il me ſemble qu'ils ne peuvent forcer une fille de ſe marier, lorſque ſon goût eſt pour le célibat : à plus forte raiſon, lorſqu'elle n'en a que pour le cloître. Ce motif eſt puiſſant pour les catholiques. Mais vous êtes proteſtant : vous ne favoriſez point le don qu'on fait de ſoi-même à dieu. Vous n'avez pas voulu plaider pour moi. Au contraire, vous avez ſecondé leurs objections. Ah ! chevalier, comment avez-vous pu vous y réſoudre, ſi vous ne ceſſez pas de m'aimer ? Ne ſaviez-vous pas qu'il n'y avoit aucune voie pour me dérober aux importunités de ceux qui ont des droits ſur mon obéiſſance ? Ils les font valoir : & comment ? mon père me ſupplie les larmes aux yeux. Ma mère me rappelle tendrement ce qu'elle a ſouffert pour moi dans ma maladie, & déclare que le bonheur de ſa vie eſt entre mes mains. O ! chevalier, quels argumens que les larmes d'un père & d'une mère ! M. de Nocera, un évêque catholique, plaide auſſi, & ne plaide point pour moi.

Le général aſſure qu'il n'a pas ſouhaité le conſentement de ſa femme avec plus d'ardeur qu'il ne demande le mien. Jéronimo même, j'en rougis pour lui, votre ami Jéronimo, me preſſe ſur le même point. Le père Mareſcotti eſt entraîné par l'exemple de l'évêque. Madame Bemont prend parti pour eux; & Camille, qui ne ceſſoit de vous louer, me fatigue continuellement par ſes inſtances.

Ils ne me propoſent perſonne. Ils prétendent me laiſſer un choix libre dans le monde entier. Ils me repréſentent que, tout zélés qu'ils ſont pour la foi catholique, ils ſouhaitoient ſi vivement de me voir changer d'état, qu'ils avoient conſenti à me voir la femme d'un proteſtant; que l'obſtacle n'eſt venu que de mon propre ſcrupule. Mais pourquoi l'affoibliſſent-ils plutôt qu'ils ne le fortifient? Si j'avois pu m'aveugler ſur trois points, mon indignité, après le malheur que j'avois eu de perdre la raiſon, la crainte inſurmontable d'expoſer mon bonheur pour une autre vie, & l'éternel regret de voir périr un homme que mon devoir m'auroit obligé d'aimer comme moi-même, ils n'auroient pas eu d'inſtances à me faire.

Dites-moi, apprenez-moi, chevalier, vous! mon quatrième frère, qui n'êtes plus intéreſſé dans notre débat? s'il ne m'eſt pas permis de

réſiſter? A quoi me réſoudre? Je ſuis pénétrée d'affliction. O vous, mon frère, mon ami! vous qui ſerez toujours cher à mon cœur, aidez-moi de votre conſeil! je leur ai dit que j'en appellerois à vous. Ils m'ont promis de ſuſpendre mon empreſſement pour le cloître juſqu'à l'arrivée de votre réponſe. Ne vous déclarez point contre moi! ſi jamais vous avez eſtimé Clémentine, ne vous déclarez point contre elle.

LETTRE LXXXIX.

Le chevalier GRANDISSON *à* CLÉMENTINE.

Londres, 29 ſeptembre.

QUEL fardeau vous m'impoſez, mademoiſelle! & que puis-je répondre au dernier article de votre lettre? Vous prenez ſoin, & par reſpect pour votre intention, je dois dire un ſoin digne de votre bonté, de me déclarer qu'il ne peut plus me reſter d'intérêt à la déciſion que vous me demandez. Je renouvelle mon humble ſoumiſſion; mais permettez-moi de répéter qu'il m'auroit été preſque impoſſible de vous obéir, par tout autre motif que vos ſcrupules de conſcience.

Mais de quel poids mon avis peut-il être pour

vous, lorſque vous me preſſez, en finiſſant, de ne le pas donner en faveur de votre famille? Je ſuis bien éloigné, mademoiſelle, d'être ici ſans prévention. Un homme, qui s'eſt flatté autrefois de l'eſpérance d'obtenir votre main, peut-il vous donner des conſeils oppoſés au mariage? vos parens peuvent-ils pouſſer plus loin l'indulgence, qu'en vous laiſſant la liberté abſolue du choix? Je ſuis forcé d'applaudir également à leur ſageſſe & à leur bonté dans cette occaſion. Peut-être devinez-vous l'homme qu'ils ſeroient portés à vous recommander, & je ſuis sûr que la vertueuſe Clémentine ne le rejetteroit pas, par la ſeule raiſon qu'il ſeroit offert de leur main; ni même par toute autre raiſon qu'une averſion inſurmontable, ou une forte inclination pour quelque catholique. Un proteſtant ne peut plus entrer dans cette ſuppoſition.

Mais, chère ſœur, chère amie, dites-moi vous-même quelle réponſe je puis faire à une jeune perſonne qui, ayant fait voir dans une occaſion qu'elle n'a pas une averſion invincible pour le mariage, ne s'en étant éloignée que par des motifs de conſcience, fait difficulté d'obliger (obéir n'eſt pas le terme qu'ils emploient) « un » père qui la ſupplie les larmes aux yeux, une mère » qui lui rappelle tendrement ce qu'elle a ſouffert » pour elle, & qui lui déclare que le bonheur de

» ſa vie eſt entre ſes mains ». Oh! mademoiſelle, quels argumens (permettez que j'emploie vos propres termes) que les larmes d'un père & d'une mère, M. l'Evêque de Nocera, votre frère, un directeur plein de piété, vos deux autres frères, madame Bemont, votre amie déſintéreſſée, votre fidelle Camille! quelle énumération contre vous, chère Clémentine, me défend de donner mon avis contr'eux : que puis-je dire? faut-il, ſur votre propre repréſentation, que je le donne pour vous?

Vous ſavez, Mademoiſelle, le ſacrifice que j'ai fait au cri de votre conſcience, & non de la mienne. Je ne doute point que des parens auſſi vertueux, auſſi indulgens que les vôtres, ne cèdent à vos raiſons, ſi vous avez le même motif à faire valoir contre le devoir filial, d'autant plus digne de ce nom, qu'il eſt exigé avec tant de douceur, ou plutôt, qu'il n'eſt propoſé qu'avec des larmes & des vœux; des yeux plus que des lèvres; & que ſi vous le rempliſſez, vos parens croiront avoir la plus haute obligation à leur fille.

Clémentine eſt une des plus généreuſes perſonnes du monde; mais conſidérez, mademoiſelle, ſi la préférence de votre propre volonté à celle des plus tendres parens, ne porte pas un air d'amour-propre, qui s'accorderoit mal avec votre caractère général. Quand vous devriez trouver

dans un cloître tout le bonheur que vous y eſpérez, n'eſt-il pas vrai qu'alors vous renonceriez à votre famille, comme partie du monde que vous feriez vœu de mépriſer, & que vous ne vivriez que pour vous-même ? & croyez-vous qu'aux yeux du ciel, comme à ceux des hommes, il n'y ait pas beaucoup de mérite à ſe refuſer ce qui plaît le plus, en rempliſſant ſon devoir pour obliger ceux à qui l'on doit la vie ?

Ma qualité de proteſtant ne me donne point d'averſion pour les fondations religieuſes. Je ſouhaiterois, au contraire, que mon pays eût des cloîtres ſous des règles ſages & bien obſervées. A la vérité, je ne voudrois pas d'engagemens perpétuels : mon plan ſeroit qu'on laiſſât la liberté de renouveler les vœux tous les deux ou trois ans avec le conſentement des familles.

De toutes les femmes que j'ai connues, Clémentine della Porretta devoit être la dernière qui marquât de l'empreſſement pour la retraite. Il n'y a au monde que deux perſonnes avec elle, que ſa réſolution ne fût pas capable d'affliger. Nous connoiſſons leurs motifs. Le teſtament de ſes deux grands-pères, qui jouiſſent à préſent d'une meilleure vie, eſt contre elle ; & toute ſa famille, à l'exception de deux perſonnes, regarderoit comme le plus grand malheur, qu'elle quittât le monde pour s'enſévelir dans un couvent. Clémentine a

le cœur tendre & généreux ; elle ſouhaite, a-t-elle dit autrefois, de tirer une grande vengeance de ſa couſine. Que ſa couſine prenne le voile, les raiſons de pénitence ne manquent point à Daurana : ſa paſſion pour le monde, qui lui a fait violer tous les droits du ſang & de l'humanité, demande un frein. Mais eſt-il un cloître où tous les devoirs de la vertu ſoient mieux obſervés qu'ils ne le ſont dans le monde, par l'incomparable Clémentine ?

Je pourrois m'étendre beaucoup plus ſur un ſujet, où les moindres argumens ne ſont pas ſans force, mais l'entrepriſe eſt pénible pour moi, ſi pénible, que je ne m'y ſerois point engagé, ſi je ne préférois à mon bonheur, le vôtre, mademoiſelle, & celui de votre famille.

Que toutes les bénédictions du ciel & de la terre accompagnent votre choix, quel qu'il ſoit ! jamais je ne ferai de prière où tous les vœux de l'amitié, de l'eſtime & du reſpect pour ma chère Clémentine, ne tiennent le premier rang... Son ami, ſon frère & ſon très-humble, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE XC.

Le chevalier GRANDISSON *au ſeigneur* JÉRONIMO.

Même date.

JE réponds, cher ami, à notre admirable Clémentine, & je mettrai pour vous, ſous une enveloppe, une copie de ma lettre.

Juſqu'à l'arrivée de la ſienne, j'avoue qu'il m'a paru poſſible, quoique peu probable, que ſa réſolution changeât en ma faveur. J'avois prévu que, par des raiſons de famille, vous vous uniriez tous pour l'engager au mariage; & lorſqu'elle ſe verra ſérieuſement preſſée, diſois-je en moi-même, il peut arriver qu'elle paſſe ſur ſes ſcrupules, & que, propoſant des conditions pour elle-même, elle prenne le parti d'honorer de ſa main l'homme qu'elle honoroit ouvertement de ſon eſtime. Le mal dont elle eſt heureuſement délivrée, laiſſe quelquefois des incertitudes dans l'ame. Mon abſence, qui me conduit à prendre un établiſſement dans le pays de ma naiſſance, peut-être pour ne retourner jamais en Italie, ſes hautes idées de reconnoiſſance, le fond qu'elle fait ſur mes ſentimens, toutes ces conſidérations réunies, me paroiſſent capables d'affoiblir ſa réſolution; &

ſi ce changement arrive, ai-je penſé, je ne puis douter de la faveur de ſa famille. Il me ſemble, cher ami, qu'il n'y avoit point de préſomption dans cette eſpérance. Je me devois à Clémentine juſqu'au dernier moment, c'eſt-à-dire juſqu'à la lettre qu'elle m'avoit promiſe. Mais aujourd'hui que je vous vois tous du même ſentiment, & que cette chère perſonne, quoique preſſée de faire un autre choix, eſt en état de me conſulter comme un quatrième frère, qui n'a plus, dit-elle, aucun intérêt à l'évènement, j'abandonne toutes mes eſpérances. C'eſt dans ce ſens que j'écris à votre chère ſœur. Perſonne n'a pu s'attendre que je donnaſſe à l'argument tout le poids qu'il peut recevoir : cependant, perſuadé, comme je le ſuis, que ſon devoir l'oblige de ſe rendre aux inſtances de ſa famille, j'ai ſuivi les inſpirations de l'honneur. Jamais peut-être il n'y eut d'exemples d'autant de ſituations difficiles que celles de votre ami, qui, ſans avoir à ſe reprocher la moindre témérité, s'eſt vu, comme par degrés, dans les plus grands embarras.

Vous ſouhaitez, cher Jéronimo, que j'euſſe la force de donner l'exemple à votre excellente ſœur. Il faut que je vous ouvre mon ame.

Il exiſte une jeune perſonne, une angloiſe, belle comme un ange, mais en qui la beauté, à mes yeux comme aux ſiens, eſt la moindre

perfection. De toutes les femmes que j'aie jamais vues, c'eſt elle, elle ſeule, que j'aurois été capable d'aimer, ſi je n'euſſe aimé Clémentine. Je ne lui rendrois pas juſtice, ſi je n'ajoutois que je l'aime, mais c'eſt d'un amour auſſi pur que le cœur de Clémentine ou le ſien. L'état de Clémentine faiſoit une vive impreſſion ſur moi. Je ne pouvois m'en déguiſer la cauſe. Son affection paroiſſoit ſi ferme, que de mon côté, pouvant la regarder réellement comme mon premier amour, j'ai cru que, malgré des difficultés qui me ſembloient invincibles, l'honneur, la reconnoiſſance devoient me tenir en ſuſpens, m'empêcher même de former les moindres vues pour une autre femme, juſqu'à ce que le ſort d'une ſi chère perſonne fût abſolument déterminé. Il y auroit un air de vanité, même avec mon Jéronimo, à parler des propoſitions qui me ſont venues des amis de pluſieurs femmes d'un rang & d'un mérite fort ſupérieur au mien. L'honneur ſuffiſoit pour m'arrêter, mais mon cœur n'a commencé à ſouffrir, de l'incertitude où j'étois du côté de votre chère ſœur, qu'à l'occaſion de la jeune angloiſe dont j'ai vanté le mérite : non que je me flattaſſe d'y réuſſir, ſi j'avois eu la liberté d'eſſayer à lui plaire: mais lorſque je me promettois d'y penſer dans mes incertitudes du côté de l'Italie, je n'étois pas ſans

quelqu'eſpérance de ſuccès, par les bons offices de mes ſœurs, qui ſont liées avec elle d'une amitié fort étroite.

Ferai-je à mon cher ami l'aveu ſincère de tous mes ſentimens? Lorſque j'ai repaſſé les Alpes, ſur l'invitation de M. l'évêque de Nocera, les deux plus belles ames du monde avoient une part preſqu'égale à mon cœur, & de-là m'eſt venue, dans le dernier voyage, la force de déclarer à la marquiſe & au général, que je me croyois lié à votre famille, mais que vous étiez libres, Clémentine & vous. Enſuite, lorſqu'ayant commencé à ſe rétablir, elle a ſemblé confirmer les eſpérances qu'elle m'avoit données, & que ma reconnoiſſance a paru néceſſaire pour achever ſa guériſon, alors, cher Jéronimo, je me ſuis contenté de ſouhaiter à la jeune angloiſe un mari plus digne d'elle, que je n'aurois pu l'être, dans l'embarras de ma ſituation. Enfin, toute votre famille s'étant réunie en ma faveur, je n'ai plus formé un déſir, qui n'ait eu votre ſœur pour objet. D'où ſuis-je tombé, cher ami, en la voyant obſtinée à me rejeter? ſurtout, lorſque ſes motifs ne pouvoient qu'augmenter mon admiration.

Aujourd'hui, quel ſouhait faites-vous pour moi! que je donne l'exemple à votre ſœur? comment le puis-je? le mariage dépend-il de

moi

moi ? Depuis que Clémentine me refuſe, il n'y a qu'une femme au monde que je puiſſe croire digne de lui ſuccéder dans mon affection, quoiqu'il y en ait mille dont je ne ſuis pas digne : & cette femme doit-elle accepter un homme dont le cœur s'étoit donné à un autre qui vit, qui n'eſt point mariée, qui lui marque encore une bonté capable d'attacher un cœur reconnoiſſant, & de cauſer un partage dans ſon amour ? Clémentine même n'eſt pas plus délicate que cette charmante angloiſe. En vérité, cher Jéronimo, lorſque je penſe à lui adreſſer mes ſoins, le courage me manque ; & je me regarde comme l'homme du monde qui mérite le moins d'être écouté. Ajoutez qu'elle ſe fait autant d'adorateurs qu'il y a d'hommes qui la voient. Olivia même n'a pu lui refuſer ſon admiration. Puis-je rendre juſtice à deux perſonnes d'un mérite ſi rare, ſans paroître diviſé par un double amour ? car je ferai gloire toute ma vie de mes ſentimens pour Clémentine.

Vous voyez, cher ami, les nouvelles difficultés de ma ſituation ; il me ſemble que c'eſt d'Italie, & non d'Angleterre, que l'exemple doit venir. Ne me ſoupçonnez point d'un excès de délicateſſe : l'exemple ne dépend pas de moi comme de votre Clémentine. Il y auroit de la préſomption à le ſuppoſer. Clémentine n'a point d'averſion pour

le mariage; elle n'en ſauroit avoir pour l'homme que vous avez en vue, puiſque la prévention ne ſubſiſte plus pour un autre. Il ne me conviendroit pas de décider ce qu'elle peut & ce qu'elle doit vouloir; mais elle eſt naturellement la plus reſpectueuſe des filles; elle ſent plus vivement que toute autre ce qu'elle doit à des parens, à des frères qui ont pris tant de part à ſes diſgrâces. Il n'eſt pas queſtion d'une différence de religion, qui eſt ſon motif pour me rejeter: au contraire, l'obéiſſance filiale eſt un devoir de toutes les religions.

J'écris à la marquiſe, au général, au père Mareſcotti & à M. Lowther. Que le tout-puiſſant perfectionne votre ſanté, & ſoutienne celle de l'incomparable Clémentine! qu'il répande toutes ſortes de biens ſur votre excellente famille! c'eſt, très-cher Jéronimo, le vœu du fidelle ami qui s'attend au bonheur de vous voir en Angleterre, de celui qui vous aime comme ſon propre cœur, qui honore tout ce qui porte votre nom, & qui ne ceſſera jamais d'être avec ces ſentimens, votre, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE XCI.

Madame REVES *à miſs* BYRON.

5 ſeptembre.

O chère couſine! c'eſt à préſent que je ſuis sûre de vous voir la plus heureuſe des femmes. Le chevalier Grandiſſon nous fit hier une viſite: avec quelle joie nous l'avons reçu, M. Reves & moi! il n'y avoit pas une heure que nous étions informés de ſon retour par un billet de miladi G.... Il nous dit qu'il étoit obligé par des affaires preſſantes qui le forçoient d'aller à Windsham & dans Hampshire; mais qu'il ne pouvoit partir ſans nous avoir vus, & ſans apprendre de nous l'état de votre ſanté, dont on lui avoit fait une fâcheuſe peinture. Nous lui répondîmes qu'elle n'étoit pas réguliérement bonne, mais que nous n'avons rien qui pût nous faire craindre du danger. Il parla de vous avec tant de reſpect & de tendreſſe! ô chère Henriette! je ſuis sûre, & M. Reves ne l'eſt pas moins, qu'il vous aime chèrement. Cependant nous fûmes ſurpris tous deux, qu'il n'ait marqué aucun deſſein de vous aller voir. Peut-être que ſes affaires..... mais, s'il vous aime, en peut-il avoir qui demandent

la préférence ? & je ſuis sûre qu'il vous aime. Je n'aurois pas ſu comment lui cacher ma joie, s'il s'étoit déclaré votre amant. Vous me connoiſſez : vous ſavez qu'à l'exception de M. Reves, je n'aime rien tant que vous.

J'ai cru devoir vous informer de cette agréable viſite. A préſent, ma chère, portez-vous bien. Tout va tourner heureuſement, j'en ſuis sûre. C'eſt la plus grande grâce que je demande au ciel. Il vous ira voir en Northampton-Shire, n'en doutez pas; & s'il y va, quel peut être ſon motif? Ce n'eſt pas civilité ſimple. Sir Charles eſt un caractère ſolide. Adieu, ma chère Henriette, les délices de mon cœur.

LETTRE XCII.

Miſs BYRON *à madame* REVES.

Au château de Selby, 8 ſeptembre.

VOTRE tendre lettre, ma chère couſine, m'a cauſé tout à la fois du plaiſir & du chagrin. Je me réjouis, ſans doute, que l'eſtime d'un des meilleurs des hommes ſe déclare ouvertement pour moi; mais je m'afflige un peu que, par pitié apparemment pour ma foibleſſe, lui donnerai-je ce nom? pour une foibleſſe ſi mal cachée, vous m'excitiez à la joie ſur ce qu'il peut

arriver (car ce n'eſt qu'une conjecture) qu'après avoir fini ſes affaires, & n'ayant plus rien qui l'occupe, cet excellent homme me rende une viſite en Northampton-Shire. O chère couſine! croyez-vous donc que ſon abſence & la crainte de le voir mari d'une autre femme, aient été la cauſe de mon indiſpoſition? Et ſeroit-ce dans cette idée, qu'à l'occaſion du changement imprévu de ſes affaires en Italie, vous me recommandez tout d'un coup de me porter mieux? Sir Charles Grandiſſon, ma chère couſine, peut nous honorer de ſa viſite, ou s'en diſpenſer, ſuivant ſon goût; mais quand il ſe déclareroit mon amant, comme vous le dites, je n'en reſſentirois pas autant de ſatisfaction que vous ſemblez vous y attendre, ſi le ſort de l'excellente Clémentine n'eſt pas heureux. Qu'importe que le refus vienne d'elle? N'eſt-ce pas le plus grand ſacrifice qu'une femme ait jamais fait à ſa religion? Ne reconnoît-elle pas qu'elle l'aime encore? & n'eſt-il pas obligé, forcé de l'aimer toute ſa vie? Mon orgueil demande ici d'être conſidéré pour quelque choſe. Votre Henriette n'a-t-elle donc qu'à s'aſſeoir, & ſe croire heureuſe d'une ſeconde place? Cependant, je vous avouerai, ma chère couſine, que ſir Charles eſt ce que j'ai de plus cher au monde, & ſi Clémentine pouvoit ne pas être malheureuſe, ce que je ne crois point

qu'elle puiſſe n'être pas ſans lui, je dirois, toute affectation à part, dans la ſuppoſition qu'il ſe déclarât mon amant, je veux me fier à mon cœur & à ma conduite, pour obtenir une part qui me ſuffiſe à ſon affection. Mais le tems éclaircira bientôt ma deſtinée, & j'attendrai ſans impatience. Je ſuis perſuadée que ſir Charles ne fait rien ſans de très-bonnes raiſons. Que le ciel, ma chère couſine, vous accorde la continuation de tous vos plaiſirs; car je ſais que vous ne les aimez qu'innocens. Je ſuis, &c.

LETTRE XCIII.

Miſs BYRON *à Miladi G...*

Au château de Selby, 20 ſeptembre.

SAURIEZ-VOUS, ma chère miladi, ce qu'eſt devenu votre frère? Ma grand'mère Sherley a vu ſon eſprit, & s'eſt entretenue avec lui près d'une heure; après quoi il a diſparu. Ne vous alarmez point. Je ſuis encore dans l'étonnement du récit que madame Sherley fait de ſon apparition, de ſon diſcours & de ſon évanouiſſement, & ma grand'mère n'étoit pas dans un rêve, c'eſt en plein jour, au milieu de l'après-midi. Voici ce qu'elle raconte.

J'étois aſſiſe, dit-elle, hier, dans ma ſalle

ſeule, & m'amuſant d'une lecture, lorſqu'un de mes gens, le premier auquel il ait apparu, vint me dire qu'un étranger demandoit à me voir. Je donnai ordre qu'il fût introduit; & je vis bientôt paroître, en habit de campagne, un des plus beaux hommes que j'aie vu de ma vie. C'étoit un eſprit civil; il me ſalua de la meilleure grace, ou du moins je me l'imaginai, car ſa figure répondant à la deſcription qu'on m'a faite de cet aimable homme, mon premier mouvement fut une grande ſurpriſe; mais, contre l'uſage des eſprits, il me parla le premier. Après un compliment fort reſpectueux, il me dit que ſon nom étoit Grandiſſon.... d'un ton ſi ſemblable à ce qu'on m'a repréſenté du ſien, que je ne doutai point qu'il ne fût ſir Charles Grandiſſon lui-même; & dans mon empreſſement à le recevoir, je penſai tomber.

Il prit place près de moi. Vous me pardonnerez, madame, la liberté que je prends de vous interrompre.... Il me tint un langage ſi poli, ſi modeſte, ſi noble, que je lui laiſſai tout le tems de parler ſeul: je ne répondois que par des inclinations de tête, & par des témoignages du plaiſir que je prenois à l'entendre; car je jugeois encore que c'étoit réellement le chevalier Grandiſſon. Il me dit qu'il ne pouvoit s'arrêter qu'un moment; qu'il étoit obligé de ſe rendre avant

la nuit, dans un lieu qu'il me nomma. Quoi ! quoi ! monſieur, lui dis-je, vous n'irez point au château de Selby ? vous ne verrez point ma fille Byron ? vous ne verrez point ſa tante ? Non, Madame. Il me ſupplia de l'excuſer. Il me parla de me laiſſer un paquet de lettres ; & paroiſſant en tirer une de ſa poche, il rompit le cachet, & mit pluſieurs lettres ſur une table. Il refuſa de ſe rafraîchir. Il demanda deux mots d'explication ſur ce qu'il avoit laiſſé ; il fit une profonde révérence, & s'évanouit.

A préſent, chère miladi, je répète ma queſtion : qu'eſt devenu votre frère ? Pardon pour un badinage. Madame Sherley parlant d'une viſite ſi ſoudaine & ſi courte, comme d'une apparition, je n'ai pu réſiſter à la tentation de vous ſurprendre, comme nous l'avons été. Comment ſir Charles a-t-il pu faire le voyage, ne voir que ma graud'mère, & quitter auſſi-tôt le canton ? Eſt-ce par ménagement pour nous, ou pour lui-même ?

La vérité ſimple, c'eſt que madame Sherley étoit ſeule, comme je l'ai dit, qu'on vint l'avertir qu'un étranger de grande apparence demandoit à lui parler, & qu'elle l'a vu. Il ſe nomma : votre caractère, madame, & le mien, lui dit-il, nous ſont ſi bien connus à tous deux, que, ſans avoir jamais eu l'honneur d'approcher de vous,

je me flatte que vous pardonnerez une viſite ſi hardie. Il s'étendit alors ſur les louanges de votre amie. Avec quelle ſatisfaction, ma chère, l'indulgente mère nous les a-t-elle répétées d'après lui! ſoit que je les mérite ou non, je ſouhaite que ſon affection n'y ait rien mêlé d'elle-même; car rien n'eſt ſi doux que les éloges de ceux dont on déſire d'être aimé. Il lui dit alors: vous voyez, madame, un homme qui fait gloire de ſes tendres ſentimens pour une des plus excellentes perſonnes de votre ſexe, une dame italienne, l'honneur de ſa nation, & qui a vu ſa main rejetée par des motifs irréſiſtibles, dans le tems même qu'ayant obtenu le conſentement de toute une famille, & vaincu mille difficultés, il croyoit toucher au terme de ſes déſirs : il ne le déguiſe point, c'étoient ſes déſirs. Mon amitié pour miſs Byron (j'attendrai votre permiſſion & la ſienne, pour donner un nom plus cher encore à ce ſentiment) n'eſt ignorée de perſonne, & j'en fais ma gloire auſſi. Je connois trop bien la délicateſſe de votre ſexe en général, & particulièrement celle de miſs Byron, pour lui adreſſer mes premières ouvertures ſur le ſujet qui m'amène ici; d'ailleurs, je ſuis peu accoutumé à ces déclarations : mais approuverez-vous, madame, M. & madame Selby approuveront-ils les vues d'un homme qui oſe aſpirer à votre faveur dans la

ſituation qu'il vous a repréſentée ; d'un homme rejeté en Italie, d'un homme qui confeſſe que ſes eſpérances y ont été trompées, & qu'il y étoit attaché par une tendre affection ? ſi vous l'approuvez, & ſi miſs Byron peut accepter l'offre d'un cœur qui a ſouffert du partage, dans des circonſtances que vous n'avez pas ignorées alors ; & vous & elle vous acquérerez des droits inviolables ſur ma reconnoiſſance & mon attachement. Mais ſi vous en jugez autrement, j'admirerai la délicateſſe qui m'attire un ſecond refus, comme j'admire la piété qui a dicté le premier, & je ſuſpendrai du moins mes vues pour le changement de ma condition.

Ma grand'mère alloit répondre avec autant de ſincérité que d'admiration ; mais la prévenant, il tira de ſa poche le paquet de lettres dont j'ai parlé : je me flatte, madame, reprit-il, que je vois de la bonté pour moi dans vos yeux ; cependant, je ne demande point votre faveur, avant que vous ayez pris connoiſſance de tous les faits dont je ſuis en état de vous offrir l'explication. Je veux fournir des armes à la délicateſſe de miſs Byron & de tous ſes amis, quand elles devroient ſe tourner contre moi. Ayez la bonté, madame, de lire ces lettres à votre chère fille, à M. & madame Selby, à tous ceux qu'il vous plaira de conſulter. Ils ſavent déjà

ſans doute une partie de mon hiſtoire. S'ils jugent, après cette lecture, que je puiſſe être admis à rendre mes reſpects à miſs Byron, & qu'elle puiſſe les recevoir avec cette noble franchiſe, que j'ai toujours admirée dans ſon caractère, je me croirai le plus heureux de tous les hommes. Un mot de lettre, madame, qui contiendra votre réponſe, eſt une autre grâce que j'ai la hardieſſe de vous demander, & vous m'obligeriez beaucoup de ne pas la différer longtems. Mes amis étrangers me prient, comme vous le verrez dans les écrits que je vous laiſſe, de donner l'exemple à leur chère Clémentine. Je veux éviter les détours, & leur marquer que m'étant offert à miſs Byron, je n'ai point été mortifié par un refus abſolu, ſi j'ai le bonheur, en effet, de pouvoir leur écrire dans ces termes.

C'eſt ainſi que le plus généreux des hommes renvoya madame Sherley à ſes lettres, pour lui épargner l'embarras d'une première explication. Il étoit forcé, ajouta-t-il, par des affaires indiſpenſables, de précipiter ſon retour à Londres; & ſon départ fut ſi prompt, qu'il laiſſa quelque trouble dans l'eſprit de ma grand'mère. Elle demeura tranſportée de ſurpriſe & de joie; mais inquiète ſur ce qui s'étoit paſſé, dans la crainte d'avoir manqué à quelque choſe pour le recevoir, ou pour l'obliger.

Les lettres qu'il laiſſa ſur la table, étoient des copies de ce qu'il avoit écrit de Lyon & de Londres à tous ſes amis de Boulogne. J'ai copié moi-même les trois dernières, & je ne fais pas difficulté de vous les envoyer. Elles vous feront voir, ma chère, que ſon affaire d'Italie eſt abſolument terminée, & vous remarquerez auſſi dans ſa réponſe au ſeignent Jéronimo qu'il parle de de votre Henriette comme de ſon nouveau choix. Puis-je mettre un trop haut prix à la dignité qu'il me donne, en m'accordant le pouvoir de l'obliger en prévenant ſes ſcrupules, en abandonnant tout à mon inclination. Tous les hommes ne devroient-ils pas ſuivre cet exemple pour leur propre intérêt? Et ne ſeroit-ce pas le plus sûr moyen d'exciter les femmes à ſoutenir l'honneur de leur ſexe?

Auſſi-tôt que ſir Charles fut parti, ma grand'mère ſe hâta de nous marquer, par un exprès, qu'elle avoit des nouvelles fort agréables à nous apprendre, & qu'elle attendoit le lendemain à déjeûner toute notre famille, ſur-tout miſs Byron. Nous nous regardâmes l'un l'autre avec aſſez d'étonnement; je ne me ſentois pas bien, & j'aurois ſouhaité de pouvoir m'excuſer: ma tante a voulu abſolument que je fuſſe du voyage. Nous étions fort éloignés de nous imaginer que votre frère eût fait une viſite à

madame Sherley. Au premier mot d'un évenement ſi peu attendu, mes eſprits ont eu beſoin de ſoutien, j'ai été obligée de ſortir avec Lucie.

En revenant à moi, j'ai craint de trouver un peu de difficulté à ſupporter qu'il fût venu ſi proche de nous ſans nous voir, ſans s'informer de la ſanté de ceux pour leſquels il fait une ſi haute profeſſion d'eſtime & même d'affection; mais lorſqu'étant retournée à la compagnie, j'ai appris les circonſtances de ſa viſite, & j'ai entendu lire les lettres, alors mes eſprits ont recommencé à me manquer. Pendant cette lecture, comme pendant le récit de ma grand'mère, tout le monde avoit les yeux attachés ſur moi, & ſembloit me féliciter en ſilence avec autant de joie que d'admiration. De mon côté, je me ſentois dans le cœur une variété de mouvemens que je n'avois jamais éprouvés, un mêlange de tendreſſe & d'étonnement, & je doutois quelquefois ſi ce n'étoit pas un ſonge, ſi j'étois dans ce monde ou dans un autre, ſi j'étois Henriette Byron... Il m'eſt impoſſible de décrire ce qui ſe paſſoit dans mon cœur; tantôt incertain, tantôt joyeux, tantôt abattu. Abattu, me direz-vous? Oui, ma chère miladi. L'abattement a eu beaucoup de part à ma ſenſibilité. J'aurois peine à vous dire pourquoi; cependant ne peut-on pas

concevoit une plénitude de joie qui ſoit mêlée de quelqu'amertume?

Vous attendez le réſultat de notre conférence. Ma grand'mère, ma tante & Lucie ont jugé que je devois chaſſer de ma tête toutes les idées de partage, ou de ſeconde place en amour; que la délicateſſe du ſexe étoit ſatisfaite ſur tous les points; que non-ſeulement il devoit lui être permis d'aimer Clémentine, mais que je devois moi-même de l'affection & du reſpect à cette excellente fille; que l'ouverture étant faite à ma grand'mère, c'étoit elle qui devoit répondre pour moi, pour toute la famille, dans les termes qu'elle jugeroit à propos d'employer.

J'avois la bouche fermée. Qu'en penſez-vous, ma chère? m'a dit ma tante, avec ſa tendreſſe ordinaire.

Ce qu'elle penſe! a répondu mon oncle, du ton de plaiſanterie que vous lui connoiſſez. Croyez-vous que notre Henriette gardât le ſilence, ſi ſon cœur faiſoit la moindre objection. Mon avis à moi, c'eſt de faire venir promptement ſir Charles. Il faut qu'il ſoit ici à l'entrée de la ſemaine prochaine, & que la célébration ſe faſſe avant qu'elle ſoit finie.

Ma grand'mère n'a pas goûté cette précipitation. Elle a propoſé de faire appeler M. Deane,

qui entend bien les affaires, pour ajuſter mille choſes que mes chers parens, dans l'excès de leur bonté, ont réſolu de faire pour moi. Mais elle a déclaré que ſa réponſe à ſir Charles ne ſeroit pas différée d'un moment. Sur le champ elle s'eſt retirée dans ſon cabinet, & voici ſa lettre, qu'elle m'a permis de copier.

La réſerve, monſieur, ſeroit impardonnable de notre part, avec un homme ſupérieur à la réſerve, & dont les offres ſont le fruit non-ſeulement d'une juſte délibération, mais d'une eſtime, qui étant fondée ſur le mérite de notre chère fille, ne peut laiſſer aucun doute. Nous recevons comme un honneur, la propoſition d'une alliance qui en feroit aux familles du premier rang. Peut-être avouera-t-on quelque jour, que notre plus ardent déſir étoit de voir le libérateur d'une fille ſi chère, dans une ſituation qui lui permît d'attendre d'elle le double ſentiment de la reconnoiſſance & de l'amour. Vos nobles explications ſur une affaire qui vous a cauſé beaucoup d'embarras, ont parfaitement ſatisfait madame Selby, ſa fille & moi. Nous ne voyons rien dont la délicateſſe puiſſe être bleſſée. Je n'appréhende pas non plus que la vôtre le ſoit de ma franchiſe. A l'égard de notre Henriette, peut-être trouverez-vous quelque difficulté de ſa part, ſi vous comptez ſur un

cœur entier : mais de la difficulté ſans affectation, parce qu'elle eſt au-deſſus. Elle ſait, par expérience, ce que c'eſt qu'un amour diviſé. M. Barlet, n'auroit peut-être pas dû l'informer ſi bien du caractère d'une perſonne qu'elle préfère à elle-même ; & ſouvent madame Selby & moi nous avons jugé, en liſant ſa triſte hiſtoire, qu'elle méritoit ce ſentiment. Si miſs Byron prend autant d'amour pour l'homme dont elle fera choix, qu'elle a conçu d'eſtime & d'affection pour Clémentine, cet heureux homme ſera content de ſon ſort. Vous voyez, monſieur, qu'ayant été capable de donner à cette admirable italienne, la préférence ſur nous-mêmes (Henriette Byron eſt nous-mêmes), nous ne pouvons avoir aucun ſcrupule ſur celle que vous lui avez accordée. Puiſſe-t-il ne rien manquer au bonheur de Clémentine! S'il en étoit autrement, & que ſon malheur vînt de notre ſatisfaction, ce ſeroit, mon cher monſieur, l'unique peine de nos cœurs, dans une occaſion ſi agréable à votre très-humble, &c.

HENRIETTE SHERLEY.

Mais eſt-il poſſible, chère miladi, que votre frère ne vous ait rien dit de ſes intentions, ni à miladi L... ? S'il vous en parloit, votre amitié, ſans doute... Mais je n'ai aucune défiance. L'homme n'eſt-il

n'eſt-il pas ſir Charles Grandiſſon? Cependant je ſuis impatiente de ſavoir ce que contiendront les premières lettres d'Italie.

Vous ne devez faire aucune difficulté, ma chère, de faire montrer la lettre entière à miladi, & ſi vous le trouvez bon, à mon Emilie; je vous prie même de la lire à madame Reves. Elle ſe réjouira de ſes conjectures. Si vous employez ce mot, elle ne manquera point de vous entendre. Votre frère doit voir à préſent, moins que jamais, ce que je puis vous écrire. Je me repoſe ſur votre diſcrétion, chère miladi.

LETTRE XCIV.

Miladi G... à miſs BYRON.

23 ſeptembre.

EXCELLENTE madame Sherley! femme incomparable! que je l'aime! ſi j'étois à ſon âge, avec autant de perfections, je ne regretterois pas plus qu'elle de n'être plus jeune. Quelle force elle donne encore à ce qu'elle écrit! mais ſon cœur eſt dans le ſujet. J'eſpère, Henriette, que vous ne ſerez point offenſée de cette remarque.

Mon frère ne nous avoit pas dit un mot de

ſes intentions, juſqu'à l'arrivée de cette lettre. Il nous a raſſemblés alors, ma ſœur & moi, & nos deux honnêtes moitiés; nous nous ſommes attendus à quelque ouverture extraordinaire, ſans pouvoir la deviner, dans l'ignorance où nous étions encore des dernières nouvelles d'Italie. Enfin, il nous a déclaré de la meilleure grace du monde, le deſſein qu'il avoit pris de ſe marier; ſon apparition chez madame Sherley, & tout le reſte; après quoi il nous a lu la lettre qu'il venoit de recevoir.

Doutez-vous de notre joie? nous en ſommes demeurées interdites, ma ſœur & moi. Cependant, nous avons bientôt retrouvé la force de le féliciter. Nous nous ſommes félicités les uns les autres. Milord L.... n'a pas été plus content le jour de ſon mariage. Milord G... ne pouvoit demeurer aſſis. Pauvre homme! il étoit ivre de joie. Notre vieille tante ne l'étoit pas moins; elle a répété vingt fois, qu'enfin ſon neveu ne ſortiroit pas de l'île pour trouver une femme. Elle a paru charmée auſſi de la lettre de madame Sherley; c'étoit une lettre... telle qu'elle l'auroit écrite dans la même occaſion.

Je me ſuis fait mener enſuite, à grand train, chez madame Reves, pour lui communiquer votre lettre, qui m'eſt arrivée quelques heures après celle de mon frère. Les tranſports ont

recommencé dans cette chère maiſon. Votre excellente couſine ne s'eſt pas peu applaudie de ſes conjectures ; car je me ſuis fait expliquer cette énigme.

Le docteur Barlet eſt au château de Grandiſſon, avec notre malheureux Everard, qui s'eſt hâté de revenir en Angleterre ſur les traces de ſon couſin. Que ce tendre & cher ami ſe réjouiroit d'une ſi douce nouvelle, s'il n'en étoit pas informé !

Vous me demanderez pourquoi je ne vous dis rien d'Emilie ? En paſſant, ſavez-vous que madame Ohara s'eſt jetée dans la dévotion ? Je ne badine point : elle travaille même à convertir ſon mari. Il eſt heureux pour elle de s'être attachée à quelque choſe de ſérieux, & je ſais bon gré aux ames zélées qui ont fait cette conquête. Vous ne me ſoupçonnerez pas, Henriette, d'être devenue dévote.

Revenons à Emilie, qui avoit demandé à mon frère, avant qu'il eût reçu ſa lettre, la permiſſion de rendre une viſite à ſa mère. Sir Charles étant engagé pour le ſoir chez d'anciens amis, j'ai retenu milord L.... & ſa femme ; & j'ai prié M. & madame Reves à ſouper avec moi. Emilie étoit au logis avant mon retour. Ah ! la pauvre Emilie ! il faut vous raconter ce qui s'eſt paſſé entre nous.

Ma chère Emilie, mon amour, lui ai-je dit; j'ai de charmantes nouvelles à vous apprendre de miſs Byron.

Oh! dieu ſoit loué! & ſe porte-t-elle bien? De grâce, madame, inſtruiſez-moi, je languis de ſavoir des nouvelles de ma chère miſs Byron.

Elle ſera mariée dans peu, Emilie.

Mariée, madame!

Oui, mon amour! à votre tuteur, mon enfant.

A mon tuteur, madame!... Mais... j'eſpère donc...

Je l'ai informée d'une partie des circonſtances. La chère fille s'eſt efforcée de marquer de la joie, & n'a pu retenir un torrent de larmes.

Vous pleurez, mon enfant? O fi! êtes-vous fâchée que miſs Byron ait votre tuteur? j'avois cru que vous aimiez miſs Byron.

Je l'aime en effet, madame, & plus que moi-même, s'il eſt poſſible..... Mais la ſurpriſe, madame..... Réellement je ſuis bien aiſe..... Pourquoi donc fais-je la folle? En vérité, je ſuis fort aiſe.... Qu'eſt-ce donc qui me fait pleurer? Je m'en étonne! c'eſt ce que j'ai ſouhaité, ce que j'ai demandé nuit & jour au ciel. Chère madame, ne le dites à perſonne; j'ai honte de moi-même.

La charmante fille! elle eſt parvenue à ſou-

rire, au travers de ſes larmes. Cette innocente ſenſibilité m'a vivement touchée; & ſi vous n'y preniez pas plaiſir auſſi, je perdrois quelque choſe, ma chère, de la bonne opinion que j'ai de vous.

Chère madame, m'a-t-elle dit, permettez que je ſorte pour quelques minutes, il faut que je me ſoulage; enſuite vous ne me verrez que de la joie.

Elle m'a quittée; une demi-heure après elle eſt revenue avec un viſage tout différent. Miladi L.... étoit avec moi, & je lui avois raconté l'émotion de notre chère fille. Nous vous aimons toutes deux, lui ai-je dit, en la revoyant paroître, & vous ne devez rien craindre de ma ſœur.

Et vous lui avez donc appris, madame..... N'importe. Je ne ſuis pas une hypocrite. Quelle étrange aventure! moi, qui ai toujours craint que ce ne fût une autre, parce que j'aime tant miſs Byron, être auſſi bizarrement émue que ſi j'en étois fâchée! je m'en réjouis, je vous aſſure; mais ſi vous le dites à miſs Byron, elle ne m'aimera plus; elle ne me permettra point de vivre avec elle & mon tuteur; & que deviendrai-je alors? car je m'étois remplie de cette idée.

Miſs Byron a tant d'amitié pour vous, ma

chère, qu'elle ne vous refusera rien de ce qu'elle pourra vous accorder.

Si le ciel fait tout ce que je désire pour le bonheur de miss Byron, elle sera la plus heureuse des femmes; mais d'où m'est venue cette émotion? Cependant je crois le savoir: ma mère est malade; elle m'a témoigné un vif regret du passé; elle m'a baisée pour l'amour de mon père, en se repentant d'avoir été une mauvaise femme pour le meilleur des maris.

La chère fille a recommencé à pleurer des remords de sa malheureuse mère. Elle nous a dit que la bonté de son tuteur avoit réveillé dans madame Ohara, le sentiment de sa méchanceté; qu'elle ne s'épargnoit point elle-même; que tout ce qu'elle avoit pu lui dire, pour la consoler, n'ayant pas diminué ses agitations, elle n'avoit fait que pleurer dans le carrosse en revenant au logis; que, dans cette disposition, il n'étoit pas surprenant qu'une bonne nouvelle l'eût encore touchée jusqu'aux larmes, & qu'elle ne savoit pas ce qui lui seroit arrivé, si elle n'étoit pas sortie pour se soulager; mais qu'elle étoit revenue à elle-même, & que, si la conscience de sa mère pouvoit se calmer, elle seroit la plus heureuse créature du monde.....à cause du bonheur de miss Byron. Vous vous regardez l'une l'autre, nous a-t-elle dit; mais si vous croyez que je ne parle point de

bonne foi, chaſſez-moi de votre préſence, & ne me voyez jamais.

A la vérité, chère Henriette, cette émotion d'Emilie eſt une ſorte de phénomène pour moi. Expliquez-le comme vous voudrez, mais je ſuis sûre qu'Emilie n'eſt pas une hypocrite. Elle n'a point d'art. Elle croit, comme elle dit, que ſes larmes viennent d'un cœur touché de la contrition de ſa mère. Je ſuis sûre auſſi qu'elle vous aime plus que toute autre femme. Cependant il n'eſt pas impoſſible que ce ſubtil voleur, l'amour, ne ſe fût gliſſé fort près de ſon cœur; qu'il n'y ait lancé, au moment du récit, ſon dard par un des angles, & que ce ne ſoit l'*étrange aventure*, comme elle l'appelle, qui lui a fait trouver tout d'un coup du ſoulagement dans ſes larmes. Ce que je ſais, ma chère, c'eſt qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorſqu'il eſt regardé de près ou de loin. Si vous n'éprouvez pas déjà la vérité de cette obſervation dans le grand événement qui ſe prépare pour vous, je ſuis fort trompée.

Mais vous voyez, Henriette, quelle joie l'heureuſe déclaration de mon frère, & le favorable accueil qu'elle a reçu en Northampthon-Shire, nous inſpire à tous. Nous garderons votre ſecret juſqu'à la fin, n'en doutez pas, & mon frère alors en ſera informé comme nous. Juſqu'à ce

moment, quelque idée qu'il ait de vous, il ne connoîtra point la moitié de vos perfections, ni le mérite que votre amour & vos doutes vous ont fait auprès de lui.

Mais je languis avec vous, pour l'arrivée des premières lettres d'Italie. Faſſe le ciel que Clémentine ſoit ferme dans ſa réſolution! à préſent que le mariage, comme elle doit le reconnoître, devient inévitable pour elle, s'il lui arrivoit de ſe relâcher, quel événement pour mon frère, pour elle-même & pour vous? Et nous, quelle ſeroit notre affliction? Vous croyez que par reſpect pour ſes parens, l'illuſtre italienne eſt obligée de ſe marier. Miladi L.... & moi nous ſommes réſolues d'être prudentes, & de ne pas donner notre opinion juſqu'à la fin des événemens. Cependant, à ne conſidérer que le devoir-filial, nous croyons qu'elle doit ſe marier. Mais je répète : faſſe le ciel que Clémentine ſoit ferme dans ſa réſolution!

On m'avertit que ma ſœur arrive. Je la vois paroître. Mon goût, Henriette, eſt de repréſenter ce qui ſe paſſe ſous mes yeux. Je le tiens de vous & de mon frère; & comptez que je l'exercerai plus ſouvent. Il n'y a que cette manière, pour donner de la chaleur au ſtyle.

Votre ſervante, miladi.

Bonjour, ma ſœur. Ecrivant? A qui?

A notre Henriette.

Je veux lire votre lettre. Permettez-vous?

Mil. G.... Volontiers. Mais liſez tout haut, pour m'apprendre ce que je viens d'écrire.

Miladi G... A préſent, rendez-moi ma lettre: j'y ajouterai ce que vous en penſez.

Milad. L. Je penſe que vous êtes une fort bizarre créature. Mais je n'approuve point vos dernières lignes.

Mil. G. Mes dernières lignes!.... Elles ſont écrites. Et pourquoi donc miladi L....?

Mil. L. Comment pouvez-vous tourmenter ainſi notre chère miſs Byron, par de fâcheuſes conjectures?

Mil. G. Mes ſuppoſitions ſont-elles impoſſibles? Mais j'ai fini, par *de fâcheuſes conjectures.*

Mil. L. Si vous êtes ſi folle, écrivez: ma chère miſs Byron.

Mil. G. Ma chère miſs Byron... Après.

Mil. L. Que les réflexions de cette étrange Charlotte ne vous chagrinent point.

Mil. G. Fort bien, Caroline: *ne vous chagrinent point...*

Mil. L. Chaque jour a ſa malice qui lui ſuffit.

Mil. G. Très-bien obſervé. Termes de l'écriture, je crois, *qui lui ſuffit.*

Mil. L. Jamais il n'y eut de créature telle que vous, Charlotte.

Mil. G. Telle que vous, Charlotte.

Mil. L. Quoi? cela eſt écrit auſſi? Vous auriez pu vous en diſpenſer, quoique rien ne ſoit plus vrai.

Mil. G. Plus vrai. Enſuite?

Mil. L. Quelle folie!

Mil. G. Quelle folie....

Mil. L. Soyez donc ſérieuſe. Je parle à Henriette. Clémentine ne peut changer de réſolution, puiſque ſes objections ſubſiſtent toujours. Son amour pour mon frère...

Mil. G. Doucement, ma ſœur. C'eſt trop à la fois. *Son amour pour mon frère.*

Mil. L. Sur lequel eſt fondé la crainte qu'elle a de ne pouvoir adhérer à ſa religion, ſi...

Mil. G. C'eſt trop, vous dis-je. Comment voulez-vous que ma tête folle retienne une ſi longue phraſe? *à ſa religion...*

Mil. L. Si elle devient ſa femme...

Mil. G. Sa femme...

Mil. L. Eſt une ſûreté pour la conſtance d'une réſolution qui lui fait tant d'honneur.

Mil. G. Rien de mieux, chère Caroline. C'eſt le vœu que je ne ceſſe pas de répéter. Ne reſte-t-il rien?

Mil. L. Ainſi...

Mil. G. Ainſi...

Mil. L. Ne faites point attention aux mauvais raiſonnemens de Charlotte...

Mil. G. Grâces très-humbles, Caroline..... *Aux mauvais... de Charlotte.*

Mil. L. C'eſt l'avis de votre très-affectionnée ſœur, amie & ſervante.

Mil. G. Oui-dà? *& ſervante.*

Mil. L. Donnez-moi votre plume.

Mil. G. Que n'en prenez-vous une autre? Elle l'a fait, & vous allez trouver ici ſon nom. Caroline L.

De tout mon cœur, Henriette; & répétant ici mes vœux fort ardens, pour qu'il n'arrive rien de ce que j'ai ſi ſagement appréhendé; car je ne voudrois pas me faire la réputation de *ſorcière*, ſi fort à vos dépens & aux miens, je vais me ſouſcrire auſſi votre non moins affectionnée ſœur, amie & ſervante,

CHARLOTTE G...

Mon frère m'apprend qu'il fait partir deux lettres, l'une pour vous, & l'autre pour madame Sherley; toutes deux, je n'en doute point, pleines de la plus tendre reconnoiſſance. Mais il ne fera point de vous une idole, une déeſſe, j'oſe l'aſſurer, & toutes les abſurdités des amans vulgaires. Vous nous en accorderez une copie,

ſi vous êtes auſſi obligeante que nous l'avons toujours éprouvé.

LETTRE XCV.

Miſs BYRON à miladi G...

25 ſeptembre.

QU'AI-JE fait à ma Charlotte? n'y a-t-il point quelque choſe de froid & de particulier dans votre ſtyle, ſur-tout dans la partie de votre lettre qui précède l'arrivée de ma chère miladi L....? Et dans votre addition, vous m'accorderez une copie, dites-vous, ſi je ſuis auſſi obligeante que vous l'avez toujours éprouvé. Pourquoi le ſerois-je moins, lorſque j'ai l'eſpérance de vous être plus obligée que jamais? Je ne puis ſupporter ce ſtyle. Seroit-ce pour me donner une preuve de la vérité de votre obſervation, qu'on peut être différemment affecté du même événement, lorſqu'il eſt regardé de près ou de loin? J'aurois trop à me plaindre, ſi la ſœur de ſir Charles pouvoit trouver, dans les attentions que ſon frère a pour moi, une raiſon de m'en aimer moins.

Et qu'arriveroit-il, ma chère, ſi Clémentine ſe relâchoit dans ſa réſolution? Mes amis en ſeroient affligés ſans doute, & moi je le ſerois auſſi; plus encore, je l'avoue, que ſi la viſite

n'avoit pas été rendue à ma grand'mère. Mais la profonde vénération que j'ai toujours marquée pour Clémentine, n'auroit été qu'une apparence, une affectation, ſi, dans toutes les ſuppoſitions poſſibles, je n'étois réſolue de faire au moins mes efforts pour calmer mon eſprit, & d'abandonner mes eſpérances à celle qui a les premiers droits. Je croirois même ſa tentative, quoique ſans ſuccès, digne de ma plus haute eſtime. Ce qui eſt une fois reconnu pour juſte, doit emporter notre ſoumiſſion. Ce mérite augmente par la difficulté. Votre Henriette, alors, voudroit vaincre ou mourir. Dans le premier cas, elle ſeroit plus grande que Clémentine même. O ma chère! on ne ſait point, juſqu'au moment de l'épreuve, à quoi l'émulation peut élever une ame vive & généreuſe.

Vous aurez une copie des deux lettres, tranſcrites par Lucie. Elles m'ont rendue fière, peut-être trop, & j'ai beſoin d'être humiliée; mais je n'attendois pas ce ſervice de ma Charlotte. Vous verrez avec quelle délicate reconnoiſſance il traite l'endroit où ma grand'mère lui dit, que je connois par expérience ce que c'eſt qu'un amour diviſé, & la préférence que nous avons donnée ſur nous à Clémentine. Vous ſavez, ma chère, quelle eſt notre ſincérité ſur ce point. Il y a quelque mérite à reconnoître une vérité, lorſqu'elle nous eſt contraire.

Il me demande la permiſſion de me voir au château de Selby. Rien ne peut m'être plus agréable que ſa viſite ; mais ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'il eût reçu auparavant les lettres qu'il attend d'Italie ? Cependant, quel moyen de lui faire entendre mes déſirs, ſans un air de doute ou de réſerve ? De doute, s'il aura la liberté de ſuivre ſes intentions ; de réſerve, dans le délai que je paroîtrois lui demander. C'eſt ce qu'il ne me conviendroit point de laiſſer voir. Il pourroit penſer que je veux l'attacher à moi par des proteſtations & des aſſurances ; pendant qu'il eſt certain que ſi ſa ſituation devenoit telle qu'il pût balancer même en idée, & que j'en euſſe la moindre connoiſſance, je mourrois plutôt que d'accepter ſa main. Il m'a confirmé mon orgueil ; car j'en ai toujours eu de la diſtinction qu'il a marquée pour moi. Cependant je n'aurois que du mépris pour moi-même, ſi ce foible me rendoit capable d'arrogance ou d'affectation.

Il porte le ménagement juſqu'à me diſpenſer de répondre à ſa lettre.... Si ma tante ou ma grand'mère ne lui défendent pas, dit-il, de ſe préſenter, il ſe flattera de mon conſentement.

M. Deane, étant arrivé depuis quelques jours, on a tenu des conſeils particuliers, dont on a pris le parti de m'exclure : j'en devine le ſujet, & je les prie de ne pas me charger d'un

excès d'obligations. Dans quelles criſes n'ai-je pas été depuis long-temps? quand en verrai-je la fin?

M. Deane a écrit à ſir Charles; on ne m'en a pas communiqué le ſujet. Si j'étois jamais tentée d'être riche, ce ſeroit pour l'amour de votre frère, & dans la ſeule vue d'agrandir ſon pouvoir; car je ſuis convaincue que les ſoulagemens pour tous les miſérables, augmenteroient dans ſa ſphère, ſuivant l'étendue de ſes facultés.

Ma chère Emilie! ah! miladi, avez-vous pu croire que ma pitié pour cette aimable innocente, n'augmenteroit pas l'affection que j'ai pour elle? Je vous permets de me mépriſer, ſi vous trouvez jamais dans ma conduite pour Emilie, quelle que puiſſe être ma ſituation, rien qui marque le moindre relâchement de la tendre amitié que je lui ai promiſe. Emilie partagera mon bonheur. Je n'ai pas de peine à me perſuader que la chère fille explique fort bien la cauſe de ſes larmes, lorſqu'elle les attribue à l'attendriſſement qui lui reſtoit des remords de ſa mère. Mais je vous avouerai que je ne ſerois pas moins affligée que ſir Charles, à l'occaſion du comte de Belvedère, ſi mon bonheur étoit un obſtacle à celui d'autrui. Vous voyez que ce n'eſt pas la faute de votre frère, s'il n'eſt pas le mari de Clémentine; elle ſouhaite qu'il épouſe une angloiſe. Olivia ne peut

m'accuſer non plus d'avoir fait manquer ſes eſpérances : vous ſavez qu'elle a toujours eu ma compaſſion, & même avant que la lettre de ſir Charles au ſeigneur Jéronimo m'ait appris qu'elle ne me haïſſoit pas. Croyez-vous, ma chère, que l'obſtacle aux prétentions de miladi Anne S.... ſoit venu de moi ? & quand je ne ſerois pas au monde, Emilie auroit-elle quelque choſe à ſe promettre ? Non, aſſurément. L'office de tuteur, que votre frère exerce avec tant de bonté, ſuffiroit ſeul pour lui ôter des vues de cette nature. Cependant, il eſt vrai que je me ſuis ſenti le cœur pénétré de pitié, en liſant le récit que vous me faites de la tendre affection d'Emilie. Soit qu'elle ſoit venue de ſon reſpect pour ſa mère, ou de ſon amour, ou d'un mélange de ces deux ſentimens, cette charmante ſimplicité m'a touchée auſſi vivement que vous. J'ai pleuré un quart-d'heure entier ſur cette partie de votre lettre ; car je me trouvois ſeule, & j'ai regardé plus d'une fois autour de moi, en ſouhaitant de trouver cette chère pupille ſous mes yeux, & de pouvoir la ſerrer entre mes bras.

Aimez-moi toujours, autant & plus que jamais, chère miladi ; ou, quelque ſituation que le ciel me réſerve, il manquera une partie eſſentielle à mon bonheur. J'écris à miladi L.... pour la remercier de ſa bonté à vous dicter ce qu'elle

qu'elle penſe en ma faveur; & je vous rends grâces auſſi, ma chère, de lui avoir prêté votre main. Il ſeroit difficile que ma ſanté fût parfaite. Ecrivez-moi. Je ne vous demande qu'une ligne. Soulagez mon cœur d'une de ſes inquiétudes, en m'aſſurant qu'il ne m'eſt échappé aucune petiteſſe qui puiſſe diminuer votre affection pour votre fidelle

HENRIETTE.

LETTRE XCVI.

Miladi G... à miſs BYRON.

17 ſptembre.

VOLEZ, lettre d'une ligne, ſur les ailes du vent & de l'amitié, pour aſſurer Henriette que je la mets dans mon cœur au-deſſus de toutes les femmes du monde; & des hommes auſſi, à l'exception de mon frère. Apprenez-lui que ma tendreſſe eſt même augmentée, parce que je l'aime à préſent pour elle & pour ſir Charles.

De la petiteſſe, Henriette! vous êtes tout ce qu'il y a de grand & de bon dans une femme. La petiteſſe des autres ajoute à votre grandeur. Mes foibles n'en ont-ils pas toujours été la preuve? Oui, ma chère, vous êtes grande, & auſſi grande que Clémentine; & je vous aime, s'il eſt poſſible, plus que moi-même.

Quelques lignes, je vous prie, ſur d'autres ſujets; car je ne puis vous faire une lettre ſi courte. La comteſſe de D.... eſt venue voir mon frère; ils ont paſſé près d'une heure enſemble. En ſortant elle m'a pris la main. Toutes mes eſpérances, m'a-t-elle dit, s'évanouiſſent comme une ombre; mais je n'en aimerai pas moins miſs Byron; & ſir Charles, au jour de ſon pouvoir, ne me refuſera pas l'amitié de l'heureux couple; ni vous, madame, une tendre liaiſon avec ſes deux ſœurs.

Miladi Anne... pauvre miladi Anne! je n'oſe dire à mon frère juſqu'où va ſa tendreſſe pour lui; je ſerois sûre de lui cauſer du chagrin.

Belcher me charge de ſes complimens pour vous. Il eſt dans l'affliction. Son père eſt ſi mal, que les médecins n'en eſpèrent plus rien.

Adieu, mon amour. Adieu, toutes mes grand's-mamans, mes tantes & mes couſines de Northampton-Shire.

LETTRE XCVII.

Miſs BYRON à miladi G...

*3 octobre.

MILLE remercîmens, chère miladi, pour votre dernière lettre. Vous m'avez raſſurée. Il me ſemble que je ne ſerois pas heureuſe, avec l'affection même de ſir Charles, ſi je remarquois de la diminution dans l'amitié de ſes deux ſœurs. Qui peut vous connoître toutes deux, & ſe contenter d'être aimé de vous à demi?

J'ai reçu de la comteſſe de D.... une longue lettre, où ſa généroſité n'éclate pas moins que ſon amitié. Elle me félicite ſur ſa converſation avec votre frère; & le détail qu'elle m'en fait eſt extrêmement flatteur pour ma vanité. Je ſerai heureuſe, ma chère, ſi vous continuez de m'aimer, & ſi j'apprends que Clémentine n'eſt pas malheureuſe. J'allois dire que cette dernière certitude eſt néceſſaire à ma tranquillité; car votre frère peut-il ſe promettre quelque bonheur, s'il voit manquer quelque choſe à celui d'une femme dont la maladie a tenu ſon cœur en ſuſpens dans le tems même qu'il n'avoit aucune vue ſur elle?

Je plains du fond du cœur miladi Anne S....

Quel ſort d'aimer ſans eſpérance! d'aimer un objet que tout le monde en reconnoît digne, & dont on n'entend retentir que les louanges! combien de femmes verront échouer leurs premières amours, par la préférence de votre frère pour une ſeule, queſle, ma chère, qu'elle puiſſe être! cependant ſur un mille, qu'il y en a peu qui obtiennent l'homme de leur choix!

Miladi D.... pouſſe la bonté dans ſa lettre juſqu'à me demander la continuation de notre correſpondance. Je ſerois bien ingrate, & j'entendrois mal mes intérêts, ſi je n'allois pas au-devant de ſes offres. J'ai reçu une lettre du chevalier Meredith, elle reſſemble à celles que vous avez vues. Même cœur, même honnêteté, mêmes aſſurances d'un amour paternel. Vous aimez ce vieux ſir Roland, & vous apprendrez avec joïe que la ſanté de ſon digne neveu ſe rétablit. Cependant, je ne puis me réjouir du deſſein qu'ils ont de me voir encore une fois. M. Fowler ſe flatte, dit-il, quoiqu'il n'eſpère rien de cette viſite, que le reſte de ſa vie en ſera plus tranquille. Etrange manière de penſer, en ſuppoſant que ſa maladie ſoit de l'amour. N'en jugez-vous pas de même? J'ai reçu auſſi une lettre de M. Fenwich, qui m'annonce une viſite, dans des vues qu'il n'explique point. Si c'eſt pour ſolliciter ma protection auprès de Lucie, je ne

veux pas qu'elle ait ce reproche à me faire. Il n'eſt pas digne d'elle.

M. Greville eſt le plus opiniâtre, comme le plus audacieux des hommes. Les autres emploient la politeſſe pour gagner l'affection d'une femme; mais pour lui, l'orgueil, le mauvais naturel & l'impétuoſité, ſont des preuves d'amour. Il ſe croit maltraité, ſur-tout depuis l'augmentation de ſa fortune, parce qu'on ne la regarde pas du même œil. M. Deane, qu'il a forcé d'entendre ſes plaintes, lui ayant dit nettement qu'il s'intéreſſoit pour un autre, il s'eſt emporté en inſolentes menaces contre tous ceux qu'il pourra trouver dans ſon chemin. « Il ne doute pas, » dit-il, que le favori de M. Deane ne ſoit le » chevalier Grandiſſon; mais ſi des amans ſi » froids obtiennent la préférence ſur un homme » auſſi ardent que lui, il ſe trompe dans les idées » qu'il a toujours eues de la conduite & du juge- » ment des femmes en amour. Un amant diſ- » cret, ajouta-t-il, eſt un caractère qui bleſſe la » nature. Les femmes, ſuivant cet odieux per- » ſonnage, veulent être dévorées; que dites- » vous, ma chère, d'un tel monſtre? & ſi miſs » Byron ſe contente des reſtes d'une autre femme, » car il eſt, dit-il, bien informé, il ſait ce » qu'il devra penſer de ſa fierté ». De-là il s'eſt jeté, à l'ordinaire, dans les plus malignes ré-

flexions ſur notre ſexe. Les menaces de cet homme-là me cauſent de l'inquiétude. Plaiſe au ciel que votre frère ne trouve point, à mon ſujet, d'autres embarras de la part des inſolens ?

Des viſites qui nous ſurviennent, & l'heure de la poſte, m'obligent de finir plus tôt que je ne l'aurois ſouhaité.

N. B. M. Deane écrit à ſir Charles pour lui expliquer l'origine, la fortune & les eſpérances des miſs Byron. Son bien, qui n'étoit que d'environ douze mille livres ſterlings de capital, devient plus conſidérable des deux tiers, par les donations de ſes parens, & ſur-tout par celle d'un homme qui ne ſe nomme point, mais qu'on reconnoît aiſément pour M. Deane même. Il ajoute que miſs Byron ignore ce qu'ils font en ſa faveur. Sir Charles répond avec toute la nobleſſe & le déſintéreſſement poſſible. Il promet d'envoyer l'état de ſon bien, &c. Une lettre de miſs Byron à miladi G... lui apprend qu'on a ceſſé de lui cacher les arrangemens de ſa famille. On lui a fait voir celle de M. Deane, & la réponſe de ſir Charles. Elle s'extaſie de la généroſité de l'un & de la nobleſſe de l'autre. Son embarras eſt extrême : c'eſt de l'admiration, de la reconnoiſſance, &c. miladi G... lui répond plaiſamment qu'elle trouve les deux lettres excel-

lentes, & parle d'un préſent magnifique que la ſignora Olivia vient d'envoyer à ſir Charles.

LETTRE XCVIII.

Miſs BYRON *à miladi G...*

12 octobre.

J'ATTENDS votre frère à chaque heure. Il a reçu, dites-vous, des nouvelles d'Italie. Puiſſent-elles ne rien diminuer à la joie que j'eſpère de ſon arrivée!

Le haſard nous a fait apprendre qu'il eſt en chemin, par un fermier de mon oncle, qui a vu deſcendre à Stratford un très-bel homme, avec un train fort leſte, dans la même hôtellerie où nous nous arrêtâmes à notre retour de Londres. Pendant qu'on lui préparoit à dîner (peut-être aura-t-il dîné dans la même chambre où nous dînâmes auſſi), le fermier a eu la curioſité de demander qui il étoit. Les domeſtiques (les plus civils, dit-il, qu'il ait jamais vus) lui ont répondu qu'ils avoient l'honneur d'appartenir à ſir Charles Grandiſſon; & leur ayant dit qu'il étoit de Northampton, ils lui ont demandé à quelle diſtance le château de Selby étoit de cette ville. Ses affaires l'ayant obligé de partir, il a rencontré mon oncle

& M. Deane, qui prenoient l'air à cheval. Il leur a parlé de la viſite à laquelle ils devoient s'attendre. Mon oncle nous a dépêché auſſi-tôt ſon valet avec cette nouvelle, & nous a fait dire qu'il alloit au-devant de ſir Charles, pour lui ſervir de guide juſqu'ici. N'étant pas trop bien auparavant, je me ſuis trouvée ſi émue, que ma tante m'a conſeillé de me retirer dans mon cabinet, pour tranquilliſer un peu mes eſprits.

C'eſt de-là que je vous écris, ma chère, & dans ce moment, vous jugez bien qu'il m'eſt impoſſible de vous écrire ſur un autre ſujet. Il me ſemble qu'en m'amuſant avec ma plume, je trouve mon cœur plus facile à gouverner. Il eſt heureux que nous ayons appris qu'il vient, avant que de l'avoir vu; mais en vérité, ſir Charles Grandiſſon ne devoit pas tenter de nous ſurprendre. Qu'en direz-vous, ma chère? n'y trouvez-vous pas l'air d'un homme qui ſe croit sûr du plaiſir qu'il va cauſer? J'ai lu que les princes, après avoir envoyé leurs portraits à leurs dames, & s'être mariés par procureurs, ſe ſont approchés de leurs frontières incognito, & ſous un déguiſement, pour ſurprendre une jeune & timide princeſſe. Mais ici, non-ſeulement les circonſtances ſont différentes, puiſque l'échange n'eſt pas encore fait; mais quand il

ſeroit du ſang royal, j'aurois attendu de lui un traitement plus délicat.

A quoi la fierté ne s'abandonne-t-elle pas pour juſtifier ſes caprices? Je ſuis coupable, ma chère. Un des gens de ſir Charles vient d'arriver avec un billet pour mon oncle Selby. Ma tante n'a pas fait difficulté de l'ouvrir. Il eſt daté de de Stratford. Votre cher frère, après des complimens & des informations de notre ſanté, marque à mon oncle qu'il va coucher cette nuit à Northampton, & qu'il demande la permiſſion de venir déjeûner demain avec nous. Ainſi, ma chère, il n'a pas voulu ſe donner l'air que mon caprice me faiſoit appréhender. Cependant, comme ſi j'avois été réſolue de le trouver en défaut, n'y a-t-il pas ici, ai-je penſé, un peu trop d'appareil pour un caractère ſi naturel? ou s'imagine-t-il que nous ne puiſſions pas ſurvivre à notre ſurpriſe, s'il ne nous donnoit pas avis de ſon arrivée, avant que de nous avoir vus? ô Clémentine, ange, déeſſe, que tu ravales Henriette Byron à ſes propres yeux! qu'elle craint de paroître après toi! le ſentiment que j'ai de ma petiteſſe me rend petite en effet.

Fort bien. Mais je juge que ſi mon oncle & M. Deane le rencontrent, ils le forceront de venir ici dès ce ſoir. N'aura-t-il pas le tems,

quand il voudra, d'aller à Northampton ?.... Mais le voici, le voici ! oui, ma chère, c'eſt lui-même. Mon oncle eſt avec lui dans ſon carroſſe. M. Deane, me dit ma femme-de-chambre, a déjà mis pied à terre. Cette fille adore ſir Charles. Laiſſe-moi, Sally. Ton émotion, folle que tu es, augmente celle de ta maîtreſſe.

Pour éviter toute apparence d'affectation, je deſcendois, & j'allois au-devant de lui, lorſque j'ai rencontré mon oncle ſur les degrés. Chère nièce, m'a-t-il dit, vous n'avez pas rendu juſtice à ſir Charles. J'aurois cru que dans votre langueur d'amour, (quels termes, ma chère, & ſur-tout à ce moment !) vous auriez dû vous ſentir plus partiale pour lui. Il m'a preſſée d'aller juſqu'à la voiture. Vous êtes fort heureuſe, m'a-t-il dit. Pendant l'eſpace de quinze milles entiers, il n'a parlé que de vous. Je vais vous conduire, je veux vous préſenter à lui.

Il n'y avoit pas une demi-heure que je m'étois efforcée de rappeler mes eſprits. Rien ne déplaît tant qu'une plaiſanterie hors de ſaiſon. Me préſenter à lui ! ma langueur d'amour ! ô mon oncle ! ai-je penſé. Les forces m'ont manqué pour le ſuivre. Je me ſuis hâtée de retourner à mon cabinet, auſſi déconcertée qu'un enfant. Vous ſavez, ma chère, que depuis quelque

tems, je n'étois pas bien. J'étois foible, & la joie m'étoit preſqu'auſſi difficile à ſupporter que la douleur.

Ma tante eſt montée. Mon amour, qui vous empêche donc de deſcendre? Quoi! vous êtes en larmes? Vous paroîtrez ſingulière au plus aimable homme que j'aie vu de ma vie. M. Deane en eſt amoureux..... Chère tante, je ne ſuis déjà que trop humiliée lorſque je me compare à lui. Je ſerois fâchée de paroître ſingulière; mais mon oncle m'a tout-à-fait déconcertée. Cependant, je connois ſes bonnes intentions, & je ne dois pas m'en plaindre. Je vous ſuis, madame.

Ma tante eſt deſcendue devant moi. Sir Charles, au moment que j'ai paru, s'eſt avancé vers moi d'un pas fort animé, mais d'un air tendre & reſpectueux. Il a pris ma main, & ſe baiſſant deſſus; quelle joie, m'a-t-il dit, de revoir ma chère miſs Byron, & de la revoir en bonne ſanté! vos moindres peines, mademoiſelle, ſeront toujours partagées.

Je l'ai félicité de ſon retour. Il ne m'a pas été poſſible de parler haut. Mon déſordre ne peut lui être échappé. Il m'a conduite vers un fauteuil; & ſans ceſſer de tenir ma main, il s'eſt aſſis près de moi. Je ne l'ai pas retirée d'abord, de peur qu'il ne me crût de l'affecta-

tion ; mais devant un ſi grand nombre de témoins ; j'ai penſé que ſir Charles étoit un peu libre. Cependant, comme je ne la retirois point, il ne pouvoit pas honnêtement la quitter ; ainſi la faute pouvoit venir de moi plutôt que de lui. J'ai demandé enſuite à ma tante, ſi ſes regards ne lui avoient pas paru ceux d'un homme sûr du ſuccès ? Elle m'a dit qu'elle avoit remarqué dans ſon air une liberté mâle, mais avec un mêlange de tendreſſe qui lui donnoit une grace infinie. Pendant qu'il étoit contraint par ſa ſituation, a-t-elle ajouté, il n'eſt pas ſurprenant qu'il vous traitât avec le ſimple reſpect d'un ami ; mais à préſent qu'il eſt libre de s'expliquer, ſa conduite doit être celle d'un amant, c'eſt-à-dire préciſément celle qu'il a tenue.

Il m'a rendu l'uſage de la voix, en me parlant de vous, ma chère, de miladi L.... de vos deux maris, & de ſa pupille. Mon oncle & ma tante ſont ſortis, pour délibérer enſemble, autant que j'en ai pu juger, s'il convenoit que mon oncle offrît à ſir Charles un appartement au château ; pour le ſéjour qu'il avoit à faire dans le canton ; ſes gens étoient demeurés dans la cour pour attendre ſes ordres. Ma tante, qui eſt exacte, comme vous le ſavez, ſur les bienſéances, a repréſenté à mon oncle, que grâces au ſoin de M. Greville, tous nos amis étoient bien informés

que c'étoit la première fois que ſir Charles paroiſſoit penſer à moi ; & que, par conſéquent s'il devoit être traité comme un homme dont l'alliance nous faiſoit honneur, nous n'étions pas moins obligés de garder quelques meſures, du moins en apparence, pour ne pas faire juger qu'il avoit été sûr de ſa conquête à la première vue, d'autant plus que le mauvais eſprit de M. Greville eſt aſſez connu. Mon oncle s'eſt échauffé. J'ai toujours ort, a-t-il dit, & les femmes ont toujours raiſon. Il s'eſt jeté dans tous ces lieux communs, & ces expreſſions ſingulières, dont vous l'avez ſi ſouvent raillé. Son eſpérance, a-t-il dit, étoit de ſaluer ſa nièce avant quinze jours ſous le titre de miladi Grandiſſon. Quels pouvoient être les obſtacles, lorſque toutes les volontés étoient d'accord ? Si proche du dénouement, il avertiſſoit ma tante, comme il l'exhortoit à m'avertir, de ne pas donner dans l'affectation. Sir Charles ne prendroit pas une bonne idée de nous, s'il nous échappoit quelque groſſiéreté. Enfin, ſon ſentiment étoit, qu'il ne falloit pas le laiſſer ſortir du château, & prendre ſon logement dans une hôtellerie, autant pour l'honneur de toute la famille, que par égard pour ſa propre invitation. Ma tante a répliqué que ſir Charles attendoit lui-même de la délicateſſe dans nos procédés ; qu'il étoit évident, par l'ordre qu'il avoit donné à ſes

domeſtiques de tenir les chevaux à ſa voiture ; qu'il ne ſe propoſoit point de paſſer la nuit avec nous ; que ſon deſſein n'avoit pas même été de nous voir ce jour-là, mais d'aller coucher à Northampton, ſuivant l'aveu qu'il en avoit fait à mon oncle, en le rencontrant avec M. Deane. En un mot, a dit ma tante, je ſuis auſſi jalouſe de l'opinion de ſir Charles, que de celle du monde : cependant vous ſavez que nos voiſins attendent l'exemple de nous. Si ſir Charles n'habite point ici, plus ſes viſites ſeront fréquentes, plus elles paroîtront reſpectueuſes. J'eſpère que nous le verrons tous les jours, & tout le long du jour ; mais ſes aſſiduités ne ſeront pas celles d'un hôte, & ne doivent paſſer que pour des viſites.

Mon oncle s'eſt rendu avec peine. Lorſqu'il eſt rentré avec ma tante, il m'a trouvée en converſation ſérieuſe avec ſir Charles & M. Deane. Notre ſujet étoit le bonheur de milord & miladi W.... avec leſquels M. Deane, qui avoit ouvert le diſcours, eſt lié fort étroitement. Sir Charles s'eſt levé en voyant ma tante. La nuit s'approche, a-t-il dit. J'aurai l'honneur, madame, ſi vous me le permettez, de venir déjeûner demain avec vous. Il a fait une révérence à chacun, une plus profonde à moi, en baiſant ma main ; & ſans ajouter un mot, il eſt retourné à ſa voiture. Pendant que nous le ſuivions juſqu'à la porte

qui donne ſur la cour, mon oncle a propoſé encore de l'arrêter. Maudite délicateſſe, lui ai-je entendu dire tout bas à ma tante. Elle nous a confeſſé qu'elle s'étoit ſentie preſſée de parler à ſir Charles, mais qu'elle n'avoit ſu que lui dire. Nous étions, elle & moi, dans une ſorte d'embarras, qui alloit juſqu'à l'inquiétude. Il nous ſembloit que quelque choſe n'étoit pas bien, & nous n'aurions pu dire ce qui étoit mal. Mais après le départ de ſir Charles, & lorſque nous avions repris nos chaiſes pour attendre le ſouper, perſonne n'a pu diſſimuler ſon mécontentement. Mon oncle ſur-tout a paru de fort mauvaiſe humeur. Il auroit donné volontiers, nous a-t-il dit, mille guinées pour apprendre le lendemain, qu'au-lieu de venir déjeûner ici, ſir Charles eût repris le chemin de Londres.

De mon côté, je n'ai pu ſupporter ces récriminations, & j'ai demandé la permiſſion de ne pas aſſiſter au ſouper. Je n'étois pas bien, & cette bizarre ſituation ajoutoit l'inquiétude à mon indiſpoſition; mélange, comme j'ai commencé à l'éprouver, qui n'empoiſonne que trop nos plus chers contentemens. La compagnie que j'avois quittée n'étoit pas plus heureuſe. On y a pouſſé les réflexions avec tant de chaleur, que le ſouper n'a été levé que fort tard, & tel qu'il étoit venu.

Je vous demande, ma chère miladi, ce que vous croyez que nous euſſions dû faire. Avions-nous eu tort ou raiſon? Les excès de délicateſſe, comme je l'ai entendu obſerver, méritent le nom oppoſé. Vous, ma chère, votre mari, notre Emilie, & le docteur Barlet, qui touchez tous de ſi près à ſir Charles Grandiſſon, nous vous avons reçus avec ouverture de cœur. En devions-nous moins au frère? Oh non! mais il ſemble que l'uſage, le tyrannique uſage, & la crainte des diſcours du monde, ſur-tout après ce qui m'eſt arrivé de la part de certains hommes audacieux & violens, nous obligeoit de lui faire voir..... Quoi, ma chère? de lui faire voir en effet que nous attendions de lui ce que nous ne pouvions attendre de ſa ſœur & de ſon beau-frère: & par conſéquent, plus nous ſouhaitions de le voir proche, plus nous devions le tenir éloigné. Quelle déclaration indirecte en ſa faveur, s'il y avoit quelque lieu pour lui au moindre doute! que ne donnerois-je pas à ce moment, m'a dit ma tante, pour ſavoir ce qu'il en penſe?

Mais ma grand'mère & mes deux couſines ſeront ici à dîner. Je reçois d'elles trois billets de félicitation, où la joie règne, avec toute la tendreſſe de leur amitié. Nous ſommes à préſent dans l'attente. Tout le monde s'eſt levé de grand matin,

matin, pour mettre chaque choſe dans ſon plus grand ordre. Ma tante aſſure que ſi c'étoit le roi qui dût nous faire une viſite, elle n'auroit pas un plus grand déſir de plaire. Je vais deſcendre, pour éviter toute apparence d'affectation lorſqu'il arrivera.

Votre pauvre Henriette eſt rentrée dans ſon cabinet. Il eſt certain qu'il n'y a point de condition plus heureuſe que le célibat, pour les jeunes perſonnes qui ont aſſez de grandeur d'ame pour ſe mettre au-deſſus de l'admiration & des flatteries de l'autre ſexe. Quel tumulte, quelle contrariété de paſſions, dans une femme qui abandonne une fois ſon cœur à l'amour! Point de ſir Charles Grandiſſon, ma chère! cependant il eſt dix heures. Que votre frère eſt homme prudent! l'attente ne lui cauſe aucun trouble. Charmante tranquillité d'ame! charmante du moins pour lui, mais fort différente pour une femme, lorſqu'elle voit l'homme ſi fier. Peut être me demandera-t-il, en prenant encore une de mes mains paſſives, ſous les yeux d'une douzaine de mes amis, ſi ſon abſence ne m'a pas cauſé beaucoup de chagrin?

Mais je veux lui chercher des excuſes. Ne peut-il pas avoir oublié ſon engagement? Le ſommeil ne peut-il pas l'avoir arrêté au lit? Quelqu'agréable ſonge, qui lui a rappelé Boulogne..... Réellement, je ſuis offenſée. A-t-il

pris cette humeur tranquille en Italie? Oh non, ma chère.

Dans ce moment je ne puis me défendre de tourner les yeux en arrière, ſur d'autres fautes que je crois avoir à lui reprocher par rapport à moi. Ma mémoire, néanmoins, ne ſera pas auſſi malicieuſe que je le ſouhaiterois. Mais croyez-vous que d'autres hommes, dans ſa ſituation, ſe fuſſent arrêtés à Stratford pour y dîner ſeuls? Il n'y a que votre frère au monde, qui puiſſe être heureux avec lui-même. S'il ne le pouvoit pas, qui le pourroit? mais pour ce point, ſes chevaux avoient peut-être beſoin de repos. Nous ignorons combien il avoit employé de tems pour s'avancer ſi loin. Celui qui ne veut pas que les plus nobles des animaux ſoient privés d'un ornement, doit être porté à les traiter avec douceur. Il dit qu'il ne peut ſouffrir d'indignité de la part de ſes ſupérieurs : nous penſons de même, & c'eſt dans ce jour que nous le conſidérons. Mais pourquoi donc, s'il vous plaît? Mon cœur, chère miladi, commence à s'enfler; je vous aſſure que je le crois deux fois plus gros qu'il n'étoit hier au ſoir.

Mon oncle, avant que j'aie pris le parti de remonter, s'eſt aſſis, ſa montre à la main, depuis neuf heures & demie juſqu'à dix, comptant les minutes. M. Deane nous regardoit ſouvent,

ma tante & moi, pour examiner ſans doute comment je prenois cette aventure. J'ai rougi ; j'ai paru embarraſſée, comme ſi les fautes de votre frère étoient les miennes. Je parlois de quinze jours, a dit mon oncle, il ſe paſſera une demi-année, dieu me pardonne, avant qu'on en vienne à la queſtion. Mais il faut aſſurément que ſir Charles ſoit choqué : voilà l'effet de vos délicates attentions.

Mon cœur s'eſt ſoulevé. Choqué! a penſé la fière Henriette. Qu'il le ſoit, s'il l'oſe. Faſſe le ciel, a repris mon oncle, qu'il ſoit retourné à Londres ! peut-être que s'étant trompé de chemin, a dit M. Deane, il ſe ſera rendu chez madame Sherley. Nous avons tâché alors de nous rappeler les termes dans leſquels il s'étoit invité lui-même. Quelqu'un a propoſé d'envoyer à Northampton pour s'informer de ce qui pouvoit le retenir. Quelqu'accident, peut-être.....; N'a-t-il pas des domeſtiques, a demandé ma tante, dont il auroit pu nous dépêcher un ? Cependant, Henriette, enverrons-nous ? a-t-elle ajouté.

Non, en vérité, lui ai-je répondu d'un air en colère. Mon oncle prenant plaiſir à m'agacer, a fait un grand éclat de rire, dans lequel néanmoins il y avoit plus d'humeur que de joie. Comptez, Henriette, qu'il eſt retourné à Lon-

dres. Je l'avois prévu, madame Selby. Il vous écrira de Londres, ma nièce, j'y engage ma vie : & recommençant à rire de toutes ſes forces, que va dire votre grand'mère? quel ſera l'étonnement de vos deux couſines? le dîner d'aujourd'hui, comme le ſouper d'hier, pourra bien être ſervi & levé ſans qu'on y touche.

Je n'ai pu ſoutenir cette ſcène. Je me ſuis levée, & faiſant à mon oncle, quoique civilement, un reproche de ſa dureté, j'ai demandé la permiſſion de me retirer. Tout le monde l'a blâmé. Ma tante me ſuivant juſqu'à la porte, & prenant ma main, m'a dit d'une voix baſſe : ſoyez sûre, Henriette, que ſir Charles même ne vous nommera point ſa femme, s'il eſt capable de vous traiter avec la moindre indifférence. Je n'y comprends rien, a-t-elle ajouté. Il eſt impoſſible qu'il ſe ſoit choqué. J'eſpère que tout ſera éclairci avant l'arrivée de votre grand'mère. Elle ſera fort jalouſe de l'honneur de ſa fille.

Je n'ai fait aucune réponſe, je n'aurois pu répondre. Mais j'ai doublé le pas juſqu'à ma chambre, & j'ai pris ma plume, après avoir eſſuyé, à la vérité, quelques larmes, que les mauvaiſes plaiſanteries de mon oncle m'avoient arrachées. Vous aimez que je vous rende compte de mes idées à meſure que l'occaſion les fait naître. Vous

voulez qu'il ne m'en échappe rien..... Mais je vois entrer ma tante.

Ma tante eſt venue, un billet à la main. Deſcendez, Henriette, venez déjeûner avec nous; ſir Charles n'arrivera point avant l'heure du dîner. Liſez ce billet, nous venons de le recevoir d'un de ſes gens qui eſt remonté à cheval auſſi-tôt. Je regrette qu'on ne l'ait pas retenu, nous lui aurions fait cent queſtions.

A madame Selby,

« J'ai eu le chagrin, madame, d'être arrêté » par une impertinente viſite. Celle du meilleur » de mes amis mériteroit le même nom dans ces » circonſtances. Permettez que je remette l'hon- » neur de vous voir à l'heure du dîner : depuis » deux heures, j'avois à chaque moment l'eſ- » pérance de me dégager, ſans quoi j'aurois » envoyé plus tôt ».

Quelle viſite, ai-je dit en finiſſant de lire, peut être capable d'arrêter un homme contre ſon inclination? qui ſe défera d'une *impertinente viſite*, ſi le chevalier Grandiſſon n'y parvient, quoique lié par un engagement? mais je marche ſur vos pas, madame.

Je ſuis deſcendue : mon oncle étoit dans une extrême impatience : je m'en ſuis conſolée, en

ſouhaitant néanmoins, ne fût-ce que pour le pacifier, d'avoir aſſez de pétulance pour le railler à mon tour. Oui, oui, de tout mon cœur, a-t-il répondu à quelques diſcours que j'ai haſardés. Nous verrons ce que ſir Charles nous dira pour ſa défenſe. Mais à l'âge où je ſuis, s'il falloit recommencer mon cours de galanterie avec madame Selby, il n'y a point d'affaire au monde qui me fît manquer de parole à ma maîtreſſe. Je n'en admire pas moins la bonté d'ame qui vous porte à l'excuſer, l'amour couvre une multitude de fautes.

Ma tante n'a pas dit un mot en faveur de ſir Charles; elle eſt inquiète, & loin de ſes eſpérances. Nous avons fait un déjeûner des plus courts, en nous regardant l'un l'autre, comme des gens qui voudroient s'entr'aider, s'ils le pouvoient. Cependant M. Deane parieroit tout ce qu'il poſsède, dit-il, que nous ſerons ſatisfaits des excuſes de ſir Charles.

Mais convenez, ma chère, que cette viſite, quelle qu'elle ſoit, doit être d'une prodigieuſe importance, pour lui avoir fait remettre un engagement que je m'étois flattée qu'il regardoit comme le premier. Il la traite néanmoins d'impertinente. Au fond, ce doit être un accident bien étrange, qui lui attire un obſtacle de cette nature, dans une province où l'on peut dire qu'il

eſt étranger. Cependant nous n'en devons pas être ſurpris, obſerve mon oncle, dans une hôtellerie où nous avons jugé à propos de l'envoyer.

A préſent que j'y penſe, j'ai paſſé toute la nuit dernière dans un trouble extraordinaire, ſans pouvoir preſque fermer les yeux. Je me ſuis crue menacée de quelque choſe qui pouvoit m'empêcher d'être pour jamais à lui. Mais loin, fâcheux ſouvenir, je te chaſſe de ma mémoire! Cependant lorſque les réalités nous bleſſent, des ombres prennent officieuſement la force de réalités dans notre bruyante imagination.

Ma grand'mère, Lucie, Nancy, viennent d'arriver. Que notre aventure cauſe de chagrin à mes deux couſines! ma grand'mère juge favorablement de tout, comme M. Deane. Je me ſuis dérobée un moment. Mais qu'entends-je? c'eſt lui, ma chère, c'eſt ſir Charles, qui arrive... Comment ferai-je pour ſoutenir ſa colère? Il faut qu'il me trouve en bas. Je veux voir quel air il va prendre en entrant. S'il eſt froid, s'il fait de légères excuſes....

Je me ſuis encore dérobée, à deux heures après-midi, pour vous informer de tout. Jamais, jamais je ne retomberai dans de pareilles impertinences. Pardon, ſir Charles! quelle méchanceté

(je n'excepte que ma grand'mère & M. Deane) d'avoir oſé blâmer un homme qui n'eſt pas capable d'une faute volontaire. C'eſt ma tante & moi qui ſommes coupables. Ma tante l'avoit-elle jamais été avant cette occaſion ? Nous étions tous raſſemblés lorſqu'il a paru. Il s'eſt préſenté de cet air noble, qui engage tout le monde en ſa faveur à la première vue. Que j'ai ſouffert, a-t-il dit, en ſaluant toute l'aſſemblée, de me voir dans l'impuiſſance d'arriver plus tôt !

Vous voyez, ma chère, qu'il ne m'a point fait d'excuſe, comme dans la ſuppoſition que je fuſſe mécontente de ſon délai : c'étoit toute ma crainte. Je ſais que j'ai paru très-grave.

Il s'eſt adreſſé alors à chacun : d'abord à moi, enſuite à ma grand'mère, & prenant une de ſes mains entre les deux ſiennes, avec une profonde inclination deſſus : heureux jour, madame, lui a-t-il dit, qui me procure l'honneur de vous voir ! le ſouvenir de vos dernières bontés excitera toujours ma reconnoiſſance. Je crois voir que vous êtes en bonne ſanté ; celle de votre chère miſs Byron ſera certaine, lorſqu'il ne manquera rien à la vôtre, & nous en partagerons tous la joie.

Madame Sherley, ma tante & mes deux couſines ont été fort ſatisfaites de ſon compli-

ment, ſans quoi j'aurois été contente auſſi, de ce qu'il faiſoit dépendre ma ſanté de celle de ma grand'mère.

Madame, a-t-il repris en ſe tournant vers ma tante, je crains de m'être fait attendre pour le déjeûner. La faute vient d'une importune viſite. Elle m'a cauſé le plus vif chagrin, quoique je n'aie pas oſé l'exprimer dans mon billet. La colère eſt une paſſion ſi difforme, que, lorſque j'aurai quelque pouvoir ſur moi, je n'en ferai jamais paroître aux yeux des perſonnes que j'aime.

Je ſuis fâchée, lui a dit ma tante, qu'il vous ſoit arrivé quelque choſe qui vous ait déplu. Mon oncle, qui conſervoit encore un peu de reſſentiment en faveur de ſa nièce, a demandé d'un ton ſérieux ce qui étoit donc arrivé à ſir Charles? mais au même moment, ma tante lui ayant préſenté mes deux couſines, il leur a dit fort civilement, qu'il le connoiſſoit ſur les portraits qu'on lui avoit fait d'elles, & que, ſachant le crédit qu'elles avoient auprès de miſs Byron, il leur demandoit leur approbation, ſur laquelle il fonderoit l'eſpoir d'obtenir la mienne. Enſuite ſe tournant vers mon oncle & M. Deane, & leur prenant une main à chacun : M. Deane, a-t-il dit, me regarde avec complaiſance; mais je crois remarquer un air ſérieux à M. Selby.

Mon oncle a répondu, avec quelqu'embarras, qu'il brûloit ſeulement d'apprendre ce qui avoit pu chagriner ſir Charles. Il faut vous ſatisfaire, lui a dit votre frère. Je ne vous cacherai donc pas que j'ai trouvé à Northampton un homme qui a voulu employer la violence pour m'arrêter. Me connoiſſez-vous capable de chercher querelle? Cet homme, juſqu'alors inconnu pour moi, a eu la hardieſſe de me déclarer qu'il avoit ſur une dame de cette compagnie, des prétentions qu'il étoit réſolu de ſoutenir à toute ſorte de prix.

Oh! c'eſt Greville, ſans doute, s'eſt écrié ma tante.

Les forces étoient prêtes à me manquer. Malheureuſe Henriette! ai-je penſé à l'inſtant, ne cauſerai-je donc jamais que du trouble au meilleur des hommes? Madame Sherley, M. Deane, mon oncle, mes couſines, ont marqué tous à la fois leur étonnement & leur impatience.

Tout s'eſt terminé fort heureuſement, a-t-il repris d'un air & d'un ton tranquille. Il n'eſt plus queſtion du téméraire. Je le plains. Il aime éperduement miſs Byron.

Les réflexions de mon oncle, tendres & civiles, mais un peu hors de ſaiſon, nous ont fait perdre ce que ſir Charles alloit ajouter. Et j'ai remarqué

enſuite qu'il en prenoit adroitement occaſion de ſuſpendre le récit de ſon affaire, pour éviter de le faire en ma préſence.

Mais je ſuis obligée de deſcendre, ma chère. On me demande, & je crois l'heure du dîner fort proche. Peut-être aura-t-on réuſſi à le faire parler.

Que je vais être fière, chère miladi! pendant mon abſence, il a dit mille choſes à la gloire de votre Henriette. On n'a point encore tiré de lui ſon aventure. Il ſuppoſe, a-t-il répondu, que M. Greville la publiera lui-même. Il veut voir, par ſon récit, s'il eſt réellement homme d'honneur. Grâces au ciel, a-t-il ajouté, je n'ai pas fait le moindre mal à un homme qui vante ſa paſſion pour miſs Byron, & ſes liaiſons avec cette famille!

N'eſpérez pas, ma chère, que je puiſſe vous exprimer l'air de joie & d'amitié avec lequel tout le tems du dîner s'eſt paſſé. En ſortant de table, ma grand'maman, toujours complaiſante pour les amuſemens de la jeuneſſe, a propoſé à Lucie de s'aſſeoir devant ſon clavecin, dans la vue, comme je l'ai remarqué, de m'y attirer après elle. Nous lui avons obéi toutes deux. La mémoire m'a manqué dans une pièce italienne. Avec quelle douceur ſir Charles s'eſt-il offert à m'aider, portant la main lui-même

aux touches ! chacun l'a preſſé de continuer ; mais il s'en eſt excuſé avec une politeſſe charmante.

Mon oncle & M. Deane étoient trop enchantés de le voir & de l'entendre, pour penſer à ſe retirer, comme l'occaſion pouvoit le demander. Après quelques momens de converſation générale, il s'eſt approché de ma grand'mère & de ma tante, & leur a demandé s'il ne pouvoit pas ſe flatter d'obtenir un quart-d'heure d'entretien avec miſs Byron. Nous n'avons ici, a-t-il ajouté, que des amis & des parens pour témoins ; mais ce que j'ai à vous dire, meſdames, je m'imagine que miſs Byron aimera mieux qu'ils le tiennent de votre bouche que de la mienne. Ma grand'mère a fort approuvé cette propoſition. Pour moi, dès que j'ai vu ſir Charles, je me ſuis levée, & je ſuis ſortie de la chambre, ſuivie de mes deux couſines. M. Deane & mon oncle, s'excuſant de n'avoir pas prévenu ſes déſirs, ſont paſſés auſſi dans un autre appartement. Ma tante eſt venue à moi : cher amour ! mais, comme vous tremblez ! il faut rentrer avec moi. Elle m'a dit alors ce que ſir Charles déſiroit d'elle & de ma grand'mère. Le courage me manque, ai-je répondu, il me manque abſolument. Si la timidité, ſi l'embarras ſont des ſignes d'amour, je les ai tous. Sir Charles Grandiſſon,

n'en a pas un. A-t-il dit un mot de ſa Clémentine? Ne faites point la folle, a repris ma tante, vous êtes ordinairement plus raiſonnable. Plus raiſonnable, ai-je répliqué. Ah! madame, le cœur de ſir Charles eſt au plus un cœur diviſé. Jamais le mien n'avoit été à l'épreuve juſqu'à ce moment.

Je ne vous cache aucun de mes foibles, chère miladi. Ma tante m'a fait entrer, ſir Charles eſt venu au-devant de moi; & de l'air le plus engageant, il m'a menée vers un fauteuil qui ſe trouvoit vacant entre ma tante & ma grand'mère. Il n'a point remarqué mon émotion, & j'en ai eu plus de facilité à me remettre; d'autant plus même que de ſon côté il ſembloit être auſſi dans quelque petite confuſion. Cependant il s'eſt aſſis; & ſa voix ſe fortifiant à meſure qu'il parloit, il nous a tenu ce diſcours.

Jamais, meſdames, on ne s'eſt trouvé dans une ſituation plus ſingulière que la mienne. Vous en connoiſſez le fond; vous ſavez quels ont été mes embarras, du côté d'une famille que je dois toujours reſpecter, du côté d'une perſonne à qui je dois, pour toute ma vie, la plus parfaite admiration: & vous, madame (en s'adreſſant à ma grand'mère), vous avez eu la bonté de me faire connoître qu'à mille rémoignages d'une vraie grandeur d'ame, miſs Byron

joint celui de prendre un tendre intérêt au ſort d'une femme, qui eſt la miſs Byron d'Italie. Je ne fais point d'excuſe pour cette comparaiſon : mon cœur, j'oſe le dire (en s'adreſſant à moi), égale le vôtre, mademoiſelle, pour la franchiſe & la bonne foi.

Ma grand'mère a répondu pour moi qu'il n'avoit pas beſoin d'excuſes, & que nous rendions tous juſtice au mérite de la dame italienne. Il a repris.

Dans une ſituation ſi extraordinaire, quoique ce que j'ai à dire puiſſe être recueilli de mon hiſtoire, & quoique vous m'ayez fait la grâce d'approuver les vues qui me font aſpirer à l'eſtime de miſs Byron, il me ſemble que je dois à ſa délicateſſe & à la vôtre une ſincère expoſition de l'état de mon cœur : je vais m'expliquer avec toute la bonne foi qui convient dans les traités de cette nature, comme dans ceux qui ſe concluent ſolennellement entre les nations.

Je ne ſuis pas inſenſible à la beauté ; mais juſqu'à préſent la beauté ſeule n'a eu de pouvoir que ſur mes yeux, par le plaiſir dont on ne peut naturellement ſe défendre à la vue de cette perfection. Si mon cœur n'avoit pas été comme hors de ſes atteintes, permettez-moi cette expreſſion, & ſi j'avois été maître de moi-même, miſs Byron, dès la première fois que je l'ai vue,

ne m'autoit pas laiſſé d'autre choix. Mais l'honneur que j'eus de converſer avec elle, me fit obſerver dans ſon ame & dans ſa conduite, cette véritable dignité, cette délicateſſe, cette noble franchiſe que j'ai toujours regardé comme les qualités diſtinctives de ſon ſexe : quoique je ne les euſſe jamais trouvées au même degré que dans une ſeule femme. J'éprouvai bientôt que mon admiration pour tant de mérite étoit capable de m'engager dans une autre paſſion : car il ne pouvoit me reſter alors aucune eſpérance raiſonnable du côté de la dame étrangère, quoique les circonſtances où je me trouvois, par rapport à elle, fuſſent une ſorte de lien qui m'obligeoit d'attendre le ſuccès de certains événemens. En faiſant l'examen de mon cœur, je fus ſérieuſement alarmé d'y trouver les charmes de miſs Byron, déjà trop bien établis pour ma tranquillité. L'honneur & la juſtice me déterminèrent à faire tous mes efforts pour arrêter une paſſion ſi vive. Mes affaires ne me laiſsèrent pas manquer de prétexte pour de fréquentes abſences, pendant que miſs Byron étoit à la campagne avec mes ſœurs. Oſant à peine me fier à moi dans ſa préſence, je pris le parti de me livrer à divers ſoins, dont j'aurois pu me décharger ſur le miniſtère d'autrui. Je reconnus plus d'une fois que ma compaſſion pour certaines diſgrâces, n'auroit pas

tenu long-tems contre les nouveaux ſentimens de mon cœur, ſi ces diſgrâces, que je plaignois de la meilleure foi, avoient pu finir heureuſement. Il ne m'étoit pas difficile, non plus, d'obſerver que mes ſœurs & milord L.... qui ne ſavent rien de ma ſituation, auroient préféré miſs Byron, pour leur ſœur, à toutes les autres femmes.

Quelquefois, je vous l'avoue, cet amour-propre, cette vanité, qui n'eſt que trop naturelle aux caractères vifs, me portoit à me flatter que par le crédit de mes ſœurs, il ne me ſeroit pas impoſſible de faire agréer mes ſentimens à une jeune perſonne dont les affections ne me paroiſſoient point engagées : mais je ne me ſuis jamais permis de m'arrêter long-tems aux eſpérances de cette nature. Chaque regard de complaiſance, chaque ſourire que je voyois rayonner ſur cet aimable viſage, je l'attribuois à la bonté naturelle, à la franchiſe, à la reconnoiſſance d'un cœur généreux, qui attachoit trop de prix à un ſervice commun, que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Quand j'aurois été plus libre, je me ſerois bien gardé de me priver d'un ſpectacle ſi doux, par une déclaration trop précipitée. Je ſavois, par l'expérience de pluſieurs autres hommes, que ſi la douceur naturelle & la politeſſe de miſs Byron engageoient tous les cœurs, le ſien n'en étoit pas plus facile à vaincre.

Cependant,

Cependant, malgré tous mes efforts pour interrompre une concurrence de ſentimens qui s'étoit formée ſi vîte, j'éprouvois encore que mon embarras croîſſoit avec ma nouvelle paſſion. De mille moyens que j'avois tentés pour ma défenſe, je vis alors qu'il ne m'en reſtoit qu'un ſeul, c'étoit de fortifier mon cœur dans la cauſe de Clémentine, par l'aſſiſtance de miſs Byron même; en un mot, d'informer miſs Byron de ma ſituation, d'intéreſſer ſa généroſité en faveur de Clémentine, & de me priver ainſi de l'encouragement dont j'aurois pu me flatter, ſi j'avois eu plus d'indulgence pour mes déſirs. Cet expédient me réuſſit. La généroſité de miſs Byron fut ſenſiblement engagée pour une étrangère : mais ſe pouvoit-il que cette généroſité n'augmentât pas beaucoup mon admiration !

Lorſque j'eus pris le parti de lui découvrir ma ſituation (ce fut à Colnebroke), elle s'apperçut aiſément de mon trouble : je ne pus le déguiſer. Ma retraite bruſque dût la convaincre que mon cœur étoit plus engagé qu'il ne convenoit aux circonſtances que je lui avois repréſentées. Je fis appeler le docteur Barlet, dans l'eſpoir de tirer du ſecours de ſes conſeils. Il connoiſſoit l'état de mon cœur. Il ſavoit, par rapport aux propoſitions que j'avois déjà faites à la famille de Bou-

logne, que dans toute autre circonſtance il n'y avoit pas de conſidérations humaines qui puſſent me faire accorder ce que j'avois cru devoir offrir pour la réſidence & la religion, car j'avois peſé tous les inconvéniens d'une telle alliance; & je ne faiſois pas difficulté de prononcer, dis-je en confidence à ce cher ami, que mon bonheur étoit bien plus certain avec une réponſe du château de Selby, ſi je pouvois l'obtenir, qu'il ne pouvoit jamais l'être avec Clémentine, quand elle pourroit accepter les conditions que j'avois propoſées; comme je ne doutois pas qu'elle ne fût plus heureuſe auſſi, avec un homme de ſon pays & de ſa religion. J'avouai même au docteur que je n'avois pas la moindre eſpérance de vaincre les oppoſitions de la famille, & que, dans certains momens, je ne pouvois me défendre d'un peu de ſenſibilité pour quelques traitemens injurieux que j'y avois reçus.

M. Barlet, quoique fort attendri par les ſouffrances de Clémentine, quoique plein d'admiration pour ſon mérite, ſe déclara pour le penchant de mon cœur. Vous ne conſidérez pas tout, lui dis-je. Voici le cas, cher docteur. J'ai connu Clémentine avant miſs Byron. Clémentine eſt une fille d'nn mérite infini. Elle ne m'a point refuſé. Elle accepte mes conditions. Elle a même

ſupplié ſa famille de les accepter. Elle eſt perſuadée de mon honneur & de ma tendreſſe. Juſqu'à l'heureux tems où j'ai commencé à connoître miſs Byron, j'étois réſolu d'attendre, ou le rétabliſſement de Clémentine, ou la permiſſion de former d'autres vues pour moi. Miſs Byron, ſi jamais elle en eſt informée, miſs Byron elle-même me pardonnera-t-elle le changement d'une réſolution dont Clémentine eſt ſi digne? Le traitement que cette malheureuſe fille a ſouffert pour moi, comme elle m'a fait la grâce de me l'écrire, a redoublé ſon mal. Juſqu'à ce moment, elle ſouhaite, elle eſt impatiente de me voir. Auſſi long-tems qu'il ſera poſſible, quoique peu vraiſemblable, que le ciel me faſſe ſervir d'inſtrument pour la guériſon d'une excellente fille, qui mérite en elle-même toute ma conſidération & ma tendreſſe, dois-je ſouhaiter, quand j'en aurois l'eſpérance, d'engager le cœur de miſs Byron? pourrois-je me croire heureux du ſuccès? ne ſeroit-ce pas manquer de reconnoiſſance pour l'une & de généroſité pour l'autre? Le bonheur de miſs Byron ne peut dépendre de moi. Elle ne doit en attendre que d'un homme de ſon choix, tel qu'il puiſſe être.

Nous gardions toutes trois un profond ſilence. Ma grand'mère & ma tante paroiſſoient déter-

minées à le garder ; & moi, je n'aurois pu le rompre. Sir Charles a continué.

Vous ne ſavez pas, chère miſs Byron, qu'en me ſéparant de vous pour le voyage d'Italie, je n'aurois pas voulu que vous connuſſiez les agitations de mon cœur. Je ne voyois que de l'incertitude dans ma deſtinée. On m'invitoit à partir : la guériſon du ſeigneur Jéronimo étoit déſeſpérée. Il ſouhaitoit mourir, & ne déſiroit la prolongation de ſa vie, que juſqu'à mon arrivée. Ma préſence étoit demandée comme une dernière tentative pour le rétabliſſement de ſa ſœur. Vous-même, mademoiſelle, vous applaudiſſiez au deſſein où j'étois de partir : mais pour n'être pas ſoupçonné, dans ces circonſtances, de vouloir vous engager en ma faveur, j'inſinuai que j'étois ſans eſpérance de vous appartenir jamais par d'autres liens que ceux de l'amitié.

Il me fut impoſſible de prendre congé de vous. Je partis. Les nouvelles méthodes qui furent employées pour le rétabliſſement de Clémentine, eurent le ſuccès qu'on s'en étoit promis. Celles qu'on employa pour Jéronimo n'en eurent pas moins. On en revint aux propoſitions. Clémentine, en retrouvant la ſanté, parut briller d'un nouvel éclat. Toute la famille conſentit à récompenſer, par l'offre de ſa main, l'homme

auquel on attribuoit ſa guériſon. Je ne vous diſſimulerai pas, meſdames, que ce qui n'avoit mérité juſqu'alors que le nom d'honneur & de pitié, devint admiration; & j'aurois manqué même à la juſtice, je ne pouvois pas dire à l'amour. Je me regardai déjà comme le mari de Clémentine. Cependant, il auroit été étrange que le bonheur de miſs Byron n'eût pas fait le ſecond déſir de mon cœur. Je me félicitai alors de n'avoir prétendu qu'à ſon amitié, & je me dévouai entiérement à Clémentine. C'eſt un aveu que je dois à la vérité, meſdames : ſi j'avois refuſé mon cœur à cette admirable étrangère, j'aurois cru me noircir de la double tache d'ingratitude & d'injuſtice, car ſi vous ſavez toute ſon hiſtoire, vous n'ignorez pas ce qu'elle a tenté contre le ſien, & quel glorieux triomphe elle a remporté.

Il s'eſt arrêté ici. Notre ſilence n'a point ceſſé. Ma grand'mère & ma tante ſe regardoient alternativement, mais à chaque partie de ſon diſcours, leurs yeux, comme les miens, marquoient leur ſenſibilité. Il a repris, en baiſſant gracieuſement la vue, & d'abord avec peu d'héſitation.

Je ſens, meſdames, que, refuſé, comme la juſtice m'oblige d'en convenir, rejeté par Clé-

mentine, quoique par les plus nobles motifs, j'ai fort mauvaiſe grace, & ſi tôt après ſon refus, de faire l'offre de mon cœur à miſs Byron. Si je n'avois égard qu'à mon caractère, il auroit ſans doute été plus louable de prendre du moins le tems que les loix preſcrivent au veuvage; mais lorſque la bienſéance n'eſt pas négligée, les grandes ames, telles que les vôtres, ſont au-deſſus des formalités vulgaires. Pour moi, je ne fais aujourd'hui que déclarer une paſſion qui, ſans un obſtacle qui ne ſubſiſte plus, auroit été la plus ardente dont le cœur d'un homme ait jamais brûlé. Je ſais, mademoiſelle, que vous avez lu, vous & mes ſœurs, les lettres que j'écrivois d'Italie : mes dernières, & celles que j'ai laiſſées à madame Sherley, n'ont dû vous laiſſer aucun doute de la conſtance de Clémentine dans ſa glorieuſe réſolution. Celle-ci, que j'ai reçue depuis deux jours (en la tirant de ſa poche) & qui étoit écrite, comme vous le verrez, avant qu'on ait pu recevoir les miennes, vous fera voir que pour donner l'exemple à Clémentine, je ſuis preſſé par toute la famille, d'adreſſer mes vœux à quelque dame de ma patrie. C'eſt un motif qui m'oblige, en quelque ſorte, de hâter l'offre de mes humbles vœux. Quoiqu'elle puiſſe paroître un peu précipitée dans ma ſitua-

tion, ne m'accuſeriez-vous pas d'une négligence inexcuſable, ou d'une indifférence apparente, ſi, pour obſerver de vaines formalités, j'étois capable de différer la déclaration de mes ſentimens, & de laiſſer croire que je balance dans mon choix? De votre côté, mademoiſelle, ſi vous pouvez prendre aſſez ſur vous-même pour traiter avec quelque bonté un homme qui s'eſt trouvé, comme il ne le déſavoue point, mais ſans le vouloir, & ſans avoir pu l'éviter, dans l'embarras de ce qu'on pourroit nommer un double amour, vous lui impoſerez, par cette grandeur d'ame, des obligations dont ſa plus parfaite tendreſſe ne ſera jamais capable de l'acquitter.

Il m'a préſenté alors la lettre. J'y ai déjà répondu, a-t-il ajouté, & j'ai fait connoître à mon ami, que m'étant offert à la plus aimable perſonne de l'Angleterre, & la plus digne de l'amitié de ſa ſœur, mes offres n'ont pas été rejetées. Votre bonté, mademoiſelle, m'autoriſera, j'oſe l'eſpérer, à leur en donner de plus fortes aſſurances: ils ont celle d'établir une partie de leur bonheur ſur le mien.

Avec une ſanté aſſez foible auparavant, j'ai craint plus d'une fois, ma chère, de m'évanouir pendant ſon diſcours. Ma grand'maman & ma tante me voyant changer de couleur, ſur-tout

lorſqu'il s'eſt adreſſé particuliérement à moi, ont mis la main, chacune de leur côté, ſur une des miennes, tandis que de l'autre je tenois mon mouchoir devant mes yeux, pour cacher l'altération que je ſentois moi-même ſur mes joues : mais en ceſſant de parler, il a pris nos trois mains unies dans les ſiennes, & les a preſſées de ſes lèvres: la mienne deux fois, avec un mouvement paſſionné. Ma grand'mère & ma tante, charmées, quoique les larmes aux yeux, ſe regardoient l'une l'autre, & ſe tournoient enſuite vers moi, comme attendant qui parleroit la première. Peut-être, a-t il repris avec quelque émotion, me ſuis-je trop étendu dans une première ouverture. Je vous demande la permiſſion de venir dîner demain avec vous : miſs Byron déſire peut-être que l'important ſujet ſoit remis à demain ? Vous me ferez la grâce alors de m'apprendre le réſultat de vos délibérations. Je vais rejoindre la compagnie qui nous a quittés. Puiſſent tous ceux que j'ai eu la ſatisfaction de trouver ici, me ſervir de protecteurs & d'avocats auprès de miſs Byron ! ils ne peuvent m'en croire digne à préſent, mais toute l'étude de ma vie ſera de le mériter.

Il eſt ſorti avec une grace qui n'eſt propre qu'à lui. Auſſi-tôt ma grand'mère m'a ſerrée entre ſes

Si endehors — Em. 3 pa. 424

Il a pris nos trois mains unies dans les siennes, et les a pressées de ses lèvres ;

Desrais del. — Jambourg sc

bras. J'ai reçu les mêmes careſſes de ma tante, & toutes deux m'ont félicitée avec les plus tendres expreſſions.

Nous n'avons pu lire, ſans une vraie peine de cœur, la lettre qu'il m'avoit laiſſée. Elle eſt du ſeigneur Jéronimo, qui preſſe votre frère de donner à ſa ſœur l'exemple qu'ils brûlent de lui voir ſuivre. Vous la trouverez ici, ma chère, mais n'oubliez pas de me la renvoyer. Pauvre Clémentine! Il paroît que, ſans avoir vu la dernière de ſir Charles, elle s'eſt laiſſée engager à la complaiſance. Comme je vous envoie la ſienne, je ne vous dis pas la moitié de ce qui me vient à l'eſprit ſur ſa ſituation. Il s'en faut bien que les dernières explications de votre frère répondent à ſes eſpérances. Pauvre Clémentine! puis-je lui refuſer ma compaſſion? Elle en mérite d'autant plus, que nous connoiſſons mieux que jamais ce qu'elle perd.

J'ai demandé à ma tante la liberté de me retirer, mais j'ai ſu que ſir Charles avoit rejoint la compagnie, avec une vivacité dans l'air & les manières, qui a charmé tout le monde, pendant que votre ſotte Henriette n'a pu trouver la force de paroître le reſte de la ſoirée. Il me manquoit, à la vérité, le motif de ſa préſence; car, au grand regret de l'aſſemblée, il s'eſt excuſé de demeurer à ſouper.

Cette longue lettre partira demain matin, & de fort bonne heure, par une occaſion qui ſe préſente pour Londres. Demain.... aujourd'hui pouvois-je dire, puiſque la nuit eſt fort avancée. Si je n'avois pas eu pour reſſource l'agréable occupation de vous écrire, je ſuis sûre que le ſommeil n'auroit guère approché de mes yeux. Votre frère, je m'imagine, aura dormi plus tranquillement.

Fin du troiſième volume.